LE MASQUE

CONTE MILÉSIEN

DERNIÈRE PARTIE

Ici reprend le manuscrit de M. Raoul d'Hérival.

XI

. . . .

— Minuit, Monsieur, me dit le surveillant Galien... Du courage, et hâtons-nous.

Du courage? Parbleu, j'en voulais bien avoir; mais mon sauveur m'était suspect, sa mine patibulaire m'inquiétait.

— Devant Dieu, Galien, vous répondez de la réussite?

— Foi d'ancien huissier... Devant Dieu... et pour ce que c'est justice.

Et aussi, maltôtier, « pour ce que » je t'avais signé jusqu'à cinq mille francs de traites.

— En route!

Il me chaussa d'espadrilles, puis m'affubla d'une calotte, de lunettes, d'un ample tablier. Travesti de la sorte, je ressemblais à quelque matassin de Molière. « *Piglialo su, piglialo su, signor*

monsu.»... Doucement Galien entre-bâilla la porte, et nous voilà partis.

Attention!... Désert et sinistre, le corridor *Averroës* s'allongeait sans fin. A pas de loup, nous marchions dans ses ténèbres; parfois le plancher craquait sous nos pieds : halte aussitôt.

— Pourvu, murmura mon guide, que le fou des fous, le seul, l'unique, le véritable, soit déjà couché!

O désastre! il n'était pas couché, le fou des fous, ce détestable Labastide. A l'extrémité du couloir, sa porte était ouverte, et un rayon de lumière se répandait sur l'escalier.

— Qui va là? cria le vieux coquin. On rôde encore à pareille heure!

Hardiment, mon compagnon pénétra dans le cabinet; je me renfonçai dans l'ombre.

— C'est moi, monsieur le directeur,... moi, Galien. Vous m'avez appelé?

Penché sur ses paperasses, l'odieux maniaque écrivassait. Il tourna la tête de mon côté; mon costume le rassura.

— Et l'autre infirmier, qui est-il?

— Pelletier, monsieur le directeur, un camarade engagé ce matin. Il ne connaît pas les êtres de la maison, et je le conduisais dans sa chambre.

— Ta, ta, ta, je n'avale point cette pilule. Le camarade et toi vous couriez le guilledou... Galien, je vous avais défendu de quitter le DCXLVII. Je te prends en faute, mon garçon : dix francs d'amende.

— Oh! mon bon monsieur Labastide!

— Et vingt francs si l'on raisonne... Comment se comporte d'Hérival?

— En ce moment il a peur et s'agite.

— Terreur salutaire. Pense-t-il toujours à s'en aller?

— Plus que jamais.

— Nous le calmerons. A-t-on fait disposer la cellule Esquirol?

— Tout est prêt.

— Camisole de force et appareil de douches?... Bien, retournez à votre malade et ne dormez que d'un œil.

Sans répliquer, Galien salua, et, en sortant, le matois compère ferma la porte.

— A présent, Monsieur, brûlons la politesse.

Toujours le suivant, je m'engageai dans l'escalier; mais, dès la troisième marche, mon libérateur s'arrêtait :

— Cher monsieur, j'ai réfléchi. C'est huit mille francs la clef de la rue.

— Nous avions stipulé cinq mille.

— Appel *a minima:* huit mille francs ou, demain, la camisole; choisissez.

Canaille!... Je souris néanmoins :

— Accordé!... Vous êtes ma providence, cher ami, et je m'abandonne à votre honneur.

— Autre supplique. Le concierge Fagon est averti; il fera semblant de dormir. A lui, n'est-ce pas, cinq petites vignettes bleues? Un père de famille!

Gredin!... De ma botte j'aurais voulu caresser l'ex-officier ministériel; mais je réprimai cette envie.

— Vous avez un cœur d'or, mon bon Galien. Soit! cinq cents francs pour le père de famille.

— Parole de gentilhomme, Monsieur? Vos traites, fin du mois; le nouveau supplément dans une heure. Au surplus, je vous accompagne.

Nous voici dans la loge. Il dort à poings fermés, cet intéressant Fagon. Quel sommeil du juste! même il a ronflé : un consciencieux. Galien tire le cordon... Libre, je suis libre! Adieu donc, *Villa Riante* où le rire est un grincement de dents, adieu!

Je dépouille et rejette au loin mon costume de M. Fleurant, puis m'élance vers Paris. C'est à l'autre maintenant de trottiner derrière mes grègues. Il souffle et doit être en nage... A la porte des Ternes stationnait une voiture : « Cocher! »

— Cocher, 91, rue Vaneau... Non, Galien, pas à mes côtés, sur le siège.

Le drôle obéit, en maugréant. Il va gagner son influenza, peut-être sa bronchite, et « ce sera justice ». La voiture s'ébranle; nous roulons : enfin, chez moi!

Dans ma chambre à présent, mons Galien se tenait obséquieux, attendant ses écus. Sans discussion, — un d'Hérival sait garder sa parole, — je lui comptai le supplément qu'il venait d'extorquer, puis l'interrogeant :

— Où, désormais, allez-vous exercer vos talens, monsieur l'honnête homme?

— Dans mon pays, à Romagnat, Puy-de-Dôme; j'y veux fonder un cabinet d'affaires. Vive l'Auvergne! C'est là que le paysan chicane et qu'il procédure!

— Parfait, maître fripon : vous y récolterez, j'espère, votre Maison centrale.

— Tiens, tiens, je ne suis donc plus le « sauveur », la « providence », le « doux ami », Galien au joli cœur d'or? Toujours

des ingrats! Mais rien ne m'étonne; j'ai de la philosophie... Un bon conseil toutefois, cher bienfaiteur. La nuit s'avance : croyez-moi, avant le jour, soyez au large.

— Partir d'ici, pourquoi?

— Parce qu'ils viendront ici, pour vous reprendre.

— Me reprendre?

— Oh! je sais : loi de 1838; prescriptions tutélaires, paperasseries préalables. Ne vous y fiez pas. Relisez plutôt certain article 19, sur les internemens immédiats. On coffre d'abord, on s'explique ensuite. Et, soit dit entre nous, vous êtes de ceux qu'on peut chambrer sans crainte. Donc déguerpissez au plus vite... Ah, ah! monsieur le vicomte et ancien ami, vous allez traverser de palpitantes émotions: tous les effaremens du lapin dans sa garenne. Mais courage! bon pied, bon œil! faites-les bredouilles. Hélas! j'ai grand'peur pour nos échéances.

La colère m'étouffait : l'escroc voulait-il railler?

— Insolent, c'est moi qui ferai coffrer Labastide, et, quant à sa *Villa Riante*...

— Oh! mon pauvre monsieur! Un ministre parmi les actionnaires!

Empochant alors ses billets de banque, le coquin me salua platement, en recors dont on a graissé la patte, et il sortit.

XII

Je m'allongeai sur un canapé, et, frissonnant encore de tant d'émotions diverses, me pris à réfléchir. Que d'aventures depuis hier! Un mauvais rêve, un cauchemar! « Si je rassemblais mes souvenirs »... J'étais allé, — pourquoi ce niais caprice? — au Moulin-Rouge; là une fille m'avait accosté, suivi, pourchassé, puis s'était introduite jusque dans ma chambre. Sur la cheminée, apercevant la peinture égyptienne, le masque... A propos, où donc était le masque? Je ne le voyais plus. Me l'avait-on volé? Quoi! volé, un objet de si haut prix?... Ah! oui, je me rappelais maintenant. La femme s'en était emparée, j'avais cherché à le reprendre, mais elle m'avait poussé pour sortir, et, patatras, mon réveil dans la *Villa Riante*. Comment, comment? Je n'y concevais rien; ma cervelle bouillonnait, confuse, et ma raison déraisonnait. Je me sentais d'ailleurs si fatigué : une courbature par tout le corps; dans la tête des élancemens... « Couchons-nous », et je commençai à me dévêtir. Non, mieux valait dormir habillé, se tenir prêt à la moindre alerte. Lourd de sommeil, je fermai les paupières... Aussitôt, la femme!

« Moi ! » avait-elle dit en saisissant le portrait... Toi? malheureuse, toi, ressembler à ma céleste Callista? L'inepte plaisanterie !... Après tout, pourquoi pas? J'ai parfois découvert d'admirables beautés en d'effroyables laideurs. Du reste, bien qu'assez peu jolie, ma voleuse était attrayante. Quels yeux! de luisantes escarboucles, deux diamans noirs... « Moi !... » Va, va, je te saurais bien rattraper, toi et ton masque. On fouillerait ville et faubourg; la police... Qu'était cela? Du bruit dans l'escalier... Debout!

Je me levai d'un bond et soufflai ma bougie... Dans les ténèbres, maintenant... Quel odieux mystificateur, cet ignoble Galien. Lugubres, ses plaisanteries : « C'est ici, Monsieur, qu'ils viendront vous reprendre. » Ici? Et la loi de 1838? Elle doit protéger les citoyens, puisque c'est la loi. Ses prescriptions sont tutélaires; elle exige des paperasseries préalables. Oui, mais l'article 19! Menaçant, cet article 19. Comment ose-t-on édicter des articles 19?... Ma résolution était prise. Dès le matin, je me rendrais au Palais de justice : ennuyeuse visite. J'y connais un substitut, bon garçon, membre de mon cercle et qui joue très bien le poker. Il m'a souvent gagné; c'est donc un ami. Gens d'importance, messieurs les substituts : tous fils, neveux, gendres, cousins de sénateurs ou de députés. Je lui conterais mon affaire; à nous deux, nous pourrions châtier Labastide, on fermerait la *Villa Riante*, et... Ouais, un ministre parmi les actionnaires! En vérité beaucoup trop de ministres actionnaires... Le jour!

Il s'était glissé, blafard et sournois par l'entre-bâillement de mes rideaux. Je les entr'ouvris un peu davantage. Dans la rue stationnaient des fournisseurs, porteuses de pain, charbonniers, laitières qui jacassaient avec des gestes : ils devaient causer de moi. L'un d'eux regarda la maison; oui, ces gens-là parlaient de moi. Encore quelques instans, et Labastide, les infirmiers, le commissaire... « On chambre d'abord », m'avait dit Galien, « on s'explique ensuite. » Pardieu, son conseil était sage : il fallait déguerpir. Je pris un peu d'argent dans mon secrétaire et m'élançai sur l'escalier. A l'entrée de sa loge mon concierge salua en souriant : mauvais sourire.

— Monsieur est de retour?

— Oui, d'un petit voyage d'agrément.

— Hier est venue pour monsieur une lettre chargée. Le facteur...

— Qu'il repasse tantôt.

Et je m'éloignai lentement, posément, d'un pas de propriétaire. Au tournant de la rue, je pressai la marche; à toutes jambes je pris ma course, et...

Brusquement, je me retrouvai sur le pont Caulaincourt. Combien de temps avais-je ainsi erré, à l'aventure? je ne l'ai jamais su; mais durant des heures et des heures, car il me sembla que le jour commençait à baisser. J'étais calme à présent, — calme, très calme. D'ailleurs, pendant mon furibond vagabondage, puissamment j'avais raisonné et m'étais tracé tout un plan de conduite. Oui, pour moi le plus sage parti était de prendre, à la gare Saint-Lazare, un express du soir et de me réfugier au plus vite en mon château du Cotentin. Là, rien à craindre, des fermiers qui m'adorent, des gendarmes qui trinquent dans mes cuisines, un juge de paix, — trop radical, celui-là, — que je laisse braconner sur mes terres; au tribunal, un président d'avant les décrets à qui j'envoie les meilleures carpes de ma rivière : tous, tous des amis. Au surplus, pour me défendre, trois gardes-chasse avec trois bons fusils. Donc, rien à craindre, et en route pour la Normandie!

Le direct de Cherbourg ne partant qu'à huit heures du soir, j'avais tout loisir de flâner encore. Bien rassuré, presque joyeux, je me mis à remonter les pentes de l'avenue Caulaincourt. Je ressentais cependant un féroce appétit, — à jeun depuis la veille! — mais dans ces parages pas un seul restaurant où m'asseoir. Décemment pouvais-je m'attabler chez ce traiteur, cette hôtellerie-gargote dont j'apercevais l'enseigne... là-bas, blottie sous les murs du cimetière :

A la Consolation des familles. On loge à la nuit.

Bah! Raoul, tu n'en déjeunerais que mieux demain, dans ta gentilhommière. J'entrai pourtant chez un boulanger, puis, tout en grignotant je ne sais quelle moisissure, continuai de marcher devant moi. J'allais et je reconnaissais... A droite, à gauche, toujours me provoquant, les flamboyantes affiches d'Hermès l'Égyptien... Pourquoi les avait-on lacérées, ignoblement salies, agrémentées d'immondes inscriptions? Elles étaient à peu près intactes l'autre soir : quels dégâts en moins d'une journée! Presque partout on avait crevé les yeux de maritorne Isis; à mon tour j'allongeai un coup de canne sur la sinistre figure :

— Tiens, tiens, déesse! En souvenir de ton pontife et de ses menaces. Quel insolent!

Enfin, las de frapper, je poursuivis ma route... Ah! ah! l'échoppe du brocanteur, la baraque du juif, — celui qui m'avait vendu Callista.

XIII

La misérable boutique paraissait au pillage. La porte en était grande ouverte, et sur le trottoir s'étalaient par monceaux friperies, haillons, oripeaux, ferraille. Malgré le froid piquant, des gens du peuple, ouvriers ou leurs ménagères, circulaient autour de cette pouillerie, maniant la guenille, soupesant casseroles et marmites : on aurait pu se croire dans un village, à l'une de ces expositions qui précèdent la criée... Eh quoi! vendait-il son fonds, mon Levantin au caftan, le juif talmudiste? Je m'approchai de l'étalage, espérant y découvrir quelque bibelot.

Sur le seuil du poudreux taudis se tenait une horrible vieille, fossile carabosse au nez sémitique, et dont le regard attentif suivait tous les chalands.

— Votre patron est-il ici? lui demandai-je.

D'un œil soupçonneux elle m'examina; puis, à voix larmoyante :

— Mon mari?... Il est mort.

Que disait-elle?... Un bien prompt décès!... je ressentis une forte commotion :

— Mort, l'israélite maître de ce magasin!

Ces deux mots, israélite et magasin, parurent charmer la penailleuse.

— Vous l'avez connu, Monsieur?

— Oui certes, le bon vieillard. Jeudi dernier il était encore plein de vie.

La méfiance reparut sur le visage de la juive :

— Jeudi?... Nous l'avons enterré ce jour-là.

— Allons donc, ce jour-là, il m'a vendu un masque égyptien, et...

— Le masque!

Je crus qu'elle allait se ruer sur moi, furieuse.

— Ah! c'est vous! vous qui nous avez roulés de la sorte. Infamie, quatre-vingts francs, ce trésor qui en valait deux mille!

— Votre mari me l'a cédé pour s'en défaire.

— Je sais, je sais; je connais l'histoire et toute sa flouerie... Un niais, mon défunt époux, qui m'a légué l'hôpital! Oui, un niais; chômant durant tout le Kippour, faisant fondre sa graisse au lieu d'attirer la pratique; toujours dans ses grimoires, jamais à nos affaires; voulant être inhumé dans la vallée de Josaphat, pauvre poulet! et même, à chaque orage, ouvrant sa fenêtre pour voir tomber le Messie... Le Messie! Le meilleur des Messies, c'est l'argent du chrétien... Oui, oui, un niais, un cohen, un rabbi :

pas un vrai commerçant. Il exécrait Archibald; l'idolâtre l'a tué.

— Archibald, le métis, ce charlatan?...

— Il l'a tué, vous dis-je; il lui a jeté un sort. C'était prévu.

Folle apparemment, cette veuve si bien consolée; ou plutôt rusée comédienne. Son patriarche n'était pas mort. En un jour, on ne peut mourir et être inhumé : la loi est la loi. Non, mais l'époux devait au loin tirer ses chausses, en faillite frauduleuse; et la plaintive épouse mentait impudemment. Je voulus m'en aller; elle s'accrocha à moi :

— Ainsi, pour quatre-vingts francs, vous croyez avoir dûment acquis un objet inestimable? Le juge de paix...

— Lâchez-moi, je n'ai plus votre masque.

— Père Abraham!... il l'a revendu.

— On me l'a volé.

— Volé?... Eh bien, c'est Archibald.

— Non, une femme, une façon de salutiste...

— C'est Archibald! Coûte que coûte, Hermès voulait ce masque; il doit l'avoir maintenant. Ah! vous ne connaissez pas Archibald. Il emploie à son service un tas de femelles, ses vampires... Tenez, en voici une qui rôde par ici... Eh! là-bas, va-t'en, la goule, tourne les talons ou tu reçois une pierre.

La « goule » était une fillette d'environ seize ans. Chétive, maigriote, vêtue d'un fourreau gris et d'un chapeau de quakeresse, elle distribuait des prospectus. En même temps, sa voix nasillarde annonçait un journal :

« Demandez l'*Isis*, la *Triple Isis*, l'*Isis terrestre*, l'*Isis Perséphone*, l'*Isis Uranie :* la *Trismégiste*. Cinq centimes, un sou. »

Les ouvriers, amateurs de défroques, prenaient ces prospectus et gouaillaient le boniment; Rachel ou Rébecca hurlait en jetant des cailloux; la petite crieuse ne s'intimidait guère :

— Achetez l'*Isis*, purifiez vos cœurs, régénérez vos âmes; cinq centimes, un sou.

A bon compte, la rénovation humaine... Eh! mais, je reconnaissais encore : le trottin, l'apprentie chlorotique de l'Avenue de l'Opéra... Escorté de mon abjecte vieille, je m'approchai de la marchande :

— Bonjour, Mademoiselle : que vendez-vous à ces messieurs?

Elle me dévisagea effrontément; puis, à moitié sérieuse :

— Une œuvre de rédemption. Lisez et venez à nous.

« Venez à nous! » Je commentai : « Venez à moi. »

— Vous avez donc quitté l'atelier, capricieuse?

D'un geste de gamine elle haussa les épaules :

— Je travaille pour mon Dieu.

« Pour mon Dieu, » édifiante parole ; mais Judith ou Déborah se mit à ricaner :

— Besogne moins fatigante que de manier l'aiguille... Et tes parens, vermine ?

— Ma mère vit dans le péché ; le vice m'enveloppait : Hermès m'a recueillie.

— Hermès ?... Combien entretient-il de cotillons de ton espèce, le padichah ?

La maigrelette fit mine de s'éloigner ; l'autre la retint par son jupon.

— Demandez-lui donc, Monsieur, des nouvelles de votre masque !

Au fait, pourquoi pas ?

— Madame affirme, chère enfant, que depuis avant-hier votre prophète Hermès possède un masque funéraire, peinture égyptienne qu'il m'a dérobée.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur.

— Mensonge ! s'écria la juive ; regardez : elle a rougi.

Elle avait en vérité rougi, et faisait des efforts pour s'échapper. Un cercle de badauds nous entourait ; lazzis, brocards, calembredaines marchaient leur train, et moi, rapidement, j'avais tout deviné, — l'histoire entière de ma triste aventure. L'Anglais m'avait dû filer jusqu'à la rue Vaneau, puis, renseigné sur mon compte, pas à pas, fait suivre par l'un de ses « vampires », la dame du Moulin-Rouge. Bien joué ; mais je voulais ma revanche. Offrant alors deux louis à l'épouse du pseudo-trépassé :

— Voici, chère madame, un premier acompte ; maintenant, laissez-moi seul avec cette enfant.

Agar ou bien Esther fit la grimace, mais empocha l'argent, et je m'élançai sur les pas de la menteuse.

XIV

Prestement, à toutes jambes, elle détalait ; je l'eus bientôt rejointe, et posant la main sur son épaule :

— Où courez-vous ainsi, petite ?

Sans paraître indignée de mon audace, la fillette me reluqua du coin de l'œil :

— Je vais, mon grand, jusqu'à Belleville pour tâcher d'y placer mes « canards ».

Un véritable friquet parisien. Rieuse, elle secouait et secouait

la lourde liasse de journaux qui, tel un manipule, pendait à son bras gauche.

— Irrévérencieux, mignonne, ce mot « canard »... Le saint apostolat ne paraît point vous enthousiasmer.

— De la blague, le saint apostolat. Ah! celles d'entre nous qui distribuent sur les boulevards ont de la chance; elles peuvent y rencontrer de beaux messieurs comme vous, tandis que pour moi, dans ces fichus quartiers, toujours des pochards ou des furies.

— Alors je répète ma question : Pourquoi avez-vous déserté votre magasin?

— Une fière bêtise: mais en apprentissage on gagne si peu, quatre ou cinq francs par semaine, et encore! Mal nourrie, de la sèche. Et puis maman vit avec un cabotin; il m'insultait, m'appelait la *gosse* et me prenait tout mon argent.

— De là votre vocation.

— Oh! vocation!..... Hermès m'a d'abord fascinée; j'ai ressenti un fort *béguin* pour ses yeux noirs et sa barbe frisée... Allez, j'en suis bien revenue.

— Un prompt revirement... Que fait donc cet homme?

— Il régénère le monde. Avec son saint frusquin le vieux grime bâtit des temples d'Isis et des asiles pour les expiateurs : un bon toqué.

— Quels expiateurs?

— Les réincarnés repentans.

— Qui ça, les réincarnés?

— Nous tous, pardieu; vous et moi.

— Je ne me savais pas un réincarné.

— On apprend tous les jours.

— Nombreuses, les âmes que l'apôtre purifie?

— Vingt cellules occupées pour le moment.

— Par des femmes?

— Oui, mais pas du chenu : des traînées du boulevard extérieur.

— Des madeleines auxquelles il refait une virginité? Dure entreprise!... Et mon masque?

L'effrontée s'éclata de rire :

— Aussi, pourquoi ramener chez vous des inconnues?

— On me l'a donc volé?

— Volé, non; le prêtre vous paiera sans doute : Hermès ne regarde pas à la dépense.

Elle m'expliquait ainsi la phrase de mon concierge : « Hier, est venue pour monsieur une lettre chargée. » Pris de scrupule, le

sacro-saint cambrioleur m'adressait un cadeau : tudieu, il serait bien reçu!

— Un renseignement, fillette..... Le nom de la voleuse?

— Callista.

Bon, une autre plaisanterie! Je comprenais maintenant le mot prononcé par ma dévaliseuse, ce « Moi » mystérieux qui m'intriguait si âprement.

— Callista! Délicieux nom de guerre; mais le véritable, celui de l'état civil?

— Celui de papa ou de maman?... je l'ignore.

— Callista, parfait pour dépister la police. Parlons donc de Callista.

— Oh! c'est la bien-aimée, la favorite du moment. Une chipie, mais de la vocation : Madame a ses vapeurs, a ses extases. Aussi, en moins de six mois, postulante, diaconesse, prédicatrice, et dans quelques instans...

— Elle est assez affriolante pour mériter sa faveur.

— Drôle de goût : un mufle de singe.

— Bah! mon caprice; je voudrais la revoir.

— Impossible. Aujourd'hui, tout à l'heure, on va de nouveau la consacrer prêtresse.

— De nouveau... Pourquoi de nouveau?

— Je ne sais : une façon de parler sans doute. Hermès nous a dit : « De nouveau. »

— Prêtresse, ma voleuse? Eh bien! je désire assister à la cérémonie.

— Plus souvent!... Seuls nos grands initiés seront admis dans la chapelle.

Tout en bavardant, l'ancien trottin trottinait menu, et nous avions dévalé les hauteurs de Montmartre.

— A présent, quittons-nous, Monsieur..... Ils m'ont déjà punie ce matin et j'en ai assez de leurs pénitences.

La quitter? Non, certes. Une âpre et furieuse convoitise derechef s'était emparée de moi : je voulais Callista. Elle m'apparaissait excitante, monstrueusement jolie, désirable. Quoi, avant la nuit consacrée prêtresse? Mais alors, un capiteux sacrilège à commettre! Quelle délirante aventure si je pouvais la ravir à son pontife, l'arracher de l'autel, pour la lancer ensuite dans la galanterie parisienne. Et quel triomphe sur les vulgaires lovelaces de mon cercle! Voudrait-elle me suivre? Sans aucun doute : une famélique dont la vocation était le seul gagne-pain. Hermès avait dérobé mon masque; je lui prendrais sa vestale : nous serions quittes..... Seulement, il fallait me glisser jusqu'à la cloî-

trière; ma peu farouche compagne allait servir à mes desseins.

Galamment je lui enlaçai la taille :

— Moyennant une offrande ne pourrait-on parvenir jusqu'à la sœur professe?

— Professe? Un gentil mot, vous devez être auteur... Non, Monsieur : nos curés sont incorruptibles.

— Vos hiérophantes, peut-être;... mais vous, Mademoiselle?

— Laissez-moi; je ne suis pas à vendre.

Toutefois, elle s'était arrêtée rougissante et ses yeux s'allumaient de concupiscence.

— Voyons, mignonnette, deux pièces d'or, de bel or bien sonnant... trois... quatre même.

Ah j'en usais gaillardement avec mes pauvres écus; il me revenait cher, le masque!

Sans répondre, la vendeuse de rénovation humaine avait rebroussé chemin; elle regrimpait les escarpemens de la Butte, hésitante, mais très agitée. Moi, toujours la regardant, je faisais sautiller dans ma main les louis convoités et suborneurs, alléchant, amorçant ainsi la luronne. Et taciturne, mademoiselle Tortillon louchait de ce côté, soupirait, puis précipitait sa marche. Enfin, rompant le silence :

— Quatre jaunets? dit-elle... Ce n'est pas encore une dot de rosière... n'importe, j'accepte. Suivez-moi donc et soyons malins.

XV

Le soir était à présent tombé. Sous les basses et flottantes vapeurs exhalées par la Ville déjà brillaient quelques réverbères, et les rougeâtres traînées du gaz, une à une, s'allongeaient vers Saint-Denis. Dans la plaine, peu à peu s'éclairait la nuit commençante; mais au revers de Montmartre, en ces venelles étranglées sous l'ombre des hautes terrasses, tout demeurait encore brume douteuse, croissante obscurité, bientôt épaisseur de ténèbres.

Sans parler, nous suivions un chemin ardu, boueuse cavée dont le pavage et l'unique ruisseau semblaient un dernier legs des plus anciennes banlieues. De chaque côté montaient, montaient des murailles moussues, et derrière ces clôtures s'apercevaient les cimes tourmentées de quelques ormes centenaires. Le nom de la mystérieuse ruelle, — je l'ai toujours ignoré. Suintantes et décrépites, les pierres de ses bordures s'effritaient par maints endroits; à gauche surtout, le délabrement était lamentable... Et, silencieux, m'abandonnant à des songeries, je m'enfonçais dans les noirceurs de la sente inconnue.

Que se passait-il en moi? Jamais je n'ai pu le comprendre. Aux temps, hélas! lointains de mon enfance, lorsqu'on me refusait quelque friandise désirée, je tombais en convulsions. Ce que je veux, il me le faut : et il me fallait Callista...

Si nettement, je me souvenais tout à coup! Nantie de son larcin, elle s'était élancée pour fuir; je lui avais barré la route : « Tu ne sortiras pas! Tu me plais : tu seras à moi. » Alors, devant mes yeux, l'éclair projeté d'une lame; en plein cœur, le froid de son couteau. Blessure imaginaire; mais quelle énergie à défendre son triste honneur de fille repentie... « Moi!! » Certes, ce matin encore, je ne songeais qu'avec terreur à ma sinistre équipée; pourquoi donc l'inattendue souffrance d'un torturant désir me faisait-elle courir vers une autre aventure?

Un désir? Non, et je devenais honteux de l'ignominie de mes pensées... « Oh, Raoul, — toi gentilhomme, enfant de mère chrétienne, oserais-tu accomplir une absurde et cruelle infamie? Laisse-la, cette malheureuse; laisse-la donc à l'absorbante folie de son dieu. Un dieu ridicule?... Qu'importe : son Dieu! Le temple dérisoire valait vraiment un temple, puisqu'il avait pitié; il était tout divin, lui qui était tout pardon. Ames souillées de fange, pourritures de nos corruptions sociales, les misérables qu'il recueillait; oui, mais des âmes! Quel crime alors de vouloir troubler la repentie, de l'arracher aux mystiques douceurs de sa conscience recouvrée, à la quiétude, au sacré sommeil du grand oubli. Heureux qui peut dormir, anéanti de tout son être. Ah si tu pouvais dormir toi-même! »... Ainsi disaient les révoltes de ma raison; et cependant je marchais, marchais éperdument : je « la » voulais revoir. Une invincible force me chassait vers elle, et je sentais, posée sur mon épaule, une main, une brutale main qui m'aiguillonnait. M'arrêter? Je ne pouvais déjà plus. Pareil à ce vaisseau des vieux conteurs arabes, j'étais tiré, traîné vers l'aimant, l'écueil et son abîme, — irrésistiblement. J'ai beaucoup médité depuis lors, sans parvenir à m'expliquer ma démence... La revoir! pourquoi, pourquoi?

Un mouvement de ma conductrice m'arracha de ces rêvasseries :

— C'est ici, Monsieur; nous sommes arrivés.

Elle indiquait une brèche pratiquée au bas de la muraille, étroite fissure qu'on ne pouvait traverser qu'en rampant.

— La porte est assez peu commode, poursuivit la fillette, mais elle n'a pas de portier. Nous la prenons chaque soir, moi et d'autres expiatrices, pour nous désennuyer de l'expiation.

Ces quelques mots de ma vicieuse gamine m'avaient rendu à

la réalité. Un mauvais lieu, leur Parthénon;... et prestement je repoussai les derniers retours de mes scrupules.

— Bien surveillé, ma mie, le sacré collège des vierges réparatrices! Hermès connaît-il vos escapades?...

— Dépêchons-nous... Ici on paie d'avance.

Avec une impudeur de garçonnière l'effrontée petite créature me tendait la main; j'y déposai les quatre louis tant convoités. Aussitôt, maigre et fluette, elle se glissa par la chatière; péniblement, je la suivis. Ouf, que de ronces, quelles déchirures! mais j'étais dans la place.

Je me trouvais à l'orée d'une profonde pelouse enveloppée de massifs, prairie qui s'ondulait suivant les déclivités du coteau. Dominant la colline, s'étendait en largeur une antique bâtisse, lugubre et silencieuse maison verdissant sous un manteau de lierre. Point de lumière encore à ses mornes fenêtres ; mais on devait épier du fond de leurs volontaires ténèbres. Un ancien couvent, selon toute apparence. Sa principale façade s'ouvrait, j'imagine, sur quelque palier du haut Montmartre, — peut-être cette rue des Rosiers, de criminelle mémoire, — sur quelque autre chemin peut-être. En vérité, je n'ai jamais pu savoir où je m'étais introduit.

Presque au bas du fuyant préau se dressait un bâtiment neuf, temple ou plutôt chapelle, à juger de ses formes exiguës. Il s'élevait solitaire, parmi les herbes poudrées de givre, et, dans la mélancolie du soir, en l'ombre enveloppante des brouées, ressemblait à un bizarre catafalque de pierre. Surhaussé de plusieurs marches, un portique le précédait. La porte en était close, mais par d'étroites ouvertures, sur les neigeuses blancheurs recouvrant les gazons sortaient et s'épandaient au loin les rougeurs symboliques d'une mystérieuse lumière. Et, devant moi, non loin du taciturne monument s'espaçaient une vingtaine de logettes, des cellules.

— Là-haut, le collège des Initiés, murmura mon guide; en bas, leur nouveau sacraire; devant vous le chenil où nous logeons, nous autres les repenties, la canaille.

La vue de cet amusant phalanstère poussé en plein Paris m'intriguait vivement. Il me rappelait à certains égards la falote maison saint-simonienne de Ménilmontant, dont nous avons tous entendu de si étonnantes descriptions. J'ai même connu, en ma jeunesse, un vieux médecin qui avait débuté dans la vie par être petit choral au service du *Verbe Suprême*, ce manitou décrété par le Père Enfantin. De sa voix sopranisante, il avait jadis chanté

les hymnes composés par Félicien David tandis qu'à tour de rôle Duveyrier, Talabot, Mony-Flachat, Lachambaudie et autres « praticiens-adjectifs », Cécile Fournel et Aglaé Saint-Hilaire, ces deux « femmes messianiques », ciraient les bottes, balayaient la chambre ou préparaient l'auguste couche du Père, — « le théoricien-subjonctif », le « prêtre-verbe », trois fois saint. Un prêtre-verbe, quel sacerdoce! Autant et mieux qu'Hermès, il avait été, celui-là, un néo-Christ, toute une « Loi-Vivante », le serviteur élu de l' « Infinitésimal » : au demeurant, un fou... Rien n'est nouveau sous le soleil; hélas, jusque dans la folie!

—Quel est l'emploi de vos journées? demandai-je à ma néophyte.

— Peu divertissant. A six heures du matin, réveil. On se lève, et l'on se rend au parloir où trône le pontife. Hermès interroge et confesse : « Quels progrès accomplis vers le bien? Vous sentez-vous la vocation, ma fille? » Très finaud, le curieux bonhomme; mais nous sommes tout aussi malignes. Ce qu'on lui ment; et avec bonheur! Ensuite, à la chapelle; nous y chantons l'office : une messe de leur façon. Là, des heures et des heures de recueillement; plusieurs de nous tombent en extase. A onze heures, déjeuner en commun au réfectoire. Le grand prêtre y assiste, mais ne touche pas à nos alimens : le bon toqué s'interdit toute nourriture animale; c'est un végétarien. Pas trop mauvaises leurs ratatouilles, malgré l'insuffisance de vin. La crécelle annonce midi; aussitôt commence le travail. A chacune, un prêtre confie des journaux imprimés dans la maison, — vous savez bien, l'*Isis*, le petit canard, — qu'il faut distribuer. Prédicantes et diaconesses s'en vont prêcher dans les endroits publics; on prétend même qu'avant de les envoyer à la « blague » Hermès les hypnotise. Nous autres, les simples repenties, nous vaguons par la ville. C'est le meilleur moment; sur le trottoir on peut faire de si jolies rencontres. Le produit de sa vente appartient à la vendeuse; mais chaque soir elle doit déposer l'argent entre les mains du trésorier. Hermès capitalise nos gains pour nous former une dot et nous marier plus tard. Un filou, paraît-il, et qui nous vole. Toutes, rentrées à la boîte avant neuf heures, et l'on soupe. Alors, un autre interminable office; nouveau sermon, extase nouvelle. Enfin, ron-ron de la claquette, vite à la niche et bonsoir. Voilà... oui, voilà, Monsieur, comment on se purifie.

— Admirables résultats. Mais que dit le pontife lorsqu'il vous prend en faute?

— D'abord il réprimande, puis il punit la rechute; à la longue il renvoie les *endurcies*. Ainsi, moi, je suis une « impénitente

révoltée » : on m'empêche d'assister aux « cérémonies d'allégresse », celle de tout à l'heure, par exemple, — et l'on me fait trop souvent jeûner. La belle affaire ! Cette nuit encore je m'évade et m'en irai souper avec des amis, deux figurans de l'Ambigu : j'aime les artistes... Maintenant assez jasé, et tâchons d'attraper ma chambre : j'ai l'honneur d'y recevoir Votre Seigneurie.

J'aurais voulu lui adresser beaucoup d'autres questions. Archibald était-il en règle avec la police? Sceptique et soupçonneuse, la dame de la Cité approuvait-elle une aussi mirifique entreprise? Que pouvaient penser MM. les commissaires de l'asile purificateur et de ses tenanciers? Mais la fillette s'agitait avec inquiétude.

— Silence, on nous moucharde là-haut.

De la tête, elle désignait le sommeillant édifice qui semblait vouloir se réveiller. Plusieurs fenêtres venaient de s'éclairer soudain, et pareilles à des yeux scrutateurs luisaient dans le crépuscule.

— Suivez-moi, Monsieur.

Avec précaution, ma rusée compagne se mit à longer la muraille du jardin; nous allions parfaire le tour de l'enclos, sous l'abri des massifs en bordure. Parvenu à la hauteur de la chapelle, je regardai... Oui, un catafalque de pierre, au style oriental; la curieuse réduction d'un temple égyptien. Murs construits en biseau et bariolés de criardes peintures; devant le funèbre édicule des marches, puis un péristyle formé par deux colonnes, et, derrière, un escalier descendant à une crypte.

— « L'hypogée », la cave du vieux farceur, ricana ma conductrice... Point de barriques, mais des momies! J'en ai compté jusqu'à dix-huit. De puantes horreurs!... Voyons, Monsieur, assez reluqué. Un coup de jarret : le temps nous presse.

Dévalant et remontant, nous atteignîmes enfin les cellules des repenties.

— Palais n° 15, le mien... Salut, demeure chaste et pure! Entrons.

Ce palais de ma folâtrante expiatrice était une modeste chambrette, mais plaisante et bien tenue. Un rayon de lune qui s'infiltra par l'unique croisée me permit bientôt d'en relever tout le détail. Sur les parois crépies à la chaux, courait, maintes fois répété, un rébus égyptien, — hiéroglyphe avec traduction française : *Je suis pure! je suis pure!* et, au chevet de l'étroite couchette on avait placé l'image enluminée d'Isis. D'une main la déesse bénissait les peuples, ses enfans de la terre; de l'autre elle portait le symbolique vaisseau, ce navire sauveteur où se doivent accrocher les âmes en détresse. Telle fut du moins l'ex-

plication de ma catéchiste. Dans la cellule encore, deux chaises et une table avec plusieurs volumes.

— Vos pieuses lectures, ma jolie sainte ?

— Oh là là ! tristes romans : la *Fleur mystique*, un tas de balivernes; des hymnes auxquels je ne comprends rien, et le *Rituel* de nos offices. Je préfère lire mes rocamboles.

— Irrésistible vocation..... A présent, parlons peu, mais bien. Quand pourrai-je voir Callista?

— Tout à l'heure, je suppose. Depuis sept jours, à la tombée du soir, on la conduit en chapelle, et on l'y abandonne jusqu'au matin.

— En ce cas, je me glisserai jusqu'à elle.

— A votre guise. Aujourd'hui, pourtant, nous devons avoir du nouveau : nos curés font un tas de mystères, de simagrées et de momeries. Quels cachotiers !... La grande Bérénice prétend qu'on va enterrer Callista toute vivante. Nous allons rire.

Et elle ajouta, moqueuse :

— Singulier goût, monsieur : un masque de singe, votre adorée.

Je voulais protester, mais l'envieuse pécore me saisit le bras :

— Taisons-nous..... les voici.

Je me postai derrière les rideaux et, m'effaçant, je regardai.

XVI

Toutes les fenêtres de la maison conventuelle s'étaient brusquement illuminées, et sa morne façade brillait dans la nuit. Bientôt la porte en fut ouverte à deux battans : une fantastique mascarade sortit avec lenteur... Étais-je sous le mirage d'un songe, et mes yeux abusés n'ont-ils perçu qu'une illusion de mon cerveau? Non, je dis non. J'ai vu ; en vérité, j'ai vu...

Et le cortège approcha, baroque, funambulesque, solennel.

En tête, marchaient plusieurs femmes habillées de blanc, mais si ridicules dans leurs tuniques et leurs péplums de tragédienne. Les unes agitaient et faisaient vibrer de longs sistres d'airain, les autres tenaient des flambeaux ou sur le sol répandaient une jonchée de fleurs. Celles-là, au dire de ma voisine, appartenaient à la classe des infimes repenties; c'étaient les expiatrices ramassées sur le trottoir, de simples réincarnées rachetant leurs vies antérieures d'épouses adultères ou de courtisanes. Une à une, la gamine les reconnaissait et me soufflait leurs noms : toutes d'anciennes Cléopâtres ou de ci-devant Phrynés, — ignobles d'apparence aujourd'hui, atroces et lamentables rédemptions.

Venait ensuite une discordante musique dont les croque-notes, apprentis Orphées et novices Linus, faisaient grincer la flûte ou geindre le psaltérion. Par momens, l'infâme cacophonie s'arrêtait, et la voix des femmes lui répondait, plaintive, psalmodiante :

J'avais en vain cherché, voyageur de la terre,
L'Isis où j'aspirais, et son temple et son cœur.
Tu m'appelais, dis-tu;.... non, tu fuyais, ma mère :
Je ne t'ai pu trouver qu'au fond de la douleur.

Hélas, ils disaient vrai. Oui, douleur, douleur, — plus profond est ton abîme et plus l'homme a besoin d'y rencontrer un Dieu.

Après les tibicens et les citharistes, défilaient d'autres femmes, mais plus haut montées en grade, prédicantes ou diaconesses : les purifiées de l'impureté première. Engoncées dans les plis tombans de leurs stoles hiératiques, de roses couronnées, ayant des palmes à la main, elles s'avançaient raides, sans grâce aucune, pareilles à des automates... Un intervalle; puis, sur un même rang trois pastophores, eux aussi vêtus de lin, nu-tête, et le crâne absolument rasé (brrr, par cette froidure hivernale!); ils secouaient les flammes de leurs lampes égyptiennes, élégans luminaires en forme de trirèmes, et me semblèrent stupidement fanatisés... Enfin, parmi les torches et parmi les cierges, dans un orbe de lumière, apparaissait Hermès.

Paré tel qu'un prêtre du vieux Memphis, le front ceint de la tiare, il se pavanait superbement, et, sur les neigeux gazons, laissait traîner les flottantes ampleurs de son aube symbolique. Pour si belle nuit de fête, cet homme s'était outrageusement fardé, et les noirceurs de sa barbe teinte se détachaient, contrastantes, sur les blancheurs de la tunique et du pectoral. Pas un muscle de son visage ne remuait; on eût dit, à le voir, d'un Osiris allant juger les morts. De ses bras levés, l'impudent sectaire portait un simulacre d'Isis, enguirlandé de roses; et il dressait pompeusement l'idole, — tout comme s'il eût présenté sa déesse aux adorations agenouillées des peuples de l'univers. Non, un pape traversant Saint-Pierre, exalté dans la chaise gestatoire, ne se fût montré ni plus impassible, ni plus convaincu. Exhilarant fantoche!

Mais ce qui suivait l'amusant hiérophante me parut spectacle beaucoup moins jovial. Pliant sous le fardeau, six hommes drapés de noir soutenaient de leurs épaules un large et funèbre coffre... évidemment quelque cercueil. Et, derrière eux, le vide, — le silence, — la nuit.

Les hymnes continuaient :

> Enfant, tu n'as encor levé qu'un des trois voiles
> Dérobant aux regards ma sublime clarté.
> Quel est ton nom sur terre, ô reine des étoiles?
> La résignation active et la bonté.

Sous les pâleurs épandues par la lune, aux mouvantes clartés des flambeaux, la bizarre théorie descendait ou remontait, se dirigeant vers la chapelle : tout entière elle se déroula devant mes yeux. A ce moment, j'entr'ouvris les rideaux. Dans le cercueil, parmi les mousselines et parmi les bandelettes, deux corps étaient couchés côte à côte : l'un d'eux devait être Callista..... Ils passèrent..., et toujours gémissait le dissonant charivari, toujours lui succédaient les leçons soupirées par les pleureuses :

> Isis, j'ai peur, j'ai peur : pardonne si je tremble.
> — Enfant, dans le tombeau nous descendrons ensemble.
> — J'ai peur, mère, j'ai peur...

« J'ai peur! » Sur ce cri d'effroi, la strophe sanglotante fut coupée net. La fantasque procession était arrivée devant le temple : une extravagante cérémonie allait donc commencer.

— Sortons, murmurai-je à ma compagne, et approchons.

Mais elle recula, effarée :

— Non, non, pas moi!... Ces gens-là me terrifient... Vont-ils vraiment enterrer vivante la pauvre Callista?... Oh! demain, je serai loin d'ici.

Sa gouailleuse assurance d'éhontée Parisienne l'avait abandonnée; elle tremblait. Quant à moi, fort ébahi par l'imprévu d'un pareil spectacle, j'étais résolu à tout voir, à tout risquer. Je trouvais néanmoins que leur « fête d'allégresse » devenait étrangement lugubre, et j'aurais presque souhaité une subite intervention de la police.

Doucement, je sortis de ma cachette. Un massif d'arbustes allongeait des branchages protecteurs; je m'y coulai sans bruit, et, de charmille en charmille, je parvins à gagner les abords de la chapelle. Aucun des sinistres farceurs ne m'avait aperçu.

La macabre parodie égyptienne présentait, à cet instant, une mise en scène curieusement réglée. Rangées en double haie, diaconesses et prédicantes s'échelonnaient sur les degrés du temple; le surplus du cortège débordait dans la prairie. En arrière s'étaient arrêtés les six nécrophores; ils se tenaient à distance de plusieurs mètres, debout dans l'ombre et sous leur cercueil. La musique, à présent, faisait trêve : anxieux ou recueilli,

chacun se taisait. Alors, au milieu d'un émouvant silence, accompagné de ses trois acolytes, l'hiérophante monta vers le portique :

— Je suis pur, je suis pur, je suis pur! cria-t-il d'une voix éclatante.

A cet appel, largement la porte fut ouverte; l'intérieur du sacraire apparut aux regards. Décoré de plantes tropicales et semé de fleurs, il resplendissait de lumières. D'un pas majestueux, Hermès y pénétra, mais seul... Au centre de l'édicule, dans les reflets des trépieds à flammes vertes, s'élevait une cella d'albâtre que surmontait un cartouche de porphyre. Le célébrant y déposa l'idole, et soudain, de toute sa hauteur, tomba sur la dalle, en adoration. Aussitôt les sistres, mollement, s'agitèrent, et, murmures assourdis, une oraison passa de bouche en bouche. L'un des prêtres demeurés sur le seuil récitait une prière que, par intervalles, coupaient et scandaient quelques répons :

« Isis! Isis!! Isis!!! O Trismégiste, trois fois très grande; Éleusine, Perséphone, Ourania, sois propice...

— Sois propice.

«... Sois propice, ô Toi premier des Êtres émanés de l'Éternel-Maintenant, créature Créatrice de l'homme, Cause de nos causalités, Nature fécondante, Maîtresse des élémens, Principe initial de nos siècles, Type uniforme des protecteurs de notre terre; Isis toute divine et pourtant tout humaine; Isis qui fus la sœur, Isis qui fus l'épouse, Isis qui fus la mère, — Isis qui es la femme; Isis l'amour humain; Isis l'humaine souffrance; Isis le divin pardon, aujourd'hui pardonne...

— Aujourd'hui pardonne.

... « Écoute. Une pécheresse, renégate autrefois de tes sublimes vérités, va de nouveau comparaître au Jugement. Réincarnée, elle a souffert suivant les lois imposées de la souffrance, et souffrant elle s'est purifiée. Sois donc son avocate, sa protectrice, daigne accompagner sa faiblesse parmi les épouvantemens de l'Au-delà; écarte de son chemin le chacal et les démons hurleurs; tiens-toi derrière le trône où siège ton Époux, Celui qui prononce au nom de l'Innominable; étends les bras, parle pour elle. En vérité, Isis, elle a souffert : elle est purifiée...

— Elle est purifiée.

... « Elle est pure à présent, elle est pure. Misérable durant sa vie seconde, elle n'a jamais refusé son propre pain aux misérables; orpheline, n'a pas tourmenté l'orphelin, et pleurant soi-même elle n'a point fait pleurer les autres. Jamais un blasphème contre la rigueur de tes lois n'est sorti de ses lèvres. Revenue à

nos temples, elle a pratiqué le Bien; et qui pratique le Bien, Isis, est comme s'il n'avait accompli le Mal. Pure, pure, elle est pure!...

— Elle est pure!

... « Accepte-la pour fille, ô puissante Mère, et qu'au sortir de la nuit elle entre en ta Clarté, — prêtresse pour ta gloire, servante élue de l'Éternel-Maintenant... Isis, Isis, Isis, ô Trismégiste, trois fois très grande; Éleusine, Perséphone, Ourania, sois propice!

— Sois propice! »

Et, pendant l'interminable obsécration, devant l'idole se prolongeait la muette immobilité de l'officiant Hermès. Enfin, un frisson parut agiter son corps; les acolytes s'approchèrent et l'aidèrent à se relever. Soutenu par leurs mains, il se traîna péniblement hors du sanctuaire; mais il titubait, comme terrassé par l'ivresse; des gouttes de sueur découlaient sur le fard de ses joues.

— Il a vu Dieu! cria l'une des diaconesses.

— Oui, répliqua l'audacieux fanatique... j'ai vu Dieu!

S'arrêtant alors sous le péristyle, et contemplant son peuple incliné devant sa face, pareil à un Moïse du haut d'un Sinaï, il allongea la main vers le cercueil :

— Ahmès! Callista! dit-il, j'ai supplié pour toi; pour toi j'ai obtenu le grand pardon. Tu sais maintenant, âme expiatrice, que la mort n'est qu'un renouveau de la vie : entre donc sans crainte dans la vie du tombeau. Isis va guider tes pas, et, te voyant, le Juge n'aura qu'un clément sourire. O ma fille, chère enfant de mes larmes, la bien-aimée de mes prières, descends, joyeuse, vers les joies de ton sépulcre! il est comme le berceau où tes yeux vont s'ouvrir à la Lumière. Subis avec bonheur le pacifiant sommeil de ta mort symbolique, et demain, rejetant le linceul, — tes langes de nouveau-né, — relève-toi triomphante en toute la victoire, toutes les splendeurs de ta rédemption.

Il dit : aussitôt, les hommes vêtus de noir se rapprochèrent. Par trois fois, suivis de murmures effarés, ils firent le circuit de la chapelle; et quand, au quatrième tour, ils reparurent, ces porteurs de cercueil étaient sans leur fardeau. La procession, alors, se reforma. Cithares et psaltérions recommencèrent à gémir; les lamentations des pleureuses répondaient :

L'Invisible a parlé sa langue formidable;
Les âmes du futur et celles du passé
M'entourent, et je sens mon péché qui m'accable (1).

(1) M. Jules Bois, *L'hymnaire d'Isis*, I, II, III. Cet étrange recueil est tout un ri-

Ainsi chantant leur liturgie, ils remontèrent la colline et atteignirent la maison conventuelle. Tous, en l'ordre primitif, y pénétrèrent : repenties, prédicantes, pastophores, Hermès enfin. Sur eux, la porte fut refermée : leur « fête d'allégresse » était accomplie.

XVII

L'aspect du vaste préau rentré dans le sommeil était, à ce moment, étrange et vraiment religieux. Dans le ciel une subite opacité de nuages venait de voiler les blancheurs de la lune; plus un rayon ne descendait d'en haut. Mais les portes de la chapelle étaient restées ouvertes; le sanctuaire étincelait de feux, et ses clartés se répandaient au loin, pénétrant et fouillant d'interminables profondeurs.

Je regardai Isis. Enveloppée de torchères, dans le miroitement de la cella d'albâtre, l'image bariolée se détachait, éclatante. On eût dit (était-ce un autre symbole?) d'un fanal secourable, brillant dans les ténèbres, et vers le refuge invitant les âmes en tourmente, les naufragés de la vie... Isis l'épouse! Isis la mère! Isis la femme!.. Je dus réagir contre mes nerfs pour ne pas fléchir le genou.

Là-bas, à l'église de Montmartre, neuf heures sonnèrent. La perçante vibration de l'horloge me fit tressaillir et rentrer en moi-même. Une vague inquiétude commençait à m'angoisser; la terreur m'envahissait : j'avais renoncé à mon dessein... Que faire? Au plus tôt regagner Paris. Oui certes; mais comment sans mon guide, en cette aveuglante obscurité, découvrir l'étroite issue, ce trou de bête rampante par lequel je m'étais introduit? A pas furtifs je remontai vers les cellules. Personne! La chambre n° 15 était fermée à clef : ma conductrice avait fui... J'allai de

tuel de ce culte d'Isis que certains « occultistes » contemporains tentent de rétablir en ce moment, à Paris. L'entreprise d'ailleurs n'est pas nouvelle. Une amusante estampe datant du Directoire, de l'an VII, nous représente une cérémonie isiaque projetée par des « citoyens amis et zélateurs de la Bonne Déesse ». La mise en scène en est tout entière imitée de la fameuse description qui se trouve au Livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée. C'est également au récit du conteur africain, l'un des initiés et des révélateurs du sacré mystère, que nos modernes apôtres de la Trismégiste prétendent emprunter les rites de leur cérémonial.

N'est-il pas curieux de voir le mysticisme des néo-catholiques et ce bizarre symbolisme néo-alexandrin se rencontrer en un résultat final : la déification de la Femme? Bien plus, les orthodoxes positivistes, — les seuls qu'ait jamais voulu reconnaître Auguste Comte, — obéissent à la même impulsion, et le modeste appartement de la rue Monsieur-le-Prince où le fondateur du Culte de l'Humanité avait érigé un autel à cette bien-aimée qui fut la compagne de ses derniers jours est un lieu de pèlerinage, un sanctuaire de recueillement pour de nombreux et dévots athées.

loge en loge, heurtant à main discrète, appelant à voix étouffée : toutes également closes... Alarmante aventure!... Je me renfonçai sous la charmille.

Une heure s'écoula dans ces transes. Les yeux braqués sur le couvent, j'observais : fenêtres toujours éclairées, bruit incertain de musique et de chants; Hermès devait y continuer ses démentes cérémonies... Quel froid!... Et la neige qui commençait à tomber! Lente, lourde, elle traversait les branchages dénudés, me brûlait au visage, me glaçait jusqu'aux moelles... Une demi-heure encore... En vérité, je ne pouvais demeurer sous cette avalanche. Un abri, un abri!... De nouveau, mon regard se tourna vers la chapelle; mais au premier coup d'œil je reculai tout saisi. Dans sa niche flamboyante, sous le porphyre du cartouche, Isis venait de remuer. Le bras qui bénissait tout à l'heure vers moi s'allongeait avec menace; l'autre, par saccades retombant, ouvrait les doigts, comme pour protéger la crypte, pour défendre le dépôt commis à son mystère... Callista! et cette Callista qu'ils avaient enterrée vivante!

Soudain, au sommet de la tête, je sentis un élancement aigu. C'était la main, l'invisible main, qui me piquait le crâne, acérée, lancinante. Elle m'avait laissé un instant de répit; maintenant elle reprenait sa torture... « Vite, vite, va donc plus vite. » Atroce douleur. Et cependant je me débattais. Non, je n'irais pas. Que m'importait cette femme! Je ne la connaissais pas; je ne l'aimais pas; je... « Vite, vite, plus vite! » — Non, non, je ne voulais plus! Une chair purifiée, ensevelie : presque une morte!... « Vite, vite, plus vite! » — Non, non, non, je... je...

Douze marches : l'escalier descendant sous la nef comptait douze marches. La crypte était barrée par une porte de bronze qui devait être close : grâce à Dieu je ne pourrais entrer. Je m'arrêtai; la main aiguillonna, plus puissante. Je me rejetai en arrière... « Vite, vite, allons vite! »... Et malgré moi il me fallut pousser. J'éprouvai de la résistance, mais j'appuyai fortement. Alors, grinçant et crissant, la porte roula sur ses gonds : j'entrai.

A ce moment, une stridente clameur passa dans le silence : un cri de femme indignée et suppliante. La voix avait retenti, là-haut, dans le sacraire. Elle se prolongea au dehors, répercutée de proche en proche, éveillant les échos assoupis du jardin. Qui donc appelait ainsi, — désespérément? Le temple, je m'en croyais certain, était désert; pas une adoratrice n'avait été laissée devant l'idole. En vérité, qui donc avait jeté cet appel?... Effaré, je revins sur mes pas, bien résolu de fuir. Malédiction! la porte, repoussée par un ressort, s'était fermée d'elle-même; comme une bête mal-

faisante j'étais pris dans un piège... Et longtemps, je tâtai, je palpai les parois du bronze : rien; on ne pouvait ouvrir que par une poussée extérieure. Profanateur de la tombe, la tombe s'était rabattue sur moi.

C'était une vaste chambre funéraire, un second temple souterrain ayant les mêmes dimensions que le sanctuaire supérieur. De sa voûte descendait une lampe à la courbure antique, dont les mèches crépitantes ne projetaient que lueurs indécises, trop vacillantes clartés. Bientôt pourtant mes yeux s'accoutumèrent à ces demi-ténèbres, et je pus entrevoir, distinguer, reconnaître, lire nettement.

Les murailles étaient ornées de peintures égyptiennes, fresques représentant le jugement des morts, et une légende française, traduisant leurs hiéroglyphes, expliquait les péripéties de ce drame d'outre-tombe. Puissante tragédie, palpitant mystère assombri par les terreurs, mais illuminé par de divins espoirs!

S'échappant de son hypogée, on voyait une jeune femme, — âme impalpable, mais visible, — emportée vers les formidables immensités qui se développent, s'allongent, se prolongent « là-bas ». De ses bras basanés, Anubi, le daïmôn à face de chacal, enlaçait la forme frissonnante et l'entraînait à travers les épouvantemens de l'Amenti. A chaque pas, des monstres infernaux, singes cynocéphales, les Élémentaux de la matière, cherchaient à barrer sa route à la voyageuse : « Je suis pure, » leur disait-elle; et sur ce cri magique, les malveillans génies s'écartaient, respectueux. Lors, d'effroi en effroi, la trépassée parvenait à cette contrée sereine où dans sa gloire attristée siège Osiris, le justicier de la vie, le sentencier de la mort.

Assis dans le trône trois fois très haut, ayant en main le fouet flagellateur du mal, son front ceint de la tiare, ses jambes emprisonnées par le maillot-linceul, l'Éon martyr écoutait impassible la tremblante confession. Et, debout, derrière ce tant aimé, Isis la suppliante étendait les bras; elle plaidait pour la faiblesse humaine; elle implorait l'exorable équité. « Je suis pure, je suis pure! » affirmait l'âme comparante. Aussitôt commençait le symbolique pèsement, cette *psychostasie* où l'esclave est moins lourd que son maître, le mendiant plus léger que le roi. Sur un plateau de l'exacte balance, Horus-Aréori, l'enfant des célestes baisers, le fils de la Nuit et du Jour, du Châtiment et de la Clémence, d'Osiris qui punit et d'Isis qui pardonne, — Horus plaçait l'urne canopéenne contenant les actes de cette vie défunte. Dans l'autre il ne déposait qu'une plume. La balance oscillait; tour à tour

l'espérance et la crainte angoissaient la comparante : serait-elle condamnée à la réincarnation? O bonheur, la plume s'abaissait plus pesante que les actions mauvaises; une larme de repentir avait suffi peut-être à laver bien des souillures... Joyeuse alors, alors libérée, l'âme s'envolait vers les splendeurs solaires; elle allait s'abîmer au rayonnant Abîme, en la lumière incréée de Dieu. Son pèlerinage terrestre à jamais était accompli.

Voilà ce qu'enseignaient les fresques égyptiennes; plusieurs de leurs tableaux cependant restaient cachés à mon regard.

Çà et là, au long du mur, on avait dressé des cercueils, dérobés sans doute à la terre de Kem, et dans ces gaînes enluminées se tordaient de grimaçantes momies. Presque toutes étaient débarrassées de leurs bandelettes, et s'affaissant sur elles-mêmes, la tête ballante, entr'ouvrant leurs mâchoires, noires de bitume ou de natron, elles semblaient danser quelque macabre sarabande. C'était hideux, — hideux, — hideux. Des pancartes donnaient les noms et qualités de ces divers personnages : des guerriers ou des artisans, des scribes, plusieurs prêtres, deux pharaons... Seule, une de ces boîtes était vide, mais son écriteau portait une stupéfiante mention :

« *La courtisane Callista...* Hermès a découvert sa réincarnée. »

Elle n'était pas loin, cette réincarnée; là, devant moi, étendue dans un cercueil ouvert, côte à côte avec la momie, son corps primitif, l'enveloppe initiale de son âme. Aux rougeâtres lueurs qui tombaient de la veilleuse, je distinguais un amas de mousselines abritant le double visage : l'un à l'autre, les deux corps avaient été réunis par les mêmes bandelettes. Je me penchai, désireux de mieux voir. Les bandes étaient couvertes d'une écriture cursive, de mots en ligatures où je reconnus des lettres de l'alphabet grec. Largement découpé, ce papyrus devait être le manuscrit, cette « confession d'outre-tombe » dont l'insolent Hermès avait parlé à Blumenthal. Oui, j'avais deviné, car parmi les alphas et les omégas, les μεν, les δε, les και, je lisais maintes fois répété un nom :

ΚΑΛΛΙΣΤΑ

Je sondai, je fouillai encore... Une peinture! un portrait — le Masque, mon masque!... Et voilà donc pourquoi Archibald Williamson avait sur moi jeté la néophyte. Ce masque était nécessaire à ses abominables rits, à sa blasphématoire parodie d'une résurrection.

Je n'éprouvais plus aucune crainte, et la main aiguillonnante

me laissait en repos. Mais un curieux désir de comparer les deux visages m'excitait vivement. Il me semblait impossible que la nature se recopiant soi-même eût par deux fois employé le moule créateur qu'elle brise à chaque création. Glissant à nouveau mes doigts sous le flottant suaire, je soulevai une de ces têtes... Pouah! la première Kallista, la momie. Froid, très froid, répugnant! Je laissai retomber cette chose et dégageai l'autre figure... Tout à coup, dans le sacraire supérieur, plus douloureux, plus exaspéré encore, un appel nouveau retentit. Il ébranla les voûtes et traversa l'espace. Quoi donc? Isis qui gémissait? Insolemment je me pris à rire.

Eh bien! oui, elle souriait, toute pareille au merveilleux portrait, la seconde Callista. Ce « Moi » qu'elle avait murmuré n'était nullement l'effet d'une illusion subjective : le masque reproduisait son image. Trait par trait, lignes à lignes, sauf les yeux pour le moment fermés, je comparais, et je la retrouvais, — toute. Comment avais-je pu hésiter chez Sylvius? Pourquoi au Moulin-Rouge et lors de la nocturne poursuite n'avoir pas reconnu si fantastique ressemblance? Stupide aveuglement... Les bras repliés contre son cœur, alanguie, séduisante, la jeune femme semblait reposer chastement, chastement traverser les rêves d'un berceau. Avec respect je détachai l'une des mains mignonnes et je m'agenouillai... « Qu'elle est ainsi charmante en le manteau de ses noirs cheveux épandus, avec ses longs yeux clos qu'azure une auréole, la transparente et lascive pâleur de son visage, sa bouche purpurine qui s'entr'ouvre, moqueuse, pour faire à tous l'aumône d'un sourire! Callista, ma Callista... » Et, tout en prononçant ces paroles, confus ressouvenir d'une lecture oubliée, j'étreignais la main pendante et y posais mes lèvres... Callista, ma Callista, que je vous aime!

Une âpre sensation de froid me fit, tout à coup, sursauter. La porte venait de crier sur ses gonds : vers nous Hermès avançait menaçant.

XVIII

Nu-tête, ayant au logis déposé la mitre osirienne, il était encore vêtu de l'aube, du pectoral et de ses autres oripeaux. On eût dit que l'appel réitéré d'Isis (était-ce vraiment Isis qui avait appelé?) l'ayant surpris en pleine cérémonie, hâtivement le pontife était accouru. A tout autre moment, je n'aurais pu réprimer un accès de fou rire. Ce crâne rasé et miroitant, ces joues ver-

millonnées d'un fard hiératique, cette gigantesque corpulence en toilette de mariée, — tout chez le personnage me semblait absurdement bouffon. Et cependant, tel était l'éclat indigné de ses yeux que, sur-le-champ, je me mis en défense. D'un bond je me redressai pour marcher à sa rencontre. Lui, s'arrêta, hautain, théâtral; et alors, croisant les bras :

— Monsieur, me dit-il, en notre antique et religieuse Égypte les violateurs de la tombe étaient cloués à la croix : vous devez en savoir quelque chose.

Le plaisant animal! Pour quel « réincarné » me prenait-il?

— Monsieur, lui répliquai-je, en notre France moderne, sceptique et raisonneuse, les imposteurs de votre espèce sont verrouillés à Mazas : vous devriez en savoir quelque chose.

Toujours fort arrogant, mons Archibald haussa les épaules :

— Trêve de fanfaronnades, s'il vous plaît! Je vous tiens en ma puissance. D'un seul coup je pourrais terminer ici notre querelle, et cruellement châtier un infâme attentat. Mes mains, — regardez-les, ces mains, — n'auraient qu'à vous étreindre pour vous jeter râlant contre la dalle. Sur votre agonie je refermerais le sépulcre... Qui viendrait vous y découvrir?

Et le métis montrait ses doigts de colosse, ses formidables poignets de gorille.

— Mais non, reprit-il, se faisant débonnaire,... vous n'avez rien à craindre. Prêtre de la Toute-Clémente, je n'ai pas le droit d'accomplir l'œuvre de sang : Hermès, au nom de la Bonté Suprême, ne doit que prier et ne peut que convaincre... En vérité ne vous écartez pas ainsi, Monsieur. Causons plutôt en amis; expliquons-nous avec franchise.

Un banc de pierre courait au long des murs; il alla y prendre place, puis me désignant le corps de l'ensevelie :

— Pourquoi vous êtes-vous glissé dans notre asile, près du cercueil de cette diaconesse?

L'inattendue douceur d'un tel langage me déconcerta. Je m'étais préparé à quelque violence; non : bénin, câlin, patelin, mon charlatan s'exprimait avec l'aménité attendrie d'un confesseur à la mode, d'un aimable Père jésuite dictant de pieux codicilles aux repentirs d'un moribond. Interdit, je ne pus que balbutier d'incohérentes réponses : « Mon Dieu, oui, j'aimais cette femme, et l'avais souhaité revoir. L'imaginant en sérieux danger, j'étais descendu pour la secourir. Bien plus, je prétendais rester jusqu'au moment où elle sortirait du funèbre caveau »... Et tandis que je m'excusais assez piteusement, le prêtre de la « Toute-Clémente » m'observait avec compassion :

— Ainsi, vous avez assisté à nos mystères, et pas une fibre n'a tressailli en vous; aucune souvenance n'a secoué la torpeur de votre mémoire! Pauvre, pauvre âme aveuglée et tâtonnante!... Mais cette femme que vous dites aimer, ne l'ayant entrevue qu'une fois, pourquoi l'aimez-vous? Le coup de foudre? l'affinité élective? ou bien l'altruisme bestial? Des mots, avouez-le, des mots!.. Eh quoi! dans ces ténèbres où se consume votre vie actuelle, jamais un éclair vous dévoilant une existence passée n'illumina votre cœur? Jamais?... Que je vous plains, monsieur : votre cécité est navrante. Oui, oui, je vous plains, âme dévoyée se cherchant en vain dans sa nuit.

Tout en parlant, le bon apôtre m'avait saisi les mains, et doucement, près de lui, contraint à m'asseoir :

— O mon frère, me disait-il, mon frère en torturantes épreuves, entendez-moi, repentez-vous! Pareil à notre symbolique vaisseau, esquif désemparé, vous allez périr; gouvernez vers le port : Isis vous recueillera. Elle vous révélera qui vous êtes, vous enseignera le Grand Mystère. Elle vous dira pourquoi l'agitation sans trêve de notre vie, ces poignantes tristesses au milieu d'un bonheur apparent, ce besoin d'aimer toujours inassouvi, ces passions qui s'allument, soudain, à de soudaines rencontres, cette aspiration vers l'idéal sans cesse déçue, jamais découragée, ce perpétuel sanglot par nous poussé sur tout nous-même. Voyageur, voyageur, en le chemin de ta vie tu crois parcourir une route inconnue; regarde : chacun de tes pas se heurte à quelque souvenir. Ici, tu fus heureux, et là tu as souffert. Ces vallons, ces grèves, ces montagnes, tout ce pays, qui devant ta marche semblent s'ouvrir ignorés, pareils à de vieux amis te donnent la bienvenue. Tu les connaissais donc, puisque à leur aspect ton être a palpité, que tes yeux se sont mouillés de larmes. Regarde encore. Ces passans que parfois tu suis d'un long regard, tu les as rencontrés déjà. Déjà tu...

Brusquement il arrêta son homélie, et vers les profondeurs de l'hypogée tourna la tête, avec inquiétude. Pendant tout ce verbiage, moi je n'avais cessé de ricaner :

— Cher monsieur, vous répandez en vain les torrens de votre éloquence; Isis et sa « Bonté Suprême » n'auront ni ma personne ni mon argent.

— Une insolence? fit-il avec dédain... C'est mal récompenser ma mansuétude... A présent, je vous engage à sortir.

En même temps il s'était levé et m'indiquait la porte qu'en pénétrant dans la crypte il avait fixée par un ressort. Je ne bougeai pas.

— Hermès! murmura tout à coup une voix dolente... j'ai deviné ta présence; par pitié! délivre-moi.

La plainte partait du cercueil où, gisante, j'avais contemplé Callista; elle était si remplie de tristesses que je me rapprochai, très ému.

— Hermès! Hermès! reprit la suppliante, délivre-moi!... L'homme, l'esclave tant aimé est ici : je le sais... J'ai soif de le revoir : délivre-moi.

Archibald avait tressailli; il me regardait, à présent, d'un œil mauvais, et son geste d'acteur me montrait impérieusement la porte :

— M'avez-vous entendu, Monsieur? Il faut sortir... L'initiée a trop tôt rompu les liens du sommeil mortuaire... Vous n'êtes qu'un profane : retirez-vous!

— Non, Hermès! gémit à nouveau la voix... Qu'il reste!... Pakrour aimait, il s'est repenti, et moi j'ai pardonné.

A chacun de ces incompréhensibles propos l'agitation du théosophe augmentait :

— Partez, mais partez donc! Faut-il employer la violence?

— Non, non! répétait la voix larmoyante... Qu'il reste!... qu'il reste!... Je le veux!

Quelque rude combat dut se livrer alors en la conscience de l'hiérophante. Vers la voûte il leva les mains, obsécrant et implorant : « Isis, le péril est proche... A mon secours, Isis! » Enfin sa résolution parut prise :

— Soit! me dit-il... Demeurez... Aussi bien, vous expulser aujourd'hui serait précaution superflue. Demain, sous l'aiguillon de l'incessant Karma, telle une bête en amour, vous reviendriez rôder autour de ce refuge; j'ai charge d'âmes, et je redoute un ignoble scandale. Restez donc... Isis, d'ailleurs, exige une suprême épreuve. J'obéis.

Mais sa parole était mal assurée; l'ordre des cieux le trouvait hésitant :

— C'est le dernier assaut du Mal, soupira-t-il... O Clémente, daigne parler à notre enfant.

Qu'allait-il advenir? Une ardente et nouvelle curiosité s'était emparée de moi.

Avec effort, pareil à un homme qu'on pousse et qui résiste, Archibald se rapprocha de l'ensevelie; il s'agenouilla et, sur la main pendante, lui aussi posa passionnément les lèvres. Durant quelques secondes il demeura comme en prière, muet, humblement prosterné, ayant peut-être oublié ma présence... Un baiser Eh quoi, s'avisait-il d'aimer, le burlesque vieillard? et l'image de

sa déesse ne suffisait-elle pas à lui remplir le cœur?... Quand il se releva, je vis qu'Hermès avait pleuré. Émotion passagère, car presque aussitôt, reprenant pouvoir sur soi-même, le comédien reparut, poseur et mélodramatique :

— Ahmès!... Callista! prononça-t-il, d'une voix solennelle... au nom de la Résurrection et de la Vie, de la Mort, semence de l'Immortalité, abandonne le séjour de l'extase, de l'énôse éblouissante : redescends ici-bas.

Et, à trois reprises, la main de l'incantateur se promena sur les muscles de l'immobile visage; par trois fois il souffla sur les paupières sillées par le sommeil :

— Ouvre les yeux, Callista, regarde et reconnais.

Les yeux aussitôt s'entr'ouvrirent; par saccades, la femme conjurée redressa la taille et regarda. Elle regarda, puis hors de son linceul dégageant la tête :

— Lui!... lui!... le bien-aimé d'autrefois! balbutia-t-elle, en souriant.

— Oui, « l'homme! » répliqua le thaumaturge... le réincarné, expiateur comme toi-même; jadis, l'un des péchés de ta vie première : l'obstacle, en ce moment, à ta rédemption! Apprends au sacrilège que ton corps ne t'appartient plus; ordonne au tentateur de laisser le repos à ton âme; elle n'est plus à lui : tu l'as reconquise.

Pas de réponse; déjà, pourtant, délivrée des linges qui l'enveloppaient, Callista s'était levée. Avidement je l'examinai... Svelte, élancée, de taille gracieuse, la postulante portait le costume plaisant à sa déesse : la tunique blanche, symbole de chasteté; la couronne de roses purpurales, emblème de ferveur. Elle vint à nous, en chancelant.

— Ne m'as-tu pas compris? enjoignit le sectaire... Commande à cet homme de finir ses poursuites; repousse au loin l'impur. Tout entière à ta rédemption, tu as rejeté sa mémoire, vomi son souvenir. Dis-lui...

— Hermès, interrompit timidement la jeune femme, crois-tu vraiment à ce que tu nous enseignes?

XIX

Ces quelques mots, prononcés à voix très basse, me parurent avoir abasourdi l'illuminé; il regarda, stupéfait, la questionneuse :

— Si je ne croyais à ma doctrine, dit-il avec hauteur, lui aurais-je sacrifié ma vie?

Entre eux se fit un assez long silence. Par la porte, mainte-

nant ouverte, les rafales chassaient dans la crypte des flocons de neige, et le froid devenait piquant. Dans un lointain sonore, l'horloge de Montmartre annonça minuit.

— A pareille heure, demain, s'écria l'hiérophante, les derniers voiles d'Isis auront été déchirés pour ma fille.

Nouveau silence. Archibald sur le banc de pierre avait repris sa place, et, croisant les bras, semblait attendre quelque pieuse réponse.

— Hermès, demanda la postulante, pourquoi donc Isis m'a-t-elle menti ?

— Quel langage!... Non, le mensonge ne peut souiller la bouche d'où découle toute vérité.

— Elle a pourtant menti, ta déesse! Isis a osé me dire que l'esclave meurtrier n'avait jamais aimé Callista. Regarde : il est ici!

Et vers moi tournant la tête, elle me désigna. Je commençais à comprendre... « L'homme, le réincarné, Pakrour l'esclave assassin », c'était moi. Vrai Dieu, quel brillant état civil m'avait fabriqué dans le passé des mondes l'impudent conteur de sornettes!... Eh bien, l'avouerai-je? mon personnage ne me déplaisait pas, car la sotte invention devait tourner à l'opprobre de l'inventeur. Pour l'instant, j'étais résolu à me taire, à observer en simple curieux la scène qui se préparait, sauf à intervenir au moment favorable. Je m'étais, d'ailleurs, tracé un nouveau plan de conduite. Non, plus de honteuse retraite en mon château du Cotentin, mais, loin de Paris, un amusant voyage. J'enlevais la révérende, mon amoureuse des jours accomplis; elle était peu banale et ses histoires me divertiraient. Nous partirions ensemble; même, nous irions en Égypte, et pousserions jusqu'à l'île de Philœ. Là, au dire des géographes, des ruines magnifiques : huit sanctuaires, autrefois vibrans d'oraisons et de cantiques, silencieux aujourd'hui dans le grand murmure des cataractes... Intéressante excursion; agréable maîtresse. *Quid magis?* se fût écrié le docte Blumenthal.

— Hermès, interrogea d'un ton plus ferme la diaconesse... pourquoi donc m'as-tu commandé un acte criminel, ordonné, imposé le vol?

La demande aurait interloqué un autre; tout au contraire Archibald redressa l'échine :

— Prêtre, exigeant du prêtre le martyre de soi-même, j'avais le droit d'éprouver ta vocation.

— Ma vocation!... Ainsi, le vol hier; demain, peut-être, le meurtre.

— Est indigne de mon Dieu, qui n'ose pour lui risquer et la vie et l'honneur.

— Imprudent, ne parle pas d'honneur!

— Va, j'étais sûr de toi! Chacun de tes actes n'a toujours été qu'une suggestion de mon vouloir; toutes ici, prédicantes ou diaconesses, vous ne parlez, ne prêchez, n'agissez qu'en état de veille hypnotique, et cette nuit-là, mon invisible présence t'accompagnait, chère enfant.

— Vraiment! Merci pour ta sollicitude... Sais-tu bien que ma conscience t'a condamné, Hermès? Aussi...

Elle s'arrêta, hésitante; puis, élevant la voix, accentuant et détaillant ses mots :

— Maître, laisse-moi partir : je n'ai plus la foi.

Partir?... Il recula, comme frappé par un choc. Sous le fard qu'elle mouillait de sueur, sa figure s'était décomposée, et d'un geste douloureux il étendit la main sur sa poitrine. Se contenant toutefois, même s'efforçant à sourire :

— Impossible! Depuis hier tes vœux sont prononcés.

— N'importe! laisse-moi partir... Ici, tout m'épouvante : les mensonges de vos dieux, ce vent d'insanité qui souffle sur votre maison, ton criminel abus de nos cœurs crédules, tes odieuses pratiques, tes rits abominables, — tout, jusqu'à cette infâme comédie de la mort à laquelle j'ai dû me prêter ce soir. Je ne crois plus, je ne crois plus : je veux partir!

La subite apostrophe parut exaspérer le doucereux, mais altier personnage :

— Tu mens, car tu crois plus et mieux que tu n'as jamais cru!... Qui donc me révéla l'existence du réincarné, sinon toi-même? Tu l'avais deviné chez Sylvius; à Neuilly, tu voulus te convaincre, et tu me revins convaincue. Oui, tu crois; mais l'aiguillon de ton Karma, le honteux prurit de tes anciens péchés, te sollicitent, et tu chancelles. Lâche! lâche! Va, tu es bien Ahmès la renégate, la courtisane Callista!

Le débonnaire sourire avait disparu de ces lèvres maquillées, et malgré soi le fanatique lâchait toute bride à ses fureurs dévotes. Par instans, une démente colère faisait trembler ses joues ou lui plissait le front; et par instans, il adressait à la révoltée de supplians regards.

— Croyante ou non, je veux partir! déclara la femme, s'exaltant... Écoute-moi, et après mon aveu tu ne me retiendras plus... Connais-tu bien l'histoire de l'âme que tu prétends consacrer à ton Dieu? Elle est lamentable, en sa triviale vulgarité; mais c'est notre histoire à toutes, nous autres, tes néophytes. Mon père est

mort dans une Maison centrale. Ma mère... Oh! ne parlons pas de celle-là!... Sur ses conseils, d'après son ordre, dès l'âge de seize ans je dus me livrer aux plus abjectes aventures, et longtemps, longtemps, je vécus vile entre les plus viles. Mais quoi! pas d'éducation, aucun apprentissage; me présentant partout, de partout repoussée; et la faim, la faim qui n'a cure des révoltes de l'âme et ne veut connaître que le corps!... Vint le jour où je te rencontrai, où, selon ton usage, tu montas en mon taudis avec l'espoir d'y recruter une adepte. Tu me parlas, et moi qui ne comprenais rien au martyre de ma vie, je t'écoutai. Tu m'enseignas que, souffrant aujourd'hui, je devais expier quelque crime d'autrefois. Ton dogme, Hermès, me relevait; sa doctrine providentielle excusait la Providence et m'expliquait ses cruautés; il arrêtait le blasphème sur mes lèvres, il me réhabilitait Dieu. Je te suivis; et je crus, je crus, je crus. Tu sais avec quelle frénésie de foi volontaire je me fis alors l'apôtre de tes doctrines. Pendant des mois et des mois rien ne me rebuta. Prêchant dans les tavernes, dans les bals publics, en tous les mauvais lieux, parlant au riche, m'asseyant au grabat du pauvre, raillée de tous, et souvent outragée, — je voulais te récolter une abondante moisson d'âmes. Pour moi, Hermès était un Messie révélateur; je le vénérais à l'égal d'un Dieu... Hélas, que mon illusion fut de courte durée! L'idole était pétrie d'argile; mon Dieu n'était qu'un homme, enclin à faillir comme les autres hommes, et le Messie révélateur ne me révéla que sa faiblesse et son inanité...

— Callista!

— ... Pas un rayon de charité divine n'éclairait sa conduite; il ne savait pas être humble avec nous autres, les humbles; sa prétendue pitié sociale n'était que le contentement de soi-même. Combien ai-je vu de mes compagnes aller vers lui, espérant la parole qui relève, le mot qui purifie, et s'en revenir, le découragement au cœur, des larmes plein les yeux... Non, tu n'as pu fonder un culte, et ton église va s'effondrer sur toi. Hermès, Hermès, ce n'est point Dieu qui remplit tes sanctuaires, mais l'immensité de ton orgueil!

— Mon orgueil? riposta sèchement le pontife... Oui, j'ai l'orgueil de l'œuvre accomplie : beaucoup d'autres prophètes, — des saints pourtant, bénis par l'Éternel, — ont ressenti de semblables fiertés. Orgueilleux, je le suis... Mais le bien que je répands sur vous, malheureuses, pourquoi ne m'en parles-tu pas? Sans moi, qui vous accueillerait, rebut de nos pourritures sociales? Toutes les religions vous repoussent; toutes, même celle de Jésus-Christ.

— La parole de Jésus nous fut pitoyable.

— Allons donc! De vous ses prêtres ne font que des recluses, de honteuses madeleines. Leurs refuges sont d'inflexibles prisons; flétries vous y entrez, pour en sortir toujours flétries. Moi, je lave à jamais vos souillures. Que dis-je! Entre mes mains, vous relevant consacrées, vous pouvez devenir divines, les gloires vivantes de mon Dieu!

— Les prêtres de Jésus ont raison, répliqua la diaconesse... De la pénitence ne doit naître que l'humilité. Pécher, et faire parade ensuite de son expiation, c'est prendre Dieu pour sa dupe. Ostentation du repentir : tout un blasphème.

Confondu par une telle audace, le théosophe se leva. Jamais, sans doute, au séminaire des repenties, il n'avait entendu pareil langage. Il crispait les poings, comme pour écraser la rébellion, et roulait des yeux qu'il voulait rendre terribles; mais les doigts s'entr'ouvraient, inertes : dans les yeux indignés je crus apercevoir une larme.

— Des phrases! dit-il enfin... De grands mots récoltés dans tes livres!... C'est ma faute. Chez toi j'ai trop développé l'intelligence au détriment du cœur.

— Erreur nouvelle, mon maître! Je ne suis toujours qu'une ignorante; mais la gueuse par toi recueillie, le « rebut des pourritures sociales » est aujourd'hui une âme.

Exaltée et provocante, elle voulait porter un nouveau défi; Hermès évita de relever la bravade.

— Pardon, dit-il en se faisant très humble, pardon pour ces paroles de ma colère. Oui, tu es une âme, une âme généreuse et belle. En mon apostolat si plein, hélas! de désillusions, jamais je n'ai rencontré plus vive intelligence, cœur plus digne de mon Dieu.

— Non. Le Karma est plus fort que ma vocation.

— Moins puissant, je l'affirme, que la céleste Miséricorde.

— Il est et sera toujours le plus fort... J'ai besoin d'aimer.

— Aimer... aimer!... s'écria douloureusement Archibald.

Ce mot : aimer, avait fait tressaillir le vieil homme; l'émotion que j'avais constatée reparut, intense et navrante... Sous la morsure de ses désirs il souffrait donc, tout comme un autre, l'insolent prêcheur de la continence; et, médecin des âmes, ignorait-il le bienheureux secret de se guérir soi-même?... D'un mouvement éperdu, ses mains voulurent saisir les mains de la révoltée : elle se dégagea pour se rejeter en arrière. Mais lui, avec des frissons plein la voix :

— Aimer? Tu demandes à aimer, quand l'amour, enfant,

t'environne? Ici l'amour te convie et te sollicite... Ah! si tu voulais entendre!

— J'ai donc ton aveu, ricana la jeune femme... Eh bien, ce qui me chasse de ton asile, c'est toi, toi surtout! Interroge ta conscience; rappelle à ta mémoire certains de tes regards, de tes conseils, de ces propos, murmurés à mon oreille, et que j'ai trop entendus. Oui, je veux aimer; mais trompée par tes mensonges, moi je refuse d'être le jouet de tes passions. Un prêtre suborneur de ses pénitentes, — quelle ignominie! Ne proteste pas; je ne suis point dupe de tes indignations... Oh! quel crime tu as commis, Hermès, de m'avoir enlevé la foi! Je croyais si ardemment, et me sentais si heureuse de croire! Voilà pourquoi je te hais, à présent, et te méprise... Non, non, je ne serai pas ta maîtresse : as-tu compris, enfin?

Certes, il avait compris, car un soupir pareil à un sanglot lui souleva la poitrine :

— Misérable créature! gémit-il en courbant la tête... Encore sous l'obsession de la chair! Toujours et toujours Callista!

A ce moment, arriva jusqu'à nous une confuse rumeur de voix humaines. Des cantiques se faisaient derechef entendre; le cortège des sectateurs d'Isis avait dû se reformer pour revenir vers la chapelle.

Au rythme encore éloigné des oraisons liturgiques, l'hiérophante parut sortir de son abattement. Il redressa la taille; la noirceur de ses yeux s'alluma; sous les ampleurs de l'aube je le voyais secoué par un tremblement convulsif. On l'eût dit agité de ces divins frissons du quaker, alors que dans le grand silence des « frères » extasiés descend le souffle de l'Esprit, et qu'il vient glacer les corps pour enflammer les âmes.

— Les voici! les voici! clama-t-il... L'office du dernier jour est commencé. Prions, ma Callista : Dieu te pardonne.

Sans répondre à cette objurgation, la diaconesse effeuilla les roses de sa coiffure et déchira le voile qui embéguinait ses cheveux... Mais lui, follement remué par son étrange ivresse :

— Écoute, amie, écoute ce qu'ils te disent :

Espoir ou bien désespérance,
L'amour doit être une souffrance,
La souffrance, une volupté.

Saisis-tu? Comprends-tu? Souffrance et volupté!... Oui, je t'aime, je t'aime, mais d'un amour que ne saurait t'offrir la bestialité des

autres hommes, d'un amour non sensuel, immaculé, purificateur, idéal. Je t'aime. Regarde : par toi vaincu, le superbe humilie son orgueil, il a fléchi le genou. Accueille sans dédain un tel aveu de sa faiblesse, prends en pitié son désespoir. Je t'aime... A tout Messie révélateur il faut une compagne; veux-tu devenir cette inséparable de ma vie? Oh! Callista, ma Callista, si tu daignais m'entendre, quels transports chez tous deux et quel ravissement! Rien n'égale, crois-moi, l'ineffable bonheur de la possession mystique. Unis l'un à l'autre, mais sans faillir aux devoirs de notre chasteté, méprisant les ignominies de la chair comme une dégradation de l'âme, ensemble nous franchirions les neuf degrés qui mènent à l'anéantissement du corps, et nous saurions ensemble atteindre cette volupté suprême : l'insatiable langueur d'amour. Alors, aimant ainsi que Dieu, par le cœur nous serions semblables à Dieu...

Il fit une courte pause, prêtant l'oreille aux hymnes qui se cadençaient plus distincts.

— ... Et puis, continua-t-il, je me sens devenir bien vieux. Sous la moisson d'Isis, chaque jour, je fléchis plus lassé; j'ai besoin d'une sœur, d'un autre moi-même qui glanerait après moi. Quelle consolation, si je pouvais savoir mon œuvre non caduque! Sois ma compagne; je t'associerai à mon apostolat : toi aussi, tu ceindras la tiare pour marcher mon égale. Aussitôt, les plus profonds arcanes se découvriront à ton regard. Je t'enseignerai ces grands mystères que l'Inde, avant l'Égypte, m'avait dévoilés; tu comprendras comment l'ascète acquiert le don de dédoubler son corps et d'obtenir l'ubiquité d'un dieu. Sais-tu bien que, même après la mort, le corps astral du pieux brâhmane peut toujours apparaître et se dresser devant la face d'un vivant bien-aimé? Ah! si demain ton ingrat abandon m'avait tué, de quel vol rapide je prendrais mon essor vers toi! Ni l'espace, ni l'éblouissement de la Lumière, ni même, hélas! ton oubli, ne m'empêcheraient de venir me pencher sur ton visage, m'enivrer de ton haleine, t'emporter dans mes bras et soupirer à ton oreille : « Je t'aimais, je t'aimais : je t'aime encore! »...

— Il me fait peur! interrompit l'abjuratrice... Emmenez-moi, Monsieur.

Hermès était tombé à genoux, violemment il se releva. Son regard luisait, à présent, sinistre; sa bouche était haineuse, sa parole sifflante.

— Assez d'affronts! s'écria-t-il... Maintenant, je châtie... Jadis, dans les cloîtres catholiques, un sacrilège pareil au tien aurait été puni par l'*in pace* jusqu'à la mort... Je te serai plus

cruel, renégate : je te livre à cet homme, et c'est lui, lui qui sans pitié te suppliciera.

XX

Le cortège, cependant, approchait. Aux lamentations luctuaires avaient succédé de joyeuses cantates, d'enthousiastes hilaries : « Victoire, victoire ! la vie a triomphé ! » Sur le rythme des galops, des polkas ou des gigues irlandaises, elles célébraient la défaite du péché ; on bafouait la Mort. En même temps des voix de femmes demandaient Hermès, réclamaient leur pontife. Mais, indifférent à ces appels, il s'était dirigé vers le cercueil où, parmi les mousselines, se dressait le masque égyptien, le portrait dérobé de la première Callista.

Ahuri par tant d'insanités, moi, depuis quelques minutes j'avais tourné les yeux vers la fascinante image. Debout, sur les blafardes ondulations du suaire, elle me regardait, si languissamment. Ses lèvres carminées souriaient, lascives et moqueuses ; parfois même elle m'adressait de provocantes œillades. Ah ! courtisane, courtisane au muet parler, aux caresses clandestines, voulant encore et sachant enjôler jusque dans son tombeau !... Tout à coup Hermès étendit le bras sur elle ; il saisit la charmante, puis un craquement, un bruit sec, et, brisé, le magique panneau, en gémissant, tomba sur les dalles.

Un cri d'atroce douleur répondit à la sauvage brutalité ; défaillante, la diaconesse vint s'appuyer sur mon épaule... Quelle surprise ! Était-ce une illusion produite par les obscures clartés de la veilleuse funéraire, mais la figure de ma nouvelle amie me parut effroyablement altérée. Elle était beaucoup plus belle, alors qu'elle sommeillait tranquille, en son lit sépulcral, sous mon regard émerveillé. Ses yeux s'étaient renfoncés dans leurs orbites, et sa bouche, tout à l'heure si mignonne, s'avançait maintenant bestiale et grimaçante. Ne comprenant rien à la rapide métamorphose, je dissimulai mon étonnement.

Tout près de l'hypogée, le sacro-saint charivari, en notes sautillantes, faisait rage. La procession était parvenue devant la chapelle ; un des pastophores accourut à l'entrée de la crypte :

— Hermès ! l'office va commencer ; on n'attend plus que toi.

— Rentrez à la maison conventuelle et prenez tous le deuil, répondit tristement le vieil homme... Plus de chants, de joyeux cantiques, mais la stupeur des funérailles. La Mort est victorieuse : votre prêtresse vient d'abjurer son Dieu.

L'autre se retira consterné ; et bientôt on entendit d'incer-

taines rumeurs, des cris d'indignation, des pas enfin qui s'éloignèrent, lourdement cadencés. Le bruit décrut, il s'assourdit, il s'étouffa : plus rien.

Immobile, comme en paralysie, l'abjuratrice demeurait appuyée sur mon épaule, et moi, d'un geste conquérant, je lui avais enlacé la taille.

— Ils sont rentrés, lui dis-je,... à présent, partons.

Mais Archibald nous barra le chemin :

— Emporte au moins, en ton apostasie, un dernier souvenir de nos croyances et de ta foi.

— Quel souvenir? demanda-t-elle, étonnée.

— La bague de Callista.

— La... la bague de la momie?

— Oui. Trouvée sur le corps de ton incarnation première, elle t'appartient.

L'amoureux personnage était redevenu très calme, et les grondantes menaces de sa douleur me parurent bien rapidement assoupies. Son regard toutefois étincelait farouche; sur nous il se fixait, inquiétant.

— La bague? Pourquoi la bague? répéta la jeune femme, indécise et troublée.

Sans lui répondre, Hermès se pencha sur la bière, en arracha le dernier linceul et mit à découvert les rigides blancheurs de la momie.

La momie!... Callista la merveilleuse, ma dictériade au palais de porphyre, la volupté d'un peuple, quand adorée de tous, à tous elle prodiguait son étreinte,... là-bas, sous le brûlant soleil, près de la mer « aux chansons bleues ». Horreur! Chétive, recroquevillée, pareille au plus immonde fœtus, exhalant les répugnantes odeurs de l'embaumement : une abominable chose. La face était encore emmaillotée de bandelettes, et je ne pouvais reconnaître ces lèvres donneuses de tant de baisers, par tant de baisers couvertes. Mais les bras repliés contre la poitrine exhibaient leur hideuse nudité, et sur un doigt de la main gauche on apercevait une bague : la bague.

C'était un anneau d'or, au large chaton de cornaline orientale, une de ces chevalières qu'aux jours de la paix romaine avaient portées les *equites aurati*, procurateurs de César et intendans du prince. La forme de ce bijou ne m'était point inconnue; naguère encore, — mais où? dans quel musée d'Europe? — j'avais remarqué un sigille absolument pareil. Le bizarre ornement, et qu'il avait dû meurtrir la menotte de la belle amou-

reuse! Sur-le-champ, j'imaginai (amusante hypothèse) voir en ce camée le présent de quelque galantin... Et la bague brillait; les rougeurs polies de son agate scintillaient, miroitaient dans la pénombre.

D'un élan éperdu, la femme se rua vers l'Égyptienne.

— Le cadeau de Valerius Afer, lui dit le prêtre d'Isis..., évoque tes souvenirs : rappelle-toi.

— Oui, oui, je me rappelle... « J'ai peur des lourds dédains, de l'abandon, de la misère; peur des carrefours où vaguent, à la nuit, les... »

— Bien, tes propres paroles, Callista : elles étaient sages; tu as bonne mémoire.

— Hermès, demanda-t-elle, à voix très basse,... quand le Karma est plus fort que le repentir, l'aiguillon de la chair plus puissant que notre volonté, — le suicide est-il vraiment un crime?

— Non, car il est un appel à Dieu.

— Donne, mon père, donne-moi cette bague!

Et l'arrachant de la momie, elle passa l'anneau à l'un de ses doigts :

— Merci, Hermès, merci de ce témoignage de ton amour.

— Dis encore, pauvre fille, de ma pitié pour toi.

A présent, rien ne dénonçait plus chez cet homme l'orageuse fureur qui l'avait agité. Redevenu très maître de soi-même, il avait la parole affectueuse, le sourire compatissant.

Quatre heures sonnèrent.

— La nuit va finir, dit placidement l'hiérophante;... votre présence ici prolongée devient une souillure : il faut vous retirer.

Nous précédant alors, lui-même nous guida sur les obscures déclivités du mystérieux enclos. La tourmente neigeuse avait cessé; un ciel bas et lourd pesait sur la colline; le sacraire d'Isis s'était depuis longtemps éteint, — et silencieux, sur des glaces craquetantes, nous marchions dans les ténèbres. Mais, tout en cheminant j'observais Archibald. Pourquoi donc les blancheurs de sa robe brillaient-elles de la sorte, et pourquoi tout son corps traînait-il de lumineuses vapeurs? J'avais remarqué déjà ce phénomène, l'autre soir, tandis qu'il se tenait au seuil de la maison du juif, dans l'opacité des brouillards. Étrange, étrange en vérité!

Parvenu au bas du jardin, Hermès ouvrit une porte et s'effaça pour nous livrer passage. Nous allions sortir : brusquement il abattit ses mains sur les épaules de l'ex-diaconesse :

— Un dernier mot! dit-il,... un ordre, le dernier de mes ordres!

Écoute et comprends bien... Le jour, avant peu, va renaître; tout à l'heure, en quelque lit impur où t'aura poussée ton Karma, tourne les yeux vers les premières pâleurs de l'aube. Regarde, — et si tu sais voir encore, malheureuse : tu verras.

J'entraînai ma compagne : sur nous, l'extravagant vieillard referma la porte. Désormais, sa prêtresse était à moi, — rien qu'à moi... oui, mais qu'allais-je faire de cette fugitive?

XXI

... Et le jour se leva. Ses blafardes lueurs se répandirent, incertaines, en la chambre de l'infâme garni, — le seul qui eût daigné s'ouvrir pour abriter nos amours... Oh! cette course à travers Montmartre ensommeillé, — par les escarpemens encombrés de neiges, les ruelles se tordant et s'entre-croisant dans le silence, dans les épouvantes du silence : quel souvenir! Et, durant notre marche, les insanités que débitait la camarade! Elle s'était accrochée à mon bras, et bavardait, discourait, sermonnait; loquace, étourdissante :

— Qui donc êtes-vous aujourd'hui sur terre, et quelle est, pauvre ami, votre *vie seconde?* Fortunée ou malheureuse? Malheureuse, j'en ai peur; car vous aussi, Monsieur, vous avez à expier, à souffrir... Comment avez-vous pu découvrir ma retraite, arriver jusqu'à moi? Je l'ignore; mais qu'importe. Se rappelant, votre cœur a eu pitié. Pitié! soyez béni : jamais personne encore n'avait eu pitié de moi!.. Voyez, je m'abandonne à votre honneur; je serai votre servante, votre esclave, votre chose; mais vous respecterez — oh, je vous en conjure! — vous respecterez la chair douloureuse de la réincarnée.

Réincarnée?... Ah çà, elle croyait donc aux abstruses folies qu'enseignait Archibald; malgré son désaveu, elle avait la foi!... Mais alors, quel triomphe pour ma vanité de séducteur! et je me sentais stupidement glorieux. Pourtant, je ne chantais pas victoire; l'exaltation de mon amoureuse et ses grands mots m'ahurissaient :

— Bien, bien! Calmez-vous, ma mie. Nous causerons plus tard : trouvons d'abord un gîte.

A quatre ou cinq hôtels nous avions sonné : partout, visages de bois, portes inexorables. Enfin, dans le pourtour du cimetière, j'étais venu heurter à cette gargote dont j'avais entrevu l'enseigne :

A la Consolation des familles. On loge à la nuit.

Un repaire; mais à cinq heures du matin, on se réfugie où

l'on peut... Aussitôt, coups de poing contre la devanture, et judas qui s'entre-bâille :

— Je voudrais une chambre.

— Toutes occupées, sauf au sixième.

— Va pour ce paradis!

Là, dans une vermineuse soupente, sermon nouveau, nouvelles supplications :

— A genoux, je vous implore : épargnez-moi, Monsieur. Au nom de l'Éternel-Maintenant n'avilissez pas mon âme!

— Bah! ma chère. L'Éternel-Maintenant se voilera la face.

— Grâce! grâce pour mon misérable honneur, pour ma dignité de femme, enfin recouvrée!

Non...

...Et le jour se levait; pénétrant par la haute mansarde, il étalait ses premières pâleurs sur le carrelage de notre galetas. Je m'accoudai contre l'oreiller pour mieux voir dormir ma pudibonde victime. Un rayon de lumière tomba crûment sur son visage... Justice divine! Qu'était cela? — ce monstre, cette abominable hideur, couchée à côté de moi. Blême, étiolée, cadavéreuse. Un front qui s'évasait, ridicule. Un nez trop court, populacier, camard, avec deux narines bestiales. Une bouche avançante et des lèvres qui grimaçaient, me voulant sourire. Le facies d'un squelette, le masque d'une morte échappée de son ossuaire!

Effaré, je sautai hors du lit et me rhabillai, à la hâte... Si je pouvais déguerpir, sournoisement m'épargner toutes les homélies à l'usage de la trop éloquente demoiselle! je réglerais la note, — toute la note au bureau de l'hôtel... Mais non; elle s'était assise dans l'ignoble grabat, et me regardait, avec égarement :

— Monsieur!.. Par pitié, Monsieur,... au nom de la Bonté Suprême, ne m'abandonnez pas!

— Encore un discours! Nous ne sommes plus au prêche, ma révérende... je m'en vais : adieu.

D'un geste désespéré, elle étendit les mains vers moi; puis avec les hoquets d'un lamentable rire :

— L'autre fut moins cruel : il tua.

L'autre? Qui ça « l'autre »? Une ancienne connaissance de la compagnonne? Absolument ignoré, cet « autre »... Ah oui, Pakrour! la bonne histoire!...

Sa désolation éclatait si navrée que j'aurais dû me sentir attendri : bien au contraire. Horrible, tout à l'heure, son rictus éploré la rendait grotesque : le masque de la Mort était devenu un mufle de singe. Pouah!... Sans doute, elle devina le dégoût,

le répugnant dégoût que m'inspirait sa monstruosité, car elle courba le front et se tut.

J'avais honte cependant à m'enfuir de la sorte, et, ne sachant que faire, je piétinais sur place... Tout à coup, redressant la tête, la femme poussa une stridente clameur :

— Hermès! criait-elle... je l'ai tué! J'ai tué mon unique ami, mon sauveur, mon saint refuge, mon père!... Hermès! Hermès!... Oh! oh! pardonne.

Et vers le jour naissant elle allongeait les mains, les joignait suppliantes, les tordait, en une crise d'insensé désespoir... Je tournai les yeux de ce côté.

Par la fenêtre, pourtant close, un épais brouillard venait de pénétrer dans la chambre. Un brouillard? Non :... de flottantes draperies, toutes maculées de sang, et dans ce brumeux suaire une forme humaine, un livide visage de trépassé, — apparition, fantôme : Hermès... Hermès menaçant...

Comment donc avait-il pu entrer, l'audacieux thaumaturge?...

D'un furieux élan, je me ruai sur lui... Rien : un amas de vapeurs, car je les traversai de part en part. Je me retournai... Mais si! mais si!! Un spectre! Hermès, Hermès lui-même! Il s'était rapproché du lit, se penchait vers sa diaconesse, paraissait lui parler : elle répondait...

De nouveau, je me précipitai sur le faiseur de sortilèges : tout se dissipa.

. . . .

Et maintenant mes souvenirs sont confus, ma mémoire trop incertaine... Dans l'immonde couchette la jeune femme se tordait, secouée par d'atroces convulsions. La bague de la momie avait roulé sur le carreau, et quelques grains d'une poudre jaunâtre y adhéraient encore. Du poison! La malheureuse s'était empoisonnée... « J'ai peur des lourds dédains, de l'abandon, de la misère; peur des carrefours où vaguent, à la nuit, les... »

Je courus ouvrir la porte :

— Au secours! au secours!... Un médecin!

Rien ne bougea dans la maison : je revins au lit de l'agonisante... O surprise! La répulsive laideur avait disparu, et je reconnaissais Callista, — ma Callista aux grands yeux de velours, au capiteux sourire, à l'immarcescible beauté. Tombant à deux genoux, je lui saisis les mains déjà glacées; passionnément j'y appuyai mon front, et longtemps, longtemps, je demeurai ainsi, ne voyant rien, n'entendant rien, ne comprenant plus rien.

Une brutale apostrophe m'arracha de mon anéantissement.

La chambre était pleine de monde; des gens de police m'interrogeaient : on s'empara de moi.

DERNIÈRES OBSERVATIONS

DE M. LE DOCTEUR MARIUS LABASTIDE, ETC., ETC.

Février 1890. — Le sujet Raoul d'Hérival a été, non sans efforts, réintégré dans la *Villa Riante.* Le juge d'instruction voulait le retenir; j'ai eu grand'peine à l'arracher de ses mains. Qu'ils ont la griffe tenace, messieurs les juges d'instruction!

Désormais, pour cet agité la cellule Esquirol, une chartreuse d'où l'on ne s'évade jamais.

*
* *

Août 1890. — Très calme depuis six mois et absolument incurable. Il consacre toutes ses journées à écrire d'extravagantes élucubrations, prétendues aventures parsemées de fantastiques personnages. Aucun symptôme de génie... Voici, d'ailleurs, une page de sa façon, ramassée hier dans la cellule qu'il habite; je l'adresse avec divers autres fragmens aux rédacteurs de l'*Old and Modern Sphinx.* Mieux qu'un traité philosophique, ce peu de lignes leur montrera quelle intime corrélation existe entre l'éréthisme de certains malades et les transports de certains mystiques :

« *De la prison expiatoire où ils ont enchaîné mon corps, — espérant et attendant la prochaine délivrance.* — « Rien ne meurt, nous disais-tu, dans le perpétuel renouveau des mondes. La mort n'est qu'une évolution de la vie; la vie, un affinage épurant de l'âme par la douleur et par l'amour, une progressive ascension, de terres en terres et d'étoiles en étoiles, vers l'attirante Lumière où tout s'abîme, où tout s'absorbe. » Adorable logique; loi de la pérennité humaine, émanation divine de la divine Éternité! Je veux, je veux y croire... Ah! si le dogme, Hermès, que nous enseigna ta folie était, pourtant, toute une révélation!

GILBERT AUGUSTIN-THIERRY.

L'AFRIQUE ROMAINE

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ALGÉRIE ET EN TUNISIE

II

CARTHAGE

I

Les Berbères, nous l'avons vu, formaient la population la plus nombreuse et la plus ancienne de l'Afrique du Nord. Mais de bonne heure, sur ce fond d'indigènes, des étrangers, des Phéniciens, étaient venus s'établir. D'où sortaient-ils, et quelle raison les avait poussés à émigrer? C'est ce qu'il faut essayer de savoir avant de chercher quelle y fut leur fortune.

Je ne veux pas m'égarer trop avant dans ces questions d'origine, qui sont si obscures. Évitons autant que possible les hypothèses et tenons-nous aux données certaines. Ce qu'on sait avec assurance des Phéniciens, c'est qu'ils parlaient une langue qui est très proche parente de celle des Hébreux; ils étaient donc, comme eux, des Sémites, et ils avaient beaucoup de leurs qualités, beaucoup aussi de leurs défauts. Prudens et avisés de nature, mais entreprenans et audacieux quand ils voyaient quelque profit à faire, légers de scrupules, indifférens à l'opinion, fermes ou souples selon les circonstances, habiles à profiter de tous les hasards,

ils furent, avant les Grecs, la grande race commerçante de l'ancien monde. Il semble bien que ce soit par eux qu'aient commencé ces échanges des nations entre elles, qui sont le début et la première aurore de la civilisation (1).

Ils ont fait de grandes choses, mais il importe de remarquer qu'ils ne les ont pas toujours faites par une sorte d'instinct et de génie naturel; la nécessité les y a souvent forcés. Comme ils n'occupaient qu'une bande de terre fort étroite, entre le Liban et la mer, leur population s'étant bientôt accrue, la vie leur devint difficile sur ce territoire resserré. Il ne fallait pas songer à s'étendre vers les montagnes, qui sont âpres et rocheuses; mais la mer leur était ouverte, et ils prirent leur élan de ce côté; c'est donc leur situation même qui a fait d'eux des navigateurs. Sages comme ils étaient, ils ne durent s'enhardir que par degrés. Il est probable qu'ils commencèrent par courir les côtes voisines; de là il leur fut facile de s'aventurer dans l'archipel semé d'îles, en passant d'une grève à l'autre; enfin, l'expérience les ayant rendus plus habiles et plus hardis, ils se confièrent aux flots sans rivages.

En osant un peu, ils étaient sûrs de gagner beaucoup, et c'est ce qui les rendit entreprenans. A une époque où les nations ne se connaissaient guère et ne communiquaient pas ensemble, le métier de ceux qui servaient d'intermédiaires entre elles devait être très profitable; on faisait de beaux bénéfices à porter ainsi les produits d'un peuple à un autre. Mais voici ce que le commerce des Phéniciens présente pour nous d'intéressant : ils ne se bornèrent pas à pourvoir aux nécessités réelles, qu'il faut à tout prix satisfaire, comme la nourriture et le vêtement, ou à fournir les métaux utiles, l'argent, l'étain, le fer, à ceux qui en étaient privés; ils spéculèrent sur d'autres besoins, qui ne sont guère moins impérieux, ceux qui naissent de la curiosité et de la coquetterie. Ils devinèrent ce désir ardent, qui se trouve même chez les barbares, de parer leur personne et d'embellir leur demeure, de posséder des objets que la rareté de la matière et la difficulté du travail rendent précieux, et ils essayèrent de le contenter. Ils avaient précisément dans leur voisinage les deux pays les plus anciennement civilisés du monde, l'Égypte et l'Assyrie, rien ne leur fut plus facile que d'aller y chercher les objets d'art qu'ils pensaient devoir plaire et de les colporter dans le monde entier. Au bout de quelque temps, ils

(1) Dans tout ce que je vais dire des Phéniciens je ne ferai guère que résumer le troisième volume de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de MM. Perrot et Chipiez. On ne saurait suivre un meilleur guide. Les étrangers eux-mêmes proclament que cet excellent ouvrage est à la fois le plus savant et le plus intéressant qui existe en Europe sur cette matière. M. Perrot entre cette année dans le cœur de son sujet; il entame l'histoire de l'art grec.

trouvèrent plus simple, et probablement aussi plus avantageux, au lieu de les prendre chez leurs voisins, de les fabriquer eux-mêmes. Le plus souvent ils se contentaient de les copier exactement; quelquefois ils se permirent de mêler ensemble les procédés des deux peuples dont ils imitaient les produits. Ce fut leur plus grande audace et ils n'arrivèrent pas à créer de tout point une œuvre d'art originale. Ce n'étaient pas des artistes, c'étaient des industriels, des commerçans, et pour eux l'art ne fut jamais qu'un revenu. Cependant ils possédaient une remarquable habileté de main qui les rendait très propres à certains ouvrages. Nous avons d'eux, par exemple, des patères en métal, avec des figures gravées à la pointe ou repoussées au marteau, qu'on a trouvées au fond de sépultures italiennes; la place qu'elles y occupent montre l'estime qu'on en faisait, car on n'enterrait avec le mort que ce qu'il avait de plus précieux. Et vraiment elles méritaient d'être ainsi religieusement conservées. Si, après tant de siècles, nous ne pouvons nous empêcher d'être frappés en les étudiant de la sûreté du dessin et de la finesse de certains détails, qu'on juge de l'admiration qu'elles devaient exciter chez ces peuples primitifs, qui n'étaient pas habitués aux élégances de la vie. Elles ont éveillé chez eux le sentiment confus de la beauté et leur ont procuré les premières jouissances des arts.

Les Grecs eux-mêmes, qui allaient bientôt rivaliser avec les Phéniciens, et qui devaient leur enlever la clientèle du monde, furent d'abord, comme les autres peuples, tributaires de leur industrie. Quand les héros homériques veulent faire un cadeau d'importance, ils donnent « un cratère d'argent que les artistes sidoniens ont exécuté avec soin », et pour laisser entendre qu'il n'y a rien de plus précieux, ils disent que c'est « un ouvrage d'Héphaïstos ». Ces Phéniciens sont des marchands fort habiles et très prévoyans. Ils ne cherchent pas seulement à plaire aux guerriers, ils ont aussi, dans leur pacotille, de ces petites merveilles qui font la joie des femmes, des flacons de verre coloré, des bijoux d'or et d'argent, fibules, anneaux et bracelets, colliers de perles ou de pierres fines, des étoffes brodées par les esclaves tyriennes, « qui savent faire de si beaux ouvrages », et ces teintures en pourpre, qu'ils tirent des coquillages de leur pays, et dont ils ont gardé si longtemps le monopole. Il est naturel que des gens qui viennent de si loin, à de si longs intervalles, et qui apportent de si belles choses, soient fort impatiemment attendus. Nous pouvons aisément nous figurer l'accueil qu'ils reçoivent; et même quand les écrivains anciens ne nous en auraient rien dit, il nous suffirait pour l'imaginer de voir comment les choses se passent de nos jours : dans ce vieil Orient, où rien ne change, le présent fait

comprendre le passé. Représentons-nous les marchands de Tyr qui arrivent, vêtus de ces longs caftans, couverts de ces bonnets pointus, que les Arméniens et les Syriens portent encore aujourd'hui (1); à peine sont-ils débarqués que la foule des curieux les entoure; eux commencent par exposer tranquillement leurs marchandises sur le port. Surtout ils n'ont pas l'air pressé : on nous dit qu'ils restent parfois plus d'une saison au même endroit; ils attendent patiemment le client, comme on le fait encore dans les souks de Tunis et du Caire, et le laissent peu à peu s'enflammer à la vue des objets qu'ils lui mettent devant les yeux. Ce qui est remarquable, ce qui les fait ressembler au juif de nos jours, c'est qu'il sont à la fois indispensables et détestés, qu'on les souhaite et qu'on les craint, qu'on les appelle et qu'on les fuit. Non seulement, dans les affaires qu'ils font, ils cherchent à gagner le plus qu'ils peuvent, ce qui, après tout, est leur métier, mais ils n'hésitent pas de commerçans à devenir pirates, pour ajouter à leurs bénéfices. Au moment de partir, quand la vaste mer va les dérober à toutes les vengeances, si par hasard un jeune garçon ou une belle fille, retenus par leur curiosité, s'attardent trop longtemps à regarder ces merveilles qu'on embarque, ils se jettent sur eux et les enlèvent pour les aller vendre dans quelque port voisin.

Comme ils n'ignoraient pas la haine qu'ils inspiraient, on comprend qu'ils aient songé à prendre des précautions pour leur sûreté. Quand leur commerce s'étendit aux pays lointains, ils éprouvèrent le besoin de fonder quelques établissemens solides, où ils pouvaient se reposer sans crainte, remiser leurs marchandises et attendre la bonne saison pour se remettre en route. Ces lieux de refuge, ils les ont choisis d'ordinaire dans des conditions si favorables qu'ils sont devenus presque toujours des villes importantes. Naturellement, c'est dans les contrées les plus sauvages, et qui offrent le moins de sécurité au voyageur, qu'ils sont le plus nombreux. On n'en trouve guère de traces en Grèce et en Italie; au contraire, il y en avait en Sicile, en Sardaigne, le long des rivages de la Gaule, de l'Espagne et de l'Afrique. L'Afrique surtout tenta de bonne heure l'avidité des Phéniciens; il y avait là de bons coups à faire, mais en même temps de grands dangers à courir, à cause de la barbarie des habitans; aussi toutes les fois qu'ils y trouvèrent une plage qui offrait à leurs vaisseaux un abri naturel, ou qu'on pouvait rendre sûre à peu de frais, ils ne manquèrent pas d'y établir un de leurs comptoirs et de le fortifier. C'est ainsi que fut fondée Carthage.

(1) C'est le costume qu'ils portent sur certaines stèles, notamment sur celle de Lilybée (voyez Perrot, p. 309). Les détails qui suivent sont pris dans les écrivains antiques.

Carthage n'était pas la première en date des colonies phéniciennes en Afrique, quoiqu'elle soit devenue la plus célèbre : Utique passait pour être plus ancienne. Le nom qu'elle portait (*Carthada*, la ville neuve) semble prouver ou qu'il y en avait de plus vieilles le long du littoral, et qu'on voulait l'en distinguer, ou bien que, sur l'emplacement même qu'elle occupait, elle succédait à d'autres établissemens qui existaient avant elle. Quoi qu'il en soit, elle ne tarda pas à devenir très puissante et très riche. Ce qui lui donna surtout une situation particulière et prépondérante, c'est qu'elle entra dans des voies nouvelles, et que, pour affermir sa domination, elle osa rompre avec la politique ordinaire des marchands de Tyr. Quand ils fondaient un comptoir au bord de la mer, ils se contentaient en général d'un très petit territoire. Ils ne cherchaient pas à s'étendre à l'intérieur du pays. Loin de faire des conquêtes sur leurs voisins, ils désiraient se les attacher par leur condescendance. Comme ils n'avaient guère de préjugés, ils n'éprouvaient aucune répugnance à payer un tribut à ceux dont ils redoutaient les attaques. C'est ce que les Carthaginois ont fait dans les premiers temps. Il doit y avoir un grand fond de vérité dans la légende qui rapporte la façon dont ils achetèrent le sol sur lequel leur ville était bâtie et comment, en vrais Phéniciens, ils trouvèrent moyen de duper ceux qui traitaient avec eux. Un moment vint pourtant où ils furent amenés à changer de système. Ici encore la nécessité fit violence à leur caractère. Il est probable qu'ils n'auraient pas mieux demandé que de rester en paix avec les indigènes, mais ceux-ci, guerriers et pillards comme ils l'ont toujours été, ne leur laissaient pas de repos. Ne pouvant les assujettir au respect des traités, il leur fallut les soumettre par les armes, et c'est ainsi qu'ils sont devenus conquérans malgré eux. Au moins le furent-ils aussi peu qu'il leur était possible. D'abord ils n'étendirent pas leurs possessions au delà de ce qui était nécessaire pour protéger leurs établissemens de la côte ; ensuite ils s'exposèrent eux-mêmes aux combats le moins qu'ils pouvaient et levèrent des troupes mercenaires qui se battaient pour eux. Mais une fois réduits à faire la guerre, ils la firent résolument et avec succès. Comme ils étaient très riches, ils purent se procurer d'excellens soldats ; il leur vint des pays étrangers de bons officiers, et même quelques familles carthaginoises, qui s'habituèrent à ce nouveau métier, leur fournirent d'habiles généraux. Aussi le goût des conquêtes leur étant venu avec le temps et le succès, ils s'emparèrent de presque toute l'Espagne, de la Sardaigne, d'une partie de la Sicile. Puis leurs vaisseaux, passant le détroit d'Hercule, firent d'un côté le tour de l'Afrique et de l'autre poussèrent, dit-on, jusqu'en Bretagne. C'est ainsi que solidement établis sur tous les

rivages, possédant les flottes les plus nombreuses et les mieux armées qu'on eût jamais vues, ils furent pendant quelque temps les maîtres de la mer. Voilà certainement une grande destinée, et il y a bien peu de peuples qui aient laissé un nom aussi glorieux dans l'histoire. — De cette grandeur, de cette puissance, de cette gloire, voyons ce qui reste.

II

Entre le lac de Tunis et celui de Soukara, le long de la mer, à peu de distance du rivage, une petite colline s'élève de 65 mètres environ. Elle est, depuis plus de cinquante ans, une terre presque française, le bey Ahmed en ayant cédé une partie au roi Louis-Philippe, qui fit construire sur le plateau la chapelle de Saint-Louis. Derrière la chapelle, en face de Tunis, le cardinal Lavigerie a bâti son immense cathédrale, qui domine tout le pays. Cette colline, qui n'est plus occupée que par des églises, et qu'habitent seuls quelques moines, porte un nom illustre: elle s'appelle Byrsa ; c'était l'Acropole, c'est-à-dire le centre et le cœur, de la vieille Carthage.

La vue dont on jouit de Byrsa est merveilleuse ; elle a fait de tout temps l'admiration des voyageurs. Chateaubriand l'a décrite dans une des pages les plus brillantes de son *Itinéraire*. Beulé déclare que « ni Rome, ni Athènes, ni Constantinople, n'ont rien qui la surpasse et qu'il n'a vu nulle part un horizon aussi grandiose ». Pour s'arracher à cette contemplation, il faut faire un effort sur soi-même ; ce n'est pas sans peine qu'on oublie ce qu'on a sous les yeux et qu'on revient au passé.

Soyons sûrs que les Phéniciens se sont fort peu préoccupés de la beauté du site en se fixant sur cette plage ; — ces marchands n'étaient pas des poètes ; — il leur fallait, pour s'établir quelque part, y trouver des avantages plus solides. Polybe, qui les connaissait bien, nous laisse entendre les motifs qui les ont décidés. Je relis, du haut de Byrsa, la description qu'il a faite de Carthage et je prends plaisir à en vérifier sur les lieux l'exactitude. Il nous parle d'abord du golfe au fond duquel la ville est située. Ce golfe, que forment d'un côté l'ancien promontoire d'Apollon et de l'autre de hautes montagnes, dont les dentelures élégantes se découpent dans le ciel, va peu à peu en s'élargissant, comme pour conduire par degrés les navigateurs des eaux tranquilles du lac jusqu'à la haute mer. Dans ce cadre admirable, la Méditerranée me paraît plus belle, surtout plus attirante que je ne l'ai vue nulle part ; jamais je n'ai mieux compris que devant cette nappe bleue, qui vient caresser le rivage, ce qu'un poète latin appelle « les provo-

cations perfides de la mer tranquille ». Il me semble qu'ayant ce spectacle tentateur sous les yeux, les Carthaginois devaient être sollicités sans cesse à entreprendre des expéditions nouvelles. Mais si leur attention était tournée surtout vers la mer, qui était leur domaine et comme leur élément naturel, ils n'avaient pas laissé de prendre des sûretés du côté de la terre. « Carthage, dit Polybe, forme une sorte de presqu'île et n'est rattachée à la Libye que par un isthme d'environ 25 stades (un kilomètre) de largeur; cet isthme est fermé par des collines difficiles à franchir, dans lesquelles la main de l'homme a pratiqué des passages. » Aujourd'hui l'aspect des lieux a changé, et lorsque, tournant le dos à la mer, nous regardons en face de nous, nous avons d'abord quelque peine à retrouver la presqu'île dont parle Polybe. C'est que la Medjerda (l'ancien Bragrada), qui va se jeter dans la Méditerranée un peu plus haut que Carthage, a bouleversé tout ce terrain; comme elle entraîne avec elle beaucoup de limon et de sable, elle a comblé peu à peu le golfe d'Utique, et reculé le rivage de quatre ou cinq kilomètres; mais les traces de l'ancien littoral sont visibles encore et nous permettent de nous reporter à l'époque où le flot venait baigner le pied des collines; elles servaient alors de rempart à Carthage, qu'elles mettaient à l'abri d'un coup de main du côté de la terre, et Polybe avait raison de dire que l'espace qui s'étend entre la mer, le lac et la montagne formait véritablement une presqu'île.

Protégée par ces défenses naturelles, devenue, grâce à sa situation en face de l'Italie, de la Gaule et de l'Espagne, l'entrepôt du commerce de l'Occident, Carthage fut bientôt une des plus grandes villes du monde. De Byrsa, je puis m'en figurer la forme et l'étendue. Tous les quartiers se groupaient autour de la colline, les uns regardant la mer, les autres tournés vers la plaine. La ville, dans sa longueur, allait du lac de Tunis jusqu'aux environs de Bou-Saïd. Là commençait l'immense faubourg de Mégara, sorte de ville nouvelle, qui longeait la côte jusqu'à Kamart. Du côté opposé à la mer, entre l'enceinte de Carthage et cette ligne de collines qui la séparent du continent, le pays était occupé par des jardins et des villas dont on nous vante la beauté. Cette partie de la presqu'île ne doit pas avoir beaucoup changé, et je m'imagine que je la vois à peu près comme elle était du temps d'Hannibal. La terre n'a pas cessé d'y être fertile et riante. « C'est, dit Beulé, la richesse du sol africain unie à la poésie de la nature grecque et sicilienne. » Au milieu de champs d'orge et de blé, de petits villages, de belles maisons de campagne s'abritent sous des touffes de figuiers et d'oliviers, et forment des îlots de verdure. C'est là que les riches Tunisiens viennent passer la saison chaude, comme

autrefois les marchands de Carthage. Mais voilà tout ce qui reste du passé, la nature seule est la même; quant à la ville, il n'en subsiste plus rien. J'ai beau me tourner de tous les côtés, je n'aperçois rien qui attire et retienne mes regards; c'est à peine si, de temps en temps, je vois scintiller à mes pieds cette poussière de marbre que laissent les grands monumens détruits. On me montre, çà et là, quelques pans de murailles, d'anciennes citernes réparées, des lambeaux d'aqueducs, des trous béans, aux endroits où l'on a tenté de faire des fouilles, mais rien, ou presque rien, qui fixe mon attention, rien qui ressemble à ces amas de décombres qu'ont laissés dans toute l'Afrique les villes disparues.

Encore s'il ne s'agissait que d'une seule ville; mais rappelons-nous que, sur le même sol, il y en a eu deux, bâties l'une sur l'autre; et quelles villes! la Carthage punique comptait, dit-on, 700 000 habitans; l'autre ne devait pas être beaucoup moins peuplée, puisqu'on la regardait comme la troisième ville de l'Empire. On comprend, à la rigueur, qu'il reste peu de traces de la plus ancienne des deux : les Romains, qui en ont toujours eu peur, s'étaient bien promis de la démolir, quand ils en seraient les maîtres, et ils l'ont fait en conscience. D'ailleurs celle qui l'a remplacée s'est servie des débris de la première, comme il arrive toujours, et n'en a rien laissé; mais comment la Carthage romaine a-t-elle pu si complètement disparaître? c'est ce qu'on a peine à s'imaginer. D'ordinaire les Arabes ne détruisent pas les villes qu'ils ont prises; ils se contentent de les laisser mourir peu à peu, et de cette lente agonie il reste toujours quelque chose. Ici, selon le mot du poète, « les ruines mêmes ont péri ». On nous dit, pour expliquer cette dévastation, que les gens du pays et des pays voisins ont pris de bonne heure l'habitude de se servir de la ville abandonnée comme d'une carrière. Il est sûr qu'à Tunis on trouve à chaque pas, encastrés dans des maisons mauresques, des fragmens de marbre ou des colonnes, qui ne peuvent venir que de là. Aujourd'hui encore la déprédation continue, et toutes les fois qu'un hasard met au jour une pierre antique elle est aussitôt enlevée par ceux qui font construire quelque bâtisse dans le voisinage (1). Que cette cause de destruction soit la seule ou qu'il y en ait d'autres, ce qui est malheureusement trop certain, c'est qu'il ne reste rien ou presque rien des deux Carthages.

(1) Le Père Delattre rapporte qu'il a eu grand'peine à défendre les pierres des tombes puniques, qu'il avait découvertes, contre l'avidité des Arabes, qui venaient les prendre pour les utiliser ou les vendre. Dès le XIIe siècle, l'historien Edrisi remarque cette exploitation des matériaux de Carthage et dit qu'elle durait depuis longtemps.

Le voyageur, que ce grand nom avait attiré, éprouve, on le comprend, quelque mécompte à ne voir devant lui qu'une plaine nue, que la charrue retourne, et presque aucune ruine apparente. Peut-être prendrait-il son parti de n'y plus trouver la Carthage romaine, qui probablement n'aurait pas eu grand'chose de nouveau à lui apprendre ; mais de ville punique, il n'y en a plus nulle part ; c'est ici qu'il pouvait espérer d'en retrouver une, et il lui est pénible de voir son attente trompée. Voilà pourquoi le monde savant a pris tant d'intérêt aux fouilles qui ont été faites sur l'emplacement de Carthage. Jusqu'ici elles n'ont pas été très heureuses, et peu de débris sont sortis du sol dont l'origine soit bien authentiquement punique. Cependant on est sûr d'avoir découvert, dans ces dernières années, quelques traces de la vieille Carthage qui ne manquent pas d'importance.

Ce sont des tombes d'abord. — Dans toutes les sociétés humaines, les tombes, auxquelles s'attache toujours un certain respect, ont plus de chance de durée que le reste. — On doit la découverte de celles de Carthage aux explorations intelligentes du chapelain de Saint-Louis, le Père Delattre. Il les a trouvées profondément enfouies dans la terre, à quelques mètres au-dessous de la couche de cendres qu'a laissée l'incendie allumé par Scipion. Elles sont en général composées de grands blocs de pierres, sans mortier ni ciment. Au-dessus de chacune d'elles, des dalles inclinées l'une sur l'autre forment une sorte de triangle, soit pour protéger le tombeau contre la poussée des terres, soit pour le garantir de l'humidité. Tantôt on posait les corps directement sur la pierre nue, tantôt ils étaient enfermés dans une bière en bois de cèdre. On les a retrouvés à leur place, après deux mille ans ; mais au toucher ils tombaient en poussière. Quelques-uns ont résisté davantage ; on les a enlevés avec précaution, et l'on peut voir ce qui reste de ces vieux Carthaginois dans des caisses de verre, au musée Saint-Louis. On y trouve aussi, ce qui est bien plus important, la collection de tout ce que contenaient ces tombes. Il y avait peu d'armes, — les Phéniciens de nature n'étaient pas guerriers, — mais un certain nombre d'objets de parure, des bagues, des colliers, des pendans d'oreilles, quelques masques en terre cuite, des lampes à deux becs d'une forme particulière, dont les Arabes se servent encore aujourd'hui ; surtout des vases de toute espèce et de toute grandeur. On sait qu'il n'y a guère de tombe antique qui n'en renferme quelques-uns ; ceux de Carthage ont paru destinés à contenir des provisions, et l'on croit y trouver encore quelques traces du lait ou des fruits qu'on y avait déposés. C'était la nourriture du mort qu'on plaçait ainsi à ses côtés. Comme on ne pouvait pas croire que tout sentiment eût disparu

chez lui, on l'ensevelissait avec une lampe allumée, on mettait à sa portée des alimens, des objets de toilette ou de plaisir, tout ce qui pouvait entretenir ou charmer ce reste de vie qu'on lui supposait.

Les tombes du Père Delattre doivent être fort anciennes; on a conjecturé qu'elles remontent aux premiers établissemens des Phéniciens, à l'époque où ils n'occupaient encore qu'une bande de terre autour du port, et où Byrsa ne contenait ni palais, ni temples et n'était qu'une nécropole. Une autre découverte, qu'on a faite dans ces dernières années, nous ramène à des temps plus rapprochés de nous : il s'agit des stèles de Tanit. On les a trouvées entre ce qu'on appelle la colline de Junon et Byrsa, le long d'une route creuse, qui va de la mer aux grandes citernes et qui paraît suivre le tracé d'une voie antique. Ce sont de petites dalles de pierre, d'environ 50 centimètres, qui se terminent par une sorte de fronton en pointe, avec un acrotère de chaque côté. Comme elles ressemblent aux petits monumens qui surmontent les tombes dans les cimetières musulmans, on a cru d'abord qu'elles étaient employées au même usage; mais les inscriptions qu'elles portent et les lieux où on les a trouvées montrent bien qu'elles devaient avoir une autre destination. Il est sûr que c'étaient des *ex-voto* et très vraisemblable qu'elles étaient placées dans quelque temple phénicien. Ces temples, M. Perrot l'a très bien montré, ne ressemblaient guère à ceux de la Grèce et de Rome. Tandis que les Grecs attachent la plus grande importance à la *cella*, c'est-à-dire à la demeure même du Dieu, à la chambre qui contient son image, et lui subordonnent le reste de l'édifice, l'architecte phénicien songe surtout à bâtir une vaste cour, ou, si l'on veut, une grande salle découverte, entourée de portiques, dans un coin de laquelle il loge tant bien que mal le petit édicule où l'idole est enfermée (1). C'est dans ces cours, en face de l'autel, que devaient se trouver nos stèles, les unes placardées contre le mur, les autres plantées en terre. Toutes se ressemblent; elles contiennent à peu près les mêmes symboles, une main levée vers le ciel, image de l'invocation et de la prière, la représentation grossière et au trait d'une forme humaine, où le corps est figuré par une sorte de triangle, les bras par une ligne droite, la tête par une boule. Un peu plus bas on lit une inscription, en caractères puniques, où la formule est toujours la même. En voici une, qui

(1) Encore aujourd'hui, la grande mosquée de la Mecque nous montre que les Sémites de tous les temps sont restés fidèles à ce type de temple que leur avaient laissé leurs pères. On peut en voir une reproduction fort intéressante dans le livre de M. Perrot auquel j'ai déjà fait tant d'emprunts. C'est une très grande cour encadrée dans un portique, et qui contient la tour carrée appelée *Caaba*, où se trouve la fameuse pierre noire, objet de la vénération des musulmans.

donnera l'idée de toutes les autres : « A la dame Tanit, face de Baal, et au seigneur Baal-Hammon, vœu fait par Asdrubal, fils d'Hannon, parce qu'il a entendu la voix de la déesse. Bénédiction sur lui! » Cette Tanit était la grande divinité de Carthage. Virgile l'appelle Junon, d'autres l'identifiaient avec Diane; le plus souvent, pour ne pas se compromettre, on l'invoquait sous le nom de *Virgo cælestis*. C'était une déesse lunaire, et voilà pourquoi on dit qu'elle est la face ou l'image de Baal, qui est le soleil. Ceux qui ont élevé ces stèles appartenaient à toutes les classes de la société carthaginoise; il se trouve parmi eux des suffètes, c'est-à-dire les premiers magistrats de la ville, et les plus humbles ouvriers, des menuisiers, des serruriers, des tisserands. Le bourreau lui-même a tenu à exprimer sa reconnaissance à la déesse, « qui a daigné lui faire entendre sa voix », comme à tous les autres. Il est probable que la cour du temple de Tanit contenait tout une forêt de ces petits monumens. M. de Sainte-Marie, à lui seul, en a recueilli plus de quatre mille, et la moisson n'est pas finie. Ils doivent être d'époque assez différente, mais tous sont antérieurs à la prise de la ville par Scipion, puisqu'ils sont écrits en punique. Quand on en parcourt l'interminable série dans le *Corpus* des inscriptions sémitiques, on peut trouver qu'ils ont bien peu d'importance et qu'ils sont d'une monotonie fastidieuse. Cependant, comme nous sommes sûrs qu'ils viennent directement de la vieille Carthage, ils nous remettent en communication avec elle; s'ils ne nous font pas pénétrer profondément dans cette civilisation inconnue, ils nous aident au moins à l'entrevoir, ce qui est un grand avantage.

III

M. Perrot fait remarquer que les Phéniciens, qui ont inventé l'écriture, en ont fait bien peu d'usage pour leur compte. Carthage n'a pas produit de grands écrivains, comme la Grèce ou Rome, pour raconter son histoire; aussi la connaissons-nous très mal. De sa longue existence, qui dut être fort agitée et mêlée de fortunes très diverses, c'est à peine si l'on a retenu quelques incidens; par exemple on sait, — ou plutôt on croit savoir, — comment elle est née et comment elle a péri (1).

La fondation de Carthage par Didon n'est qu'une légende, dont on ne s'occuperait guère, si elle ne nous avait été transmise par Virgile. La popularité que l'*Énéide* lui a donnée montre à quel

(1) J'y pourrais joindre la guerre des mercenaires, que Polybe nous a racontée et qui fait le sujet du roman de Flaubert. Quant aux guerres puniques, ce que nous en savons le mieux c'est la part que les Romains y ont prise, et par là elles se rattachent plus directement à l'histoire romaine qu'à celle des Carthaginois.

point les récits d'un grand poète s'imposent à la mémoire. Grâce à Virgile, on cherche Didon à Carthage presque autant qu'Hannibal. Ceux même qui affectent de se tenir le plus en garde contre les illusions de la poésie, les savans, les archéologues, n'ont pas échappé plus que les autres à ce souvenir. Sur un plan de Carthage que j'ai sous les yeux, et qui est tracé d'après les travaux de deux érudits sérieux, Falbe et Dureau de la Malle, ne vois-je pas indiqué, vers un angle de Byrsa, l'emplacement de la maison de Didon?

On ne me croirait pas si je disais que la visite que j'ai faite à Carthage n'a pas réveillé dans mon esprit les souvenirs de l'*Énéide*. A chaque pas, en la parcourant, je me rappelais, sans le vouloir, quelques vers de Virgile. Il a donné tant de vie aux scènes qu'il a décrites, il les présente avec tant de naturel et de vérité, que j'oubliais, en les retrouvant dans ma mémoire, que ce sont des créations de sa fantaisie. Je les traitais comme les récits d'un historien véridique, et je ne pouvais m'empêcher de chercher le lieu où elles devaient s'être passées. Sur cette colline, où l'on dit que s'élevait le temple de Junon, je vois la reine, « aussi belle que Diane, assise sur un siège élevé, entourée de ses soldats », comme elle était quand on traîna devant elle les Troyens naufragés. Un peu plus loin, vers l'endroit où la presqu'île touche au continent, le long des rampes du Djebel-Ahmor, plus boisées alors qu'aujourd'hui, les cavaliers carthaginois et phrygiens se livraient aux plaisirs de cette chasse que le poète a si magnifiquement décrite, et poursuivaient les biches qui bondissaient sur les rochers. Il me semble que je n'aurais pas de peine à trouver la grotte perfide où Énée et Didon, s'isolant de leur suite, se réfugient pour se mettre à l'abri de l'orage :

> Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem
> Deveniunt.

Quant au bûcher sur lequel Didon s'étend pour mourir, je ne doute pas qu'il ne fût placé sur les hauteurs de Byrsa. Elle voulait qu'on pût en voir la flamme de la haute mer et que cette lumière funèbre fût un présage de malheur pour l'ingrat qui la quittait.

Les lecteurs de la *Revue* n'ont peut-être pas oublié que j'ai pris plaisir autrefois à suivre Énée en Sicile et sur les côtes du Latium (1). Je voudrais bien qu'il me fût possible de l'accompagner aussi à Carthage. Ce voyage aurait un grand charme, avec un guide comme Virgile; mais ce serait vraiment trop m'éloigner de

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 décembre 1884 et du 1er novembre 1885.

mon sujet. Qu'il me soit permis seulement, puisque l'occasion s'en présente, que nous sommes dans le pays de Didon, et que nous ne pouvons nous dispenser d'y relire le quatrième chant de l'*Énéide;* qu'il nous soit permis de résumer, en quelques mots l'impression que nous laisse cette merveilleuse poésie et l'idée que le poète a voulu nous donner de la fondatrice de Carthage.

Lamartine raconte que, dans son voyage d'Orient, il passa devant la côte d'Afrique, et qu'il salua Carthage de loin. Lui aussi ne put s'empêcher de songer à Didon, comme tout le monde; mais, le croira-t-on? ce fut pour la plaindre et la venger de l'injure qu'elle avait reçue de Virgile. « Virgile, dit-il, comme tous les poètes qui veulent faire mieux que la vérité, l'histoire et la nature, a bien plutôt gâté qu'embelli l'histoire de Didon. La Didon historique, veuve de Sichée et fidèle aux mânes de son premier époux, fait dresser son bûcher sur le cap de Carthage, et y monte, sublime et volontaire victime d'un amour pur et d'une fidélité même à la mort! Cela est un peu plus beau, un peu plus saint, un peu plus pathétique que les froides galanteries que le poète lui prête avec son ridicule et pieux Énée et son désespoir amoureux, auquel le lecteur ne peut sympathiser. » Il est plaisant d'entendre parler avec ce sérieux de la vérité historique d'une légende, et c'est une erreur de goût singulière de traiter de « froide galanterie » une peinture de l'amour si vraie, si simple, si profonde. Cependant la boutade de Lamartine soulève une question intéressante : pourquoi Virgile a-t-il représenté Didon amoureuse?

Nous pouvons être sûrs qu'il doit être le premier, ou l'un des premiers, qui se soit avisé de le faire. On sait que l'amour n'avait d'abord, dans la littérature des Grecs, qu'une très petite place, et qu'il n'y a pris qu'assez tard l'importance qu'il a gardée. Cette innovation dut soulever de vives colères parmi les partisans des vieilles maximes. Aristophane reproche très durement à Euripide le goût qu'il a « pour les Phèdres impudiques », tandis qu'il félicite Eschyle « de n'avoir jamais chanté les amours d'une femme ». Mais ces protestations durent être fort peu écoutées. Outre le plaisir que le public prenait à la peinture de ce sentiment, il n'y en avait pas qui fournît une matière plus riche, plus variée, plus flexible, à l'art du poète. Sur cet attrait d'un sexe vers l'autre, qui est un instinct simple et à peu près semblable chez tout le monde, l'homme greffe tant de choses qu'il lui donne à chaque fois un caractère nouveau et personnel. Cette passion, qui paraît la plus naturelle de toutes, est celle peut-être où il entre le plus de convention et de mode, car, si le fond ne change guère, elle est susceptible de prendre les aspects les plus différens selon les temps

et les personnes. On comprend qu'avec cette facilité à se renouveler sans cesse, elle soit vite devenue l'âme de la littérature. Elle avait toujours régné dans l'élégie; Euripide lui donna, dans le théâtre tragique, une place importante; les alexandrins l'introduisirent dans l'épopée. C'est elle qui a fait le succès des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, et il est probable que, sans les amours de Jason et de Médée, ce poème serait aujourd'hui bien oublié.

Virgile faisait profession d'imiter Homère, mais il lui était difficile de n'imiter que lui. Comme il voulait écrire une œuvre vivante, qui n'intéressât pas seulement les lettrés, mais le public entier, il devait tenir compte de ce qui s'était fait depuis les poèmes homériques, de ce qui était entré dans les habitudes et le goût de tout le monde. On s'était tellement accoutumé à la peinture de l'amour, et l'on y trouvait tant de plaisir, qu'il lui devenait difficile de priver son poème de cet agrément. Mais c'était introduire un élément étranger dans l'œuvre de son grand prédécesseur, et il fallait habilement accommoder cette nouveauté avec le reste, pour qu'elle ne pût pas choquer par le contraste.

L'effort de Virgile a surtout consisté à rendre l'amour plus grave, plus sérieux, plus digne de l'épopée. Il avait sous les yeux deux chefs-d'œuvre de l'art alexandrin, les *Argonautiques* d'Apollonius et les *Noces de Thétis* de Catulle; il en profita, mais en les rapprochant de l'art homérique (1). D'abord il a changé l'âge de la femme dont il devait peindre l'amour : ce n'est plus une jeune fille, comme Médée, encore moins une enfant, comme Ariane, « qui grandissait sous les baisers de sa mère, dans ce petit lit tout parfumé de suaves odeurs ». C'est une femme qui a connu les rigueurs de la vie, et qui a été mûrie par l'infortune. Son mari, qu'elle aimait tendrement, a été tué par son frère; pour le venger, elle s'est mise à la tête des mécontens, elle a équipé des vaisseaux, elle a quitté son pays, elle a conduit ses compagnons jusqu'en Afrique où elle est occupée à leur bâtir une ville : voilà une véritable héroïne d'épopée. Mais de là même naît un embarras pour

(1) Il y a, dans le IVe livre de l'*Énéide*, un passage où ce travail de Virgile pour donner un peu plus de gravité à l'art alexandrin est surtout visible. Chez Apollonius, Vénus, qui a besoin de l'aide de l'Amour, le va chercher et le trouve avec Ganymède, qui joue aux dés et qui triche. La scène est fort adoucie chez Virgile. Assurément l'Amour y garde un peu de sa gaminerie. Il est heureux de ce déguisement qui le fait ressembler au jeune Ascagne et s'amuse à imiter sa démarche; mais c'est tout de même un grand dieu : Virgile nous le rappelle au moment où l'imprudente Didon le prend sur ses genoux et le serre sans façon sur son cœur :

Interdum gremio fovet inscia Dido
Insidat quantus miseræ deus.

de cette façon la dignité divine est à peu près sauvée.

le poète. Comment cette femme énergique, qui est toute livrée aux soucis du gouvernement et du commandement, pourra-t-elle descendre aux faiblesses de l'amour? Virgile a mis dans son cœur un sentiment qui fait la transition : elle est humaine, généreuse; elle traite bien les étrangers; comme elle a connu le malheur, elle est pleine de pitié pour les malheureux. C'est ce qui montre que dans cette âme virile il y a place pour des émotions plus douces et ce qui nous prépare à voir sans trop de surprise Didon amoureuse.

La manière dont l'amour naît chez elle convient à son âge et à son caractère. Ce n'est pas tout à fait une de ces impressions subites et irrésistibles que la beauté d'un homme produit sur un jeune cœur. Cependant Vénus a pris soin de mettre sur le visage d'Énée une couche nouvelle de jeunesse, et, comme elle sait l'importance des premières rencontres, elle le fait apparaître dans une sorte de coup de théâtre; elle déchire brusquement la nuée qui le cache, et le place à l'improviste devant la reine tout éclatant d'une beauté divine. Cette apparition imprévue ne laisse pas Didon insensible; elle est femme, elle a remarqué la belle mine d'Énée (*quem sese ore ferens!*) et le poète nous dit que ses traits sont restés gravés au fond de son âme. Mais ce qui l'a véritablement séduite, c'est sa vaillance et son malheur. Quand elle lui entend raconter la dernière nuit de Troie et les aventures extraordinaires qui l'ont conduit de la Phrygie en Afrique, elle ne peut plus résister :

. . . . Heu! quibus ille
Jactatus fatis, quæ bella exhausta canebat!

elle veut toujours qu'il recommence, elle s'enivre de ce récit qui l'enchante et, à chaque fois, « le trait empoisonné s'enfonce davantage dans ses flancs ».

Sa passion est violente. Virgile dit qu'elle est atteinte d'une blessure secrète, qu'une flamme la dévore jusqu'aux os; toutes ces expressions, en passant dans le langage de la galanterie, ont perdu leur force, et sont devenues des métaphores; ici, il faut les prendre à la lettre; et pourtant elle hésite, elle se défend contre elle-même, et il ne faut pas moins que l'intervention de deux déesses pour qu'elle soit vaincue. Pourquoi donc fait-elle une si belle résistance? Elle n'a pas les mêmes raisons que Médée et qu'Ariane, qui en écoutant le bel étranger trahissent leur père et leur pays. Elle ne dépend de personne; elle est maîtresse d'elle-même; elle ne craint pas de nuire à sa ville naissante, puisque au contraire sa sœur, Anna, vient de lui prouver que l'aide des Troyens lui donnera la sécurité et la gloire. Ce qui la retient, ce qui cause les inquiétudes et les remords qui la troublent, c'est le souvenir

de son premier époux, auquel elle veut rester fidèle. « Que la terre, dit-elle, s'entr'ouvre jusqu'au fond, que Jupiter, d'un coup de sa foudre, me précipite chez les ombres, les pâles ombres de l'Érèbe, et dans la nuit infernale, avant que j'oublie la pudeur, et que je manque à mes devoirs. Celui à qui j'ai donné mon premier amour l'a emporté avec lui ; qu'il le garde à jamais : je veux l'enterrer dans sa tombe. » Est-ce à dire que son affection pour Sichée soit restée aussi vive que le premier jour? Le temps sans doute a dû faire son œuvre. Le poète nous le laisse entendre quand il parle « de cette première flamme éteinte dont il ne reste que des débris », quand il dit « que l'âme de Didon est devenue plus calme et qu'elle se repose d'aimer ». L'heure est favorable pour une passion nouvelle lorsqu'il ne reste de l'ancienne que tout juste ce qu'il faut pour nous donner le désir de la remplacer. Didon le sent d'une manière confuse et se révolte. A cette première heure de la douleur, où il semble qu'elle ne doive jamais se calmer, elle s'est promis à elle-même de ne pas donner de successeur à Sychée, et elle est décidée à tenir sa promesse. Une résolution pareille surprend beaucoup sa sœur, qui trouve étrange « qu'on résiste à un amour qui plaît, et qu'on soit assez rigoureux pour se priver soi-même des plaisirs de Vénus et des joies de la maternité ». La société au milieu de laquelle vivait Virgile était aussi de cette opinion. Elle ne connaissait guère ce respect de l'hymen qui survit à la mort, car il était rare que l'hymen y durât autant que la vie. Vers la fin de la République, le divorce était tellement entré dans les habitudes que les plus sages et les plus graves n'y pouvaient pas échapper. Caton lui-même a divorcé; Cicéron a répudié deux de ses femmes, et la seconde à soixante ans. Le mariage, si souvent rompu et renouvelé, n'était plus alors, selon le mot d'un poète, qu'un adultère légal. Mais, comme il arrive toujours, de l'excès du mal naquit le remède. Protestant contre cette immorale facilité du divorce, l'opinion publique, vers le temps d'Auguste, affecte d'accorder une estime particulière aux femmes qui n'ont eu qu'un mari. Elles-mêmes s'en vantent dans leurs épitaphes et prennent avec orgueil le titre d'*univira, unicuba, unijuga*. Au moment même où Virgile écrivait son *Énéide*, son ami, le poète Properce, composa une élégie pour un grand seigneur, Æmilius Paulus, qui venait de perdre sa femme, une descendante des *Cornelii*. L'amant de Cynthia et de beaucoup d'autres était avec le temps devenu sage ; il s'était laissé persuader par Mécène, un autre débauché converti, de consacrer sa muse à des chants sérieux et patriotiques. Lui, qui n'avait jamais voulu se marier, fut cette fois bien inspiré par le mariage. La pièce de vers où il fait parler la jeune morte qui console son époux est assu-

rément la plus belle de son recueil. Il la montre moins fière de sa naissance et de sa fortune que de pouvoir inscrire sur sa tombe qu'elle n'a eu qu'un mari et ne donnant d'autre conseil à sa fille que celui de mériter un jour le même éloge :

Fac teneas unum, nos imitata, virum.

Didon aurait bien voulu qu'on pût aussi le dire d'elle. Mais, si elle n'a pas su résister à la passion qui l'entraînait, elle ne s'en accorde pas le pardon. Elle s'accuse comme d'un crime d'avoir manqué à sa promesse, elle est décidée à s'en punir elle-même, et trouve que sa faute ne peut être expiée que par sa mort :

Quin morere, ut merita es!

Un siècle plus tard la question des secondes noces se posera dans l'Église naissante; il y aura des docteurs rigides qui les interdiront sans pitié, et ils ne manqueront pas de rappeler à ceux qui veulent les autoriser, pour leur faire honte de leur complaisance, qu'il y a eu des païens plus sévères qu'eux. Ici encore, comme en beaucoup d'autres occasions, Virgile s'est trouvé être un des précurseurs du christianisme!

En somme, le caractère de Didon, quand on l'analyse de près, paraît composé d'élémens contraires. Nous avons vu que l'art homérique et l'art alexandrin s'y combinent ensemble. Tantôt c'est une héroïne qui conduit énergiquement une grande entreprise, *dux fœmina facti*, et tantôt c'est une femme comme les autres, qu'attriste la solitude de sa maison, et qui regrette avec une tendresse charmante de n'avoir pas chez elle un enfant, « un petit Énée », qui lui rappellerait son père; ici elle commande en souveraine, là elle s'humilie devant celui qu'elle aime, elle serait prête à lui demander de le suivre, à quelque titre que ce fût, compagne ou esclave, si elle n'était sûre qu'il n'y consentira pas (1). Par beaucoup de côtés elle appartient aux temps antiques; mais il y a chez elle aussi bien des sentimens qui semblent modernes; cette conception élevée de la pudeur, ces luttes de la passion et du devoir, ces délicatesses, ces scrupules, qui semblent inspirés du

(1) On a paru surpris que Virgile n'ait pas profité des sentimens touchans d'Ariane, quand elle demande, avec une humilité si résignée, à suivre Thésée comme servante, s'il ne veut pas d'elle comme épouse :

Attamen in vestras potuisti ducere sedes
Quæ tibi jucundo famularer serva labore
Candida permulcens liquidis vestigia lymphis.
Purpureave tuum consternens veste cubile.

Il est clair que Virgile n'a pas cru que la dignité de l'épopée lui permît d'aller jusque-là; mais il indique que Didon y avait songé, quand il lui fait dire :

Iliacas igitur classes atque ultima Teucrum
Jussa sequar?

et qu'elle ajoute qu'on ne l'y aurait pas reçue.

christianisme, la rapprochent de nous. Voilà bien des nuances différentes dans une même personne; mais elle est femme, et chez les femmes les contraires ne se combattent pas toujours. De toutes ces diversités se compose un des caractères les plus larges et les plus vrais qu'ait tracés un écrivain antique, et, comme chaque époque et presque chaque personne y démêle le trait qui lui convient, on peut dire qu'il doit à sa complexité même de n'avoir pas vieilli.

Énée, au contraire, au moins dans ce quatrième livre, est tout à fait un personnage d'Homère : il abandonne Didon comme Ulysse quitte Circé et Calypso. Comment donc se fait-il qu'on en veut tant à Énée, tandis qu'on pardonne si aisément à Ulysse? On a répondu que c'est la faute de Didon, et la réponse est parfaitement juste (1). Calypso et Circé ne nous intéressent guère; elles nous sont à peine montrées : nous savons tout juste d'elles « que ce sont des déesses qui n'ont pas de plus grand plaisir que de s'unir d'amour à des mortels, » et qui profitent de l'occasion tant qu'elles peuvent. Mais aussitôt que Jupiter leur ordonne de laisser partir le malheureux qu'elles forcent à partager leur couche, elles obéissent d'assez bonne grâce et l'aident même à fabriquer le vaisseau qui va l'emporter loin d'elles. Puisqu'elles se résignent si vite, nous n'avons pas à les plaindre; tout ce que nous pouvons leur souhaiter, c'est qu'un coup de vent heureux amène bientôt dans leur île un autre mortel à la place de celui qu'elles ont perdu. Il n'en est pas de même de Didon : nous l'aimons trop pour ne pas souffrir de son injure. C'est l'attachement que nous avons pour elle qui nous rend si sévères pour Énée. Peut-être que si Virgile nous avait tout à fait maintenus dans le monde de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, nous serions moins choqués de le voir se conduire comme Ulysse; mais Didon, qui est de notre sang, nous dépayse de l'épopée homérique; elle nous ramène à notre époque; elle est cause que nous jugeons Énée avec les sentimens et les opinions d'aujourd'hui, et ce jugement lui est très défavorable. Il est assez ordinaire que, dans les aventures d'amour, telles que nous les peignent les romanciers et les poètes, la première place soit donnée à la femme, et que l'homme joue un rôle fort médiocre : c'est le pauvre Énée qui ouvre pour nous la série de ces amoureux ridicules.

Ici ce défaut prend des circonstances une gravité particulière. Il est évident que Virgile n'a rapproché Énée de Didon que pour mettre aux prises, dès le premier jour, et dans la personne même de leurs fondateurs, les deux villes qui se sont disputé l'empire du monde. Il semble donc que le patriotisme lui faisait un devoir

(1) Cette opinion est développée dans la charmante thèse de M. Rébelliau sur les caractères de femmes dans l'*Énéide*.

rigoureux d'attribuer le beau rôle au champion de la race romaine. Soyons sûrs que le vieux poète Nævius n'y avait pas manqué; s'il a traité le même sujet, comme c'est probable, il a dû donner à Énée une plus fière attitude. Mais on était alors au plus vif d'une lutte sans pitié, et les Carthaginois faisaient horreur. Du temps de Virgile les guerres puniques n'étaient qu'un lointain souvenir; Carthage, n'inspirant plus les mêmes alarmes, ne soulevait plus les mêmes haines. On venait précisément de la relever de ses ruines, et le doux poète avait dû applaudir à cette réparation. Il a donc pu se livrer sans scrupule, comme sans danger, à sa tendresse d'âme, qui l'attirait naturellement vers les malheureux et les vaincus. — Il n'en est pas moins étrange que, dans un poème destiné à glorifier les Romains, la personne qui représente la plus grande ennemie de Rome soit précisément celle à qui nous accordons toute notre sympathie.

IV

Quittons ces temps fabuleux où nous ont peut-être trop retenus les beaux vers de Virgile, et passons de la légende à l'histoire. J'ai dit qu'un des événemens que nous connaissons le mieux, dans l'existence de Carthage, c'est sa dernière lutte et sa fin. Appien, qui nous l'a racontée, n'est pas un historien de premier ordre, de beaucoup s'en faut; mais il avait sous les yeux un plus grand que lui, probablement Polybe. Son récit a surtout un avantage précieux pour nous qui visitons Carthage : il est d'une précision merveilleuse, si bien que, lorsqu'on est sur les lieux, on en suit tous les détails et on les remet à leur place.

Quand Scipion, qui demandait à être édile, fut nommé consul par le peuple, et désigné pour commander l'armée d'Afrique, le siège de Carthage traînait depuis deux ans; Rome voulait qu'on en finît. Il semble que le nouveau général, pour répondre au désir de ceux qui venaient de l'élire, ait cherché d'abord à terminer la guerre par un coup de force. Mais par où pouvait-il diriger l'attaque pour qu'elle réussît en quelques jours? Il ne fallait pas songer à donner l'assaut du côté de la plaine : c'était celui où l'on avait le plus accumulé de défenses. « Là, nous dit Appien, la ville était protégée par une triple enceinte. » Il faut évidemment entendre, quoiqu'il semble dire le contraire, que les trois murailles qui l'entouraient n'avaient pas la même importance. La première devait être un simple retranchement, l'autre un rempart un peu plus fort; enfin s'élevait le mur proprement dit qui avait de 15 à 18 mètres de haut et 10 d'épaisseur. Les écrivains anciens en ont parlé avec une grande admiration. Ils racontent qu'on

y avait ménagé, à l'étage inférieur, des logemens pour 300 éléphans, qu'au-dessus étaient bâties des écuries pour 4 000 chevaux avec des magasins remplis de fourrage et d'orge et de quoi recevoir 24 000 hommes, fantassins et cavaliers (1). C'étaient des défenses formidables, et les généraux romains, qui avaient essayé de les enlever par surprise, n'y avaient pas réussi. Scipion se tourna d'un autre côté. Le faubourg de Mégara était moins défendu que le reste, et un assaut heureux lui permit d'y pénétrer. Mais il s'aperçut vite que ce succès chèrement acheté ne le menait à rien. Mégara était rempli de jardins séparés les uns des autres par des murs en pierre sèche ou des haies vives d'arbustes épineux et coupés par des canaux profonds. Scipion n'osa pas engager davantage son armée dans ce terrain difficile, et il se hâta d'en sortir. Il lui fallut donc renoncer à brusquer l'attaque et se résigner aux lenteurs d'un siège régulier.

Il comprit très bien que, du moment qu'on voulait procéder avec ordre, il fallait d'abord isoler la ville, la priver des secours qu'elle recevait des pays voisins et empêcher qu'elle pût être ravitaillée. En face de la triple enceinte dont je viens de parler, il fit construire un de ces ouvrages de fortification où les Romains étaient maîtres. C'étaient deux fossés parallèles de près de cinq kilomètres de long, fermés aux deux extrémités par deux autres fossés transversaux, de manière à constituer une sorte de place d'armes qu'il garnit de troupes. Du côté qui regarde Carthage il flanqua le fossé de murs et de tours, pour empêcher les habitans de sortir; il se contenta de hérisser l'autre côté de palissades, qui devaient suffire à fermer le passage aux gens du dehors s'ils tentaient d'approcher. Ce travail énorme, à une portée de trait de l'ennemi, qui dut plus d'une fois le gêner par ses attaques, fut achevé en vingt jours. Carthage était donc définitivement coupée de la terre; mais il lui restait la mer. Il fallait rendre ses ports inutiles, et, comme on va le voir, ce n'était pas un petit travail.

Appien nous a laissé une description détaillée et fort curieuse des ports de Carthage. Ils étaient creusés de main d'homme dans le grès argileux, comme ceux de Thapsus, d'Utique, d'Hadrumète (2). Il y en avait deux, un port marchand et un port militaire. Ils n'avaient qu'une entrée, qu'on fermait avec des chaînes de fer, et l'on passait de l'un dans l'autre. Le port marchand, qu'on rencontrait d'abord, était garni de nombreuses amarres pour attacher

(1) Daux a retrouvé la même disposition dans ce qui reste des remparts d'autres villes puniques. On peut voir le résultat de ses recherches dans l'ouvrage de Tissot sur la géographie de la province d'Afrique. J'ai suivi fidèlement Tissot dans tout ce récit de la prise de Carthage.

(2) On nous dit que les ports creusés ainsi de main d'homme avaient reçu le nom de *Cothons*.

les vaisseaux. Autour de l'autre régnaient de grands quais dans lesquels on avait ménagé une série de deux cent vingt cales, dont chacune pouvait contenir un vaisseau de guerre; et au-dessus on avait construit des magasins pour les agrès. L'élégance s'y mêlait à l'utile. « Au-devant de chaque cale s'élevaient deux colonnes d'ordre ionique, qui donnaient à l'ensemble l'aspect d'un portique. » Ce qu'il y avait d'original, c'est qu'au milieu de ce second bassin se trouvait une île ronde qu'un chenal reliait à la terre. Dans cette île on avait construit l'amirauté. C'était un édifice assez élevé pour dominer la terre et les flots; de là on pouvait non seulement surveiller les ports, mais regarder ce qui se passait au large. Au contraire, de la mer les ports restaient invisibles, et même du port marchand, séparé de l'autre par une double muraille, il n'était pas possible d'apercevoir ce qu'on faisait dans le port de guerre.

Tout cela n'a pas entièrement disparu, et il en reste assez pour qu'on puisse encore aujourd'hui vérifier l'exactitude de la description d'Appien. L'entrée des ports devait être du côté du lazaret, un peu plus loin qu'El-Kram, mais les constructions qu'on a faites en cet endroit ne permettent plus d'en trouver les traces. Du port marchand il reste une flaque d'eau qui croupit au milieu d'un champ et que restreint encore une jetée qui conduit à la maison de campagne du bey; mais le contour du bassin est visible et l'on peut s'en figurer l'étendue. Une autre mare indique l'emplacement du port militaire; elle baigne un terrain presque circulaire, où nous reconnaissons du premier coup d'œil l'île sur laquelle était bâtie l'amirauté. Voilà donc les ports de Carthage! Que de souvenirs ces lieux nous rappellent! Mais il faut reconnaître que d'abord ils ne semblent pas tout à fait y répondre. Le spectacle qu'on a sous les yeux, lorsqu'on les regarde, paraît mesquin quand on songe aux grands événemens dont ils ont été le théâtre. Lors même que, par la pensée, nous rendons aux ports leurs anciennes proportions et nous les débarrassons de la vase qui les comble, nous ne pouvons nous empêcher de les trouver petits, et nous nous demandons comment ils ont pu suffire à contenir le commerce du monde. Je retrouve, en les parcourant, l'impression que m'a faite le port de Trajan à Ostie, qui causait une si vive admiration aux anciens; aujourd'hui que la mer s'est retirée et qu'il est abandonné au milieu des terres, il ne semble plus être qu'un étang médiocre. Ceux de Carthage sont pourtant un peu plus grands qu'ils ne paraissent au premier aspect. On a calculé que leur étendue égale à peu près celle de l'ancien port de Marseille et qu'ils pouvaient abriter plus d'un millier de vaisseaux. C'est bien quelque chose. N'oublions pas d'ailleurs que les navires qui venaient aborder ici avaient d'autres mouillages. Sans parler du

lac de Tunis, qui pouvait avoir plus de profondeur qu'aujourd'hui, tout le long du rivage, jusqu'à Bou-Saïd, sur un espace de plusieurs kilomètres, on peut suivre une ligne de quais dont les pierres ont roulé dans la mer. De temps en temps on y distingue des parties rentrantes, comme de petites criques, où les navires pouvaient être déchargés, pour être ensuite tirés sur le rivage. C'est là surtout que le mouvement commercial de Carthage a laissé sa trace. Après tout, quand on se figure ces deux cent vingt vaisseaux de guerre reposant dans leurs cales, au-dessous des arsenaux pleins de tout ce qu'il faut pour les réparer; ces centaines de gros navires amarrés dans le port de commerce; le long des quais, des milliers de caboteurs déchargeant leurs marchandises pour les déposer dans ces magasins dont les ruines sont visibles encore sur le rivage, ou les porter sur les marchés de la ville, tandis que, du milieu de son île invisible, l'amiral, attentif à tout, règle tout par le son de ses trompettes, on comprend que cette activité d'autant plus frappante que l'espace où elle se déploie est plus restreint, que cette rencontre sur quelques lieues carrées des matelots de toutes les nations et des produits de tous les pays ait fait l'admiration de gens qui n'étaient pas accoutumés à la grandeur de nos vaisseaux et à l'immensité de nos bassins.

Au moment du siège de Carthage toute cette prospérité n'existait plus. Les quais étaient déserts, les ports presque vides. On avait enlevé des cales les vaisseaux de guerre, pour les livrer au vainqueur. Il restait cependant aux assiégés quelques embarcations légères qui faisaient beaucoup de mal aux lourdes galères romaines. Quand le vent soufflait de la terre, les petits vaisseaux des Carthaginois sortaient du port, remorquant des barques pleines d'étoupes, de sarmens et d'autres matières inflammables. Arrivés en face de l'ennemi, ils arrosaient les barques de poix ou de soufre, y mettaient le feu et les abandonnaient au vent. Ces brûlots ont failli plus d'une fois incendier toute la flotte des Romains. Pour mettre un terme à ces attaques, et priver Carthage des ressources de toute sorte que la mer lui apportait, Scipion se décida à faire construire une digue qui fermait entièrement l'entrée des ports; on peut encore en voir les lourdes pierres contre le rivage ou au fond de la mer, quand elle est calme.

C'est alors que les Carthaginois donnèrent une de ces preuves d'énergie qui honorent les derniers momens d'un peuple. Ils avaient livré leurs galères aux Romains; mais leurs arsenaux contenaient les matériaux nécessaires pour en construire d'autres. L'accès de la mer leur était fermé; mais ils pouvaient creuser un canal à travers la langue de terre qui séparait les ports du rivage. Ils se mirent vaillamment à l'œuvre; hommes, femmes, enfans,

travaillèrent sans relâche. Les assiégeans, de leurs vaisseaux, entendaient des bruits alarmans qui venaient de derrière les murailles; ils interrogeaient avec anxiété les captifs et les transfuges, mais personne ne put leur apprendre ce qui se préparait. Quand tout fut prêt, la communication fut tout d'un coup ouverte, et l'on vit sortir du canal, dont on ne soupçonnait pas l'existence, cinquante trirèmes avec d'autres vaisseaux de moindre importance. La guerre recommençait. — Aujourd'hui encore on montre sur le rivage une dépression du sol que le sable a presque comblée et dans laquelle on croit reconnaître le canal creusé par les Carthaginois.

Pendant l'un des combats que la nouvelle flotte livrait aux galères romaines il se passa un incident qui suggéra peut-être à Scipion son nouveau plan d'attaque. Un jour où l'on s'était rudement battu, quand les vaisseaux des Carthaginois voulurent rentrer dans le port, ils trouvèrent la passe, qui ne devait pas être très large, encombrée par les petits bâtimens. Poursuivis de près par les Romains ils s'embossèrent contre les quais, et, soutenus par les archers qui tiraient du rivage et du rempart, ils tinrent l'ennemi à distance. Est-ce ce combat qui tourna de ce côté l'attention du général romain? Toujours est-il qu'il s'aperçut que cette partie de l'enceinte serait plus facile à enlever que le reste. Carthage, maîtresse de la mer, ne redoutait que les dangers qui pouvaient lui venir de la terre : aussi la muraille était-elle, le long des quais, beaucoup moins forte qu'ailleurs. Scipion y fit débarquer ses machines et ses soldats, battit le mur en brèche, et finit par emporter tout le quartier des ports, jusqu'au Forum qui était proche, poussant devant lui la population éperdue, qui se réfugia dans Byrsa.

Là devait se livrer la dernière et la plus terrible bataille. Trois longues rues montaient du Forum à la citadelle, bordées de maisons serrées à six étages. Les Romains furent forcés de les assiéger l'une après l'autre. On combattait sur les terrasses et dans la rue; les habitans, qui n'avaient pas pu se sauver, étaient jetés par les fenêtres et reçus sur les piques. La maison prise, on y mettait le feu, et, si la destruction n'allait pas assez vite, on la jetait à bas avec des machines. « Il faut lire dans Appien, dit Tissot, le récit tout entier de ces derniers jours de Carthage. Cette narration est certainement celle de Polybe, et le témoin oculaire de cette épouvantable ruine en avait retracé tous les incidens avec son exactitude ordinaire, nous allions dire avec sa froide et impitoyable précision. Ces maisons qui s'écroulent avec leurs défenseurs; les survivans, femmes, enfans, vieillards, traînés par des crocs, entassés pêle-mêle avec les morts, et ensevelis tout vifs sous

les débris que les assiégeans nivellent à la hâte; les membres encore palpitans qui sortent des décombres, et que les cavaliers heurtent du sabot de leurs chevaux; le va-et-vient des cohortes qui se relayent dans cette œuvre de destruction, les sonneries des trompettes, les ordres que portent les aides de camp, les commandemens précipités des tribuns et des centurions, aucun détail n'est oublié, et ce récit est un des tableaux les plus émouvans et les plus vrais que nous ait légués l'antiquité. Nous disons « des plus vrais », car la couche épaisse de cendres, de pierres noircies, de bois carbonisé, de fragmens de métaux tordus ou fondus par le feu, d'ossemens calcinés, qu'on retrouve encore, à cinq ou six mètres de profondeur, sous les décombres de la Carthage romaine, témoigne assez de ce que fut cette horrible destruction. »

La lutte dura six jours; le septième les Carthaginois entassés dans la citadelle demandèrent merci. Scipion leur laissa la vie et leur permit de sortir : ils étaient, dit-on, cinquante mille. Après eux, Asdrubal, qui avait dirigé la résistance, perdit courage à son tour, et se présenta devant Scipion avec des bandelettes de suppliant. Sa femme, plus énergique que lui, n'avait pas voulu le suivre, et, avec neuf cens transfuges, qui savaient bien qu'il n'y avait pas de pardon pour eux, elle s'était réfugiée dans le temple d'Eschmoun.

Ce temple, l'un des plus beaux et des plus célèbres de Carthage, était probablement situé à l'endroit même où l'on a bâti la chapelle de Saint-Louis. Sa vaste terrasse occupait l'angle de Byrsa et regardait la mer et les ports. De là, un superbe escalier de soixante marches descendait sur la place publique. Cet escalier, qui était un des ornemens de la ville pendant les temps calmes, et que les navigateurs apercevaient de loin, en approchant de la terre, pouvait être facilement détruit au premier danger. La colline alors reprenait ses aspérités, et le temple, qui s'élevait sur un abîme à pic, ajoutait aux fortifications de la citadelle. Quand les derniers défenseurs de Carthage, qui s'y étaient retirés, virent que la résistance devenait impossible, ils mirent le feu au temple, et l'on vit alors la femme d'Asdrubal, debout sur le faîte, insulter à la lâcheté de son mari, puis jeter ses enfans dans les flammes et s'y précipiter après eux. Ce fut le dernier acte du drame.

GASTON BOISSIER.

L'IDOLE

PREMIERE PARTIE

Jacques Keller à Ninette Keller.

Que de choses à te dire, mon amie, si nombreuses, si confuses, si nouvelles que je ne sais par où commencer! Avec cela, un grand brisement de cœur, tu n'es plus là! Tout en ce moment aboutit à cette douleur profonde, étonnée, de notre séparation. C'est encore un mystère pour moi que tu aies pu vouloir cela et que j'aie pu y consentir. Est-ce bien vrai que tu n'es pas malheureuse ? Ton courage me fait peur; pour ne pas m'affliger, tu souffrirais mille morts sans rien dire. Comment ta fière indépendance se plie-t-elle à ce joug étranger? Cette maîtresse de pension est-elle bonne? a-t-elle pour toi les égards qu'elle te doit? Quelle tristesse de te voir réduite à engager ta liberté! Si tu étais moins jeune et moins jolie, je ne te l'aurais pas permis; tu serais restée dans notre pauvre nid, maintenant désert, gardienne fidèle des chers souvenirs; ton travail et le mien auraient suffi à assurer ton indépendance. Mais, en vérité, je serais trop inquiet si tu restais seule ainsi, sans protection. Chez Mme Vinclet, je te sais du moins en sûreté, entourée, encadrée, encore que le cadre soit indigne de toi. Dis-moi comment tu te tires de ta classe, de tes élèves, ces affreuses petites perruches roses en robe courte et cheveux flottans que je crois voir insurgées autour de toi, abusant de ta douceur pour te martyriser. Si je pouvais croire que tu as du chagrin, que tu pleures, je lâcherais tout et reviendrais

bien vite. Pourtant la grosse somme dont on m'a tenté, pour me séparer de toi, nous est bien nécessaire. Comment liquider les dettes laissées à ma charge par la mort de notre pauvre père sans ce secours inespéré ? Et puis les heures de liberté que j'ai stipulées et le calme de la campagne me permettront d'achever ce grand ouvrage sur la Poésie mystique dont le projet reste en suspens par l'obligation de gagner au jour le jour quelque misérable argent en des besognes inférieures. Hélas! la dure nécessité a mis sa griffe entre nous, ma pauvre Ninette, et vraiment, je ne puis imaginer quel meilleur parti nous aurions pu prendre dans la détresse où nous nous trouvions; soumettons-nous donc sans lâcheté ni récriminations. Tant d'autres doivent se frayer la voie à travers les épines; tant d'autres la cherchent en vain sans la trouver. Remercions Dieu de ce qu'elle s'est offerte toute droite et aplanie, — étrangement à vrai dire. J'en suis encore à me demander par quel miracle on a pensé à moi, et qui a pu faire connaître mon nom à la comtesse de Maloussie, que je n'ai jamais vue et dont j'ignorais l'existence, il y a quinze jours. Peu importe, du reste, la besogne me plaît, j'aime les livres, et le classement d'une bibliothèque sera pour moi plutôt un plaisir qu'un travail. Je ne suis point à plaindre ; en tout cela c'est toi qui es la victime, pauvre petite.

Je n'ai pensé qu'à cela, depuis que je t'ai quittée, après notre dernière étreinte, nos adieux muets. As-tu senti comme je t'emportais avec moi, si étroitement liée à mon cœur? Toute la nuit, je l'ai passée à me souvenir, à te suivre dans ta nouvelle destinée; j'avais envie de pleurer, et par momens j'étouffais. Il me fallait baisser les glaces pour reprendre haleine et baigner mon front dans le froid de la nuit, jusqu'à ce que mes voisines de route, une dame avec ses trois filles, m'aienta verti assez sèchement que je les empêchais de dormir et risquais de les enrhumer. J'ai dû me contenir, et cette contrainte m'a été salutaire, tant il est vrai que tout effort trouve en soi sa récompense. Je suis devenu plus calme et je l'étais absolument, au moins en apparence, quand le train m'a déposé à la petite station rustique où je suis et d'où je t'écris tandis que l'on attelle. Il y a six lieues d'ici à Maloussie, mais six lieues de montagne rudes à gravir. Nous arriverons pour l'heure du déjeuner. Je suis fort curieux de voir mes hôtes; ne nous avait-on pas dit que la comtesse était veuve? Il y a cependant un comte qui, m'a dit le cocher, a pensé fort judicieusement qu'une voiture légère suffirait pour mon léger bagage et pour moi et a envoyé une jolie victoria de fort bon air: peut-être un fils de la comtesse? Nous verrons bien. Adieu, ma Ninette, ma chère petite sœur. Écris-moi souvent et en toute vérité de cœur.

Jacques Keller à Ninette Keller.

Me voici arrivé et installé dans une vaste chambre tendue de vieilles tapisseries qui représentent des sujets bibliques, Esther devant Assuérus et, sur l'autre panneau, le triomphe de Mardochée; les personnages de grandeur naturelle sont vêtus de pourpoints et d'habits de cour dans le style de Louis XIII. L'effet est amusant.

Sous ma fenêtre gronde un torrent rageur, dont le mugissement continu me paraît monotone et funèbre. L'aile que j'habite est construite juste au bord du torrent, sur la coupure vive du roc, c'est à donner le vertige. Notre cinquième étage, si haut qu'il soit perché, ne m'a pas familiarisé avec l'effrayante profondeur d'un tel précipice. Au delà de ce ravin, les premiers plans de la montagne écartent lentement leurs pentes gazonnées, qui se redressent peu à peu, s'élèvent jusqu'aux plantations de sapins et de mélèzes au delà desquelles surgit la haute cime dénudée qui ferme mon horizon. Pour moi qui n'avais guère vu d'autres montagnes que la butte Montmartre ou les coteaux de Montmorency, le spectacle est nouveau, je ne puis m'arracher de ma fenêtre. Que n'es-tu là pour jouir avec moi!

Mais je n'oublie pas que je t'ai promis le récit détaillé de mon arrivée. Je retourne donc à la gare où m'attendait la légère victoria, encombrée de châles et de couvertures par la prévoyance du comte de Maloussie. La précaution n'était pas inutile, l'air matinal étant fort vif, nous allions d'un pas rapide, au fond d'une gorge étroite, rafraîchie par de nombreuses et légères cascades, dont l'eau fine remplissait l'atmosphère d'une buée humide; à notre gauche courait un gave tapageur, bondissant à travers des roches éparses. Peu à peu la vallée s'élargit et nous commençâmes à gravir jusqu'au hameau d'Uxelles où la voiture s'arrêta pour prendre un cheval de renfort. Devant moi, très haut, presque dans les airs, accroché, comme suspendu au flanc de la montagne, j'aperçus le château de Maloussie, d'aspect féodal, à ce qu'il me parut à cette distance.

Tandis que le cocher laissait souffler son cheval, je mis pied à terre et descendis sous un couvert d'arbres et de saules jusqu'au bord du gave. Je regardais l'eau blanche tournoyer à mes pieds, emportée avec une rapidité folle vers une petite chute dont le bruit s'entendait au loin. Je m'amusais à jeter des feuilles, des brindilles que le torrent poussait, submergeait, prenait et rejetait comme en un jeu cruel, lorsqu'une voix près de moi me fit tourner la tête. A travers les cépées, j'aperçus deux personnes assises

l'une près de l'autre sur une roche, et engagées dans une intime causerie. Elles ne me voyaient point, et le bruit de la chute avait étouffé celui de mes pas, de même qu'il m'empêchait de distinguer leurs paroles, mais l'attitude disait assez la tendresse. La femme, car il y avait une femme, était jeune et grande, assez jolie; elle avait le teint coloré, en dépit d'une couche de poudre de riz, des yeux noirs brillans et des cheveux dorés d'une teinte trop vive pour être naturelle, sous un large chapeau à plumes. Je remarquai sa jaquette soutachée d'or et l'ensemble de sa toilette de mauvais goût, trop voyante pour l'heure et pour le lieu; une femme comme il s'en trouve beaucoup sur les boulevards, aux courses, dans tous les lieux de plaisir, et que je ne m'attendais guère à rencontrer dans un creux de ravin au fond du Grésivaudan. Je ne voyais son compagnon que de profil; sa figure, un peu pâle, me parut intéressante, il fronçait le sourcil avec une expression soucieuse et irritée. Soit qu'il eût élevé la voix, soit que mon oreille se fût accoutumée au fracas de l'eau, j'entendis à un moment ces mots distinctement accentués : « Je te le dis, cela finira par un malheur. » Je ne sais pourquoi mon cœur se serra, comme si cette prophétie était pour moi un avertissement de la destinée, et je pensai à toi, qui occupes toute ma pensée, pauvre petite solitaire, là-bas, aux prises avec les sévérités du sort...

La voix du cocher au haut du talus m'appela, et le mouvement que je fis me découvrit aux yeux du jeune couple. Ils se levèrent tous deux brusquement, et je sentis leurs regards effrayés, anxieux, croiser les miens au passage.

Sur la route, la voiture attendait, et un jeune paysan tenait les chevaux en bride. Je ne pus me tenir de l'interroger sur la belle dame que je venais de rencontrer : « Ah! une grande... avec des robes qui traînent et des plumes sur son chapeau? Eh bien! c'est Héloïse, une des protégées de Maloussie... Celle qu'a mal tourné...

— Qu'est-ce que ces protégées ?

— Ah ! dame... des gens que la comtesse ramasse chez elle.

— Et le jeune homme ?...

Il ne l'avait pas vu, il ne savait pas. Le cocher avait pris les rênes, et les chevaux partirent au grand trot. Bientôt, il fallut modérer l'allure, la montée devenant trop raide. A un tournant, j'aperçus, assis sur le revers du fossé, le même jeune homme que j'avais rencontré sous le couvert des aulnes; il avait près de lui une boîte à peinture et, quand il vit la voiture, il se leva et s'avança vers nous. Je découvris alors que le pauvre garçon était infirme et s'appuyait sur deux béquilles ; après avoir placé sa boîte à côté

du cocher et m'avoir fait un léger salut, il prit place près de moi en homme sûr de son droit et qui n'a pas d'excuses à faire. Il ne semblait pas avoir plus de dix-huit ou dix-neuf ans et gardait sur ses traits réguliers et fins l'expression sombre qui m'avait frappé. Il m'observait à la dérobée, et je sentais ses yeux se promener sur mon visage et scruter mes traits, mais il ne semblait pas disposé à rompre un silence qui devenait gênant.

— Vous êtes sans doute de ce pays, dis-je à la fin, et vous ne devez pas être aussi frappé que je le suis de la beauté grandiose de ces montagnes. — Je viens à Maloussie, tous les ans, depuis mon enfance, mais je ne suis blasé sur aucune de ces beautés... Elles sont toujours nouvelles pour moi, toujours imprévues... — Vous êtes artiste ? — Je peins un peu. J'étais descendu ce matin avec la voiture pour prendre quelques croquis...

Je ne pus retenir un sourire ; il s'en aperçut, me regarda d'un air soupçonneux et ne me répondit plus que par secs monosyllabes. Il s'est peut-être figuré que j'allais conter là-haut son équipée avec la belle dame au panache : Dieu merci, je n'ai pas charge d'âmes. Il peut être tranquille.

Il me quitta dans la cour du château, une cour carrée, défendue par un pont-levis entre deux tours pointues, fermée en face par le corps de logis principal, à droite par les communs, à gauche par le torrent dont je t'ai parlé. Le château se compose d'une longue façade régulière assez imposante, qui s'appuie d'un côté à un pavillon carré couronné de mâchicoulis, de l'autre à une grosse tour ronde d'aspect féodal. Un domestique m'a introduit dans une vaste salle, une sorte de hall gigantesque où m'attendait la comtesse. Que te dirai-je ? J'ai été ébloui. Le premier aspect est délicieux. Elle est belle, mais belle à ravir les yeux et les cœurs. Peut-être aide-t-elle à sa beauté par divers arrangemens, je ne sais, je suis peu expert en ces matières. L'effet est saisissant. Je suis resté muet d'admiration. Elle s'en est aperçue et n'a pas paru fâchée. Avec une grâce caressante, une douce voix, presque plaintive, elle m'a parlé de mon article sur les Cantiques bibliques, qui l'a enchantée. Elle m'a dit qu'ayant appris la mort de notre pauvre père, les chagrins de diverses sortes qui se sont abattus sur nous, elle avait pensé à nous donner un témoignage de lointaine sympathie et de haute estime en satisfaisant du même coup le désir qu'elle avait de me connaître. Elle s'est ensuite informée de toi et m'a ainsi touché au plus sensible du cœur; tout cela avec une dignité prévenante et des délicatesses de langage fort séduisantes.

J'ai été ensuite présenté au comte de Maloussie, qui n'est, Dieu merci, point son fils, mais son frère. La comtesse a tout au

plus trente-six ans. Le comte est resté veuf avec deux filles; il y a encore au château une foule d'autres personnes que je n'ai pas réussi à débrouiller et parmi lesquelles mon jeune compagnon de route, Émilio, m'a-t-on dit sans plus d'explications.

Je te ferai connaître peu à peu tout ce monde; pour le moment, c'est comme un défilé d'ombres chinoises qui amuse mes yeux sans occuper mon esprit; toute ma pensée est tournée vers toi, je compte les minutes, en attendant le courrier. Pourvu qu'il m'apporte une longue lettre!

Jacques Keller à Ninette Keller.

Tu te portes bien, tu n'es pas triste! Merci, petite sœur! Si tu savais comme j'ai besoin de te savoir sinon heureuse, du moins sans regret! Il me faut cette certitude pour m'acclimater loin de toi. La vie est amusante, du reste, à Maloussie. Ce monde, si différent de celui où nous avons vécu, ce luxe si large, cette oisiveté élégante, ces habitudes nouvelles, tout est objet de curiosité et d'étude pour moi. Je suis pourtant un peu dépaysé : par momens, je sens comme un grand vide noir et profond sous ces réalités brillantes et, prise de froid, mon âme vole vers toi; elle a besoin de frôler la tienne, de se réchauffer au contact de ta sûre tendresse.

La comtesse est une singulière personne. Tu me demandes pourquoi elle porte le nom de son frère, puisqu'elle est veuve. Cela s'est fait par un petit tour d'adresse assez amusant.

Les de Maloussie sont de vieille race, mais pauvres.

La comtesse Dagmar, — aimes-tu ce nom?... il m'a ravi par sa saveur exotique, — la comtesse Dagmar, à vingt-deux ans, se décida à épouser le fils d'un financier fort riche, d'origine et de nom plébéiens; ce ne fut pas sans chagrin, j'imagine, sans dur sacrifice d'amour-propre qu'elle consentit à s'appeler Mme Duval tout court. On dit ici que la pitié, une compassion généreuse, plus que l'ambition d'être riche, la décida à lier sa vie à celle de ce jeune homme, faible et maladif, dont les jours semblaient comptés. Elle voulut réchauffer au soleil de sa beauté ce pauvre être dolent et triste qui l'adorait. Elle lui fut, en effet, consolation et joie pendant les deux années de leur courte union. Quand le brave garçon vint à décéder sans enfans, il lui laissa son immense fortune. Elle commença alors à ajouter son propre nom à celui de son mari qu'elle écrivit en deux mots, du Val de Maloussie, et la complicité indulgente de ceux qui l'entourent lui rendit peu à peu son titre : Dagmar, comtesse de Maloussie, cela a bon air. J'aime

ce nom, étrange et mystérieux comme elle. Sa mère était Suédoise et a légué à sa fille quelque chose de sa rêverie scandinave en même temps que ses blonds cheveux et ses yeux clairs et froids comme les glaciers polaires. Il y a pourtant des instans où l'on croit voir transparaître au fond de ces glaces une flamme secrète; mais c'est peut-être un effet de mon imagination surprise par sa beauté et la grâce de son accueil. Le comte Geoffroy, son frère, est un homme de quarante-cinq ans, de taille moyenne, un peu gros et d'aspect agréable, sans rien de remarquable. Je cherche en lui vainement le trait par où pourrait se trahir, si on ne le connaissait pas, son aristocratique descendance; il a dans l'abord une sorte de rondeur brusque qui devrait mettre à l'aise et qui tout au contraire cause une gêne; il semble que lui-même soit embarrassé, ne veuille pas le paraître et fasse effort pour mettre de la désinvolture dans son attitude et dans ses paroles : un timide orgueilleux. Voilà comme je le définis à première vue, quitte à redresser plus tard ce jugement s'il est faux. Nous avons causé plus d'une heure ensemble dans la bibliothèque qui sera le principal théâtre de mon existence ici, une immense pièce au premier étage au-dessus de l'ancienne salle des gardes, transformée en salon de réception. Cette bibliothèque est d'une grande richesse, plus de trente mille volumes, mais dans un pêle-mêle, une confusion, un tohu-bohu qui font songer à la tour de Babel, les temps, les langues, les éditions confondus. C'est un travail formidable à accomplir; je m'y mettrai dès demain.

M. de Maloussie est intelligent et sait beaucoup; je crains que sa tête ne soit un peu, comme la bibliothèque, un entassement de choses empilées au hasard. Il m'a confié qu'il prépare un ouvrage de considérations politiques dont le plan m'a semblé grandiose et confus; peut-être ai-je suivi ses explications d'une oreille un peu distraite. Son secrétaire qui travaille avec lui est un drôle de corps; on le nomme frère Ange; il n'est cependant ni prêtre, ni moine, ni d'un ordre quelconque et professe des doctrines d'un effrayant radicalisme en politique et en religion. On le laisse dire et on rit. Il est vieux, il a été le précepteur du comte, qui semble l'aimer beaucoup, bien qu'il ne soit guère aimable et réponde souvent par des bourrades aux avances qu'on lui fait. Les rois autrefois n'avaient-ils pas leurs bouffons dont l'insolence calculée donnait du relief à la flatterie et qui, pour le régal du Maître, mordaient et déchiraient sans merci tout ce qui leur tombait sous la dent. J'ai senti, à peine arrivé, la griffe de frère Ange m'effleurer légèrement à propos de mon étude sur les Cantiques bibliques: il a jugé que cela sentait le jésuite et a mur-

muré je ne sais quoi sur l'érudition « cafarde » des bons Pères. Le comte avec son gros rire m'a prévenu qu'il me faudrait aiguiser mes armes contre ce terrible jacobin. « David a terrassé Goliath, ai-je répondu par allusion au sujet de l'escarmouche. La Bible nous apprend qu'il ne faut pas avoir peur des géans. » Frère Ange a hoché la tête de façon assez ambiguë, le nez dans son assiette où il dépeçait de fins ortolans.

Ce soir la comtesse Dagmar m'a lu une petite pièce de vers assez gracieusement tournés et débordant d'idéal, que mon article, m'a-t-elle dit, lui ainspirés. L'intention valait mieux que les vers, et j'ai remercié comme je le devais. Il y avait bien par-ci par-là quelques rimes faibles, de légères incorrections, que je me suis gardé de faire remarquer; la sincérité, qu'on ne me demandait d'ailleurs pas, eût été une hardiesse un peu forte de la part d'un nouveau venu de condition si modeste. L'avouerai-je? les vers ont rabattu mon enthousiasme, qui s'égarait trop loin de terre : Pégase m'y a ramené. Il a de ces culbutes. Tandis que la voix musicale de la belle Dagmar déclamait ces stances médiocres, je pensais : Qu'a-t-on besoin, quand on est riche et belle, de rimailler des élégies? Frère Ange s'est répandu en éloges enthousiastes, sincères ou non, dont l'excès a rendu plus sensibles la contrainte et la maladresse des miens. Il a eu cependant le courage de signaler une faute de quantité « qui déparait ce chef-d'œuvre »; Mme Dagmar a protesté et m'a appelé en témoignage; j'ai dû, à mon grand regret, confirmer la critique, ce qui l'a visiblement offensée. Elle a jeté ses vers avec humeur et est allée se promener seule sur la terrasse. Je n'en revenais pas de cette susceptibilité d'amour-propre. J'étais furieux contre elle, contre frère Ange et contre moi. Je ne pouvais cependant pas dire que treize pieds n'en font que douze. Qu'en penses-tu, petite sœur, dans ton âme modeste et sincère, si étrangère aux vanités littéraires, si prompte à accepter le conseil?

Je mourais d'envie d'aller rejoindre la comtesse sur la terrasse, mais je n'osais prendre cette liberté. Frère Ange était monté rejoindre dans son appartement le comte, « M. Geoffroy », comme il le nomme avec une affectation comique de lui retirer son titre. L'institutrice avait emmené les jeunes filles; il ne restait dans le salon qu'Émilio et Mlle Lætitia, la demoiselle de compagnie, amie ou sœur de lait de Mme de Maloussie, qui brodait silencieusement. Émilio lisait ou feignait de lire, car je voyais à tout instant ses yeux, tournés vers la porte-fenêtre ouverte, suivre attentivement la robe blanche de Mme Dagmar, quand elle passait et repassait lentement comme un pâle fantôme sous le rayon de la lune. A la fin, je n'ai pu y tenir et je suis sorti sur la terrasse. Le coup d'œil était magique : cette

terrasse très large, qui s'étend devant la façade du château opposée à la cour d'honneur, est encadrée aux extrémités par deux ailes en retour dont l'une s'appuie au pavillon carré et domine le torrent, le Rigollet, comme on l'appelle : c'est l'aile que j'habite; l'autre, adossée à la grosse tour ronde, renferme les appartemens du comte et de frère Ange. De la terrasse la vue plane sur une vaste plaine verdoyante où serpente la noire Isère; à droite, à gauche, les montagnes entre-croisent leurs croupes sombres et les arêtes aiguës de leurs pics déchirés; sous nos pieds une pente gazonnée, semée de bouquets d'arbres parmi lesquels circulent des allées savamment dessinées, mène du château aux grands bois de sapins qui recouvrent partout la nudité des assises rocheuses. En ce moment, la lune brillait sans nuages, dans le ciel mélancolique, et versait sur l'immense étendue le mystère de ses pâles rayons languissans. Accoudée à la balustrade de pierre, la comtesse rêvait dans une pose d'une poétique élégance. Elle ne sembla pas s'apercevoir de ma présence et demeura immobile dans sa contemplation. Je fis quelques pas, le sable craqua sous mes pieds sans qu'elle tournât la tête, et j'allais me retirer lorsqu'elle m'appela : « Êtes-vous donc insensible à tant de splendeur, Monsieur!... Un regard distrait... un coup d'œil et c'est tout; vous prenez congé... Pour un poète, vous avez peu d'enthousiasme. — Je me retirais, Madame, de peur d'importuner le recueillement où je vous voyais plongée. — Il y a place pour deux sur la terrasse... Ne vous gênez pas et admirez à votre aise. » La voix toujours douce avait, je ne m'y trompais pas, un ton d'ironie un peu provocant. « Prenez garde! si l'on me permet d'admirer à mon aise, je vais tourner le dos aux montagnes, je vous en préviens, » dis-je en venant m'accouder non loin d'elle à la balustrade de pierre de façon à voir son visage. Je ne sais quelle audace m'était venue sous l'aiguillon de son ironie, pourtant légère. Elle se redressa, fit un pas en arrière, puis, se ravisant, elle reprit en riant : « Qu'il s'agisse de montagnes ou d'autre chose, je crois que vous êtes un homme sage, circonspect et méthodique, dont l'inspiration suit des voies bien tracées. — Qu'en savez-vous, Madame? — Je vous ai jugé tout à l'heure. — Parce que j'ai reconnu une faute de quantité dans de jolis vers? Convenez que la condamnation est disproportionnée à mon crime... Et veuillez me dire, je vous prie, comment je devais m'y prendre pour ne pas encourir votre disgrâce. Dois-je, pour vous plaire, dire que deux et deux font trois?... Eh bien! c'est fait; j'abjure mes hérésies. A Maloussie, deux et deux font trois, en l'honneur de la comtesse Dagmar. » Elle sourit :

— Il me semble que vous êtes fort railleur, Monsieur,

et de méchant caractère... Nous tâcherons de réformer cela.

— Je me livre à votre bon plaisir. Par où faut-il commencer la réforme?

— Oh! ceci demande quelque réflexion... quand je vous connaîtrai mieux, je dicterai mes ordonnances. Aidez-moi seulement à vous bien connaître.

— Hélas! Madame, j'ignore moi-même quel je suis, et je crains que vous n'ayez la peine de me l'apprendre, si toutefois vous me faites l'honneur de vous occuper de moi...

— Êtes-vous donc si compliqué? Je ne l'aurais pas cru.

— Pourquoi, Madame?

— Pourquoi?... Mon Dieu, je ne saurais le dire... Peut-être parce que j'aime de préférence les âmes simples et que, par charité chrétienne, je préjuge bien de mon prochain...

— Bien? c'est-à-dire selon votre goût, qui vous semble être la règle du bien, n'est-ce pas cela?

— Peut-être... pourquoi pas?... Quand une âme est haute et pure, elle a le droit de se croire en union avec la suprême justice et peut se fier aveuglément à la voix intérieure qui lui parle.

— Oh! Madame, je me prosterne bien vite devant la suprême justice, et ne saurais lutter d'inspiration avec votre âme si haute et si pure! Je me borne à vous supplier de ne pas prononcer un jugement irrévocable qui m'exilerait de vos bonnes grâces... Je vais travailler à devenir simple comme une bergère...

— A la bonne heure! c'est ainsi qu'on peut me plaire!...

Elle s'est dirigée vers le salon, je la suivais; dans l'ombre projetée par la tour, nous nous sommes heurtés à une figure immobile qui semblait s'être mise à dessein sur notre passage : — Émilio! s'est-elle écriée, que fais-tu là, toi?

Il m'a semblé qu'il y avait un peu d'irritation sous le velours de sa voix.

— Je fais comme vous, marraine, j'admire!... vous ne me l'avez pas défendu.

Elle a passé sans répondre, et Émilio est resté à la place où nous l'avions trouvé, suspendu sur ses béquilles. C'est un étrange garçon que cet Émilio, et sa situation dans la maison m'est encore inexpliquée. Je t'en parlerai une autre fois quand je serai mieux au courant des choses. Ce soir, il est tard et je remets à demain la suite de mes aventures. Je t'ai raconté mot pour mot notre conversation sur la terrasse; que penses-tu de la comtesse, d'après cet échantillon de sa belle âme? Oh! les femmes qui se vantent de leur belle âme! Et qui mettent des rimes à la moindre de leurs pensées comme on attache un grelot au cou de sa levrette!

Tout de même, elle est ensorcelante, cette Dagmar; il n'y a pas à dire, j'en ai l'imagination hantée, et, tandis que je t'écris, je me rappelle ses gestes, ses attitudes, sa démarche, le rare sourire de ses belles lèvres sévères et ses yeux, ses grands yeux clairs que je croyais bleus et qui sont verts, noirs, de toutes les couleurs à la fois selon le jour et les momens. Et je les ai sentis se poser sur moi, ses terribles beaux yeux de chimère, à plusieurs reprises j'en ai senti la morsure délicieuse sur mes nerfs, dans ma chair et jusque dans mon âme.

Ah! mon Dieu, voilà que je fais des phrases comme si j'étais amoureux! Le ciel m'en préserve!

Déjà minuit! Bonsoir, Ninette.

Jacques Keller à Ninette Keller.

Tu trouves que je m'absorbe uniquement dans la comtesse et que je néglige les autres femmes du château. Que veux-tu? près d'elle, les autres disparaissent, s'effacent, comme le doivent faire des comparses insignifians chargés de remplir les vides d'un tableau. A vrai dire, je n'ai guère vu les autres; je vais les observer à ton intention; j'ai déjà commencé ce matin. Il y a d'abord les deux filles du comte Geoffroy, Hélène et Simone de Maloussie, deux fillettes assez gentilles, dont je vais te tracer une esquisse à fleur de regard, telles qu'elles apparaissent quand elles entrent au salon et font la révérence sous la conduite de leur gouvernante. L'aînée, Hélène, a quinze ans environ, elle est encore dans la période ingrate de la croissance, un peu mince et longue, avec des épaules encore grêles et des bras qui paraissent trop longs, parce qu'elle les laisse tomber sans apprêt, comme un accessoire embarrassant, dont elle ne sait trop que faire; les extrémités sont fines, remarquablement distinguées, elle marche bien et se meut avec grâce, si elle ne se croit pas observée; dès qu'on la regarde, sa démarche devient gauche, son attitude contrainte. Le visage d'un ovale un peu étroit manque d'éclat, tout l'ensemble est frêle et donne l'impression d'une fleur lente à s'ouvrir et qui attend un rayon propice. Elle a de beaux yeux foncés un peu allongés et des cheveux châtains à reflets dorés. Sa sœur Simone, plus jeune de quelques années, a une petite figure bohémienne assez drôlette, des yeux perçans, des lèvres fortes et rouges, le teint un peu basané sous des cheveux noirs si frisans que le peigne doit avoir quelque peine à pénétrer dans cette toison. Elle aura de l'attrait peut-être, quand les années auront éclairci toutes ces teintes de bistre. Leur gouvernante est quelconque, courte, grasse, replète, sans aucune distinction extérieure. Elle a de jolis cheveux frisans,

une figure ronde et colorée, et des yeux myopes, qui l'obligent à regarder de près et lui donnent l'air de chercher toujours une épingle sur son interlocuteur. A quelques mots échangés avec elle, j'ai cru remarquer que cet extérieur vulgaire recouvre une âme droite, un esprit élevé et juste. C'est heureux pour ces jeunes filles, qui ont perdu leur mère depuis longtemps déjà et qui ne trouveraient peut-être pas une direction très sûre ni des exemples salutaires parmi les autres personnes de la maison; non pas, Dieu m'en garde, que j'aie le moindre doute sur la moralité de qui que ce soit, mais il y a des personnes de grande vertu et qui sont de mauvais guides pour la jeunesse, par quelque travers de jugement ou quelque absence de mesure. C'est en quoi précisément la direction de leur belle tante Dagmar eût pu être dangereuse à ces enfans. Son intelligence trop ardente, éprise du beau sous toutes ses formes, passe sans reprendre haleine de la philosophie à la musique, de la peinture à la poésie, s'exalte sur la vertu, l'héroïsme, la sainteté, et glorifie toutes ces choses avec un débordement d'enthousiasme qui par momens écrase et anéantit le mien; les mots alors me semblent insuffisans, décolorés, mes sentimens plats, et son éloquence, loin de stimuler la mienne, me donne la pénible sensation d'une incurable médiocrité... Mme Dagmar, du reste, s'intéresse peu à ce que pensent les autres et, pareille en cela à beaucoup de femmes, moins bien douées qu'elle, trouve plus de plaisir à se développer, se décrire, se raconter elle-même, qu'à observer autrui et écouter ce que l'on pourrait avoir à lui dire. Tu vas m'accuser de revenir toujours à la comtesse; c'est seulement pour t'expliquer comment une nature exubérante telle que la sienne pourrait amener une réaction funeste en de jeunes esprits et les rabaisser violemment des sommets de l'idéal, où elle plane, au terre à terre des réalités les plus positives. Mlle Louiset, la gouvernante, me semble avoir justement ce qu'il faut pour les faire voguer paisiblement à égale distance du trop haut et du trop bas.

Quand je t'aurai parlé d'une personne qui a nom Lætitia, tu connaîtras toutes les femmes de la maison, en dehors des filles de service. A vrai dire, je ne sais trop dans quelle catégorie classer Lætitia, sœur de lait, amie, demoiselle de compagnie, femme de confiance, peut-être même femme de chambre, je ne puis réellement me rendre compte de son rôle exact et de ses attributions; elle se tient au salon, elle a sa place à la table des maîtres et porte des ajustemens de femme du monde; mais on lui adresse rarement la parole, sauf pour réclamer d'elle un service, et le ton dont on le lui demande est celui que l'on prend d'ordinaire avec les gens à gages, poli, mais péremptoire. De même, on dispose

d'elle, pour la promenade ou pour le salon, sans consulter son goût : « Lætitia vient avec nous, » ou « Lætitia va rester, » et Lætitia vient ou reste sans risquer un murmure. Et, il y a quelque chose de douloureux et de morne dans son muet acquiescement. Il me semble que cette créature passive porte quelque secrète torture dans le silence de son cœur : sa bouche qui ne s'ouvre guère ni pour la parole ni pour le rire a des plis d'amertume, et ses yeux souvent baissés, presque éteints sous la paupière tombée, se réveillent parfois et deviennent brillans d'une flamme inquiétante, un de ces feux tout à coup démasqués et qui trahissent l'incendie intérieur. Il y a de la souffrance et de sourdes révoltes en cette fille. Le seul être à qui elle sourie, c'est Émilio, pour qui elle a des sollicitudes de mère ou de sœur aînée très tendre. Elle a pu être jolie et le serait peut-être encore, car elle n'a pas plus, je crois, de trente-quatre ou trente-cinq ans, si elle était moins pâle et moins maigre et si elle prenait le moindre souci de plaire. Tout au contraire, elle repousse de parti pris les bonnes volontés, avec une raideur triste qui décourage. Je finirai peut-être par savoir un jour ce qu'il y a au fond de cette âme recluse.

Jacques Keller à Ninette Keller.

Voici l'emploi de mes journées, bien réglé maintenant. Dès le matin, avant que personne soit éveillé au château, je descends sans bruit, j'ouvre une des portes-fenêtres qui donnent sur la terrasse et, par le parc, je gagne la montagne, où je grimpe au hasard, tantôt à couvert sous les grands sapins, tantôt à travers les buissons et les rochers, c'est délicieux. Il y a des points de vue surprenans de grandeur, des vallons pleins d'ombre, des gorges étroites où pleurent des cascatelles et partout une paix embaumée, une majesté qui courbe les fronts et élève les cœurs. Je passe des heures ainsi à gravir, rompu de fatigue, des pentes raides ou à rêver indolemment étendu sous l'ombre des grands arbres; ne crois pas que ce temps soit perdu; ma santé s'y fortifie, ma pensée aussi. J'avance plus mon travail en une heure de cette méditation que je ne le ferais en quatre, assis devant mon bureau, le nez sur mon papier. Vers neuf heures, je rentre et monte chez moi, où je condense en quelques pages toutes les réflexions de la matinée. Après le déjeuner, et quelques instans consacrés à lire mon courrier, à savourer tes chères lettres, qui sont le viatique de ma journée, je me rends à la bibliothèque où je classe et reclasse et organise à ma fantaisie, non sans jeter de curieux regards sur les trésors que j'exhume de la poussière implacable et de l'infini désordre; j'y reste jusqu'à l'heure du dîner,

à moins que l'on ne vienne m'en arracher pour quelque promenade en voiture, ou tout simplement pour causer, sous prétexte de lunch. Le soir, tout le monde se tient au salon; seul, quelquefois, le comte Geoffroy se retire en sa tour avec ou sans son secrétaire, pour travailler à ce grand ouvrage mystérieux, dont je suis curieux de savoir si c'est un chef-d'œuvre ou une prétentieuse ineptie. Qui vivra verra.

Presque chaque soir, on fait de la musique : la comtesse est admirablement musicienne, elle a tous les talens, comme elle a tous les charmes. Elle s'assied au piano, Émilio joue agréablement du violoncelle, frère Ange du violon; nous avons des concerts exquis. La fille aînée du comte, Hélène, a, dit-on, une jolie voix, mais elle est timide et refuse de se faire entendre. Par les fenêtres ouvertes, nous arrivent les rumeurs apaisées du soir et montent des aromes d'une saveur fine et sauvage, tandis que l'âme harmonieuse des Beethoven, des Mozart, des Mendelssohn, erre immortelle et frémissante au milieu de nous. Joins à cette magie la beauté inspirée, la beauté souveraine de Dagmar. N'est-ce pas un rêve de paradis? Ne te moque pas de mon enthousiasme; je n'ai pas eu beaucoup, jusqu'à cette heure, le loisir d'être jeune, j'ai vécu plutôt d'une sagesse de vieillard, et voilà que, tout à coup, transporté dans une existence de luxueux loisirs, d'élégante poésie, je m'aperçois que j'ai vingt-six ans. Quoi d'étonnant à cela, ô ma Ninette, ô ma chère raison, et qu'y trouves-tu à redire? C'est pour peu de temps; assez tôt me reprendra la vie austère, avec son lourd cortège de prose. Laisse-moi t'avouer que j'ai l'âme ravie de délices, parce que Dagmar m'a souri tantôt, pendant qu'elle jouait un nocturne de Chopin. Je ne puis te dire tout ce que j'ai lu dans ce sourire de mélancolie, et de... eh bien! oui, de tendresse refoulée et souffrante. Oh! je ne me fais pas d'illusion: je n'ai été que le confident passager d'une émotion, rien de plus. Cela a suffi pour nouer un lien secret d'elle à moi; qu'elle le veuille ou non, elle ne m'est plus tout à fait une étrangère.

Ce matin, comme je rentrais de ma promenade montagnarde, j'ai trouvé les deux filles du comte qui faisaient des exercices de manège dans la cour du château sous la direction d'Émilio : ma stupéfaction a été parfaite; ce pauvre infirme donnant des leçons d'équitation m'a paru d'une prodigieuse bizarrerie. Nous sommes assez bien ensemble, Émilio et moi, quoique je le soupçonne de prendre aisément ombrage de ceux qui entourent sa marraine, pour peu qu'elle leur témoigne quelque bienveillance. Mais il me sait gré, je crois, de n'avoir pas parlé de notre rencontre, le premier matin de mon arrivée, ni de la belle dame qui paraissait lui être si intime. « Vous êtes étonné de me voir conseiller aux

autres ce que je ne puis faire? m'a-t-il dit avec un sourire. C'est que j'ai été un bon cavalier, dans mon temps. »

Ce « dans mon temps », de la part d'un garçon de dix-neuf ans, était navrant de tristesse.

— Avant son accident, a dit Simone qui avait entendu, Émilio était le premier cavalier de Paris... et du monde.

— Il a fait quelque imprudence sans doute?

— Pas du tout, ce n'est pas sa faute.

Émilio l'a interrompue : — Oui, j'ai été en effet terriblement imprudent... Je le paie cher... Mais, nous perdons notre temps; mademoiselle Hélène, tenez votre cheval mieux en main.

Je suis resté quelque temps à voir évoluer ces charmantes fillettes, si gracieuses et si souples en leurs mouvemens, et, comme la leçon était finie, j'ai aidé la jeune Hélène à descendre. Elle a sauté légèrement en s'appuyant à peine, et m'a remercié d'un gentil regard timide et doux; elle m'a paru très jolie ainsi animée, avec ses joues délicatement rosées et ses fins cheveux soulevés autour de son visage. J'ai entrevu ce qu'elle sera dans quelques années, quand sa constitution un peu délicate se sera fortifiée, et qu'un sang plus rouge colorera sa pâleur.

L'institutrice m'a raconté l'accident qui a rendu Émilio boiteux; il montait un cheval très vif, cadeau de sa marraine, et escortait sa voiture aux courses de la Marche : le cheval, mal dressé, s'emporta, et le pauvre garçon violemment projeté à terre eut le genou brisé. On craignit même d'être obligé de lui couper la jambe.

J'ai demandé à Mlle Louiset quel lien unit Émilio à la famille de Maloussie. Il paraît qu'il n'y en a aucun; la qualification de marraine que s'est attribuée la comtesse est tout à fait gratuite. C'est un titre affectueux, rien de plus. Émilio est le fils d'un fermier de la comtesse, qui, intéressée par sa jolie figure et ses grâces enfantines, l'a pris tout jeune avec elle et l'a élevé comme son propre fils, un peu imprudemment peut-être, car il se trouverait dans une cruelle et impuissante détresse si quelque malheur le privait de sa protectrice sans qu'elle ait assuré son sort. J'imagine que ce danger n'est pas très à craindre. Notre réunion, ce soir, a été animée par la présence d'un nouveau venu, un voisin de campagne, en ce pays où les voisins sont rares. Aussi a-t-il été chaleureusement fêté. C'est un prince Roustani, Sicilien, si je ne me trompe, d'aspect et de manières fort agréables : trente-cinq ans environ, de taille moyenne, mince, nerveux, visage pâle et fin sous une profusion de cheveux d'un roux doré qui voilent à demi le front et jettent une ombre sur ses yeux d'un bleu très pâle, trop pâle même; il a l'aspect d'un fils du Nord, plutôt que d'un enfant de la brûlante

Sicile : la bouche sinueuse a sous la mince moustache blonde des sourires d'une séduction infinie. Son arrivée a été saluée par une acclamation générale, et la belle Dagmar l'a comblé d'attentions et de grâces. Elle s'est même, en son honneur certainement, mise en frais d'éloquence dans une brillante improvisation sur la poésie de la souffrance; elle a, sur ce thème, brodé pendant un quart d'heure de prestigieuses et sublimes arabesques. Cela m'a agacé, je n'ai pu m'empêcher de dire à demi-voix à Lætitia, qui, selon son habitude, brodait sans lever les yeux, ni manifester un sentiment quelconque : « Je crains, Mademoiselle, que vous n'ayez pas une idée exacte de la beauté poétique de la douleur. » Elle a répondu très bas : « Ceux qui ont connu de près la douleur dans ses détails humilians et cruels sont mal placés pour apprécier suffisamment l'effet grandiose de l'ensemble. » Cependant Dagmar continuait de promener son éblouissante fantaisie à des hauteurs vertigineuses; le prince l'admirait, visiblement charmé, et moi, je pensais que depuis le soir de mon arrivée où elle m'avait fait part de ses élucubrations poétiques, elle ne s'était jamais mise en frais ainsi pour nous éblouir; cette pensée me causait une irritation involontaire; j'ai su gré à frère Ange d'être exaspéré comme moi. Je t'ai parlé déjà de ce frère Ange, qui n'a rien d'ecclésiastique, malgré ce nom de séraphin, il est même au contraire comme un diable déchaîné contre tout ce qui, à ses yeux, est suspect de cléricalisme ou de religion. On le soupçonne d'être affilié à quelque loge maçonnique; il s'en défend, mais c'est une taquinerie assez usitée d'y faire allusion, quand on veut imposer silence à son humeur impérieuse, acariâtre et brouillonne. Grand, maigre, chauve, égoïste, aimant ses aises et à bien vivre, sa vertu consiste, dit-on, dans son attachement aux de Maloussie ; on assure aussi qu'il est fort honnête homme.

Après avoir secoué la tête une ou deux fois, ouvert ses vastes narines et humé l'air comme un cheval de course, il est parti à fond de train : — Poésie! beauté sublime de la douleur! tant qu'il vous plaira, comtesse... C'est facile à dire. La tempête, les naufrages sont assurément d'une haute poésie pour qui les contemple du rivage, bien à l'aise en des chambres capitonnées et de moelleux fauteuils. De près, toute cette poésie se décompose en cris sauvages, en os broyés, en chairs pantelantes qu'arrachent par lambeaux les monstres de la mer, en naufragés féroces ou fous qui s'entre-dévorent, en vêtemens sales et loques pourries, en désespoirs qui blasphèment ou qui lâchement implorent des Dieux auxquels ils ne croient pas.

— Frère Ange, ne parlons pas mal des Dieux! s'est écrié le comte.

Frère Ange secouant sa grosse tête de bouledogue et élevant ses sourcils en accent circonflexe a répondu avec un sourire narquois : — Soit, ne parlons pas des absens! Mais, si les Dieux sont trop loin pour qu'il soit permis de les mettre en cause, les malheureux, au contraire, sont là, tout près, autour de nous, à nos portes, en masses serrées et compactes, avec des besoins inassouvis, des envies, des haines implacables, et si vous croyez les satisfaire en leur déclarant avec une désinvolture pleine de grâce qu'ils sont une admirable matière à poésie et forment un spectacle merveilleux pour vos regards de dilettante, vous vous abusez étrangement. Peut-être commencent-ils à penser que cette poésie du sang et des larmes ne perdrait rien à descendre de la mansarde au salon, à passer de la chaumière au château...

— On les a vus à l'œuvre, a dit le prince.

L'institutrice a pris la parole :

— Personne ne peut dire qu'à Maloussie les pauvres soient oubliés.

— La charité n'est pas la justice, a repris frère Ange qui humait avec volupté un odorant moka.

— Vous déplacez la question, s'est écriée Dagmar; vous parlez comme si la misère et la faim étaient les seuls maux dignes de pitié. Non, la douleur n'est le patrimoine exclusif de personne; elle frappe les riches comme les pauvres.

— D'accord, belle dame; mais que d'adoucissemens aux souffrances des riches, sans parler de ce qu'elles ont souvent d'imaginaire.

— Un mal imaginaire est un mal, ai-je dit à mon tour, aussi cruel et souvent plus inguérissable que les réels.

Dagmar m'a approuvé d'un sourire :

— Qui peut en douter?... Les âmes affinées par la culture intellectuelle, par l'exercice des plus nobles facultés de l'esprit, souffrent de subtiles douleurs incompréhensibles au vulgaire, à quoi ne peuvent être comparées les privations matérielles de la misère qu'un peu d'or apaise et console...

— Bon! bon! a repris frère Ange. Endormez-vous dans vos rêves creux; gémissez sur vos vaines souffrances et traitez de légères incommodités la misère qui flétrit et tenaille, le désir, l'envie qui rongent, tous les vices qu'engendre la faim. Le réveil, je vous en préviens, sera terrible! Nous verrons de quoi vous serviront vos âmes incomprises, vos aristocratiques soupirs, quand arrivera, le fer et le feu à la main, l'armée des misérables, des loqueteux, des meurt-de-faim, des infirmes...

Un cri étouffé, un long gémissement a coupé la tirade et jeté un frisson parmi nous; tous les yeux se sont tournés vers

l'angle reculé du salon où Émilio gisait étendu sur le tapis. En un instant, il a été entouré, relevé, couché sur un sopha. Lætitia, à genoux près de lui, soutenait sa tête pâle et brune, étonnamment belle dans cette rigidité douloureuse qui ressemblait à la mort. « Qu'a-t-il?... Est-il sujet à de pareilles crises?... Qu'est-il arrivé?... » Les questions se croisaient, n'obtenant que des réponses vagues.

— Quelque chose lui a fait de la peine, j'en suis sûre, a dit la petite Simone; il est si sensible!

— Est-ce parce que j'ai prononcé le mot d'infirmes? a demandé frère Ange. Du diable si je pensais à lui...

Dagmar semblait contrariée, un peu impatiente. — Ne cherchez pas, mon cher ami; Émilio est inexplicable, personne ne comprend rien à ses susceptibilités... C'est un être à part, nerveux et difficile à vivre; on le traite le mieux possible, il n'est jamais content.

A la stupéfaction générale, la timide Hélène a pris la parole d'une voix tremblante d'émotion : — C'est peut-être, ma tante, qu'Émilio ressent quelqu'une de ces douleurs subtiles, affinées par la culture intellectuelle, dont vous parliez tout à l'heure, et qu'un peu d'or n'apaise pas...

Un silence a suivi l'audacieuse réplique; Dagmar a rougi et, se tournant vers l'institutrice, elle a dit sèchement : — Il me semble, Mademoiselle, que vos élèves s'émancipent et prennent un peu plus d'aplomb qu'il ne convient... Je crois qu'il est temps de les remmener dans leur appartement.

Le comte est intervenu avec son gros rire dont on ne sait jamais s'il est ironique ou cordial : — Allons! Dagmar, ne sois pas trop sévère pour ma fillette; elle ne pèche pas par excès d'audace, d'ordinaire; elle n'a certainement pas voulu t'offenser en défendant Émilio avec tes propres armes...

Hélène est allée embrasser son père : — Vous êtes bien bon, cher papa; mais, puisque ma tante le désire, permettez que je me retire... Elle nous a fait une timide révérence et s'en est allée, suivie de Simone et de l'institutrice... Au moment où elle sortait, ses yeux ont rencontré les miens, et j'espère qu'elle y aura vu une sympathie voisine de l'admiration; je l'avais trouvée délicieuse dans son rôle de défenseur de l'opprimé, si toutefois Émilio en est un, ce dont je doute encore. En tout cas, l'intention d'Hélène était vaillante et généreuse.

Quand elles ont été parties, Dagmar s'est approchée d'Émilio, qui était assis sur le sopha, très décoloré encore; mais les yeux ouverts : — C'est fini, j'espère? a-t-elle dit d'un ton plus doux.

Lætitia a répondu : — Oui, Madame; le cœur a repris son mouvement.

— Eh bien, Émilio, peux-tu nous dire ce qui t'est arrivé?... Es-tu malade?

Il la regardait avec de grands yeux tristes, sans rien dire; elle a repris : — Voyons! réponds. Qu'est-ce que tu as?

Il a fait un effort pour desserrer ses dents qui semblaient scellées : — Je souffrais, voilà tout! — Et d'une voix sourde, il a ajouté : — Vous devez bien comprendre que je souffre, marraine... Vous le savez bien.

— Ah! non, par exemple, je n'en sais rien et ne m'en doute pas... Et je te serai fort obligée de me dire, une fois pour toutes, où et pourquoi tu souffres, car ces airs d'incompris finissent par me fatiguer.

Et se tournant vers nous, elle a ajouté : — C'est inouï comme il est difficile de rendre les gens heureux... Dieu sait ce que j'ai été pour ce garçon-là, dans son enfance et depuis!

— Vous l'avez trop gâté, comtesse, a dit frère Ange...

— Oui, c'est vrai, je l'ai traité comme s'il avait été mon fils. Mais, c'est fini, maintenant, je suis trop mal récompensée de ma faiblesse, et bien décidée à me montrer sévère...

— Comme pour ma sœur, n'est-ce pas? s'est écrié Émilio d'une voix vibrante en se dressant tout droit, malgré sa jambe mutilée.

Dagmar s'est retournée, les yeux étincelans : — Je t'ai défendu de me parler de cette fille!... tu manques à ta parole!

Le comte est intervenu de nouveau :

— Ne tourmente pas ce garçon, Dagmar, il est malade et excité, ce soir. Il ne sait plus ce qu'il dit. Et toi, Émilio, songe à ce que tu dois à ta marraine...

Il a répondu d'une voix sourde : — J'y songe, — puis s'est levé soutenu par Lætitia, et le bruit de ses béquilles bientôt s'est éteint dans le silence et le malaise de tous.

— Il me semble qu'un peu de musique ferait du bien, a murmuré le prince. Qu'en pensez-vous, comtesse? Il y a de l'orage dans l'air, ce soir.

Sans répondre, elle est allée s'asseoir au piano et, les yeux grands ouverts, la tête un peu renversée en arrière dans une pose de mélancolie inspirée, elle a laissé ses doigts errer sur le clavier, et bientôt nous étions tous sous le charme. Je l'ai retrouvée alors telle que je l'aime, étrangère à tout ce qui est bas et médiocre, planant de haut au-dessus des pitoyables vulgarités humaines, non pas insensible, mais, au contraire, gardant jalousement en son cœur un trésor de tendresses trop pures et trop fières pour trouver aisément leur objet... C'est ainsi, du moins, que je l'imagine. Tout ce qui m'avait déplu en elle pendant cette soirée s'est évanoui comme le songe d'une nuit de fièvre,

et je crois que sur un signe de ses beaux yeux changeans, je me serais jeté joyeusement la tête la première dans le Rigollet lorsqu'elle m'a dit tout bas : — C'est pour vous que j'ai joué ce soir. L'avez-vous compris?

Jacques Keller à Ninette Keller.

J'ai rencontré le prince Roustani, pendant ma promenade du matin, et je n'ai pas été peu surpris de le trouver, à cette heure matinale, si loin de la Pinada, c'est le nom de sa demeure, un élégant chalet en plein bois de sapins, distant au moins de 16 kilomètres par la route serpentine qui descend de Maloussie et remonte sur la croupe voisine : entre les deux coule à grand bruit le Rigollet, sur lequel un seul pont est jeté un peu en amont du hameau d'Uxelles. Taddeo avait un grand épagneul sur les talons, à la main une canne ferrée et, dans toute sa personne, je ne sais quel air d'élégance victorieuse qui m'a frappé. D'où venait-il avec cet éclair conquérant dans les yeux? Il faut te dire que je le soupçonne de faire la cour à la comtesse, avec des vues très positives de mariage, et ce soupçon m'est prodigieusement désagréable. Ne t'alarme pas : je te jure que je ne suis point follement amoureux, et que je n'ai nulle impertinente prétention sur un cœur si haut perché au-dessus de mon atteinte. Mais, il y a entre la comtesse et moi un manège de coquetteries, un commerce d'idéalités insidieuses et de quintessences qui a pour moi un charme de nouveauté incomparable. Cette ensorceleuse me révèle des côtés inconnus de ma nature : je me croyais grave, et ne le suis point; je me fiais à la solidité de ma sagesse et je sens en moi une délicieuse fragilité et je jouis d'avoir, dos à dos avec le travailleur austère et le jeune homme rangé que j'ai toujours été, un être aventureux et romanesque, qui se penche volontiers sur les précipices et ne déteste pas l'*enivrance* du vertige. Pardonne l'audace de ce barbarisme à la folie de mes aveux. Être jeune! être jeune, même un peu fou, quel délice! C'est comme une chape de glace dont j'aurais vécu jusqu'à ce jour enveloppé et qui s'est fondue sous le regard de Dagmar, et le printemps tardif a poussé tout à coup ses mille fleurettes éphémères et diaprées à tort et à travers dans mon imagination et dans mon cœur... C'est une efflorescence passagère, sans racines comme aussi sans danger; un jeu, rien qu'un jeu d'où je sortirai quand je voudrai, crois-le bien, rafraîchi, fortifié, désempoussiéré comme un écolier qui prend des vacances après qu'il a secoué l'étouffante discipline de la maison d'école. Et comme le jeu me plaît, je ne puis souffrir qu'on y mette fin déjà, et le prince

Roustani m'a tout l'air de vouloir prendre ce rôle de gendarme amoureux. Nous nous sommes abordés avec les mêmes mots d'étonnement. « Comment! si tôt en promenade? » Nous avons marché côte à côte en échangeant des exclamations insignifiantes sur la fraîcheur du temps et la beauté du site; puis tout à coup, après un court silence, il m'a demandé ce que je pensais de la comtesse. Je m'attendais à cette question, car je savais qu'à ce même moment, l'un aussi bien que l'autre, nous pensions à elle; pourtant, j'ai été aussi déconcerté que si j'eusse été pris au dépourvu et, pour couper court, j'ai répondu laconiquement que juger mes hôtes ne faisait pas partie de mes fonctions fort modestes. Il a souri : « Prenez garde que votre discrétion peut sembler une réponse, et la moins obligeante de toutes, car on n'hésite pas devant l'éloge. — Vous vous trompez; il y a des situations où l'on hésite, quand l'éloge peut sembler de commande. Je crois, ai-je ajouté en souriant à mon tour, que vous devez être bien mieux fixé que moi sur les qualités ou les défauts de la comtesse Dagmar. »

— Pas le moins du monde : sauf pour l'avoir aperçue quelquefois de loin à Paris dans les salons, je ne la connais guère que depuis l'année dernière.

— Et moi, depuis moins d'un mois...

— Mais vous habitez chez elle, vous la voyez de près, à tout instant, dans le laisser-aller de l'intimité...

— Elle a peu de laisser-aller.

— Oui, n'est-ce pas?... toujours en exposition, si j'ose parler ainsi... sur un trône, ou un autel, ou un nuage... plus haut que terre et planant au-dessus des humbles mortels. N'est-ce pas ainsi qu'elle vous apparaît? Et qu'y a-t-il de réel, de vrai, dans cette supériorité qu'elle impose? Évidemment, elle se croit d'essence plus subtile, plus rare que ceux qui l'entourent, quasi divine. A-t-elle raison? Vaut-elle mieux? Qu'en pensez-vous?

— En vérité, je n'en sais rien, et cela m'est égal. Je la trouve belle à voir, intéressante dans l'expression, parfois exagérée, de sentimens fort nobles; je l'admire, je l'écoute avec plaisir, et c'est tout. Je ne lui en demande pas davantage.

— Est-ce tout vraiment? a-t-il dit en fixant ses yeux sur les miens... Tant mieux, alors. Moi, je ne comprends rien à la comtesse Dagmar, je l'avoue : tantôt elle m'attire, tantôt elle me repousse. Il y a des jours où je suis près d'elle tout enfiévré d'amour, d'autres où je la juge avec ironie et dureté, où ses idées, ses sentimens, sa beauté même, me semblent frelatés et fallacieux...

— Vous êtes injuste alors, mon prince; elle est incontestablement belle, même si elle rehausse sa beauté par quelques lé-

gers artifices, et la noblesse de son âme est attestée par ses actes. Elle est la bienfaitrice de ce pays, et tous les pauvres bénissent son nom.

— Vous avez raison ; il ne faut pas oublier cela... Elle donne largement... c'est quelque chose.

Ses confidences m'avaient enhardi : — Il me semble, dis-je, que vous êtes, à l'égard de la comtesse, d'humeur bien sévère aujourd'hui... J'aurais cru tout le contraire, vous trouvant ce matin si près de sa demeure.

Il a rougi et s'est mis à rire. — Vous êtes perspicace, monsieur le savant. Je me suis éveillé ce matin en effet dans une disposition d'enthousiasme aveugle, et cet enthousiasme m'a porté d'un vol optimiste jusqu'à ce bouquet de noyers que vous voyez là, dans ce coin de vallon, où j'espérais rencontrer...

— Oh ! oh !... me suis-je écrié, étonné de sa candeur, vous ne vous êtes pas imaginé que cette rêveuse aux étoiles, cette amante des clairs de lune qui se couche à l'aube, serait debout, à cette heure, à travers la rosée...

— C'est idiot, en effet !... J'avais mal compris... quelque plaisanterie, sans doute... ou encore une épreuve pour juger de ma docilité et de ma ferveur... Quand on désire, on est aisément dupe...

— Allons !.. je crois que vous avez le cœur pris... D'ici à peu de temps nous verrons la belle comtesse échanger son titre contre un autre plus digne d'elle encore...

— Oh !... rien ne m'autorise à croire que l'échange fût de son goût... Et puis, mon cher monsieur, amour n'est pas toujours synonyme de mariage. L'amour court à la légère... l'autre prend conseil.

Nous étions arrivés au hameau d'Uxelles et notre étonnement fut parfait en apercevant, assise sur un banc adossé à une chaumière, Simone de Maloussie. — Vous êtes donc descendues de nuit ?... Il n'est pas sept heures, dis-je en la saluant.

— Nous sommes sorties après vous, mais nous avons pris le raccourci... le sentier du chamois ; vous savez ? — elle s'adressait au prince. — C'est raide, mais plus court de moitié. Hélène et Mademoiselle sont là, chez Nasie, la femme du cantonnier, qui va mourir bientôt. Elle a un mal affreux, un cancer à la poitrine. Mademoiselle n'a pas voulu que je reste pendant le pansement, parce que cela me fait mal.

— Elle a eu raison... Je regrette seulement qu'elle ait permis à Mlle Hélène d'assister à ce terrible spectacle.

— C'est qu'il faut être deux... Hélène prépare les linges et la charpie... Du reste, c'est fini, nous pouvons entrer.

Elle nous a précédés dans la cabane où, sur un grabat bien en

ordre et propre, gisait, le visage terreux et livide, la malheureuse que dévore toute vive l'impitoyable monstre attaché à son flanc. L'institutrice près d'elle endormait sur ses bras un pâle baby de douze ou quinze mois, et devant la cheminée, à genoux, la figure tendue vers la flamme, Hélène écumait le pot-au-feu. Elle se leva vivement à notre arrivée, très rouge et déconcertée, et resta devant nous, son écumoire à la main, avec un sourire troublé sur les lèvres. Elle était charmante, dans sa petite robe de toile bien simple avec cette jolie confusion qui la rendait touchante; tu l'aurais aimée ainsi, toi, Ninette, l'amie des pauvres et des malades.

Le prince lui tendit la main : — Nous pardonnez-vous de vous surprendre ainsi dans l'exercice de vos vertus?... C'est, je vous le jure, sans préméditation.

— Oh! mes vertus consistent à apporter ici les secours que Dagmar envoie, voilà tout!

— Nous avons allumé le feu et mis le pot-au-feu, s'écria Simone. C'est moi qui ai épluché tous les légumes. Nous sommes de très bonnes cuisinières, n'est-ce pas, Nasie?

L'enfant dormait; nous sommes sortis tous ensemble, et nous avons repris le chemin de Maloussie. Le prince a proposé d'aller par le raccourci et, malgré quelques représentations de Mademoiselle qui trouvait la pente dure à remonter, cet avis a prévalu, nous nous sommes enfoncés sous les sapins, et nous avons commencé à gravir l'étroit sentier en file indienne, Simone devant, suivie de Taddeo, Hélène venait ensuite, puis Mademoiselle et moi à l'arrière-garde. Mademoiselle, grosse, courte, facilement essoufflée, s'est trouvée bientôt hors d'haleine, et, malgré l'étroitesse du sentier, j'ai dû lui offrir l'appui de mon bras qu'elle a accepté. — N'est-ce pas une promenade un peu longue pour les jeunes filles et pour vous, cette descente de Maloussie à Uxelles? Ne pourriez-vous demander une voiture?

— La distance n'est pas longue, seulement le chemin est rude... Il ne serait pas très facile d'avoir chaque matin une voiture à notre disposition. La question des approvisionnemens n'est pas une petite affaire à la distance où nous sommes des chemins de fer, celle des promenades du soir à cheval ou en voiture a aussi son importance. Nous nous arrangeons de façon à profiter de toutes les occasions qui se présentent pour nous conduire à Uxelles; mais, en ce moment où la pauvre Nasie a besoin d'être soignée tous les jours, il nous faut quelquefois nous contenter de nos jambes... Ce n'est pas un mal, du reste, cela habitue les jeunes filles à se suffire à elles-mêmes et à ne pas compter trop sur les aises que donne la fortune.

— Est-ce que le pessimisme révolutionnaire de frère Ange vous aurait gagnée, Mademoiselle?

— Non... Je tiens pourtant à ne pas laisser mes chères petites élèves oublier qu'elles peuvent d'un jour à l'autre être privées du luxe qui les entoure, et...

— Comment cela?

— Mais, dit-elle en hésitant un peu, je ne crois pas être indiscrète en disant ce que tout le monde sait, que M. Geoffroy de Maloussie n'a pas de fortune, que son château patrimonial a été racheté et réparé par la comtesse Dagmar, qui lui offre ainsi qu'à ses filles une généreuse hospitalité. Mais la comtesse est assez jeune encore pour se remarier, et alors...

— Elle ne manquerait certainement pas de doter magnifiquement ses nièces...

— Qui sait? Hélène, malgré sa douceur, a l'esprit indépendant, Simone est plutôt rebelle... Elles peuvent déplaire, et n'avoir un beau jour à compter que sur elles-mêmes.

— Vous mettez, il me semble, les choses au pire... Peut-être, après tout, est-ce plus prudent.

— Penser aux autres et ne compter que sur soi, c'est ma devise...

— Elle est sage et elle est belle... Pourtant, laissez-moi croire qu'aimant ses nièces comme elle les aime, la comtesse Dagmar ne pourrait de sang-froid les voir tomber dans la gêne...

— Sans doute... C'est par devoir professionnel et sentiment de ma responsabilité que je fais intervenir ces prévisions fâcheuses, Quand on a charge de deux jeunes destinées, il faut pousser le scrupule de la prudence jusqu'à l'excès.

Nous arrivions alors à une petite clairière où nous attendaient assis le prince et les deux sœurs. Quand nous les eûmes rejoints, Taddeo prit congé en annonçant sa visite pour le soir. Je vis par là que sa déception au sujet de Dagmar, motivée ou non, ne lui laissait pas de rancune. Dans la seconde partie de la montée, je pris les devans avec Simone, un peu fatigué, je l'avoue, de la marche lente de l'institutrice. Simone grimpait si lestement que j'avais peine à la suivre. Arrivée à quelques mètres au-dessus de moi, elle s'arrêtait, se retournait, et m'encourageait par des exclamations de compassion ironique.

— C'est beau, la jeunesse! dis-je en la rejoignant.

— Pourquoi beau? c'est commode, et encore la jeunesse ne suffit pas; voyez Émilio! De quoi lui sert-il d'être jeune, pauvre garçon?

— La jeunesse l'aide à supporter son malheur. On a tant de force d'espoir ou d'illusion à son âge!

— Il n'a ni espoir ni illusion, je vous l'assure; il est très malheureux, et sans l'avoir mérité, car il ne voulait pas monter le cheval qui l'a renversé. Dagmar, qui le lui avait donné, a voulu qu'il l'accompagnât à la Marche. Émilio était alors son favori, elle était fière de sa jolie figure, de son élégance, et jouissait de l'admiration qu'excitaient sa hardiesse et sa belle tournure de cavalier. Elle le railla de sa prudence, et lui, par amour-propre, par crainte de paraître poltron, par docilité aussi et par tendresse pour sa marraine, est parti sur Vautour, et le malheur est arrivé.

— Peut-être qu'Émilio, comme tous les artistes, a cédé au désir du succès et de l'applaudissement.

— Il était bien triste cependant quand il est parti... J'étais à la fenêtre, et lui ai crié : « Au revoir ! » Il s'est retourné et a répondu : « Non pas au revoir, Simone, adieu... » Et une fois encore il a répété : « Adieu ! » Depuis, il m'a confié qu'il était presque sûr de ne pas rentrer vivant.

— Il a eu tort de céder, alors... Il y a des cas où il faut savoir résister avec respect à ceux mêmes qu'on aime le plus. Il aurait épargné à sa marraine un bien grand chagrin... Elle dut être désespérée, quand elle le vit renversé...

— Oh ! certainement... seulement, il était trop tard...

— Je crois, mademoiselle Simone, que vous n'êtes pas très juste pour votre tante...

— D'abord, ne la nommez pas ma tante, si vous tenez à lui être agréable... Ce titre majestueux lui déplaît. Elle veut que nous la nommions simplement Dagmar.

— C'est une façon gracieuse, je pense, de rapprocher entre vous les distances.

— Peut-être... N'allez pas vous imaginer surtout que j'aie la moindre envie de me plaindre de Dagmar... Elle a été si bonne pour Hélène et pour moi quand nous étions petites... Vous ne pouvez pas vous figurer comme elle nous a gâtées...

— Cela ne m'étonne nullement... Elle est si bonne...

— Oui... Maintenant pourtant, c'est un peu refroidi...

— Ah! pourquoi?

— Mademoiselle prétend que c'est notre faute... que nous ne sommes pas assez aimables, assez empressées et caressantes... Mais, quand on sent de la distraction, de la froideur, on devient timide, c'est naturel... Au fond, Dagmar nous aimait mieux quand nous étions enfans, qu'elle pouvait disposer de nous à son gré... Elle déteste qu'on pense par soi-même, qu'on ait ses idées à soi...

— Seriez-vous une petite raisonneuse, mademoiselle Simone?

— Peut-être un peu... C'est assez dur de se mettre la tête dans un éteignoir de peur de voir, d'entendre et d'être tentée de juger. D'ailleurs, le silence déplaît parfois autant que les paroles...

— C'est qu'il y a en effet des silences fort désobligeans.

— Oh! oh!... Je vois que votre parti est pris d'approuver en tout Dagmar... Il est difficile pourtant de dire *amen* à toutes choses et de crier : Bravo! parfait! admirable! quand au contraire on pense : Voilà qui n'est pas juste... Que feriez-vous dans ce cas-là, monsieur le directeur des consciences?

— Si j'étais une jeune demoiselle de votre âge, je penserais que ma raison est sans doute moins éclairée que celle de la comtesse Dagmar, et je suspendrais mon jugement.

— Même si c'est le cœur qui juge? a demandé une douce voix derrière nous. — C'était Hélène qui nous avait rejoints et venait nous prier d'attendre l'institutrice avant de rentrer au château.

— Surtout dans ce cas-là, Mademoiselle, ai-je répondu en souriant. Il faut souvent se défier de son cœur.

— A quoi se fier alors?

Simone a haussé les épaules :

— N'essaie pas de discuter avec lui, il est tout à la comtesse Dagmar... il en perd même sa logique...

Sa mauvaise humeur m'a fait rire :

— Prouvez-moi cela, mademoiselle Simone...

— Oh! ce n'est pas difficile... Vous avez dit tout à l'heure à propos d'Émilio qu'il y a des circonstances où il faut savoir résister, vous déclarez maintenant le contraire, qu'il faut se soumettre sans répliquer, se défier de sa raison, de son jugement, de son cœur, de tout enfin... Qu'avez-vous à répondre?

— Rien... Je suis battu...

— A la bonne heure... Votre aveu me désarme... Mais peut-être ne feriez-vous pas mal de vous appliquer à vous-même vos sages préceptes et de vous défier de votre cœur.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît? Je voudrais bien savoir ce que vous savez de mon cœur, Mademoiselle, et ce qu'il vous a fait.

— Oh! à moi, pas le plus petit mal, je vous en réponds, mais...

— Simone, tu vas trop loin, s'est écriée Hélène, — ce qui n'a pas empêché l'audacieuse petite fille de continuer imperturbablement :

— Je sais ce que je dis... Émilio est très observateur, et il m'a dit hier, parlant de vous : « En voilà un qui va se brûler à la chandelle comme les autres... grand bien lui fasse! »

Hélène, très rouge, a grondé sa sœur.

— Oh! tant pis, je veux m'amuser... D'ailleurs, je lui rends service, à M. Jacques... je le préviens.

Elle s'est sauvée en riant et bondissant comme un léger chevreau.

— A quel propos, ai-je dit à Hélène, ce jeune Émilio se mêle-t-il de mes affaires ?

Elle a répondu avec embarras :

— Mon Dieu!... Émilio n'est pas méchant, mais il adore sa marraine et se montre facilement jaloux...

— Je ne donne, il me semble, aucun prétexte à sa jalousie.

— Cependant Dagmar vous témoigne une bienveillance marquée. Émilio souffre de n'être plus l'objet d'une prédilection presque exclusive...

— C'est, il me semble, beaucoup de prétention?

— Il est très à plaindre, Monsieur. Il ne se rend pas compte qu'il a grandi, que bien des choses ont dû changer, quand il est devenu un jeune homme... bien des privilèges sans conséquences avec un enfant lui ont été peu à peu retirés, et comme, malheureusement, ce changement a coïncidé avec son accident... il l'attribue, fort injustement, à la répugnance qu'inspire son infirmité... Il s'aigrit... et perd la bonne humeur et la gaîté qui plaisaient tant en lui... Je vous assure qu'il faut le plaindre.

A l'heure du déjeuner, Émilio s'est trouvé absent, et comme c'est la première fois que cela lui arrive, on s'est inquiété. Il est certain qu'un accident est toujours à craindre dans un pays coupé de torrens et de précipices pour un garçon si peu sûr de ses mouvemens. On a envoyé des gens à sa recherche dans plusieurs directions, ils ne sont pas encore revenus. Le concierge l'a vu, dit-il, monter ce matin dans le fourgon aux provisions avec sa boîte à peinture. Peut-être s'est-il attardé près de la dame à falbalas que j'ai rencontrée le jour de mon arrivée et qui n'est autre, bien certainement, que sa sœur, l'Héloïse dont la comtesse ne veut pas que le nom soit prononcé devant elle. Je ne puis m'empêcher de penser à ces mots sinistres qu'il disait d'une voix si sombre : « Je te le dis, il arrivera un malheur! » Mais, je n'ai osé faire part de mes craintes à personne pour ne pas trahir son secret et indisposer contre lui sa marraine.

Jacques Keller à Ninette Keller.

Émilio est revenu assez tard dans l'après-midi, hier, alors que l'on se disposait à faire appel aux gens du voisinage pour une

battue générale. Il s'est excusé sur ce qu'il avait manqué le retour du fourgon et, ne pouvant rentrer à pied, avait dû se mettre en quête d'une voiture qui le rapatriât. C'est un étranger, dit-il, qui l'a ramené; cela a paru bizarre. Il passe peu d'étrangers en ce hameau perdu d'Uxelles. La comtesse était mécontente. « Que voulez-vous? s'est écrié frère Ange, empressé de tirer parti de tout pour le mal, il s'est gâté au contact de vos amis, égoïstes et fainéans, qui ne songent qu'à satisfaire leurs caprices... Vous-même, Madame, avez encouru une grosse responsabilité dans le changement qui s'est opéré, qui s'opère encore chaque jour en ce garçon. Vos bontés l'ont grisé... c'était un charmant enfant, craintif et docile, quand vous l'avez pris chez le père Galbaut; il promettait de devenir un honnête homme, dont l'ambition se serait haussée tout au plus à se faire instituteur ou curé... Maintenant, monsieur tranche du fils de famille et fait ses cent mille volontés sans le moindre souci de vous déplaire... Sa sœur, de même...

— Ne parlez pas de cette fille, s'est écriée Dagmar. Vous savez que toute allusion à cette créature me fait un mal affreux.

— Et très justement, a ajouté M. de Maloussie. Dagmar peut se tromper, je l'en ai plus d'une fois avertie, en prenant à sa charge de pauvres enfans et les élevant au-dessus de leur classe... C'est une imprudence... une noble imprudence, qui part d'une âme généreuse et mériterait une autre récompense qu'une basse ingratitude.

— Ne parlons pas d'Héloïse, si cela vous déplaît, a repris frère Ange... L'occasion cependant m'en semblait opportune, au moment où cette belle égarée revient au pays...

— Elle revient? Elle a cette audace ?...

— Parfaitement, mais pour peu de temps, je crois... Le cocher, qui est allé à la gare ce matin, a causé avec elle... Elle lui a fait des questions sur le pays, les gens qu'elle a connus autrefois. Je ne doute pas que ce soit près d'elle qu'Émilio a passé son temps, tandis que nous le cherchions, tout prêts déjà à le pleurer.

— Que vient-elle faire ici ?... Ses parens n'oseraient la recevoir, après le scandale de sa conduite.

— Apparemment ils l'ont reçue, au contraire, car elle est revenue depuis quelques semaines déjà. De quoi vous étonnez-vous? Si elle a eu l'habileté ou la sagesse de se montrer généreuse envers eux, ils lui auront de grand cœur pardonné. Le crime irrémissible d'Héloïse à leurs yeux c'était avant tout d'avoir tari, en vous déplaisant, la source de vos libéralités. Si elle se tire d'affaire, si surtout elle leur vient en aide quelque peu, ils ne la

chicaneront pas trop sur ses procédés et sa conduite. Ne vous scandalisez pas. Ils sont pauvres, Madame, et n'est-ce pas après tout la morale du monde, de votre monde et de tous les autres, que le succès fait passer l'infamie?

Elle s'est récriée avec indignation : — C'est moins la conduite d'Héloïse qui me l'a rendue odieuse, que la bassesse de son âme. J'aurais pu lui pardonner le mal qu'elle m'a fait, mais je ne puis supporter la vue d'une laideur morale...

— Ma sœur a l'âme impartiale et sévère d'un justicier, a dit le comte du ton le plus convaincu. Son cœur est trop haut pour obéir jamais à un sentiment de rancune personnelle.

La comtesse a accepté la louange que sans doute elle trouve méritée. Après un silence elle a demandé si quelqu'un avant ce jour avait eu connaissance de l'arrivée d'Héloïse dans le pays.

N'étant pas directement interpellé, je n'ai pas cru devoir répondre. Lætitia, d'une voix basse, mais ferme, a dit : — Je le savais.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

— Parce qu'il vous déplaît d'entendre parler d'elle.

— Et tu savais qu'Émilio l'a revue?

— Oui... il l'a revue.

— Ainsi, vous vous entendez pour me tromper. A qui me fier? Toi aussi... toi aussi!... Je croyais pouvoir compter sur toi, et voilà que tu me trahis... comme les autres.

D'une voix tremblante Lætitia a répondu : — Je ne trahis personne... Je n'ai pas voulu dénoncer Émilio.

— Tu me l'as préféré, soit! Je te croyais mon amie... Je sais à quoi m'en tenir maintenant.

Lætitia a gardé le silence, mais ses lèvres et ses mains tremblaient violemment; au bout d'un instant elle est sortie du salon.

Frère Ange s'est alors adressé à moi à sa façon brusque et gouailleuse : — Croyez-vous à l'amitié, vous, monsieur le Parisien, entre personnes de rang et de condition différens, entre le riche et le pauvre, entre le protecteur et l'obligé? Est-ce possible?

— Oui, à la condition qu'il y ait des deux parts une égale grandeur d'âme.

— Ah! fort bien. Une égale grandeur d'âme... rien que cela? En avez-vous souvent rencontré dans votre vie, de la grandeur d'âme? Chez les pauvres... les vrais pauvres, ceux que le frottement avec les riches n'a pas corrompus, passe encore, cela se

trouve. Il y en a de stoïques, qui deviennent magnanimes par la pitié, par le dévouement. Quant aux riches, aux puissans... n'attendez rien d'eux, que l'égoïsme, un monstrueux, effroyable et criminel égoïsme... J'excepte, bien entendu, les personnes de cette famille, qui est une admirable et rare exception...

— A la bonne heure! dit en riant Geoffroy, il n'était que temps d'introduire cette exception. J'étais prêt déjà à vous demander raison.

— Mes sentimens sont assez connus pour vous épargner cette peine, mon cher Geoffroy. Il est bien entendu que nous sommes tous ici de prodigieuses exceptions... Depuis notre belle souveraine jusqu'à Émilio, dont la reconnaissance a un caractère assez particulier... et exceptionnel, ainsi qu'on en peut juger aujourd'hui à sa conduite...

Cet homme, frère Ange, est un des êtres les plus antipathiques que j'aie connus : il me représente de plus en plus un de ces personnages cyniques que les rois attachaient à leur cour pour s'en divertir et qui mêlaient parfois à leurs bouffonneries d'âpres vérités : comme eux, il amuse par une grosse verve brutale qui n'épargne rien ni personne, et dont la forme inconvenante, souvent grossière, semble piquante par le contraste avec la société polie où elle se produit ; comme eux, il est aigri de jalousie contre tout ce qui le dépasse et ne peut pardonner à l'humanité d'en être resté un spécimen médiocre et raté. Sa nullité l'écrase, sa position dépendante l'humilie, il s'en venge par le dénigrement et l'injure. Fort ignorant à ce qu'il m'a paru, il a des prétentions à la science abstruse et appuie ses prétentions de je ne sais quels documens invraisemblables puisés dans des ouvrages de rebut, justement oubliés ou méprisés par la science moderne. Avec tout cela, il a parfois des vues justes, quand il s'abandonne sans arrière-pensée à une certaine finesse savoyarde, — il est de ce beau pays de Savoie, — qui le guide mieux que ses envies et ses haines ; mais il a raison d'une si désagréable manière, si tranchante et insolente, qu'il trouve moyen de ranger contre lui ceux mêmes qui seraient de son avis sur le fond. Avec le comte de Maloussie et sa sœur, il sait envelopper ses conseils ou ses critiques de si prodigieuses flatteries qu'il les fait souvent admettre, et, en cela, il peut leur être parfois utile. C'est un problème pour moi de comprendre comment la fière, l'intelligente Dagmar accepte un encens si vulgaire jeté à mains pleines et si lourdes. L'habitude, sans doute, le lui a rendu naturel.

Frère Ange, de son vrai nom Victor Robinet, a adopté une tactique fort adroite : il s'autorise des doctrines les plus radicales

pour cribler d'épigrammes, souvent même de grossières injures, les classes élevées de la société, les aristocraties de l'intelligence aussi bien que celles de la naissance et de la fortune, et en même temps il a su persuader au comte et à la comtesse de Maloussie qu'ils sont des êtres à part, absolument distincts de la misérable espèce humaine, et qu'ils échappent par suite à son impitoyable verdict : il peut satisfaire ainsi sa malignité naturelle, même à leurs dépens, sans qu'ils s'en doutent. Ses malédictions et ses outrages leur semblent toujours passer bien loin au-dessous de la région privilégiée où planent leurs âmes d'exception. Et lui s'en donne à cœur joie de flageller ses amis de sa cinglante satire, sous couleur de ne s'attaquer qu'à de basses natures inférieures. C'est un spectacle curieux et instructif.

Jacques Keller à Ninette Keller.

Je te trouve sévère pour ma belle comtesse, et je m'accuse de ne savoir pas lui rendre mieux justice, dans mes lettres où j'inscris au jour le jour mes impressions, sans me préoccuper de les mettre d'accord, avec l'unique souci de te faire vivre de ma vie en toute sincérité et simplicité, quitte à me contredire quelquefois et à désavouer le lendemain le jugement de la veille. Connaît-on jamais à fond ceux que l'on connaît le mieux? A plus forte raison, des êtres raffinés et compliqués tels que la comtesse de Maloussie, dont les défauts et l'invincible charme tour à tour choquent ou attirent presque également. « Grande dame ennuyée que tente le rôle de divinité bienfaisante et qui ne réussit qu'à faire des malheureux. »

Tout de même le jugement est un peu dur, encore qu'il y ait une part de vérité. Elle aime à protéger, à faire sentir la supériorité de son âme attestée par ses bienfaits, et ses tentatives ne tournent par toujours pour le mieux. Est-ce sa faute ou celle de ses protégés? C'est ce que je ne saurais dire. Tirer de la misère et de l'ignorance ceux que la destinée condamnait à y végéter, comme Émilio et sa sœur, comme Lætitia, les initier aux plaisirs délicats de l'intelligence et de l'art en même temps qu'aux jouissances du luxe, ce peut être une imprudence; tout de même on ne peut nier que ce soit une inspiration généreuse et noble. Et l'adoption de ses jeunes nièces, y vois-tu quelque chose à reprendre? Et son indulgence envers ce maussade compagnon, frère Ange, le vieux précepteur de son frère, n'est-ce pas charmant de sa part? Et sa grâce souveraine et doucement flatteuse envers ton très humble serviteur et frère, cela ne vaut-il rien à tes yeux? Pour

moi, je suis sous le charme, je l'avoue, et ne crains qu'une chose, c'est que le charme se brise. Ne travaille donc pas contre moi, petite sœur. Laisse-moi être jeune enfin, et me livrer sans calcul à l'illusion de la jeunesse; je ne suis pas amoureux, mais, quand je le serais, où serait le mal? Elle est veuve, indépendante; je suis libre, ma passion n'offenserait personne. Elle serait sans espoir, je le sais, ta clairvoyance sur ce point n'est pas plus grande que la mienne, qu'importe? J'aurais connu des joies que beaucoup ignorent et, plus tard, quand le cercle de la vie aride et obscure se serait refermé sur moi, je me retournerais vers ces beaux jours passés pour en respirer le parfum inoubliable de printemps et d'amour. Y a-t-il là de quoi s'épouvanter? Me prends-tu pour un héros de tragédie? Je ne crois pas, sache-le bien, à ces grandes tourmentes du cœur célébrées par les romans et les poèmes... Mais, je te le répète, il ne s'agit pas d'amour entre nous; au fait, je ne sais pas trop de quoi il s'agit et ne me soucie pas de le savoir. Je subis le charme, et le charme est doux; il y a une magie dans son regard qui fait qu'on n'en peut détacher le sien; il y a une grâce ensorcelante dans ses rares sourires, si rares qu'on les compte comme des joyaux de prix et qu'ils font date dans l'existence. Il y a un vertige qui vous entraîne dans ces belles envolées d'âme vers des hauteurs inaccessibles, dans cette fierté immaculée qui semble planer au-dessus des faiblesses humaines et qui rend plus piquante une sorte de coquetterie enjôleuse et inconsciente, — je la crois inconsciente, — qui vous prend par le côté faible et peu à peu vous réduit en servitude... Le côté faible, chez la plupart des hommes, il faut bien l'avouer, c'est la vanité... Eh bien! oui, ma vanité est flattée, doucement, habilement caressée, non point par de fades louanges ni un enthousiasme démesuré, c'est par la confiance qu'elle me témoigne, par le plaisir qu'elle prend à s'entretenir avec moi... Si tu réfléchis au peu que je suis et à ce qu'elle est, à sa beauté, à son intelligence, tu avoueras qu'il y a, dans la partialité qu'elle me témoigne, de quoi tourner un peu la tête au plus modeste. Mais, la vanité! c'est, si j'ose dire, une passion maigre, de complexion plutôt anémique... Ainsi, ne t'inquiète pas... la chaîne est fragile et peut rompre au premier choc...

P. Caro.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LE CARACTÈRE

ET L'INTELLIGENCE

Nous avons un caractère inné et un caractère acquis. Le premier, qui tient à notre tempérament et à notre constitution, n'est guère que notre organisme vu par le dedans. Pourquoi tel homme est-il naturellement actif, l'autre indolent? l'un irritable, l'autre inerte? Pourquoi la pensée du pouvoir, qui enivre un Cromwell, laisse-t-elle froid un Newton? La dernière raison de nos sentimens naturels est la conformation générale de notre corps, jointe à la constitution particulière de ses divers organes, surtout du cerveau. *Mens agitat molem*, a dit le poète; on lui a répondu qu'il est encore plus vrai de dire : *Mens agitatur mole.*

Le fond natif de notre caractère, se trouvant ainsi au delà de notre conscience, ne peut être connu de nous directement. C'est pour cette raison, non pour les raisons mystiques invoquées par Schopenhauer et M. de Hartmann, que notre naturel est inconscient, qu'il est presque impossible de le déterminer, sinon par l'expérience, en se voyant agir comme on verrait agir une autre personne. Il y a des momens où, muets et immobiles, nous le regardons faire, cet autre, cet inconnu, qui est nous cependant, notre moi organique et primitif : c'est d'abord dans la surprise des émotions vives, où le temps de la réflexion ne nous est pas laissé, où la réaction est produite avant même que nous n'en soyons informés; c'est encore dans certains momens de crise où la stupeur morale succède à des émotions trop fortes, où la volonté est comme

anéantie, l'intelligence indifférente, où enfin, n'ayant plus aucun désir, nous sommes tout étonnés de nous voir agir encore : cette fois, on se regarde comme un étranger et, qui plus est, un étranger insoupçonné. Nous finissons cependant, à force de vivre, par nous faire une idée de nous-même; mais le moi ainsi connu n'est encore, le plus souvent, qu'un moi imaginé et construit au moyen de nos souvenirs : c'est un fantôme de notre vie passée. Notre *réflexion* sur nous-même est alors, en réalité, une imagination à la recherche de nous-même. Et cette imagination, à son tour, n'est qu'une renaissance de sensations confuses et d'impressions confuses où vient se résumer notre vie passée, comme en un rêve de nous-même. Le précepte socratique : — Connais-toi, — c'est pour chacun de nous ce qu'il y a de plus difficile à réaliser. La source ne peut jamais se voir elle-même tout entière aux rayons du soleil, qui seuls cependant la rendent visible; elle ne peut apercevoir que le flot du moment qui s'écoule et ne l'épuise pas.

Les fatalistes de toutes sortes, qu'ils fussent métaphysiciens, psychologues ou physiologistes, n'ont vu que ce côté inné et obscur de notre nature, legs de nos ancêtres; ils se sont figuré le caractère tout entier comme quelque chose de donné avec la naissance, qui n'aurait plus ensuite qu'à se développer. Pour Spinoza, le caractère est un théorème dont le milieu extérieur fait sortir les conséquences avec une nécessité mathématique. Schopenhauer, lui aussi, admet un « caractère intelligible », qu'aucune leçon de la morale ou de l'expérience ne peut modifier. Taine attribue à nos facultés maîtresses une action aussi inéluctable que les conséquences logiques d'une définition. Selon M. Ribot aussi, tout vrai caractère étant inné, les Vincent de Paul comme les Bonaparte ne font que développer dans la vie l'espèce de prédestination physiologique apportée en naissant : « Les caractères vrais ne changent pas. »

Sans méconnaître tout ce que ces théories peuvent renfermer d'exact, nous croyons qu'elles ont un tort commun : elles assimilent l'évolution des êtres intelligens à celle des mécanismes régis par l'aveugle géométrie, des organismes régis par l'aveugle physiologie. Or il y a dans le caractère humain un élément d'ordre supérieur, nouveau et original : la conscience. Dans l'étude qu'on va lire, c'est le pouvoir de réaction inhérent à l'intelligence que nous voulons surtout opposer au fatalisme décourageant de Spinoza, de Schopenhauer, de Taine et de leurs successeurs. Nous montrerons d'abord que l'intelligence ne doit pas être exclue des facteurs primordiaux du caractère; qu'elle est au contraire un des élémens qui le distinguent le mieux du tempérament; qu'elle doit, par conséquent, entrer en ligne de compte dans la classifi-

cation des divers types. Nous rechercherons ensuite son influence sur chacun des trois principaux types de caractères : les sensitifs, les intellectuels et les volontaires.

I

Toutes les fatalités héréditaires de constitution et de tempérament, qu'on nous représente comme notre caractère propre, le sont-elles réellement? — Elles constituent bien plutôt en nous la part d'autrui, car elles représentent le caractère de notre famille, de notre nation, de notre race et de notre sexe, la marque reçue par nous du dehors, non celle que nous nous imprimons à nous-mêmes. « Le caractère, a-t-on dit, c'est le moi en tant qu'il réagit. » Sans doute, mais le vrai moi c'est celui qui se connaît et connaît son action : notre vrai caractère est donc dans la prise de conscience et de direction de nos tendances naturelles. Quelque difficile que soit cette conquête de soi, elle n'est pas impossible. Rachel de Varnhagen, par exemple, le docteur Johnson, Henriette Martineau, étaient nés avec un tempérament mélancolique; ils étaient de ces attristés qui voudraient fuir le battement incessant de la vie et dire à leur cœur : Endors-toi! Mais, par leur intelligence et leur volonté, ils firent une noble tentative pour triompher de leur tendance organique au découragement, et ils arrivèrent à vaincre cet ennemi caché de la paix intérieure. A la mélancolie de tempérament ils ont opposé la sérénité de caractère.

Aussi n'est-ce pas à la vie inconsciente que se réfèrent nos jugemens et s'adressent nos affections. Aimons-nous une personne parce qu'elle est vive ou lente, molle ou active, forte ou faible? Non : ce sont là des diversités de tempérament qui ne constituent pas sa vraie individualité. Les aptitudes mêmes apportées en naissant ne font que prédisposer notre affection. Ce qui l'entraîne (quand elle est de nature morale, non une simple inclination physique), c'est le véritable caractère de la personne, sa vie consciente et volontaire, la manière dont elle réagit sur sa nature par son intelligence et sa volonté. Ce n'est pas le mécanisme ou l'organisme inconsciens que nous pouvons aimer, c'est l'être conscient qui pense, sent et veut, en un mot qui aime. Le vrai fond du caractère, pourrait-on dire, c'est surtout notre manière d'aimer.

On objectera qu'il est des intellectuels qui n'aiment pas grand'chose, mais qui comprennent si bien! Ce ne seront pas des poètes, assurément, mais des penseurs parfois, ou des savans.

Ceux-là, nous qui passons à côté d'eux en les regardant et en les écoutant, leur donnerons-nous si peu que ce soit de notre cœur, dont ils n'ont cure? Nous nous contenterons d'admirer leur force intellectuelle, la puissance de leur esprit tourné tout entier vers la tâche, scientifique ou autre, qu'ils ont seule comprise; il y a une sorte d'estime froide, une déférence indifférente qui tient sa place, à côté des sentimens de sympathie et d'affection, dans les rapports des caractères les uns avec les autres, ou, si on aime mieux, des passans et promeneurs qui se coudoient en ce monde.

A cette objection nous répondrons qu'elle nous apporte une preuve nouvelle. Pourquoi n'aimons-nous pas les intelligences froides, tout absorbées dans la vision ou la recherche des vérités purement scientifiques? C'est que nous n'aimons pas leur manière d'aimer. Ce qu'elles aiment — les abstractions de la science ou les faits du monde extérieur — ne saurait nous toucher autant que tout ce qui appartient au monde moral et social. Encore avons-nous tort de ne pas aimer un savant pour son amour de la science, fût-ce la plus abstraite géométrie ou mécanique, et pour son ardeur à chercher la vérité. Dis-moi ce que tu aimes, et je te dirai ce que j'aime en toi. Au fond, l'intellectuel qui semble le plus indifférent ne l'est pas : si rien ne l'intéressait, il ne comprendrait rien.

Dans une étude sur les caractères qui a paru des plus approfondies (1), M. Ribot nous dit que ce qui est fondamental en nous, ce sont les tendances, impulsions, désirs, sentimens, « tout cela et rien que cela. » — Soit, mais les tendances, impulsions, désirs et sentimens supposent des objets auxquels ils s'appliquent et qui ne peuvent être connus que par l'intelligence. Nos impulsions aveugles et nos goûts instinctifs tiennent à notre tempérament; nos amours, à notre caractère.

— Mais, objecte encore le savant et pénétrant psychologue, le caractère exprime l'individu dans ce qu'il a de plus intime : il ne peut donc se composer que d'élémens essentiellement subjectifs; et ce n'est pas dans l'intelligence qu'il faut les chercher, puisque son évolution ascendante des sensations aux perceptions, aux images, aux concepts, tend de plus en plus vers l'impersonnel. — Qu'importe que l'intelligence se représente de plus en plus à elle-même l'impersonnel, si cette représentation est toujours un acte personnel, si même elle est une élévation à un degré toujours plus haut d'une force éminemment personnelle? L'homme est, par nature, un être fait pour monter : sa perfectibilité intellectuelle, avec le pouvoir qu'il a de s'universaliser et

(1) *Revue philosophique*, 1893.

d'aimer l'universel, est précisément un de ses traits les plus caractéristiques. Un Laplace cesse-t-il d'être Laplace parce qu'il se représente dans leur ensemble les mouvemens du monde entier?

En outre, on oublie trop que l'intelligence n'est pas seulement une faculté tout extérieure : ce qui en fait le fond, c'est la conscience, et la conscience est tournée vers le dedans, non plus vers le dehors. Prendre conscience de sa constitution et de son tempérament, c'est déjà les transformer en « caractère », puisque cette conscience est une réduction à l'unité du *moi* de toutes les tendances et impulsions éparses dans l'organisme. Concevoir son moi, c'est déjà le poser et l'affirmer en face du dehors, c'est, du même coup, se « caractériser » soi-même. Enfin, on raisonne toujours dans la vieille hypothèse de la conscience-éclairage, des idées-reflets, et on s'imagine que la réflexion sur soi n'est qu'une lumière surajoutée, sans efficace et sans conséquence pratique. — Auparavant, dit-on, l'organisme ne se voyait pas fonctionner; maintenant il se voit, et c'est tout. — Théorie inexacte, fondée sur une comparaison contestable. Pour l'être qui dit moi, la conscience devient aussitôt un facteur de sa propre évolution : dire *moi*, ce n'est pas simplement « constater », c'est commencer à réagir, c'est se faire centre d'attraction, c'est imprimer une unité de direction à ce qui était d'abord épars et sans lien intime ; c'est poser sa personnalité et, dans une inévitable antithèse, poser la personnalité des autres ; c'est, mystère inexplicable, par un seul et même acte, entrer en soi et sortir de soi, puisque la pensée ne peut se connaître sans connaître autre chose, ni connaître autre chose sans se connaître elle-même. Si donc vous faites abstraction de la pensée et de la conscience quand il s'agit de l'homme, vous mettez de côté la marque propre de l'homme et du caractère humain.

Selon M. Ribot, du nombre des vrais caractères il faut exclure les naturels sans forme fixe, les hommes « amorphes » et « instables » : leur « plasticité » indique l'absence même de caractère. — Il y a, répondrons-nous, au-dessus des naturels passifs qui prennent indifféremment toutes formes, des naturels actifs dont la perfectibilité n'indique nullement une « absence de caractère ». C'est que, chez eux, la plasticité vient surtout de l'intelligence, qui est faite pour se perfectionner sans cesse. On n'est point amorphe et sans forme propre parce qu'on a le pouvoir de se donner à soi-même des formes toujours supérieures. On n'est point « instable » parce qu'on a assez d'énergie et de vitalité intellectuelle pour s'élever sans cesse à de nouveaux horizons : celui qui gravit les plus hautes montagnes ne prouve pas par là qu'il n'ait ni bon pied ni bon œil. S'il est vrai qu'il existe des intelligences passives

qui ne sont que des miroirs, il en existe aussi d'actives, qui sont des foyers de lumière.

En vain donc on nous répétera que le vrai caractère est tout inné; si précisément, parmi ce qui est inné, se trouve la force intellectuelle nécessaire pour s'élever toujours au-dessus de soi, pour arriver à vivre de la vie des autres et à les faire vivre de sa vie, il en résultera que le caractère acquis, quand il l'a été par l'individu même, quand il est le produit de sa propre conscience, mérite excellemment de s'appeler son caractère. Notre vraie nature n'est pas « invariable et tout d'une pièce ». Le psychologue n'a point affaire à des animaux esclaves de leur immuable instinct, mais à des hommes pourvus d'une conscience toujours en mouvement et en progrès.

Pour opposer l'intelligence au caractère, on a invoqué encore ce fait que le développement de l'une entraîne souvent l'atrophie de l'autre, ce qui, dit M. Ribot, établit clairement « leur indépendance ». Mais ne nous laissons pas abuser par ce mot de caractère, qui tantôt désigne l'énergie particulière de la volonté, tantôt la marque générale de l'individu, quelle qu'elle soit. Un homme intelligent, ou encore un homme sensitif, qui n'a pas de caractère, n'en a pas moins un caractère. Une volonté faible, jointe à une intelligence puissante ou à une sensibilité intense, est typique comme une volonté forte. M. Ribot cite Kant, Newton, Gauss, qui, confinés dans la spéculation pure, réduisaient leur vie à une routine monotone, d'où l'émotion, la passion, l'imprévu dans l'action, étaient exclus autant que possible; mais en quoi est-il indispensable, pour avoir un caractère, d'être agité, passionné, d'agir contre toute prévision? Parce que Kant faisait chaque jour à la même heure sa promenade sous les arbres de Kœnigsberg, manquait-il de sensibilité, lui qui, en apprenant la Révolution française, s'écriait, les larmes aux yeux : « Je puis dire maintenant comme Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine?* » Manquait-il de volonté, lui qui passa sa vie à chercher les fondemens de la plus haute morale et qui jamais, ni dans les grandes choses, ni dans les petites, ne s'écarta des règles qu'il s'était imposées? Lui qui, par exemple, unissant au plus profond sens religieux le mépris de toute superstition étroite, et estimant que chaque homme doit être à lui-même son législateur, son juge, son prêtre, ne franchit jamais une seule fois, dans les cérémonies solennelles, la porte du temple où entraient processionnellement ses collègues de l'Université.

Il y a sans doute une direction de l'intelligence qui, sous certaines conditions, peut atrophier en partie le caractère; c'est celle qui nous absorbe dans les objets extérieurs et nous distrait pour

ainsi dire de nous-mêmes; mais il y a aussi une direction de l'intelligence (et c'est la vraie) qui fortifie, qui même produit le caractère : c'est la réflexion de la conscience, c'est l'intelligence intérieure, première condition de toute moralité.

Pour pénétrer plus avant dans cette importante question des élémens primordiaux du caractère, il faut examiner s'il est vrai que l'intelligence ne soit qu'une faculté adventice et surajoutée. À la physiologie et à la psychologie de répondre. Or, au point de vue de ces deux sciences, la théorie de Schopenhauer et de M. Ribot nous semble inexacte. Pour la physiologie, les « fonctions de relation » sont caractéristiques et même dominatrices : on ne peut donc exclure des facteurs primitifs du caractère la fonction intellectuelle, qui nous met en relation avec le monde extérieur et même intérieur. Quand il s'agit de l'homme surtout, la physiologie ne saurait faire abstraction de ce qui constitue avant tout l'homme même, à savoir la supériorité du cerveau; or, si le tempérament est surtout lié à la structure et au fonctionnement général du système nerveux, le caractère proprement dit est lié surtout à la structure et au fonctionnement du cerveau, organe de l'intelligence.

Passons maintenant au point de vue psychologique; nous reconnaîtrons que, même à son état le plus élémentaire, la fonction mentale enveloppe déjà un élément intellectuel, — à savoir la sensation proprement dite, abstraction faite du « ton » agréable ou pénible qui en est inséparable. Dans toute sensation, en effet, il n'y a pas seulement plaisir ou peine, il y a le *discernement* spontané d'un changement intérieur ayant sa qualité propre, sa nuance particulière; voir n'est pas entendre ni toucher, et cela, indépendamment du plaisir ou de la peine que peuvent causer les sensations du tact, de l'ouïe ou de la vue. Même dans le domaine de la jouissance ou de la souffrance, encore faut-il que l'être discerne l'une de l'autre pour pouvoir *préférer* l'une à l'autre. Toute préférence enveloppe donc un discernement, de même que tout discernement aboutit à une préférence; et si la préférence est le germe de la volonté, le discernement est le germe de l'intelligence. Il est très vrai qu'à l'origine c'est le côté affectif, plaisir ou peine, qui l'emporte dans la sensation. Si une amibe éprouve un changement de température, il est probable qu'elle en jouit ou souffre; de même si elle subit une pression extérieure; de même encore si ses fluides internes lui apportent une nourriture suffisante ou insuffisante. Mais les psychologues se sont demandé avec raison si l'amibe elle-même ne discernait pas la pression extérieure de la nutrition intérieure, ou encore le chaud du froid. En tous cas, elle a des préférences visibles pour telle température, tel fluide nutritif, telle

pression; et ces préférences ne vont pas sans un discernement de différences qualitatives. Or ce discernement est déjà de la *sensation*, non pas seulement une affection agréable ou pénible. Ainsi, chez l'amibe elle-même, il y a un élément d'intelligence fondamental et non surajouté.

Outre le discernement des qualités, on trouve encore, même chez les êtres très primitifs, le discernement de cette relation essentielle qui est l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur. Rappelons que le rhizopode ne retire pas son pseudopode si c'est un autre pseudopode de la même colonie qui le touche, mais il le retire aussitôt si c'est un pseudopode étranger. Voilà déjà la distinction vague du dehors et du dedans. Placez une actinie au milieu du jet bouillonnant qui alimente le bec d'un aquarium : elle s'accoutumera vite à être rudement frappée par le courant et y déploiera en paix ses tentacules; mais si vous la touchez, même délicatement, avec une baguette, elle les retirera aussitôt : elle distingue donc parfaitement le contact du liquide et le contact léger d'un solide, surtout d'un solide étranger à son milieu. M. Romanes (1) a eu raison de dire que c'est là le premier et obscur rudiment de l'intelligence, que le raisonnement le plus élevé est encore un discernement, accompagné d'un choix parallèle, entre des excitations devenues très délicates.

L'intelligence a donc été présente aussitôt qu'il y a eu des rapports vitaux plus ou moins consciens, et elle s'est compliquée dans une proportion exactement correspondante à la complexité de ces rapports vitaux révélés par la sensation. A mesure qu'on monte les degrés de l'échelle, la vie de relation augmente, et avec elle l'intelligence, qui devient de plus en plus consciente de soi. Au reste, comment n'en serait-il pas ainsi? Point d'animal qui puisse vivre ailleurs que dans un milieu qu'il s'efforce d'adapter à ses besoins, et parmi d'autres animaux qui lui sont utiles ou nuisibles. De là, pour lui, l'absolue nécessité de sensations *instructives* et non pas seulement *affectives;* de là aussi la nécessité d'inductions plus ou moins rudimentaires, en un mot d'un discernement qui, peu à peu, deviendra raisonnement. La théorie des psychologues qui considèrent l'intelligence comme superficielle est donc superficielle elle-même. Que Schopenhauer nous répète : « C'est la volonté qui fait le fond de l'être; l'intelligence en est la partie tournée vers le dehors, vers les objets, et non pas vers le sujet », il aura raison jusque-là; mais qu'il est difficile d'exprimer une vérité sans faire un tort apparent à quelque autre vérité! Nous en avons un exemple dans les diatribes de Scho-

(1) *L'Évolution mentale chez les animaux*, Alcan, 1890.

penhauer contre l'intelligence. Que serait la volonté même sans la « représentation » ? qu'aurait-elle à vouloir de déterminé si elle était toute renfermée en soi au lieu de s'appliquer à tel ou tel objet? On ne peut vouloir à vide; on ne peut agir sans discerner plus ou moins nettement le terme de son action, sans prendre un point d'appui dans ce monde des objets qui est proprement le monde de l'intelligence.

Le darwinisme nous en apporte une dernière preuve. Dans la « lutte pour la vie », l'intelligence est apparue comme une condition de supériorité : aussi la voyons-nous se développer de plus en plus. Inutile, elle fût restée embryonnaire. Comment donc négliger, parmi les caractéristiques d'un être, le degré, la forme, la direction dominante de son intelligence, c'est-à-dire du pouvoir qu'il a de s'adapter sciemment au milieu ou de l'adapter à lui-même? M. Ribot reproche aux philosophes (et plusieurs l'ont mérité) leurs incurables « préjugés intellectualistes », c'est-à-dire « leur effort à tout ramener à l'intelligence, à tout expliquer par elle, à la poser comme le type irréductible de la vie mentale ». Certes, il ne faut pas tout réduire à l'intelligence, même le plaisir et la douleur, même le besoin et l'appétit; mais, d'autre part, ne réduisons pas l'intelligence elle-même à ce qui n'est point elle; ne la supprimons pas, comme dérivée et secondaire, parmi les facteurs du caractère humain, alors qu'elle est le ressort essentiel de l'évolution humaine. M. Ribot a beau dire que la vie végétative précède la vie animale, « qui s'appuie sur elle »; que la vie affective précède la vie intellectuelle, « qui s'appuie sur elle, » le physiologiste définira-t-il pour cela l'animal par ses fonctions uniquement végétatives? et le psychologue doit-il caractériser les individus par leurs fonctions uniquement affectives? Dans l'arbre, c'est la fleur qui s'épanouit en dernier lieu aux extrémités et aux sommets; elle n'en condense pas moins en elle-même la puissance de la vie. De même, la conscience est la fleur où toute la sève intérieure vient se concentrer, où l'être humain est en raccourci, et cependant en sa plénitude.

II

Ce sont, à notre avis, les manifestations les plus fondamentales de la vie consciente, avec leurs rapports de dépendance et de subordination, avec leurs lois essentielles d'harmonie et leurs lois secondaires d'opposition, qui doivent servir de base à une classification naturelle des caractères. M. Ribot, lui, n'admettant que deux fonctions psychiques essentielles, sentir et agir, n'admet que des *sensitifs* et des *actifs*, auxquels il ajoute les *apathiques*,

c'est-à-dire ceux dont la sensibilité et l'activité sont au-dessous du niveau moyen. Comme on le voit, les grands « genres » de caractère sont constitués, pour M. Ribot, indépendamment de l'intelligence. Sa division n'est admissible que pour les tempéramens, non pour les caractères. Puisque nous avons rétabli la primordialité de l'intelligence, nous arrivons logiquement à distinguer trois grands genres : le sensitif, l'intellectuel et le volontaire. Chacun de nous, dit Platon, est composé d'une hydre, d'un lion et d'un homme : l'hydre aux cent têtes, c'est la passion; le lion, c'est la volonté; l'homme, c'est l'intelligence. On peut ajouter que notre forme morale change selon que l'un de ces trois élémens prédomine. Occupons-nous d'abord des sensitifs, qui sont plus près de la nature et de la vie animale. Nous montrerons la part considérable des facultés intellectuelles dans le caractère sensitif lui-même.

Au point de vue physiologique, les sensitifs sont ceux dont le système nerveux, et surtout cérébral, est primitivement constitué de manière à vibrer, à « jouer » presque tout seul, avec une intensité souvent disproportionnée aux excitations extérieures. De même qu'il y a des répugnances pour certains alimens qui ne peuvent s'expliquer par l'état général de l'organisme, de même qu'il y a des douleurs nerveuses sans proportion avec le désordre de l'organe même qui y correspond (1), ainsi il y a des systèmes nerveux et des cerveaux qui s'émeuvent pour la moindre cause, et dont les retentissemens dépassent la mesure ordinaire.

M. Ribot regarde comme incontestable que « les sensations internes, organiques, de la vie végétative, sont la source principale du développement affectif », par conséquent la vraie base du caractère sensible. Par là, il nous semble encore faire trop bon marché du cerveau, organe dominateur, de son autonomie, et du pouvoir qu'il a de vibrer indépendamment des viscères. C'est la réaction *cérébrale*, et non viscérale, qui constitue précisément la plus haute sensibilité; et celle-ci ne se développe qu'avec l'intelligence. Chez l'enfant, dont les idées sont encore si peu nombreuses et si peu larges, plaisirs et peines sont accompagnés de véritables tempêtes intérieures; d'un organe à l'autre, tout fait avalanche : de là les cris, les pleurs, les gestes, les mouvemens de la physionomie, le visible envahissement de tout l'organisme; son chant de triomphe dans la joie, son cri de détresse dans la peine. Mais l'orage viscéral et même nerveux n'est pas l'unique mesure du sentiment; les douleurs qui font le plus de fracas ne sont pas les plus profondes. C'est dans le cerveau que celles-ci

(1) Voir à ce sujet les remarques de M. Rauh dans la *Revue de métaphysique et de morale*, 1893.

exercent surtout leur action destructive, qui finit par user sympathiquement l'organisme entier.

Aussi importe-t-il de considérer la sensibilité dans ses rapports avec l'intelligence. Ce ne sont pas les sensations brutes, mais les sentimens qui dirigent l'homme, et tout sentiment enveloppe une représentation intellectuelle, image ou idée. L'imagination d'une part, cette première forme de l'intelligence encore voisine de la sensation, et la pensée réfléchie, d'autre part, exercent une influence considérable sur la sensibilité. L'imagination est une des principales conditions du caractère vraiment sensitif. Supposez une vive impressionnabilité nerveuse et viscérale, mais une imagination obtuse, conséquemment une mémoire lente et faible; la sensibilité ne pourra plus s'exercer qu'en présence des objets : une fois ceux-ci disparus du champ de la représentation intellectuelle, tout retombera dans l'ombre et l'indifférence. Un historien de Burke a dit de lui : « Ses passions étaient vives, ce qu'il faut attribuer en grande partie à l'intensité de son imagination. » Bain, là-dessus, se récrie : il soutient que « l'imagination est le résultat des sentimens, non les sentimens celui de l'imagination. » Selon nous, il y a ici effet réciproque, mais l'imagination est absolument nécessaire, comme on l'a vu, pour changer la sensibilité purement nerveuse en sensibilité cérébrale. Les passions n'ont de durée que si on continue de s'en représenter vivement les objets, ce qui suppose une certaine ténacité de la mémoire imaginative. Dugald-Stewart, en ce sens, est allé jusqu'à dire, parlant de la lâcheté : « C'est une maladie de l'imagination. » Au moins peut-on soutenir qu'une vive imagination est nécessaire pour se représenter avec force et soudaineté toutes sortes de maux comme s'ils étaient présens; si, de plus, la volonté est faible, on aura pour résultante la lâcheté.

On sait que l'étude des aphasies, au lieu de s'en tenir à des lois générales sur les troubles du langage, a déterminé certains types particuliers d'imagination, tels que le type auditif, le type visuel, le type moteur, qui emploient pour le langage intérieur des images différentes. M. Pierre Janet a même fait un ingénieux emploi de cette découverte pour l'explication des mémoires alternantes dans le somnambulisme : il a supposé que les sujets passaient d'un type à l'autre et perdaient ainsi ou retrouvaient des systèmes entiers d'images ou souvenirs. Ce qui est certain, c'est que la prédominance de tel mode d'imagination aboutit, par elle-même, à des traits typiques non seulement d'intelligence, mais de sensibilité et, plus généralement, de caractère.

Un malade de Charcot, qui avait une excellente mémoire visuelle, la perdit tout d'un coup, et pour les formes et pour les

couleurs. Il dut y suppléer par d'autres images, principalement auditives : il entendait les mots résonner comme un écho. Du même coup, sa sensibilité, son caractère tout entier changea. « J'étais auparavant impressionnable, facile à l'enthousiasme, je possédais une riche imagination; maintenant je suis tranquille et froid, mon imagination n'emporte plus mes pensées. Je suis bien moins susceptible de joie ou de tristesse. » Quand il perdit sa mère, qu'il aimait beaucoup, il n'éprouva pas le chagrin qu'il eût jadis éprouvé, parce qu'il ne pouvait plus voir, par les yeux de l'esprit, ni la physionomie de sa mère, ni les diverses phases de ses souffrances; de plus, il ne pouvait assister en imagination aux douloureux effets de cette mort prématurée sur les autres membres de la famille. Ainsi la perte d'une très notable partie de l'imagination, de la plus vivante et de la plus intellectuelle, celle qui fait entrer le monde réel par nos yeux dans notre pensée, avait entraîné la perte d'une notable partie de la sensibilité.

Jusque dans ses régions devenues inconscientes, l'intelligence, avec ses idées et souvenirs, ne cesse pas d'agir encore sur la sensibilité. Toutes les personnes, tous les objets, avec lesquels nous avons été mis en relation par cette faculté qui nous fait sortir de nous-même, laissent en nous des traces : pour échapper à notre regard intérieur, elles n'en subsistent pas moins. Nous avons une mémoire inconsciente qui renferme à l'état latent tout un monde et qui, alors même que nous n'y pensons pas, exerce son action sur nos sentimens, sur nos volontés. Les grands chagrins projettent leur ombre sur la vie entière. On ne songe pas sans cesse aux êtres chers qu'on a perdus, et cependant ces absens sont toujours présens au fond de nos cœurs. Un vide immense s'est fait en nous comme autour de nous, une sorte de crépuscule a remplacé la pleine lumière; dans le concert de notre cœur des voix se sont tues, des voix que nous étions habitués à entendre; et dans ce grand silence, comme en un rêve, elles nous parlent encore : nous les entendons sans le savoir, et parfois nous leur obéissons sans nous en douter.

« Ce n'est pas l'art de la mémoire, disait Thémistocle, c'est l'art de l'oubli qui me serait précieux. » Certes, pour goûter un bonheur égoïste, sans regrets comme sans craintes, il faudrait faire disparaître, faire mourir tout notre passé. Mais les souvenirs qui s'amassent en nous sont la condition même et de nos pensées et de nos sentimens; en perdant le souvenir, nous perdrions, avec l'intelligence, cette sensibilité plus élevée et plus délicate qui fait notre supériorité sur l'animal. Mieux vaut se proposer un idéal contraire : ne rien oublier, ou du moins n'oublier personne, ne rien laisser s'effacer ni dans sa pensée ni dans son cœur; et souf-

frir, s'il le faut, en se disant que c'est la condition de notre rang, de notre dignité parmi les êtres.

D'après ce qui précède, le grand « genre » des sensitifs doit se subdiviser en trois « espèces ». Une fois mis à part, au nombre des « équilibrés », les sensitifs doués de beaucoup d'intelligence et de beaucoup de volonté, il nous restera trois groupes : 1° les sensitifs ayant peu d'intelligence et peu de volonté; 2° les sensitifs ayant de l'énergie volontaire, mais peu d'intelligence; 3° les sensitifs ayant peu de volonté, mais beaucoup d'intelligence. Dans le premier groupe, la sensibilité nerveuse est presque seule en évidence; elle prédomine aux dépens de tout le reste. Nous nous rapprochons du type de l'enfant et même du type de l'animal. Le cerveau étant peu développé, les émotions restent plus viscérales que cérébrales. C'est ce qui fait que ces caractères méritent par excellence le nom d' « émotifs », car l'émotion est, selon la remarque de Bichat, en grande partie produite par les contre-coups du plaisir ou de la douleur dans les viscères. Le « trouble de l'âme », *perturbatio animi*, est ici le reflet du trouble organique.

Chez ces caractères dont la sensibilité n'est pas développée par l'intelligence, les souvenirs demeurent simples, peu nombreux, voisins des sensations et des émotions organiques. De là dérivent d'importantes conséquences. En effet, les sentimens simples, qui résultent de l'excitation du cerveau en un seul endroit très limité, tendent à produire aussitôt tous leurs effets sans exciter d'autres sentimens; ils agissent donc comme isolés, sans le contrepoids d'idées et de sentimens simultanément excités par voie d'association. Il en résulte le genre de caractère qu'on nomme impulsif et qui appartient aux émotionnels peu intellectuels. Chez eux, la passion du moment est tout : elle se manifeste exclusivement, avec soudaineté et avec violence, sans opposition de la part des autres sentimens, ni des idées auxquelles ils sont liés. C'est une décharge qui se rapproche de l'action réflexe, ou, comme dit Spencer, une conclusion soudaine exécutée sans retour possible. En outre, la décharge nerveuse étant ainsi immédiate et complète, il en résulte un épuisement rapide. Si donc une nouvelle passion vient à naître chez les hommes de ce genre, elle agira à son tour comme si elle était seule. De là l'inconstance et l'imprévu des démarches chez les émotifs sans intelligence ni volonté. La seule manière dont ils puissent acquérir quelque unité dans le caractère, c'est la prédominance exclusive d'une passion déterminée. Ils sont donc tantôt mobiles et incohérens, tantôt immobilisés et unifiés artificiellement par une sorte d'absorption inté-

rieure, de suggestion constante et maladive, qui rapproche leur passion dominante de la monomanie.

Quant au second groupe de sensitifs, — ceux qui, tout en ayant encore peu d'intelligence, ont assez d'énergie volontaire, — ils vaudront ce que vaudront le petit nombre de sentimens simples et peu réfléchis qui mettront en jeu leur volonté. Ces caractères peuvent être fort dangereux, s'ils ont à la fois la brutalité des émotions et la brutalité de l'énergie à leur service. Beaucoup de criminels rentrent dans ce type, qui a pour dominante la violence.

Au contraire, joignez à la sensibilité l'intelligence, même avec une volonté médiocrement énergique, et vous verrez déjà le tempérament se rapprocher du caractère. A mesure que, sous l'influence des idées, la sensibilité se développera et s'enrichira, les sentimens deviendront de plus en plus complexes et mieux associés à d'autres sentimens. Qu'est-ce, par exemple, qu'une émotion esthétique ou morale? Une savante combinaison de sentimens plus simples, tout un monde de perceptions en raccourci, où viennent se résumer des souvenirs et des inductions sans nombre. Par cela même, les points de contact restent multiples dans le cerveau avec d'autres sentimens plus ou moins voisins. De là des liaisons possibles qui, de proche en proche, s'étendent à des masses entières d'idées. La vibration communiquée se propageant ainsi dans tout le cerveau, le surplus passe seul dans les viscères. Il y aura donc ici beaucoup moins de place à ce que Spencer appelle fort bien « les conflagrations soudaines de l'émotion ». Le réveil spontané d'une ou de plusieurs idées contraires à la passion présente retardera, dans la plupart des cas, ou en corrigera les manifestations extérieures. Au lieu d'émotionnels impulsifs, nous aurons des sensitifs réfléchis et intellectuels.

Il est vrai que le type impulsif peut se trouver aussi chez des hommes de grande intelligence, comme Benvenuto Cellini ou Berlioz. C'est que, chez eux, une grande émotivité viscérale et cérébrale s'allie à une intelligence également développée, surtout à une vive imagination. Sous l'empire de la passion du moment, ils retombent au rang des sensitifs incapables de se contraindre. Amoureux de miss Smithson, « je ne composais plus, écrit Berlioz, mon intelligence semblait diminuer autant que ma sensibilité s'accroître. Je ne faisais absolument rien... que souffrir. » La passion artistique avait chez Berlioz une telle violence, qu'elle envahissait non seulement tout le cerveau, mais le corps entier. Conduisant l'orchestre pour l'exécution de son tableau du Jugement dernier, le terrible *clangor tubarum* lui communiqua un tremblement convulsif, qui le contraignit de s'asseoir et de laisser repo-

ser son orchestre pendant quelques minutes : « Je ne pouvais me tenir debout, et je craignais que le bâton ne s'échappât de mes mains... »

Sous le nom de types où prédomine « l'association par contraste », M. Paulhan décrit, non sans finesse, les caractères chez qui la lutte des tendances n'aboutit pas à l'harmonie, ces hommes toujours « occupés à défaire ce qu'ils ont fait ou ce qu'ont fait les autres, et à vouloir essayer autre chose que ce qu'ils font » (1). Il est des gens chez qui une idée ne peut naître, chez qui un désir ne peut surgir sans qu'une idée opposée, sans qu'un désir contraire viennent arrêter leur développement. Ce n'est plus de la réflexion et de l'examen, « c'est une lutte continuelle avec prépondérance alternative de deux tendances ou de deux groupes de tendances (2) ». L'observation est juste, mais nous ne saurions voir là une « association par contraste ». Il semble que la vraie raison des caractères inquiets, capricieux, mobiles, contrarians, protéiformes (si fréquens parmi les sensitifs, même intelligens), c'est que leur système cérébral et nerveux, toujours en agitation, mais épuisé sur un point par la passion du moment, se met à vibrer sur un autre point non épuisé encore; si bien qu'ils sont ballottés d'un contraire à l'autre. M. Paulhan a marqué lui-même chez Flaubert la disposition au contraste et même à « l'inversion psychique », chose fréquente chez les nerveux et les sensibles, en qui un sentiment est assez vite remplacé par un sentiment contraire, et qui, alors même qu'ils résistent à ce dernier, ne peuvent s'empêcher d'en être obsédés. De là, chez Flaubert, la fascination de ce qu'il hait le plus, la bêtise et la laideur morale; de là le goût du bas, du vicieux et même de l'horrible. « Je suis né avec un tas de vices qui n'ont jamais mis le nez à la fenêtre. J'aime le vin, je ne bois pas. Je suis joueur et n'ai jamais touché une carte. La débauche me plaît et je vis comme un moine. » Bouilhet lui disait souvent : « Il n'y a pas d'homme plus moral, ni qui aime l'immoralité plus que toi. Une sottise te réjouit. »

Chez Musset, nature moins forte que Flaubert, les contrastes et les métamorphoses de la passion deviennent chroniques. « Un quart d'heure après l'avoir insultée, dit Musset, j'étais à ses genoux; dès que je n'accusais plus, je demandais pardon; dès que je ne raillais plus, je pleurais. » — « Il obéissait, dit George Sand, à cet inexorable besoin que certains adolescens éprouvent de tuer ou

(1) F. Paulhan, *Les Caractères*. Alcan, 1894.

(2) En général, les « lois de l'association », sur lesquelles M. Paulhan fonde sa classification des caractères, nous paraissent extérieures et superficielles.

de détruire ce qui leur plaît jusqu'à la passion... L'on eût dit que deux âmes, s'étant disputé le soin d'animer son corps, se livraient une lutte acharnée pour se chasser l'une l'autre. Au milieu de ces souffles contraires, l'infortuné perdait son libre arbitre et tombait épuisé chaque jour par la victoire de l'ange et du démon qui se l'arrachaient. » Il s'endormait le cœur plein de tendresse, il s'éveillait l'esprit avide de combat et de meurtre; et réciproquement, s'il était parti la veille en maudissant, il accourait le lendemain pour bénir. « Comment se fait-il, dit Musset, qu'il y ait ainsi en nous je ne sais quoi qui aime le malheur? »

On le voit, quand le sensitif intellectuel n'a point assez d'énergie volontaire, et que de plus son intelligence est surtout imaginative, il peut offrir, selon la nature de ses idées et de ses sentimens, des variétés nombreuses; mais, quoique vivant d'une vie plus complète et plus raffinée que le sensitif inintellectuel, il reste encore ou mobile au gré d'idées et de passions changeantes, ou dominé par une passion unique. Encore celle-ci est-elle obligée de se manifester elle-même par des alternatives, pour ne pas user d'un coup tout le système nerveux.

III

L'intelligence peut être considérée en elle-même ou dans ses objets. Dans sa nature intrinsèque et dans son fonctionnement, elle est prompte ou lente, forte ou faible, tenace ou fugitive. Mais ces qualités ou défauts tiennent surtout au tempérament et à la constitution cérébrale, qui comporte plus ou moins de rapidité, d'intensité et de durée dans les impressions et les réactions. Par l'exercice, l'intelligence peut acquérir un fonctionnement plus rapide, plus énergique et plus durable, mais seulement entre certaines limites, qui tiennent encore à la constitution même du cerveau. Du côté des objets, au contraire, l'intelligence offre une perfectibilité que n'ont point, par elles-mêmes, les autres fonctions de l'esprit et qu'elles sont obligées de lui emprunter. Ce grand fait, — le trait humain par excellence, — tient à ce que l'évolution intellectuelle consiste surtout en un établissement de relations nouvelles entre les objets, toute idée n'étant qu'un ensemble de relations aperçues d'un seul regard. Celles-ci, à leur tour, supposent que des communications nouvelles ont été frayées entre les cellules cérébrales, que des trajets nouveaux ont mis en rapport des parties autrefois séparées. Les cellules cérébrales atteignent environ, d'après Meynert, le chiffre de six cents millions, et les fibres plusieurs milliards; d'après Beale et d'autres, il faut

admettre des nombres bien plus grands encore. Selon les uns, chaque cellule est capable de plusieurs impressions coexistantes; selon d'autres, d'une seule polarisation, qui sert de base à l'habitude et au souvenir. Ce qui est certain, c'est que chacune peut entrer avec les autres dans les combinaisons les plus nombreuses et les plus variées, comme les lettres de l'alphabet ou les notes d'un piano. S'il y a cent touches et qu'elles soient frappées deux par deux, vous avez déjà quatre mille neuf cent cinquante combinaisons possibles; frappez trois touches à la fois, les combinaisons atteindront le nombre de cent soixante et un mille sept cents; cinq touches ensemble donneront 75287520 combinaisons. Si on va jusqu'aux ensembles de 50 notes, le total demanderait 30 chiffres, c'est-à-dire des milliards de milliards. Il faut remarquer en outre que le piano, après qu'on en a joué, reste le même, tandis que le cerveau a été modifié. On voit par là ce que l'expérience et le raisonnement peuvent produire, dans quelles combinaisons nouvelles ils peuvent faire entrer les élémens de l'esprit et du caractère même.

L'exercice de l'intelligence constitue, pour ceux dont le cerveau y est prédisposé, une satisfaction telle que la tendance à penser devient en eux prédominante. Le désir de connaître, lui aussi, devient une passion. Notre activité n'est pas tout entière extérieure : comme il y a des gens avides d'exercices physiques, il y en a d'autres avides d'exercices intellectuels. « J'aimais à aimer, » disait saint Augustin; d'autres aiment à agir, d'autres aiment à penser. Ce sont les intellectuels.

Pour exclure les intellectuels du nombre des caractères primordiaux, on a fait observer que l'intelligence n'a qu'un développement tardif. Mais, outre qu'elle est présente dès le début de l'évolution humaine, qu'importe que sa domination exige du temps pour s'établir? Cette domination est préparée en tout cerveau fait pour comprendre et pour trouver son plaisir à comprendre. Un Victor Hugo a beau ne pas faire des vers dès le berceau, il n'en est pas moins né poète. Il y a des tendances essentielles à la perpétuité de l'espèce qui ne se manifestent pas immédiatement et qui n'en sont pas moins « caractéristiques ». A vrai dire, chez les intellectuels, l'intelligence montre dès le début sa vitalité et sa force. Elle concourt avec la sensibilité même pour former peu à peu le caractère et pour l'orienter finalement vers l'intellection. S'il y a des esprits chez qui les idées n'ont presque pas de prise, il y en a d'autres qui trouvent tout d'abord dans les idées une suprême jouissance. Un Descartes, un Pascal se montrera, dès l'enfance et l'adolescence, amoureux de toutes les choses de la pensée; chez

ceux-là, on peut bien dire que l'intelligence est une faculté maîtresse. « A quoi sert le monde? » disait Ampère. « A donner des pensées aux esprits. » Voilà l'intellectuel et sa vision de l'univers. Ce même Ampère, peu de temps avant sa mort, discutait philosophie avec un de ses amis, et comme ce dernier lui conseillait de ménager ses forces et sa santé : « Ma santé! s'écria-t-il, il s'agit bien de ma santé! Il ne doit être question entre nous que de ce qui est éternel. »

Les intellectuels exclusifs, d'ailleurs rares, qui naissent avec un cerveau extraordinairement développé dans les centres affectés à l'intelligence, réalisent ces *monstra per excessum* dont parle Schopenhauer. L'excès même du développement cérébral en un sens s'accompagne chez eux d'une sorte d'atrophie dans les autres sens. Il peut aussi coïncider avec un tempérament lymphatique et apathique, comme chez Cuvier ou Gibbon. Mais cette apathie n'est pas toujours, comme semble le croire M. Ribot, la condition du vrai type intellectuel. En d'autres termes, un intellectuel n'est pas nécessairement un insensible : nombreux sont les exemples de grandes intelligences unies à de grands cœurs. Et c'est pourquoi nous admettons comme second groupe l'union d'une intelligence développée avec une sensibilité vive. Chez ceux-là, les idées ne restent pas froides et uniquement lumineuses : elles ont toutes chaleur et vie interne. « La lumière qui éclaire les autres hommes me brûle, » disait Proudhon. Pascal eût pu en dire autant. N'était-il pas à la fois un raisonneur et un passionné? Ne portait-il pas sa flamme et sa fougue jusque dans la géométrie? M. Paulhan cite comme type intellectuel Bordas-Demoulin, qui, ayant donné le peu qu'il avait, dénué de tout, mourant de faim, dépensait dans un cabinet de lecture les quelques sous qui lui restaient; après avoir passé sa vie à faire de la métaphysique dans une mansarde de Paris, il mourut sans avoir trouvé le temps d'aimer. Ce n'était pas pour cela un apathique, mais un passionné exclusif pour les choses de l'esprit. De même Leibniz, qui ne dormait souvent qu'assis sur une chaise, étudiait de suite des mois entiers et pouvait rester tout ce temps-là, dit Fontenelle, « sans quitter le siège. »

Ce qui est vrai, c'est que le grand développement de l'intelligence peut, à la longue, ou émousser ou calmer la sensibilité. Il est clair qu'un Spinosa, par exemple, après que de longues méditations l'ont convaincu du déterminisme des actions humaines, de la nécessité interne qui fait, selon lui, que les uns sont vertueux et les autres vicieux, ne pourra plus éprouver des transports d'indignation ou de colère à la vue du mal. Ce mouvement passionné sera

bientôt réprimé par cette réflexion : il est aussi déraisonnable de haïr un homme parce qu'il vous fait du mal que de haïr le feu parce qu'il vous brûle. La sérénité de Spinoza était-elle une sorte d'apathie native, ou acquise? Là est la question. Ce qui est sûr, c'est que l'élargissement de l'horizon intellectuel produit à la fin sur les passions le même effet calmant que le prolongement de l'expérience chez celui qui a beaucoup vécu. Qui ignore l'influence de la vie sur le caractère? S'il en est qu'elle trouble et qu'elle abaisse, il en est qu'elle élève et auxquels elle donne la sérénité des choses éternelles :

Orages, passions, taisez-vous dans mon âme !
Jamais si près de Dieu mon cœur n'a pénétré.
Le couchant me regarde avec ses yeux de flamme,
La vaste mer me parle, et je me sens sacré.

Parmi les intellectuels, les uns sont plus aptes à sentir et à imaginer des objets concrets, d'autres à réfléchir et à raisonner sur des relations abstraites. On connaît l'enquête de M. Galton, en 1880, sur les diverses formes que prend l'intelligence selon la puissance variable de l'imagination. Par imagination, entendez le pouvoir de se représenter les objets sous une forme sensible, de les voir, de les entendre, de les toucher alors même qu'ils sont absens. Chez le commun des hommes et surtout des femmes, toute pensée prend une forme concrète, sensorielle et imaginative. C'est le contraire chez les esprits plus portés aux abstractions scientifiques. Je trouvai, non sans étonnement, dit M. Galton, que la grande majorité des hommes de science, auxquels je m'adressai, prétendirent que « l'imagerie mentale » leur était inconnue. C'est seulement, disait l'un d'eux, par une figure de langage que je compare mon souvenir d'un fait à une scène, à une image mentale, visible pour l'œil de mon esprit, etc. En réalité, je ne vois rien. Les membres de l'Institut de France montrèrent, en général, la même absence de représentations imagées dans leur pensée.

Un métaphysicien distingué disait à M. Galton qu'il était très prompt à reconnaître un visage déjà vu autrefois, et que cependant il ne pouvait évoquer avec clarté l'image mentale d'aucun visage. Le pouvoir de reconnaître n'est donc pas identique au pouvoir de « visualiser », comme disent les Anglais. « La conclusion, ajoute M. Galton, c'est qu'une trop prompte perception de peintures mentales est en antagonisme avec l'acquisition de pensées hautement généralisées et abstraites, surtout lorsque les pas successifs du raisonnement sont marqués par les mots comme symboles; et si la faculté de voir des tableaux intérieurs a été jamais possédée par

des hommes de pensée forte, elle est très apte à se perdre par manque d'usage. Les esprits les plus élevés sont probablement ceux chez qui elle n'est pas perdue, mais subordonnée et prête pour les occasions favorables. » Au reste, le pouvoir de représentation visuelle est remplacé et suppléé par d'autres modes de représentation, auditifs ou moteurs; si bien que, selon M. Galton, des hommes qui déclaraient ne rien *voir* avec les yeux de l'esprit, peuvent cependant faire des descriptions bien vivantes de ce qu'ils ont vu. « Ils peuvent même devenir peintres du rang des peintres de l'Académie royale. » — « Je suis bon dessinateur, dit le philosophe W. James, et je prends un vif intérêt aux peintures, statues, etc. Mais je suis un très pauvre visuel, et je me trouve souvent incapable de reproduire devant les yeux de mon esprit des tableaux que j'ai examinés avec un soin extrême. »

Chez l'intellectuel abstrait, les idées s'associent uniquement selon leurs rapports mutuels et leurs affinités logiques; chez la plupart des esprits, elles s'associent encore selon leur rapport à la sensibilité et à la volonté, selon leur affinité avec le caractère tout entier et aussi avec la disposition du moment. Dans les seules qualités intellectuelles de Bacon, dit Bain, il n'y avait rien qui pût faire de lui un misanthrope; mais, étant donné l'état particulier de ses sentimens, son intelligence devait être retenue et absorbée par la misanthropie. M. Paulhan a remarqué que Darwin, qui cependant fut malade toute sa vie, tira une conception optimiste de ses théories sur la concurrence vitale et la sélection naturelle : cet univers où l'on s'entre-dévore lui paraissait organisé pour le mieux. C'est que l'optimisme et le pessimisme sont des croyances invérifiables sur l'ensemble des choses. Mais, plus les vérités sont abstraites et objectives, comme celles des mathématiques, moins elles diffèrent d'un esprit à l'autre. Les esprits, au moment où ils pensent la coïncidence des triangles égaux, coïncident eux-mêmes entre eux.

Gœthe est un des rares exemples de la réunion d'une intelligence abstraite avec une puissante intelligence imaginative. Il avait beau être d'un tempérament trop placide et trop peu affectueux, le développement considérable de son imagination, joint à celui de sa pensée philosophique, en fit cependant un grand poète. C'est qu'en lui l'imagination se passionnait et la passion devenait imaginative. Durant sa vie entière, raconte-t-il, il fut porté « à transformer en figure, en poème, tout ce qui lui causait de la joie où du tourment, tout ce qui l'occupait à un autre titre. » A l'en croire, « la mission du poète est la représentation. » Cette représentation est parfaite lorsqu'elle rivalise avec la réalité. « La

poésie, à son plus haut degré d'élévation, est tout extérieure. Lorsqu'elle se retire au dedans de l'âme, elle est en voie de déclin. » C'est faire un peu trop bon marché du cœur, qui ne fait pas seulement l'homme éloquent, mais encore le vrai poète. Si Gœthe eût été d'une insensibilité aussi olympienne qu'on l'imagine, il n'eût pas écrit *Faust* ni *Wilhelm Meister*.

Un critique allemand, M. Scherer, persuadé que l'œuvre, c'est l'homme, a voulu retrouver dans le caractère de Gœthe la synthèse harmonieuse de tous les grands types qu'il a dépeints : le « sensitif » et le rêveur exalté, tel que Werther, qui vibrent au souffle de toutes choses, n'écoutent que la voix de leur passion et finissent par rendre les autres comme eux victimes de leur propre cœur; les « actifs », comme le comte d'Egmont, les magnanimes qui se vouent à quelque grande cause, à l'amitié, à la patrie, au genre humain; les « négateurs » comme Méphistophélès, dont l'ironie raille tout idéal et, par là, oblige l'idéal à se transformer sans cesse ; enfin les sensitifs devenus actifs, comme Faust et Wilhelm Meister, passant de la science ou du rêve au doute et à la faute, des épreuves de la pensée et du sentiment à l'action, seule capable de raffermir la pensée et de purifier la volonté. Que Gœthe ait tout réuni en lui, parce qu'il a tout dépeint comme Shakspeare ou Balzac, c'est ce qui ne serait certain que si le caractère personnel du poète était adéquat à son imagination créatrice.

Dans certains cas, le développement considérable de l'intelligence peut paralyser la volonté. Cet effet s'explique par diverses causes. L'action de l'intelligence est tout intérieure, concentrée au cerveau : la vie peut donc finir par se retirer en quelque sorte dans la tête, sans éprouver le besoin de se répandre au dehors. De là les méditatifs et contemplatifs, qui ont leur univers en eux-mêmes, n'agissent qu'avec leur pensée, ne voyagent que d'idée en idée et vivent absorbés dans ce panorama intérieur. Ils dépensent trop d'énergie au dedans pour qu'il en reste à déverser au dehors. Une seconde raison fait que le développement de l'intelligence peut produire un effet d'arrêt et « d'inhibition » sur la volonté : c'est que l'intelligence aboutit à trop voir en toute chose le pour et le contre. Agir, se lancer, se risquer, c'est être possédé par une seule idée, et fermer les yeux au reste. Mais il est des intellectuels dont les yeux sont grands ouverts à toutes choses. A force de voir des raisons d'agir, des raisons de ne pas agir, ils s'en tiennent à la vieille maxime : Abstiens-toi. Sous ses diverses formes, le doute objectif comme le doute sur soi peut paralyser tout mouvement et toute activité. Au contraire, la certitude est une des plus grandes forces, et la foi, cette certitude fondée sur

des raisons de sentiment, « transporte les montagnes ». Mais le doute paralysant n'est pas un signe de vraie et définitive supériorité intellectuelle. Si un peu de science éloigne de l'action, beaucoup de science y ramène. Une intelligence supérieure deviendra, il est vrai, indifférente à une foule de petites questions qui passionnent les esprits vulgaires, mais ce sera pour reporter sa passion sur des objets plus dignes. Un grand esprit ne saurait aboutir à voir toutes les idées et toutes les actions sur le même plan : il en saisit nécessairement la valeur relative et la hiérarchie. Il finira donc toujours par voir ce qu'il importe de faire. Les intellectuels ne sont indécis que quand ils ne sont pas encore assez intelligens et que les problèmes pratiques demeurent pour eux sans solution déterminée. En fait, tout problème a une solution ; si vous ne la voyez point, ce n'est pas par excès, mais par manque de science. Là où votre intelligence hésite et s'arrête, une intelligence plus puissante passera outre et prendra parti. Les esprits dilettantes, si fiers de leur supériorité prétendue, sont en réalité des esprits à courte vue et sans pénétration. Ils croient avoir beaucoup d'idées parce qu'ils ont des idées superficielles sur un grand nombre d'objets, dont pas un seul n'a été approfondi. Ils sont riches en idées pauvres.

L'analyse, une des opérations fondamentales de l'intelligence, peut, elle aussi, avoir une action dissolvante et paralysante. Stuart Mill l'avait remarqué sur lui-même. Et aussi Maine de Biran. Ce dernier, si habitué à s'analyser, en vint même un jour à se demander « si la coutume de s'occuper *spéculativement* de ce qui se passe en soi-même, en mal comme en bien, ne serait pas *immorale* », tandis que l'examen de conscience pratique serait au contraire moral. Il compare la scène changeante du théâtre intérieur à celle de l'histoire : le spectacle est si attachant qu'on oublie de juger et qu'on serait bien fâché d'y rien changer. C'est ce que plus tard Renan mettra à la mode. Une curiosité toujours en éveil tourne à l'indulgence du scepticisme, qui finit par tout comprendre et tout absoudre : « L'instruction *spéculative* tirée du vice même, conclut Biran, familiarise avec sa laideur. Il ne faut pas croire que tout soit dit quand l'amour-propre est satisfait d'une observation fine ou d'une découverte profonde dans son intérieur. » La dissection du moi est devenue, de nos jours, le passe-temps malsain des impuissans. Trop de retour sur soi peut produire la stérilité : il n'y a de féconds que ceux qui s'oublient eux-mêmes pour se donner à autrui.

L'impuissance de l'intelligence à mouvoir la volonté n'a pas toujours des raisons purement intellectuelles, tirées de l'opposi-

tion et de la lutte des idées; elle peut provenir aussi d'un défaut natif, soit de la sensibilité, soit de l'énergie volontaire. Les plus hautes idées, si le cœur est froid par nature, perdent leur efficace et demeurent des formules sans fécondité. Que servait à un Fontenelle de pouvoir s'élever à de grandes conceptions du monde et de l'humanité? il était incapable d'aimer ce qu'il concevait. Parfois aussi, c'est l'énergie nécessaire à la réalisation qui manque : on voit le mieux, mais on n'a pas le courage de soutenir l'effort nécessaire pour lui faire prendre vie. On tombe, comme dit Pascal, en regardant le ciel.

IV

La volonté, considérée en elle-même et indépendamment de l'intelligence, peut être énergique, prompte et durable. Mais ces qualités ne sont encore que des effets de la constitution et du tempérament, du bon état des nerfs et des muscles, ainsi que du bon état de la nutrition. Ce qui importe au caractère proprement dit, c'est la direction de la volonté, et ce qui détermine cette direction, ce sont les sentimens. Chez un être intelligent comme l'homme, qui n'agit plus par simple réponse immédiate et réflexe à des sensations brutes, tout sentiment enveloppe quelque idée : il est toujours un état de l'intelligence en même temps que de la sensibilité. Réciproquement, toute idée enveloppe du sentiment à quelque degré, et elle est d'autant plus portée à sa propre réalisation qu'elle en enveloppe davantage. Une idée pure n'entraînera jamais un acte et, comme disait Malebranche, ne soulèvera pas un fétu. Mais, d'autre part, le sentiment peut-il exister sans l'idée? Aurez-vous le patriotisme si vous n'avez pas l'idée de patrie? l'amour de l'honneur ou du devoir, si vous n'avez l'idée ni de l'honneur ni du devoir? Autant de pensées, autant de sentimens possibles et même, pour la plupart, actuels. Dans une forteresse, plus il y a de meurtrières, plus on peut tirer de coups dans les diverses directions. Si on n'a point d'ouvertures sur le dehors, on ne peut apercevoir ni l'adversaire ni l'auxiliaire. Un cerveau sans idées est un cerveau sans fenêtres et sans défenses; toute idée nouvelle est une nouvelle ouverture pour l'action comme pour la pensée. On ne peut donc, en caractérisant la volonté, négliger ni ses moyens d'action sur le dehors, ni ses moyens de recevoir l'influence du dehors, c'est-à-dire la valeur et l'étendue de l'intelligence.

Toutes nos idées, grâce à ces sentimens qu'elles enveloppent,

aspirent à prendre vie; mais, quand c'est seulement quelque idée-force isolée qui nous pousse à agir par une sorte de fascination ou de suggestion interne, nous n'avons pas encore la volonté digne de ce nom; c'est plutôt un entraînement qu'une réaction du moi. Au contraire, quand c'est l'idée même de notre moi et de sa puissance qui se subordonne toutes les autres et leur imprime une unité, quand c'est l'idée de notre liberté qui tend à se réaliser ainsi elle-même, nous disons qu'il y a volonté réfléchie et vraiment personnelle. De plus, outre l'idée de notre puissance, nous avons alors celle de l'objet auquel elle s'applique : c'est cette sorte de système astronomique d'idées et d'impulsions corrélatives, gravitant autour d'un centre, qui constitue la volonté vraie, la volonté intelligente.

La volonté a deux fonctions, l'une d'impulsion, l'autre d'arrêt, qui se retrouvent chez les divers individus dans des proportions inégales et qui dépendent encore en grande partie du développement de l'intelligence. L'action « inhibitoire », si essentielle à toute volonté maîtresse de soi, n'est le plus souvent que le résultat d'idées multiples, accompagnées de sentimens multiples, qui produisent des impulsions en sens opposés, par cela même des arrêts. C'est quelque chose d'analogue à l'interférence des rayons lumineux, se neutralisant pour aboutir à l'obscurité. Ceux qui possèdent, soit par nature, soit grâce à l'instruction et à l'éducation, un système cérébral complexe et riche, ont ce pouvoir d'arrêt : ils sont, comme Descartes et Spinosa, aptes à la réflexion, à la suspension du jugement. Ils n'agissent qu'après avoir hésité entre plusieurs motifs, que la complexité de leur organisation cérébrale fait apparaître devant leur conscience. Ce n'est pas tout. Cette facilité à concevoir plusieurs voies possibles d'action, résultant de ce qu'en effet le cerveau offre un grand nombre de voies différentes à l'onde moléculaire, subsiste après que le jugement a été formé et la résolution accomplie : de là un pouvoir persistant de corriger ses jugemens et de rectifier ses manières d'agir.

Au contraire, un cerveau simple, comme le sont nécessairement ceux qui n'ont point été développés par l'expérience ou par la science, réalisera le type de la volonté *explosive*. Il sera tout ensemble irréfléchi avant de juger ou d'agir, et obstiné à garder ensuite, malgré les meilleures raisons, ses opinions ou lignes de conduite. On a souvent opposé le sauvage impulsif, précipité dans ses inductions et entêté dans ses actions, à l'homme civilisé, retenu, qui s'arrête avant de conclure et peut toujours rectifier ses jugemens par des réflexions nouvelles. Et pourquoi

l'esprit simpliste adopte-t-il si vite des croyances et des lignes de conduite? C'est que, dans ce cerveau neuf et vierge, aucune voie n'est encore tracée; rien ne résiste donc à l'impression qui arrive et s'ouvre une voie. Pourquoi encore un esprit simpliste abandonne-t-il si difficilement les croyances une fois adoptées? C'est que, peu riche d'idées, il n'a rien ou presque rien qu'il puisse opposer à ces croyances. Il sera donc routinier; il raisonnera toujours sur des cas particuliers; il concevra peu de vérités générales, il aura peine à détacher les abstractions des cas concrets. On a souvent aussi opposé, sous ce rapport, l'enfant à l'homme, et même la masse des femmes, encore peu éclairée, à la masse des hommes, qui l'est davantage. Si les femmes sont, en général, plus promptes à tirer des conclusions et plus obstinées à garder leurs croyances, c'est que de longs siècles d'une culture inférieure ont laissé, en moyenne et dans l'ensemble, le cerveau féminin à un degré inférieur de complexité et de plasticité. Même contraste entre l'élite des hommes instruits et la foule ignorante, qui généralise précipitamment, puis s'obstine dans les conclusions tirées d'expériences incomplètes.

La constance dans le vouloir, quand elle est fondée sur des raisons, n'est plus entêtement, mais fermeté. C'est que, dans ce cas, la décision est la résultante non plus d'une passion ou idée isolée, mais de la synthèse des sentimens qui sont en rapport plus ou moins éloigné avec la décision à prendre. Dès lors, celle-ci ne peut plus trouver d'obstacle intérieur; son effet se poursuit donc tant que l'expérience ou le raisonnement n'est pas venu apporter dans la question des élémens nouveaux.

On voit que, le degré de complexité cérébrale et le degré d'intelligence étant proportionnels, l'intelligence joue un rôle capital dans l'activité volontaire : ici encore, elle ne peut être reléguée parmi les facteurs de second ordre. Notre volonté et, par là même, notre caractère tient surtout aux rapports réciproques de nos inclinations, qui font que les unes sont plus intenses ou plus durables, les autres moins, et, en conséquence, que le système des forces intérieures aboutit à telle résultante générale; or, l'intelligence modifie nos inclinations, leurs rapports, leur intensité et leur durée relatives : elle contribue ainsi, pour une large part, à l'évolution du caractère.

Ce qui fait ici illusion, c'est qu'on raisonne des inclinations de l'homme d'après celles des animaux, qui sont toutes innées, relativement invariables, et qui enfin demeurent aveugles en grande partie. La vie de l'animal apparaît ainsi comme un simple développement des instincts natifs, par conséquent du caractère con-

génital, et on croit qu'une fatalité analogue règle le caractère humain. Mais d'abord, même chez l'animal, l'instinct n'a ni l'invariabilité ni l'infaillibilité qu'on imagine. Nous n'en sommes plus à ce qu'on a justement appelé la conception mystique de l'instinct, celle de Fénelon par exemple, dans son traité de l'*Existence de Dieu.* Depuis Darwin, on s'est mis à étudier de plus près et dans les menus détails ces fameux instincts implantés chez les animaux dès les premiers âges par le créateur même. Or, plus on poursuit ces études, plus on voit les instincts varier, se former et se déformer, se tromper et se redresser par l'expérience, se plier aux circonstances et au milieu, etc. L'instinct n'est aveugle qu'au début, lorsque ses résultats échappent encore aux animaux qu'il fait agir. Ainsi, l'insecte qui pond ses œufs en un endroit où il ne les verra jamais éclore est condamné, dit M. William James, à agir toujours aveuglément de génération en génération; mais la poule qui a déjà élevé une couvée ne doit pas, la seconde fois, se mettre sur son nid avec la même ignorance : l'idée des poussins se joint à la vue des œufs pour déterminer l'acte. Les fermiers de l'Adirondack ont raconté à M. W. James que, si une vache vêle dans les bois et que l'on mette quelque temps à la trouver, le veau devient aussi sauvage qu'un daim; au contraire, des veaux nés à l'étable ne montrent aucune sauvagerie à l'égard des gens qu'ils ont aperçus dès les premiers jours de leur existence. On voit qu'ici l'hérédité n'impose rien de certain et que tout dépend des impressions premières, qui développent ou l'instinct de sauvagerie ou l'instinct de sociabilité. Ces impressions ont souvent une influence décisive. Après avoir fait son nid sur une branche, l'oiseau retourne à cette même branche, la crevette revient au même creux de rocher; le bœuf revient au même pâturage. L'aire de l'instinct est rétrécie par la première impression et se change ainsi en habitude. Souvent aussi des instincts héréditaires s'atténuent et s'effacent faute d'excitans appropriés qui les mettent en œuvre. D'autres, au contraire, qui auraient sommeillé, s'éveillent par le fait d'une occasion qui les excite. C'est une des raisons qui condamnent l'indulgence des gouvernemens pour toutes les excitations à la débauche et au crime, par quelque voie qu'elles se produisent.

On croit l'homme presque entièrement dépourvu d'instincts. Avec M. W. James, nous pensons qu'il a, au contraire, des instincts beaucoup plus nombreux et plus variés qu'aucun autre animal; il a même, à vrai dire, tous les instincts, bons et mauvais. Et par instincts nous entendons des impulsions d'abord aveugles et irrésistibles, suscitées par les excitans appropriés. M. W. James

a dressé une longue liste des inclinations naturelles à l'homme : depuis les actes réflexes les plus simples, sucer, mordre un objet placé dans la bouche, crier, secouer la tête en guise de négation, etc., jusqu'aux impulsions plus compliquées, imitation, émulation, combativité, résistance, contradiction, ressentiment, antipathie, sympathie, crainte instinctive, instinct d'acquisition et d'appropriation, jeu, sociabilité, honte, pudeur, amours de toute sorte, etc. C'est précisément l'extrême complexité des instincts humains qui les fait méconnaître, parce que l'un apporte obstacle à l'autre. Un cerveau compliqué, se trouvant excité à réagir dans une multitude de directions à la fois, ne répond plus aux excitations, comme l'animal, par des réactions simples, uniformes, faciles à prévoir. De plus, l'homme a la mémoire, la réflexion et le raisonnement. La mémoire fait qu'il se souvient et de l'acte passé et de ses conséquences ; la réflexion fait qu'il se voit agir dans le présent ; le raisonnement lui fait prévoir les conséquences de son acte. Si ces conséquences lui plaisent en vertu de telle tendance, elles lui déplaisent en vertu des tendances opposées, dont elles empêchent la satisfaction. L'idée des conséquences éveillera donc toujours chez lui des images de plaisirs et de déplaisirs, qui elles-mêmes éveilleront des impulsions corrélatives. A mesure que le nombre des idées s'accroît, le nombre des impulsions s'accroît aussi et, en outre, chacune d'elles devient moins aveugle, moins irrésistible, moins voisine de cet état des hypnotisés qu'on appelle le monoïdéisme et qui les met sous la suggestion fatale d'une idée exclusive. Mais aussi, tout dépendra du groupe d'idées qu'on aura fait prédominer et dont chacune sera une porte ouverte à un des innombrables instincts latens dans l'âme humaine. L'idée définit, détermine ce qui, sans elle, serait resté obscur et inactif. Il suffit parfois d'une phrase lue, d'un mot prononcé, pour faire monter à la lumière telle impulsion dangereuse qui dormait dans l'ombre. Toute idée est une suggestion, par cela même qu'elle est une définition.

Ceux en qui la puissance de vouloir domine doivent se subdiviser en trois espèces : 1° volontaires ayant peu de sensibilité et peu d'intelligence : les obstinés, les têtus ; 2° volontaires ayant beaucoup de sensibilité et peu d'intelligence : les emportés, les violens ; 3° volontaires ayant beaucoup d'intelligence et peu de sensibilité : les calculateurs froids et énergiques que rien n'arrête dans l'exécution de leur plan, les Turenne et les de Moltke. Mais c'est surtout d'après les fins poursuivies, conséquemment d'après les objets intellectuels, que les volontés doivent être classées. L'intelligence, en effet, est essentiellement polarisée,

et ses deux pôles sont *moi, autrui*; or cette polarisation se retrouve nécessairement dans la volonté. Mais elle n'aboutit pas, chez tous, à un même équilibre, à une même aimantation de la boussole intérieure. Il y a des volontés orientées surtout dans le sens du moi, d'autres dans le sens du non-moi. Ici encore reparaît l'empire de l'intelligence. Par cela même qu'un être est doué de cette faculté, il sort toujours plus ou moins de son moi, tout au moins en pensée, pour concevoir d'autres êtres et, qui plus est, l'ensemble de tous les êtres. L'impersonnalité ou, comme disent les philosophes, l'objectivité est la caractéristique même de l'intelligence. Dès que nous pensons, nous sommes ouverts au dehors, nous ne sommes plus une monade sans fenêtres : la société et l'univers entrent en nous de toutes parts. Or, à ces idées plus ou moins impersonnelles sont nécessairement attachés des sentimens, à ces sentimens sont attachées des impulsions qui, dans une certaine mesure, nous enlèvent à nous-mêmes. Un être inintelligent ne pourrait être vraiment désintéressé.

De là la grande division, à la fois psychologique et morale, des volontés égoïstes et des volontés « altruistes ». Au reste, ce n'est qu'une question de mesure : de purs égoïstes, comme de purs altruistes, il n'en saurait exister. Un caractère vaut par le degré d'universalité qu'il enveloppe. Napoléon disait un jour à Rœderer : « Moi, je n'ai pas d'ambition, » puis se reprenant, et avec sa lucidité ordinaire : « Ou, si j'en ai, elle m'est si bien naturelle, elle m'est tellement innée, elle est si bien attachée à mon existence qu'elle est comme le sang qui coule dans mes veines, comme l'air que je respire (1). » Ce que Napoléon disait de son ambition, il faudrait que nos âmes, éprises de la vérité et du bien, pussent encore mieux le dire de leur amour désintéressé. Le plus haut développement de la nature humaine est celui où le cœur, s'ouvrant avec la pensée, s'égale à l'infini.

L'intelligence ne met pas seulement la volonté en relation avec le monde des idées, mais encore avec le monde des hommes. Il en résulte un ensemble d'actions et de réactions sociales qui, par l'intermédiaire des pensées, s'étendent aux volontés mêmes. Les grands modificateurs de notre caractère, ce sont les caractères des autres. L'influence du milieu social est plus forte encore que celle du milieu matériel : il y a un air ambiant que l'homme respire parmi ses semblables et en dehors duquel il ne peut pas plus vivre qu'en dehors de l'atmosphère. La société

(1) M. Paulhan, *les Caractères*, p. 152.

étant un organisme dont nous sommes les membres, si le grand corps est plus ou moins vicié ou, au contraire, plus ou moins sain, nous sommes comme les cellules nourries par un sang plus ou moins riche, qui prospèrent ou déclinent avec le corps entier. Il y a cependant, entre la cellule soumise au réflexe et l'homme capable de réflexion, cette capitale différence que la cellule ne peut réagir avec conscience contre les influences délétères, tandis que la volonté intelligente juge autrui, se juge elle-même, et agit en conséquence de ses jugemens.

Dans son intéressante étude sur le caractère de Darwin (1), M. Paulhan a essayé de montrer sur le vif comment se développent ou s'atrophient certaines parties du caractère par l'effet du milieu social, du milieu matériel, de la santé, de l'âge, etc. Il y a là, en effet, un ensemble d' « associations systématiques » et d'« inhibitions systématiques » qui aboutit à fixer enfin chez l'individu tel type d'esprit, non tel autre. Darwin n'est d'abord qu'un écolier ordinaire, qui apprend beaucoup plus lentement que sa sœur. Il manifeste seulement un goût inné des collections, coquilles, timbres-poste, médailles, minéraux : il range tout par ordre. Son imagination, qui était grande, le porte à inventer des mensonges de propos délibéré et toujours pour le plaisir de faire sensation : il se vante à un de ses camarades de produire des primevères de teintes diverses en les arrosant avec des liquides colorés. « Fable monstrueuse, dit-il ; je n'avais jamais expérimenté la chose ! » Plus tard, cependant, la pensée scientifique ayant maîtrisé l'imagination, il deviendra tellement sincère et scrupuleux qu'il passera vingt-deux ans de sa vie à développer, à critiquer, à rédiger l'*Origine des espèces*. Son imagination n'en subsistera pas moins, mais, au lieu d'inventer des fables, il inventera des expériences ou des doctrines. Au collège, il apprend difficilement les langues, ne peut arriver à faire des vers latins, s'éprend pourtant d'Horace, éprouve une satisfaction intense aux démonstrations d'Euclide. Amoureux des promenades solitaires, si propices aux réflexions profondes, il se laisse un jour tomber d'une hauteur de sept à huit pieds de long d'un chemin sans parapets. Il continue de collectionner les minéraux, mais sans but scientifique. A dix ans, il s'intéresse beaucoup aux insectes et se décide presque à former une collection de ceux qu'il trouvait morts, car, dit-il, « après avoir consulté ma sœur, j'arrivai à la conclusion qu'il n'était pas bien de tuer des insectes pour l'amour d'une collection. » Il commence des études de médecine : l'anato-

(1) *L'Activité mentale et les élémens de l'esprit*, Alcan, 1887.

mie le dégoûte, deux opérations auxquelles il assiste l'impressionnent au point de le faire renoncer à suivre le service de l'hôpital. Les cours de géologie et de zoologie lui paraissent si « incroyablement ennuyeux » qu'il jure de ne jamais lire un livre de géologie. Beau serment, qu'il devait si peu tenir! Son père lui propose d'entrer dans l'Église. Il ne demande pas mieux, et le voilà qui étudie trois années à Cambridge, mais sans enthousiasme. Ses amis de collège le trouvaient affectueux, généreux, compatissant, ayant la haine de tout ce qui est faux, vil, cruel. Enfin on lui propose un grand voyage à bord du *Beagle* en société de naturalistes non rémunérés : ce voyage décide de sa vocation. Au retour, il se retire à la campagne. Sa santé déplorable l'y obligeait presque : « Pendant quarante ans, dit-il, je n'eus jamais un jour de bonne santé, comme les autres hommes. » La science occupe désormais sa vie entière. Ses seules grandes distractions sont la musique et les romans. « Je les aime tous, dit-il, même s'ils ne sont bons qu'à demi et surtout s'ils finissent bien; une loi devrait les empêcher de mal finir. »

On peut conclure avec M. Paulhan que le milieu social, l'éducation, le développement progressif de l'intelligence, les circonstances même de la vie ont joué un rôle capital chez Darwin, malgré la force native de ses aptitudes individuelles. Mais il convient d'ajouter que ce qui eut une influence décisive, ce fut, comme Darwin l'avoue lui-même, l'énergie et la persévérance de sa volonté.

V

En résumé, l'idée que nous voudrions voir s'introduire dans la science des caractères, c'est celle de l'évolution. Notre caractère est toujours en train de se changer partiellement; la conscience même que nous prenons de notre naturel peut y introduire du changement en mieux ou en pire, selon que nous nous apparaissons plus ou moins laids à nos propres yeux. Le visage moral n'est pas fixé comme le visage physique, que modifie seule la lente accumulation des années. L'idée du mieux est pour nous le moyen de réaliser le mieux. En tant que modifiables, nous sommes libres, au sens rationnel du mot, qui n'implique aucun indéterminisme, mais un déterminisme indéfiniment souple et progressif. Notre caractère présent ne nous épuise pas tout entiers, pas plus que notre volition présente et notre action présente. Nous sommes, en quelque sorte, un « devenir » qui se change lui-même sans cesse par l'idée qu'il a et de soi, et de son point de départ, et de son

but. L'homme n'est pas fait d'avance, il se fait : c'est le propre de sa nature que de pouvoir toujours ajouter à sa nature.

C'est ce qui explique, quoi qu'en disent les fanatiques de l'hérédité, la puissance de l'éducation. Non qu'elle puisse changer le tempérament physique ou même psychique, mais elle peut en tirer, s'il est d'ailleurs normal, tout le bien qu'il est capable de fournir selon sa nature. La goutte d'eau a beau agir faiblement et superficiellement, elle use l'obstacle. L'action de l'intelligence est toujours répétée ; quand elle n'a pas du premier coup l'intensité, elle y supplée par la durée. Les particularités du tempérament et de la constitution ne servent que de matière à la réaction « informatrice » de l'intelligence, qui finit par tout orienter en vue de certaines fins. Et comme la plupart de ces fins, au lieu d'être indifférentes, ont une valeur morale, le caractère apparaît, à ce point de vue supérieur, comme un ordre de finalité, ou, selon le mot d'Emerson, « un ordre moral », introduit dans la nature d'un individu par la réaction de sa volonté intelligente.

La morale n'exige pas que chaque personne soit semblable à toute autre et agisse précisément de la même manière ; elle demande que chacun cultive son caractère propre et l'améliore dans la mesure de ses capacités. Il y a en nous un thème donné, qui est notre constitution physique et mentale ; mais que de variations sur ce thème, les unes harmonieuses, les autres discordantes ! Et nous pouvons modifier le thème lui-même, bien plus, l'instrument. Le violon d'un grand maître acquiert du prix entre ses mains et se façonne à son image : à nous, de faire vibrer notre nature selon les plus hautes harmonies et de la rendre elle-même harmonieuse.

La théorie de Schopenhauer et de ceux qui l'ont suivi n'irait à rien moins qu'à déclarer l'inutilité de la morale, excepté pour les gens médiocres ; ceux qui sont fortement trempés n'en auraient pas besoin : elle ne serait bonne que pour les « amorphes » et les « instables ». Nous pensons, au contraire, qu'elle est nécessaire pour tous et qu'une intelligence des choses morales et sociales très développée, en permettant l'évolution continue du caractère, permet un progrès croissant de la moralité même.

Les partisans de Schopenhauer, niant l'influence des idées sur le monde, rappellent que bien des hommes mettent en désaccord leur activité et leur intelligence. « On pense d'une manière et on agit d'une autre ; on écrit de beaux traités de morale que l'on ne pratique pas. » Certes, ces choses-là se sont vues ; mais, de ce que l'intelligence n'est pas à elle seule omnipotente, de ce que la passion peut contre-balancer son action, il n'en résulte nulle-

ment que ces deux « facteurs », caractère et intelligence, soient « en désaccord ». Une intelligence qui ne trouve pas dans le sentiment et dans la volonté une aide suffisante pour se traduire en action, c'est précisément là une des formes possibles du caractère. Le docteur Le Bon, que Platon eût pu ranger parmi ceux qu'il appelait les « misologues », ne tarit pas quand il s'agit de rabaisser l'intelligence, cette prétendue maîtresse de la vie. Il faut l'entendre commenter l'exemple fameux du chevalier Bacon, ambitieux, égoïste, cupide et lâche, applaudissant dans un écrit public à la décapitation de son bienfaiteur, afin d'obtenir le poste de chancelier; puis condamné pour concussion et essayant d'attendrir ses juges par l'humble aveu de sa culpabilité. Et d'Alembert, plein de bienfaisance, celui-là, de bonté et de désintéressement, mais se faisant l'esclave de M[lle] de Lespinasse, allant chercher pour elle à la poste les lettres des amans qu'elle lui donnait ouvertement pour rivaux! — Tout cela peut être vrai, mais qui soutint jamais ou que la connaissance approfondie des règles logiques de l'expérimentation, de l'induction, de l'énumération, rend vertueux, ou que la plus subtile géométrie peut empêcher un savant de tomber amoureux d'une coquette? Bien plus rares sont les vrais moralistes qui n'ont point conformé leur vie à leurs principes. L'exemple de Sénèque, un prédicateur sans vraie originalité, n'est guère probant; les grands innovateurs en morale, eux, ont vécu leurs idées. Pour ne point parler des fondateurs de religion, Socrate n'a-t-il pas conformé sa vie comme sa mort à ses principes, et cela, selon son propre témoignage, malgré certains penchans de son tempérament? N'avoue-t-il pas qu'il était porté à l'excès vers les passions de l'amour, lui qui vécut chaste? Ne reconnaissait-il pas que le physionomiste Zopyre avait raison de lui attribuer bien des inclinations grossières, qu'il avait réprimées par sa volonté? Et Kant, dont nous parlions tout à l'heure, n'a-t-il pas réalisé dans sa vie entière l'impératif catégorique? « Je dormais, dit-il, et je rêvais que la vie est beauté : je me réveillai et je vis qu'elle est devoir. » Comment s'est-il réveillé, sinon par l'action de l'idée? Les exemples abondent de l'empire souverain exercé par les convictions morales et religieuses. Un Augustin, entraîné lui aussi par son tempérament vers tous les plaisirs, n'en devient pas moins, sous l'influence de l'idéal conçu et aimé, un des types de la sainteté.

On croit rabaisser l'action de l'idée en n'y voyant qu'un éclairage, lueur ou lumière. Mais éclairer, c'est rendre possible un mouvement dans telle direction et non dans telle autre; voir, c'est savoir; savoir, c'est pouvoir; pouvoir, c'est le commencement de

faire. Dans la nuit, on va où il y a une lumière; si j'en fais briller une de loin aux yeux du voyageur égaré dans la montagne, je puis ou le sauver en l'appelant vers la vraie route, où le perdre en l'attirant vers le précipice. L'idéal, dit-on, n'est qu'un rayon qui illumine; non, c'est un rayon qui attire, comme celui qui faisait monter Dante vers Béatrice.

D'où vient donc le désaccord qui subsiste parfois entre l'idée morale et l'acte? Il vient le plus souvent de ce que l'idée n'est pas complète ni absolument démonstrative. Vous ne verrez jamais un géomètre enseigner que deux et deux font quatre et régler ses actes comme s'ils faisaient cinq; vous ne verrez jamais un physicien enseigner que les corps sont pesans et se jeter par la fenêtre avec l'espoir de ne pas tomber. C'est qu'ici les idées sont des certitudes. Si un moraliste, au contraire, n'est pas nécessairement moral, c'est que son intelligence, si développée qu'elle soit, ne peut jamais saisir avec certitude l'harmonie du bien universel avec son bien personnel: il peut donc se laisser entraîner à choisir le second. « L'espérance éteinte étouffe le désir, dit Rousseau, mais elle n'anéantit pas le devoir; » par là il montre bien la vitalité d'une idée qui est la plus haute de toutes, et qui, une fois entrée dans l'esprit, n'en peut plus disparaître. Et cependant, pour son compte, il ne conforma guère sa vie à cette idée du devoir. C'est que, sans parler du tempérament maladif de Rousseau, l'étude de la morale aboutit à un doute suprême, que la science positive à elle seule ne peut lever. La science humaine se demandera toujours avec anxiété, comme faisait Ernest Renan, si l'idéal est en accord final avec le réel, si nous ne sommes point dupés par la suprême ironie de la nature, qui sacrifie l'individu aux fins de la société et de l'univers. C'est pourquoi la connaissance abstraite est insuffisante sans l'amour du bien idéal. Mais, d'autre part, comment aimer un idéal que l'intelligence ne se serait pas d'abord efforcée de concevoir et de réaliser d'avance en elle-même? Si donc le fond de notre caractère est surtout, comme nous l'avons montré, notre manière d'aimer, nous n'avons, en définitive, qu'un moyen d'élever toujours plus haut nos amours : c'est d'élever toujours plus haut nos pensées.

ALFRED FOUILLÉE.

TROIS ROMANCIERS SCANDINAVES

II [1]

HERMAN BANG ET ARNE GARBORG

De Copenhague à Wamdrup, sur la frontière prussienne, en regagnant la France à travers Séeland, l'île de Fyen et la Péninsule, c'est un vaste plateau qu'en deux endroits la mer a rompu, et sur qui de longs et réguliers labours tracent comme un damier. Bien que novembre tire à sa fin, il ne fait pas froid, mais il pleut, il pleut sans relâche sur la plaine rase. Le paysage flotte dans une lumière indécise et sans chaleur, dans un jour hésitant qui cependant dessine les contours des choses avec une sécheresse singulière. C'est dimanche, et aux stations la foule envahit les wagons bientôt bondés. Pas de cris, pas de chants; une sérénité grave, austère et sans paroles. Les femmes, les cheveux enfermés dans la blanche résille nationale, qui tombe dans le dos en forme de bourse, ont l'air triste, et entre tous ces gens règne une réserve étrange qui s'harmonise à ce ciel blême, à cette terre morne et sans relief d'où la joie de vivre semble exilée. Leurs membres noueux disent leurs travaux ardens à féconder la glèbe ingrate; et leur prunelle paisible, habituée à refléter cet horizon mélancolique, semble emplie d'infini. La nature les a faits ce qu'ils sont : gros mangeurs et buveurs solides, d'intelligence timide et passive, pénétrés de croyance, car ils sentent confusément peser sur eux la rigueur de lois inconnues, et de croyance

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

luthérienne, car ces lois sont farouches, sans grâce ni merci. Quoique vivant dans une sorte de demi-jour obscur, ils ignorent le rêve, car leurs rêves, où les suspendraient-ils? Point de hautes montagnes; point de ces chaos grandioses qui détruisent l'équilibre des esprits et développent outre mesure la faculté de sentir aux dépens de la réflexion. Ils restent attachés, esclaves soumis, au sol, osant à peine regarder le ciel; ils peinent pour vivre, ils peinent pour mourir, employant toutes leurs facultés à triompher des choses. Mais l'espoir? Ils l'ignorent ou le négligent, craignant de le laisser pénétrer dans leurs âmes. Ce sont des résignés.

I

Le talent, disent les psychologues d'une certaine école, est une dégénérescence; il suppose une nervosité morbide qui ne se manifeste que par suite de l'épuisement des races. Les familles, comme les peuples, vigoureuses et bien portantes à l'origine, s'usent à travers les âges; atteintes d'une lésion d'abord insoupçonnée, envahissante et meurtrière ensuite, elles aboutissent souvent à un poète ou à un fou. Les héros de l'action ont fait place aux héros du rêve. Mais ces hommes, les artistes, derniers produits d'une race mourante, sont comme les dernières fleurs, exquises et parfumées, d'une plante condamnée. La race, avant de retomber au néant, se couronne de roses. Et c'est un peu pour cette raison, sans doute, que l'humanité, émue et douée d'instincts maternels, place si haut ces enfans débiles et chargés des coulpes des hommes.

Herman Bang est l'un d'eux. Issus de noblesse antique, ses aïeux, dit la légende, cimentèrent de leur sang le vieux trône de Danemark. Leur rejeton n'a pu être qu'un vigoureux lutteur de la plume et de la pensée. Le père du romancier mourut d'une grave maladie cérébrale, laissant à son fils son nom, un patrimoine presque anéanti, et le dangereux héritage d'une sensibilité étrangement affinée, d'une faculté rare,mais cruelle, de partager la souffrance et de souffrir profondément lui-même. Et par malheur la nature ne fut point pour lui ce qu'elle fut pour Jonas Lie, une maîtresse adorée qui lui apprit l'amour et la beauté; la vie l'instruisit; il connut peu les loisirs du rêve. Pauvre, à dix-neuf ans il était forcé d'entrer dans la lutte pour le pain journalier. Il sut toujours planer au-dessus de la grossièreté des intérêts mercantiles; il se tint à l'écart de la mêlée démocratique. Il se fit d'abord acteur, peut-être dans l'inconscient désir d'oublier, ne fût-ce que quelques heures par jour, sa personnalité douloureuse, et d'ex-

primer, en vivant langage, par le geste et par la parole, toutes les choses obscures qu'il avait dans l'âme. Entré dans les coulisses, lieu de cabotinage et de rivalités mesquines, il sut conserver, sans jamais s'en départir, sa hautaine réserve de gentilhomme déchu. Mais cet oubli qu'il désirait, il ne lui fut pas donné de le connaître. Il s'épuisait à l'atteindre : ses rôles préférés, ceux qui l'attiraient invinciblement, étaient ceux où les poètes ont voulu dire tous les tourmens des dégénérés, Hamlet, Oswald des *Revenans*. Il fit, de ce dernier, une création troublante, qui donna le frisson à toute la salle. Applaudi par les uns, sifflé par les autres, il effraya tout le monde, et personne ne le comprit. Il eut, d'abord, une célébrité d'excentrique. Bientôt, et soudainement, il quitte les planches. Il était trop grand seigneur pour y vivre de son gain, dédaigneux du métal, généreux pour tous ceux qui l'approchaient, menant un train de maison hors de proportion avec sa fortune. — Alors il écrit son premier roman, *Races sans espoir* (*Haablöse Slægter*).C'est la monographie pitoyable de son état psychologique, la notation tragique de toutes les angoisses qu'il avait subies depuis qu'il s'observait lui-même. Un cri d'épouvante lui échappe quand il se voit jeté sur cette terre marâtre, au milieu d'une société qui ne le comprend plus, ayant dans le cœur tous les appétits furieux d'un autre âge, dont il souffre et qu'il lui faut combattre. Il est vaincu d'avance, promis à la mort; il le sait et ne s'en plaint pas. Il est de ceux que l'humanité laisse en arrière sur la route de la vie, au bord du fossé, harassés et meurtris. C'est la fatalité de l'évolution. Le monde est plein de forces et de sève; qu'importe un homme de moins à ce vaste univers? — Résignons-nous!

C'est le dernier mot de son premier roman ; ce sera le dernier mot du dernier.

Races sans espoir, aussitôt paru, eut un succès énorme. Le nom du nouveau maître se répandit dans les trois pays; l'Allemagne, elle aussi, fut conquise. Tous les journaux se disputèrent une si précieuse collaboration. La gloire venait, l'argent suivait sans doute. Il ne les attendit pas, son humeur vagabonde l'entraînait vers d'autres destinées. Berlin l'attirait : il y va. Il est forcé d'en partir pour avoir irrévérencieusement, dans une correspondance danoise restée célèbre, comparé le jeune Kaiser et sa famille au directeur d'un cirque forain alors fort connu dans le Nord. Il se sauve à Vienne, puis à Prague, où il reste pendant quelques mois. Cependant la police impériale le traquait; son asile est découvert, on l'en chasse. Il s'échappe tant bien que mal, revient à Copenhague, las, appauvri, irrité. Un impresario

l'attendait, d'esprit rusé, aux mains avides. Nouvel exode : il s'en va en Suède, puis en Finlande et en Norvège, faire des conférences. Les conférences sont très courues dans le Nord, elles conviennent à l'esprit dogmatique de ces peuples. Il n'est point de personnalité un peu connue qui ne tienne à honneur de s'y montrer, et il est de mode, pendant une saison, d'aller applaudir un conférencier comme on fait chez nous un acteur. Bang eut un succès retentissant, on le couvrit d'or. C'était justice. La passion fougueuse de sa parole, l'élan dramatique de son geste, l'aisance de diction qu'il avait acquise au théâtre, séduisirent ses auditrices, enthousiasmèrent ses auditeurs. Jamais, depuis Björnson, on n'avait entendu voix aussi éloquente. Il y eut bien de-ci, de-là, entre le public et son idole, quelques malentendus; il rompait de nonchalantes habitudes! Ce fut pourtant l'époque la plus féconde, sinon la plus heureuse de la vie du romancier. A ce moment, Bang avait vingt-cinq ans. Il venait de se révéler superbe orateur, comme, quelques années auparavant, vigoureux écrivain. Il pouvait satisfaire ses coûteuses fantaisies de grand seigneur, et les femmes s'intéressaient à lui. Il n'était pas beau, mais il avait une sorte de charme frêle et maladif. Petit, mais bien pris, les yeux profonds et profondément enfoncés dans les orbites, les cheveux noirs et plats, la peau olivâtre, les mains délicates, les pieds fins, il sentait son gentilhomme. On savait, quelle âme ardente et passionnée, quelle sensibilité fébrile se cachaient sous cette romantique enveloppe, et la popularité se donna spontanément à lui.

Il s'en montra digne. En quatre ans, après *Sous le joug*, un recueil de nouvelles mélancoliques où sa philosophie est condensée en quelques pages, et dont je parlerai plus loin, il publia coup sur coup trois romans, dont deux au moins sont des œuvres de premier ordre : *Phædra*, *Tine* et *Au bord de la route*.

II

A Copenhague comme à Paris, ce qu'on appelle « le monde » est une collection d'individus de grande naissance, de grande fortune, parfois de grande intelligence, dont la tradition est de vivre pour un certain nombre de sentimens d'essence rare, qui se fondent en un seul : la religion du souvenir. Ce culte du passé, ils savent, heureusement, l'accommoder aux nécessités du présent. Ils travaillent quelquefois ; mais la seule fonction sociale qu'ils paraissent vouloir remplir est de distiller en élégance les produits, toujours un peu grossiers, du travail natio-

nal; la seule raison qu'ils paraissent avoir de vivre est de cultiver, dans une atmosphère de politesse et de morbidesse intellectuelles et morales, cette fleur de luxe, fleur exquise d'art et de civilisation, qui pousse sur ce terreau fécond : la fortune publique. Il y a de petits *mondes*, contrefaçons du grand, qui l'imitent, sans l'égaler, même et surtout dans ses vices. M. Jourdain, désespérant de ce qui serait la joie suprême de son existence, se venge en critiquant ce qu'il ne peut atteindre, condamnant surtout cette oisiveté dorée et cette lassitude impertinente des êtres et des choses qu'il croit être l'originalité des hommes de naissance. — Pourtant, une comédie comme le *Prince d'Aurec*, comprise et soulignée par tous à Paris, serait inintelligible pour le public danois. A ce tableau, il manquerait un cadre, à ces figures il manquerait des noms, à ces silhouettes il manquerait la vie. N'est-il point déconcertant pour nos habitudes littéraires de voir qu'aucun des drames du théâtre scandinave n'a pour scène un salon aristocratique, et que tous se dénouent en des milieux bourgeois ou populaires? Et faut-il en conclure que l'esprit d'égalité, si vigoureux dans le Nord, a nivelé tous les sommets? Non. Mais la noblesse danoise, trop peu nombreuse pour résister à l'envahissement démocratique, abandonne la ville. Quand l'étranger s'en va flâner le long des rues silencieuses de Bredgade, il voit des édifices d'aspect monumental, clos par des portes massives en bois sculpté, gardés par des monstres de pierre aux formes héraldiques : ce sont les vieux hôtels où les grandes familles cultivent les souvenirs du passé, dont elles ont fait des temples aux gloires héréditaires. Temples, oui, et respectés, mais ne s'ouvrant guère aux plaisirs et aux idées du siècle, temples vides d'habitans. Jamais ne les agite ce va-et-vient des serviteurs qui, à Paris par exemple, donne une vie si particulière à la somptuosité des façades, à l'ampleur des perrons et des cours. Peu ou pas d'équipages, rien qui ressemble à ce luxe, tapageur à la fois et discret, dont notre aristocratie drape son petit nombre avec une science si consommée du décorum. La noblesse n'est pas là, elle vit à la campagne, dans ses châteaux solitaires, austère et religieuse, dédaignant les frivoles et luxueuses bagatelles, laissant aux bourgeoises et aux artistes le soin de pratiquer ces grands préceptes de l'élégance moderne qui viennent de l'étranger et surtout de Paris.

Voilà pourquoi Ellen de Maag, la Phædra d'Herman Bang, vit dans la solitude d'un château du Jutland, loin du monde et des distractions qu'il apporterait à sa névrose, sans que son historien puisse être accusé d'inconséquence. Névrosée, elle l'est, certes,

comme devait l'être cette admirable Phèdre antique, symbole inoubliable de la volonté écrasée par la fatalité mauvaise, par la Vénus inexorable. Comme sa sœur tragique, elle aussi pourrait dire :

Oh ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

en pleine nature vigoureuse et saine, où je me referais un corps, une âme, toute la virginité de mon être! Mais Ibsen a dit son mot. Ellen est une malade, une malade du corps plus encore qu'une malade de l'âme; en elle sont accumulées toutes les tares physiologiques qui s'étaient abattues sur sa race, au cours des ans. Elle a grandi seule, aux mains d'une vieille nourrice sotte et superstitieuse, auprès d'un père, ivrogne immonde, au fond d'un castel féodal, dans un pays perdu. Nul ne l'a renseignée, soignée, guidée; dès sa jeunesse première elle est restée face à face avec elle-même, sentant monter en elle on ne sait quelle angoisse mystérieuse. Parfois, quand cette angoisse est trop forte, quand son père est allé s'enivrer à la ville pour en revenir à demi mort de débauches et soutenu par ses laquais; dans ses momens d'orgueil aussi, lorsqu'elle veut hausser son cœur à la noblesse de son origine, elle entre dans la galerie où sont réunis les portraits de famille. Un de ces portraits, surtout, l'attire : celui d'Ellen de Maag, morte autrefois d'amour, et qu'on trouva noyée dans les fossés du château. Elle sent revivre en elle cette ancêtre funèbre; un lien caché les unit l'une à l'autre. Mais, « à vrai dire, elles se ressemblaient toutes, dans ces portraits; c'était la même bouche rouge, sensuelle et fatiguée, le même regard las, sous les paupières lourdes. » L'hérédité lugubre, apparaissant quand même sous ces masques historiques, l'hérédité du vice invincible et triomphant!

Ellen ressent, à ne pas s'y tromper, la première crise du mal à douze ans, au moment de communier. « Ellen devait faire sa première communion à l'automne. Le pasteur de Norup était un véritable apôtre qui peignait le péché sous les couleurs les plus sombres et parlait sans cesse de la damnation éternelle, il expliquait avec ferveur qu'il ne faut pas se plaindre d'habiter cette vallée de larmes, puisque c'était là l'occasion d'expier et pour nous-mêmes, et pour ceux des nôtres qui nous ont précédés dans la vie, entassant fautes sur fautes. Il apparut bientôt à Ellen comme celui qui chassait les nuages du doute et ouvrait à ses yeux ce ciel si pur, ce ciel si bleu de l'espoir qu'elle n'avait encore jamais vu. » Elle communie avec une ferveur mystique extraordinaire, appelant ce jour-là le Christ à grands cris, l'acceptant comme le douloureux amant dont son âme est assoiffée.

Mais le ciel est trop haut; elle est fille de la terre et s'y brisera les ailes. Son père meurt; restée seule et maîtresse d'elle-même, elle fait un cadre à sa jeunesse, relève les ruines du château, semble tout préparer pour l'arrivée du fiancé dont elle rêve. Il apparaît sous l'uniforme autrichien, sous les traits d'un jeune et bel officier de Croates qui vient occuper le pays après la défaite des troupes danoises à Dannevirk. Il s'appelle Carolat Schœnaich. Ellen, alors, a vingt ans passés, elle est admirablement belle, brune avec de grands yeux las, un teint pâle et une allure nonchalante, allure de reine ennuyée. Elle a vécu loin du monde, loin de tout ce qui atténue les sentimens profonds, et les proscrit comme étant de mauvais goût. Elle est mûre pour l'amour, mûre pour la souffrance. Il arrive ce qui doit arriver : Schœnaich lui fait une cour discrète d'abord, hardie ensuite. Elle tombe dans ses bras, un beau soir, défaillante et pleurante, et comme si, dans un éclair, lui revenait à la mémoire l'histoire lamentable de ses aïeules; au moment où elle se donne au beau cavalier, « tout à coup elle éclate en sanglots, et, dans une plainte si douloureuse qu'elle est presque un cri d'angoisse, elle s'écrie : — O pourquoi, pourquoi m'as-tu aimée? »

Elle en mourra, en effet. Après des jours et des jours de bonheur infini, dans le somptueux décor des jardins et des parcs, un soir, pendant une courte absence de Schœnaich, par l'involontaire indiscrétion d'un de ses camarades, elle apprend qu'il est marié. Marié?... A son retour elle le chasse, bégayant, humilié, lâche.

La fatalité triomphe, Ellen est vaincue. Une passion heureuse l'eût sauvée peut-être; maintenant elle décline. Blessée au cœur, elle se replie sur elle-même, rentre dans une solitude salutaire où elle espère oublier. Elle va demander à ses ombres aimées les leçons de la vie, et comment on guérit; toutes lui crient que le remède, le remède souverain, c'est l'orgueil. Elle croit que, isolée, entre ces murs où tant de souvenirs l'aident à supporter sa misère, elle pourra vivre, hautaine et farouche. Quand on est noble, on ne doit pas faillir, et la souffrance est roturière. Dans une discussion qu'elle poursuit avec l'assesseur du pays, elle lui donne les raisons de son orgueil, et déclare qu'entre elle et une femme du peuple, elle voit toute la différence d'une espèce.

« — Et cette différence, comment l'expliquez-vous?

« — Par l'éducation, les impressions, par toute une vie particulière. Moi, c'est ce château qui m'a élevée. Mais vous ne pouvez comprendre cela. Les gens qui ne possèdent pas une terre et ne vivent pas sur elle ne sauront jamais ce que c'est que se sentir

entourée par l'œuvre de toute une race, de vivre au milieu de ces ombres familiales, de les retrouver à chaque pas. Le sentiment de la possession engendre, chez les meilleurs d'entre nous, le sentiment de la responsabilité... Les idées sur lesquelles nous vivons ne sont pas nombreuses, mais grandes. »

Et plus loin :

« — Pensez-vous vraiment, monsieur, que l'on puisse vivre longtemps ici sans acquérir une certaine noblesse d'esprit? Tout, ici, a une influence sur mon être, le château, les grands arbres du parc, les portraits de la salle des chevaliers, tout enfin. Je cherche à comprendre la vie de ceux dont je vois l'image... tous ont servi le roi, ou, si vous aimez mieux, la patrie, car, en nous, l'instinct de la race engendre le patriotisme... Et si vous trouvez encore que notre existence est étroite, n'êtes-vous pas forcé de reconnaître que cette existence rend les sentimens plus nobles, détruit beaucoup de petitesses, beaucoup d'élémens bas qui salissent vos démocraties?... Ce n'est assurément pas un mérite que de n'avoir pas connu les bassesses de la lutte pour l'existence; mais c'est un bonheur, et c'est ce bonheur qui a contribué autant que le reste à créer la race. Il est des choses que je ne pourrais jamais m'abaisser à faire, des actions que je ne comprends même pas, et c'est ce qui ouvre un abîme entre moi et ces gens... Et c'est pourquoi, si je n'avais été soutenue par mes ancêtres, je ne serais assurément pas vivante aujourd'hui. Avec leur aide, j'ai supporté l'existence, et c'est pourquoi je veux mourir aristocrate. »

Elle meurt aristocrate en effet. Lorsque, après avoir demandé au monde sceptique et railleur de panser cette blessure qu'au contraire il avive; après avoir rempli de son nom illustre les échos élégans des journaux, avoir traîné derrière elle un troupeau d'adorateurs et de prétendans, elle a tout vu, tout lu, épuisé jusqu'à la lie la coupe des jouissances humaines, elle se laisse tomber dans les bras meurtriers et doux de cette déesse nouvelle, autrefois inconnue, la morphine; et un jour, comme son aïeule, la dame aux lèvres rouges, aux yeux las et sensuels, elle disparaît, recommençant après des siècles écoulés le même drame émouvant de passion misérable.

Tel est ce roman étrange, à la fois obscur et touffu, que traversent des éclairs de génie. Il est écrit dans une langue singulièrement tourmentée et fébrile, mais vivante et colorée. Moins riche que celui de Lie et moins varié, moins souple, le style de Bang est aussi plus vigoureux et plus serré. Comme Maupassant, Bang est un sensitif démesuré; il donne, jusqu'à la douleur, le

frisson du réel. Ce style n'est pas proprement un style, c'est une suite d'impressions, toujours fortes et tumultueuses, qui se jettent d'elles-mêmes, toutes vives, sur le papier, et s'y fixent dans une perpétuelle vibration. Ce qui lui manque, sans plus, c'est la musculature athlétique, contrepoids nécessaire à une nervosité trop grande, exagérée.

Dirai-je qu'en ce roman de *Phædra* j'aurais voulu une narration plus condensée, moins de hors-d'œuvre et de longueurs? que la thèse est assise sur une contradiction, et qu'elle eût été bien plus saisissante et concluante, si Ellen, aimée d'un homme jeune et beau, et s'étant donnée à lui, n'eût pas été trahie et cependant fût morte, lasse d'amour, et tuée par des désirs inconsciens? Elle est une éternelle ennuyée, sans doute, mais ce n'est pas l'ennui, le dégoût de la vie qui l'empêche de savourer le bonheur; l'ennui ne vient qu'après, il n'est que déterminé, provoqué par un accident. Mais il n'existait donc point avant? Et cette femme qui, un jour, s'est reconnue condamnée à mourir, eût donc pu vivre? Alors, à quoi sert au romancier cette hypothèse de l'hérédité, dont il use? Et quel mal faisait à l'héroïne cette hérédité qui ne l'écrasait plus? Dans les *Revenans*, la théorie, contestable ou non, est poursuivie avec une sévérité inflexible; l'œuvre est un théorème, émaillé de merveilleux incidens. Dans *Phædra*, il y a théorie encore, mais incertaine, mais mal indiquée, mais mal démontrée... Je m'arrête, me bornant à dire que le roman, roman incomplet, illogique même et trop chargé d'incidens et de tendances, est plein de morceaux de haute allure, de haute couleur.

III

Phædra, comme *Races sans espoir*, était une œuvre intime, dans laquelle l'auteur avait versé sa personnalité entière, sentimens, souffrances, opinions. Avec *Tine*, il abandonne le roman d'analyse, il aborde le genre impersonnel et purement plastique. Il peint à la fresque, groupant les événemens dans un décor plus vaste. L'ensemble, ici, domine le détail. C'est de l'art matérialiste.

Il a lu Zola. Comme Zola, il pose, planant au-dessus de la portion d'humanité qu'il étudie, un symbole dominant, la guerre dans *Tine;* il analyse la portion des âmes qui se trouve affectée, transformée par ce symbole. Il ne voit pas un homme, il voit les hommes, ou plutôt, il voit l'action humaine. Les effets qu'il obtient par ce procédé peuvent se comparer aux reflets d'un incendie, la nuit, sur le visage de ceux qui sont près du sinistre : une partie est dans l'ombre, une partie éclairée, mais d'une lumière particulière,

d'une lumière crue qui accuse les traits et tranche nettement les silhouettes. Car il est resté l'impressionniste qui rend ce qu'il a ressenti avec une remarquable puissance de vérité. Chaque mot apporte avec soi sa gerbe de sensations, chaque mot a sa vie, chaque mot est riche de matière. Cette faculté absorbe en elle toutes les autres facultés de l'écrivain. Bang connaît très bien l'aller et le venir de ses personnages, leurs yeux, leur bouche, leur physionomie, il les entend même chuchoter, mais leur pensée lui échappe. Non en totalité, — car, en ce cas, il ne serait pas poète, — mais en partie. Cette impuissance est la frontière de son talent. C'est un visuel, dont le regard, charmé, reste à la surface sans aller jusqu'au centre caché, jusqu'au foyer rayonnant dont l'être tout entier tire sa lumière et sa chaleur.

Toutes ces qualités et tous ces défauts apparaissent en pleine clarté, dans *Tine*.

Tine, à certains égards, est la première partie d'une épopée dont *le Dernier Danois* sera la conclusion. Sujet : la disparition d'un peuple vieilli. Le roman s'ouvre en pleine action, à deux pas de la frontière où tonne le canon. La guerre de 1864, qui fut pour le Danemark la guerre terrible, vient de commencer. L'armée est partie pour les retranchemens de Dannevirk. L'inspecteur Berg, du village de Norup, l'a suivie, soldat, le fusil sur l'épaule, et sa femme et son fils se sont réfugiés dans l'intérieur du pays. Tine Bœlling, leur amie, leur sœur presque, est restée au village, avec ses vieux parens. Elle rétablit l'ordre dans la maison des absens, bouleversée par ce départ hâtif. La scène est simple, d'une gravité large. On dirait l'exposition faite par un chœur de vieillards craintifs, dans une tragédie antique :

« Le vieux Bœlling n'entendait pas ce qu'on disait, n'écoutant que ses propres pensées. Il y en avait treize d'appelés parmi les gens de la paroisse. — Que la volonté de Dieu soit faite ! — dit-il ; et il se leva.

« Les vieux voulaient rentrer. Tine... ne les laissa pas partir avant qu'ils ne lui eussent donné un coup de main... Elle alla dans la chambre du fond et détacha du mur le roi Frédéric, — la bataille d'Isted, — et la bataille de Frédéricia...

« Mme Bœlling regardait les héros d'Isted qui, le front bandé, combattaient encore ; elle les contempla longuement et deux petites larmes tombèrent sur le verre. Elle pensait à tous les blessés, à tous les morts qu'on allait recueillir. — Donne, la mère, — dit Bœlling, en lui prenant l'estampe des mains. Mais il la garda si longtemps que Tine dut la lui reprendre (1). »

(1) Traduction de M. le comte Prozor (Grasilier, éditeur).

Rentrée chez elle, elle songe à ses amis absens, à ce qu'ils ont été dans sa vie, à tout ce qu'elle leur doit de joie et de soleil. Elle revoit son enfance et sa jeunesse, si mornes, si tristes, entre ces deux vieillards caducs, ses parens, au fond de ce bourg perdu. Elle ignorait l'amour, et son cœur n'a battu que quand les Berg sont arrivés. Ils ont été pour elle les voyageurs d'un pays lointain, qui ont vu le monde, connaissent l'existence et les hommes. Comme elle écoutait quand, aux veillées, l'inspecteur parlait de Copenhague, émettait des idées générales; comme il lui semblait grand, et supérieur! Mais, austère et froid, sérieux, il l'effrayait un peu, et elle s'est mise spontanément, avec une fraîcheur d'enfant, à adorer sa femme, ne se doutant pas qu'elle ne l'aimait qu'à cause de lui. Le premier mouvement de son cœur, le premier jour qu'elle les vit, si unis tous deux, si heureux d'être l'un à l'autre, fut une jalousie inconsciente, irraisonnée, mais combien douloureuse! « Tine, ce soir-là, n'y voyant plus, s'assit à la fenêtre. La soirée était fraîche et pleine de rosée; un parfum montait des jardins et du cimetière; on entendait chaque éclat de voix, chaque rire qui s'élevait des champs, chaque son qui sortait des taillis... Une chauve-souris, peut-être un hibou, passa. Le soir s'étendait, silencieux, sur les bois et sur la campagne; seuls, les buissons qui bordaient le sentier du Paradis remuaient doucement.

« — Tine! appela M[me] Bœlling du bas de l'escalier.

« — Oui, mère!

« Tine tressaillit et tira vivement son mouchoir. Elle avait les yeux humides. En bas, une voix disait :

« — Bonsoir, madame Henriksen!

« — Bonsoir, madame Bœlling!

« Et, de tous les côtés, on entendait un bruit de portes refermées. Le silence régnait sur la place; l'air était embaumé des senteurs du buis, du sureau et des tilleuls. »

Première mélancolie d'amour, si douce et si légère qu'elle voudrait la sentir encore. Mais les jours sont venus; la passion a sourdement, dans l'ombre, tracé son chemin à travers son cœur; la trouée est faite, l'amour peut venir, et la souffrance n'est pas loin.

L'exposition, un peu longuette, est terminée. A ce moment, commence le drame, fleurit l'idylle douloureuse, dans la boue, dans le sang, au bruit du canon et des cris d'agonie.

Il y a orgie à Norup, dans le château du baron manchot. On mange, on boit, l'ivresse monte. On discute les journaux, arrivés à l'instant de la capitale, qui annoncent le triomphe des armes na-

tionales. On hurle des motions enthousiastes... Dans cette salle allumée par les flammes de la débauche patriotique, soudain, terrifiante, effroyable, tombe la nouvelle de la défaite. Le récit est poignant :

« Tine répondit, — elle ne sut comment, car sa voix s'étranglait : « — On dit... on dit qu'ils ont évacué Dannevirk!

« — Comment! quoi? cria le pasteur.

« Tine ne voyait que lui; elle n'apercevait que ce visage, pâle comme un linge, qui la dominait. Tout le reste avait disparu. Mais elle était hors d'état de répondre, et lui montra du doigt son père assis, comme frappé d'apoplexie, sur l'escalier, près de la chandelle abandonnée.

« — Eh! l'homme, que dites-vous là? cria le pasteur. Êtes-vous fou? — Et lui-même tremblait si fort qu'il avait peine à se tenir debout. Mais le sacristain n'entendait pas; il ne savait qu'une phrase qu'il bégaya deux fois, comme un idiot : « partis! partis! » et il essaya de lever sa main, qui tenait une enveloppe, une dépêche que le pasteur prit, lut et laissa tomber. Immobile et droit sur une marche de l'escalier, les mains raidies, il dominait tous les autres qui s'étaient rués vers lui... Il s'écoula peut-être une demi-minute sans qu'un mot fût prononcé. Alors l'intendant de Vollerup, qui tremblait comme une feuille, se jeta contre le mur et se mit à le frapper de ses poings fermés, en sanglotant comme un fou, et on les entendit pleurer tous à la fois, pâles, impuissans, désespérés. Et dehors on entendait pleurer les servantes, et les cochers s'en retournaient silencieusement à leurs attelages.

« Subitement, une commotion sembla traverser le doyen, qui se leva, et, se dressant au milieu de son troupeau, dit : — Cette nuit on a trahi le Danemark! — Et comme s'ils eussent voulu couvrir de ce mot leur honte et leur misère, comme si cette misère impuissante eût trouvé là une consolation, tous, le visage en feu, dans un flux désordonné de paroles se mirent à hurler : « Trahison! trahison! »

Cependant, la nouvelle est trop vraie. Bientôt arrivent les premiers fuyards, puis les blessés, puis l'armée, souillée de boue et de sang, affamée, exténuée, le désespoir au cœur, — troupeau humain échappé du charnier. Les soldats envahissent le village, s'entassent dans les maisons; s'installent, en un mot, pour la campagne. Vollerup se trouve en effet en deuxième ligne; il ne s'agit plus maintenant que de défendre le sol de la patrie; l'isthme et les îles sont barrés par des forts, et pendant qu'une partie des troupes se reposera, l'autre marchera au feu. Garde montante et descendante, comme dans une place forte; si bien que Berg

pourra revenir dans sa maison entre deux batailles, s'y cantonner, y manger, y dormir pendant quelques heures, pour ensuite retourner se battre avec son régiment.

Il ne s'y trouve pas seul, Tine tient la promesse qu'elle a faite à Mme Berg avant son départ, elle s'occupe de créer autour de l'inspecteur tout le bien-être dont on peut jouir en ce temps de désastres. Ces soins la trompent sur la véritable nature du sentiment qu'elle éprouve.

Du reste, la jeune fille se meut, respire dans une sensuelle et charnelle atmosphère. Tous ces jeunes hommes qui demain seront tués peut-être, sacrifient avant de mourir à la grande Vénus éternelle. Sophie, Maren, servantes de Berg, ont des amoureux, écoutent les désirs, versent généreusement la volupté. Tine résiste. Son amour se cache sous une impression vague, purement nerveuse, de bien-être et de tranquillité quand l'homme aimé est là; d'angoisse et d'épouvante quand son imagination le lui représente blessé, sanglant, meurtri au coin d'un bastion, dans la brume glacée, dans la nuit sans étoiles. — « On éprouvait un si doux sentiment de sécurité quand l'inspecteur était là! Les soirs où il était aux remparts, il arrivait à Tine d'éprouver une peur absurde au milieu de tout ce monde qui dormait et respirait autour d'elle. On eût dit que la maison inerte s'animait, devenait un être vivant. »

Cette heureuse quiétude ne dure pas longtemps. Un matin qu'après une semaine de cette intimité morale où ils se sont complu tous les deux, Berg retourne au devoir, elle a la brusque révélation du mal qui grandit en elle. Du haut d'une colline, elle a suivi le régiment qui s'enfonce dans les brumes du Sud-Ouest. « Tine descendit la colline et rentra. Les chandelles se consumaient derrière les vitres, le vent entrait par toutes les portes; devant les lits défaits, en désordre, brûlaient des lampes, les mèches fumantes. A la cuisine, Sophie sommeillait sur le billot; à l'office, Maren, la figure boursouflée, dormait aussi, étendue sur un banc. Tine était incapable de dormir. Elle éteignit les chandelles placées sur les fenêtres et voulut continuer sa lettre à Mme Berg, la lettre qu'elle avait commencée la veille au soir, avant l'alerte; mais elle n'écrivit pas et, penchée sous la lampe, ne fit que relire ce qu'elle avait écrit. Oui, tout le temps, dans chaque phrase, du commencement à la fin, elle ne parlait que de l'inspecteur. Tout à coup, elle laissa tomber la lettre, entra dans la chambre du fond qui était plus sombre, et, la tête appuyée sur le marbre glacé de la table, elle éclata en sanglots. »

A partir de ce moment le drame se précipite. Berg, lui aussi,

est troublé du trouble de Tine ; peut-être aussi par tout un passé de désirs inaperçus, mais vivant dans l'ombre, et qui, en ces jours de désarroi moral, de deuil patriotique et de souffrances imméritées, montent à l'assaut de sa volonté. Quand il est revenu sain et sauf, une fois de plus, elle lui a souri : il a compris qu'elle se donnait. Il se hasarde. « Les oreilles ne vous ont-elles pas tinté? dit-il en la regardant. J'ai pensé à vous. » Tine ne répondit rien, mais dit seulement avec un sourire très doux : « Dire que vous êtes de retour! — Berg s'assit près du feu et se mit à causer. Il entendait à peine ses propres paroles et ne pouvait que la regarder. Elle était là, assise devant lui, si saine, si forte, si propre, telle qu'il la voyait sans cesse maintenant, là-bas, dans le froid, dans la nuit, dans la boue, là-bas aux fortifications... On frappa à la porte. Il se leva très vite, comme s'il eût été assis trop près d'elle. » — Elle se débat pourtant, et s'effraie, et veut fuir. Bonne et courageuse, aimante et dévouée, elle songe à s'approcher du danger, que sa robuste nature défie. Elle demande à ses parens, et l'obtient, la permission d'aller à Augustenborg, soigner les blessés que, chaque jour, les chariots bondés ramènent en foule. Mais Berg s'irrite; il la veut, il la veut à tout prix, maintenant que son austérité a disparu, emportée par le flot des passions primitives que l'éducation avait jusqu'ici contenues, que la guerre a déchaînées. Il lui demande, avant de repartir encore, avant qu'elle ne s'en aille aussi, une entrevue, la dernière peut-être. C'est l'épisode capital du roman.

« Ils sortirent, et, tournant le dos à la place, pleine de soldats et de vacarme, se mirent à longer le mur de l'église, où tout était silencieux. Ils n'avaient pas échangé un mot. Soudain, Berg s'arrêta et se mit à parler très vite, d'une façon décousue, comme à lui-même. Il dit une passion qu'il ne désigna pas et dont il suivait la trace depuis sa naissance, au fond de sa pensée. Il se défendait comme il pouvait, accusant les veillées, les gardes montées, cette guerre qui n'était pas une guerre, les journées sans travail, les nuits sans sommeil... Il s'était remis à marcher, et si vite, qu'elle avait peine à le suivre. Puis il s'arrêta, et deux fois murmura son nom : — Pourquoi voulez-vous partir? ajouta-t-il très vite, haletant; j'ai parlé à votre mère, nous n'avons rien à craindre l'un de l'autre, dit-il encore. — Non! fit Tine très bas, en relevant la tête... Ils ne se parlèrent plus et marchèrent en silence, côte à côte. L'air était doux, le soleil s'éteignait, et le ciel avait déjà cette clarté transparente qui annonce l'approche du printemps. Les canons s'étaient tus. Une sourde détonation, seule, roula dans la brise, comme un chariot pesant qui serait

passé près d'eux... Ils avaient les mêmes pensées. Après avoir passé par la petite porte cachée dans la haie de buis, ils se trouvèrent tout près des bâtimens. Dans le salon, on chantait des couplets au piano. Sur la porte entr'ouverte de la buanderie, Sophie badinait avec un sergent, et près de la grille, Maren, sans souci, riait très haut, au milieu d'un groupe de soldats, ayant posé à terre ses deux seaux pleins de lait... Berg et Tine se séparèrent. »

Elle ne part pas, lui n'est pas tué. Et huit jours après, l'armée danoise écrasée, fuyant dans l'épouvante, le soir de la débâcle, après avoir vu tout un jour passer les blessés et les mourans au milieu desquels elle l'a cherché en vain, quand elle le retrouve, vivant, plein de désir, elle lui appartient. « Et ce fut au milieu des ruines de son foyer, sous le portrait de sa femme, que Berg assouvit enfin son douloureux, son torturant désir. » Il ne leur reste plus qu'à mourir, car cette passion, née du sol sanglant de la patrie, grandie durant les jours de deuil, arrosée de larmes, nourrie d'angoisses, ne saurait connaître le bonheur. L'armée recule pas à pas, entêtée et furieuse, brûlant ses dernières cartouches, enclouant ses pièces. Les dernières pages du roman sont couvertes par l'éternel grondement du canon; Berg est de ceux qui résistent encore; il ne vient que pour repartir. Jetant à la pauvre amoureuse un baiser hâtif, se doutant à peine qu'il a éveillé des sens qui dormaient, ouvert un cœur jusqu'alors fermé, ne pensant plus qu'à la lutte ardente, à sa femme aussi, dont il n'a plus de nouvelles, à son fils qu'il adore.

Un soir d'armistice, Tine l'a vainement attendu; elle pleure déjà, dans la nuit, quand elle l'entend soudain. « Elle eut un violent soubresaut; un pas s'approchait, c'était le sien. Elle jeta son châle et, debout au milieu de la chambre, lui sourit quand il entra. Il la saisit dans ses bras, la serra à lui faire mal; elle dit seulement : — Vous voilà donc enfin! — Oui, répondit-il en se penchant sur elle, il n'y a pas moyen de dormir... — Cette fois encore, il resta près d'elle, mais, entre eux, tout était bien fini, tout était froid, mort. Il ne trouvait pas de paroles, rien que des caresses, tandis que, glacée, inerte, elle reposait entre ses bras. Les yeux grands ouverts, comme perdue dans la contemplation de cette souffrance dont elle ne devinait pas la cause, — la souffrance de toutes ces heures, — elle murmura tout bas, comme pour implorer un pardon, elle qui avait tout donné et à qui l'on avait tout pris : — Êtes-vous fâché? — Pourquoi? — demanda-t-il sans comprendre. Mais au milieu de son abattement, la voix de Tine réveilla son désir. » — Courte et fragile accalmie! Le lendemain, heureux d'être chez lui, échappé à tant de dangers, il fait le tour

de sa maison, revivant sa vie d'autrefois, se demandant comment il a pu aimer cette Tine alors qu'il avait, qu'il a une femme si douce, si tendre, dont le familier souvenir surgit à ses yeux dans tous les coins, de tous les meubles. Et parfois, devant la pauvre martyre qui, anéantie, l'écoute, son esprit, oubliant celle qui est là, pour aller vers l'absente, parle tout haut et dit : « Comme Marie aimait cette place! » Marie, Marie toujours, sa femme dont la souveraineté, éclipsée un moment, renaît, se ranime, à mesure que la paix et la tranquillité reviennent au logis. Le passé tue le présent; du cœur de cet homme qui crut un instant à la passion violente et farouche, à la passion idéale, monte comme une vapeur épaisse de réminiscences. L'éducation, vingt ans de vie sociale acceptée, vécue, aimée, l'ont façonné jusqu'à la mort. Et c'est tout cela qu'il crie dans cette lettre à sa femme que Tine l'a vu écrire, et qu'elle dérobe, et qui tue en elle toute illusion. « Tine regarda la date, le 16 avril. Elle tourna la première page, sachant à peine qu'elle continuait à lire. Cette lettre, elle la connaissait, toutes les expressions des lettres d'autrefois s'y retrouvaient, — des lettres que Mme Berg lui lisait jadis. Chaque phrase avait le même accent, à chaque ligne revenaient les mêmes mots tendres, ceux qu'il donnait à sa femme... Et la tête de Tine Bœlling donna lourdement contre la table. Il l'avait prise seulement, prise pour un instant! »

A-t-elle épuisé toute douleur? Pas encore. L'armistice rompu, il a fallu recommencer la lutte. Berg est parti, cette fois, pour ne plus revenir. Des fuyards apprennent à Tine qu'il a été blessé dans la déroute et laissé sur le champ de bataille. Elle veut le revoir, pour lui arracher un mot de passion suprême, pour recevoir un dernier baiser, triompher de l'absente haïe, maintenant. Elle se lance, sombre et résolue, dans le flot humain qui reflue vers Vollerup, raillée par les uns, repoussée, brutalisée par les autres, n'entendant rien, ne sentant rien, marchant toujours à son but, concentrant dans un effort ce qui lui reste de vie. Tine marche à la mort, car, de cette dernière épreuve, elle sortira brisée, vaincue, pantelante. Elle le retrouve chez une vieille femme, dans une maisonnette isolée du grand chemin, au fond des champs. « Tine, assise tout près du lit, ne détournait pas ses yeux. — Il se réveille, — dit-elle. Tout son être s'attachait à ce seul espoir, qu'il la reconnaîtrait. Le moribond ouvrit les yeux, son regard se posa sur elle, aussi inerte que s'il se fût posé sur le mur. — Marie! Marie! appela-t-il faiblement, donne la main à Herbert, il pleure, il pleure. — Il continua à parler très bas. Les chiens se dressèrent au son de sa voix et se mirent à

pousser de sourds gémissemens. — Voyez donc les bêtes! Voyez donc les bêtes! sanglotait la fermière. Le mourant sembla remarquer les chiens; il tourna vers eux, avec un demi-sourire, sa tête blessée. Tine se tenait immobile. Elle resta ainsi une heure, attendant qu'il prononçât son nom, ne fût-ce que pour dévoiler sa honte. Mais il ne se souvenait plus d'elle. Alors elle se leva... et partit seule. Les chiens restèrent près du lit. »

Elle ne rentre pas au logis où son vieux père agonise. Elle se noie; et sur son cercueil, au seuil du temple, en face du cimetière et des taillis où la grâce du printemps se couronne de fleurs timides et déjà parfumées, le doyen de Vollerup, celui qui, chez le baron manchot, avait le premier de tous crié : « Trahison! trahison! » le doyen prie et bénit, la dominant encore de toute sa grande taille, de toute la puissance de la morale un instant ébranlée, mais restituée, et triomphante et qui la tue, pauvre amoureuse à jamais glacée : « Vois, Seigneur, nous ne sommes que tes serviteurs; fais que nous comprenions tout ce qui témoigne de toi! »

Tel est ce roman, célèbre dans tout le Nord de l'Europe, et qui méritait sa célébrité. A son apparition, il souleva en Danemark d'ardentes polémiques. On accusa l'auteur d'avoir manqué au respect qu'il devait à sa patrie vaincue. Mais Bang eut pour lui les philosophes, les écrivains, les artistes, toute la majorité éclairée de la nation. Ibsen, de ce moment, devint pour lui un conseiller paternel et un ami, et Jonas Lie écrivit dans une revue norvégienne, sur *Tine*, un article qui se terminait ainsi : « Je me trouve encore sous l'impression navrante de ce livre qui a, au plus haut degré, le don de rendre vivans les événemens. Au-dessus des tableaux de la guerre, ce malheur humain d'une existence humaine monte comme la plainte d'une flûte qui se lamente et meurt. » Navrant, le livre l'est, en effet. La tristesse, mélancolie d'abord, naît dès les premières pages, puis elle monte, elle monte, elle monte insensiblement. Le cœur se serre : il a senti toute la profonde misère, toute l'inutilité de la vie; la volonté s'affaisse; l'espoir, même faible, disparaît : à quoi bon vivre? Et cependant la conclusion n'est pas désespérante, mais résignée. Toute cette tragique aventure est un drame hautement philosophique dont nous sommes les pitoyables acteurs, mais qu'un grand artiste a conçu et qu'il mène. Toute cette insondable infortune, il l'a voulue, il l'a préparée, il nous y a jetés comme dans le feu qui purifie. L'humanité en sort courbée, tordue, brisée, pétrie, mais meilleure et mûre pour le bonheur. Tine, grand cœur, forte nature généreuse, pourquoi serait-elle venue au monde, sinon

pour dépenser les trésors de cette nature, pour exercer sa bonté, pour souffrir d'autant plus qu'elle serait plus noble? Elle en meurt, Berg disparaît? Eh bien, la raison de ces disparitions est le secret de Dieu. Inclinons-nous! Résignons-nous! Morale toute chrétienne, à qui pourtant manque la foi dans un au-delà de béatitude; pessimiste morale de luthérien terrifié; morale des paysans de Wandrup, mes compagnons de voyage en ce dimanche de novembre, à travers ce terne pays écrasé par le ciel morne!

Ce qui est vrai de la destinée des individus est encore plus vrai de la destinée des peuples. A chacun sa fonction humaine; cette fonction remplie, il disparaît, fatalement. C'est la grande loi qui régit l'histoire et qu'on n'évite pas, la fatalité éternelle que les anciens avaient éprouvée et qui n'a pas désarmé encore. C'est pourquoi le *Dernier Danois* sera le dénouement du drame dont *Tine* est l'exposition, et la sanglante épopée de la disparition d'une nation.

« Quand un garçon part pour Copenhague, dit un proverbe norvégien, sa mère ne doit pas se plaindre s'il lui rapporte sa chemise. » Pour le Norvégien austère, Copenhague est en effet la capitale du plaisir, de la vie théâtrale, de la vie intellectuelle et de l'art. Elle est le terrain neutre où, pour une partie de l'Europe, deux civilisations se rencontrent et se confondent. C'est là que sont éditées la plupart des œuvres d'art des trois pays. Stockholm est une admirable ville, ville d'aristocratie solide et souveraine, antique; la capitale danoise, plus démocratique, est plus accueillante aux idées nouvelles. Elle est le cerveau toujours en éveil de la Scandinavie. Mais elle paye la rançon de cet honneur. Si les habitans ont le don précieux, le don divin de l'insouciance et de la légèreté; si sur eux s'est posé quelques instans ce rayon païen qui dore les hommes et les choses et fait rire l'âme; si leur cordiale exubérance est un défi perpétuel à l'orthodoxe hypocrisie dont ils essaient de s'affranchir; si, enfin, des pavés de cette cité, puritaine en apparence, monte, certains soirs, une chanson d'ivresse et de joie tapageuse, l'étranger rêveur qui passe se croit environné d'une kermesse immense, emporté dans il ne sait quelle ronde ardente, vers un but inconnu qui, peut-être, est la mort. Sur cette ivresse désordonnée plane une tristesse inexorable qu'on ne voit pas, mais qu'on pressent, une mélancolie poignante qui parfois étreint l'âme et double le prix de chaque minute arrachée au Destin. On ne peut échapper à cette sensation douloureuse; elle est la raison cachée des suicides, si nombreux dans cette ville de jouissances, et qui se produisent sans raison apparente, sans autre prétexte qu'une lassitude insurmon-

table et meurtrière. Les malades de la volonté, les cœurs faibles, ont la conscience confuse des périls qui menacent tout le monde et que mieux vaut céder au péril que tenter de le vaincre. Ce danger, quel est-il? Interrogez, pour le savoir, les paysans qui, malgré leur égoïsme, sacrifient leur dernière obole pour fortifier les remparts de la patrie; les désastres de 1864 ont profondément ému, cruellement instruit l'âme de ce petit peuple tranquille, et altéré la confiance qu'il avait en ses destinées; il n'a pas peur, certes, mais il ne peut s'empêcher de tourner vers le Sud, où veille l'ennemi, des regards d'angoisse, songeant que le danger n'est pas loin. Aussi bien, à quoi bon réfléchir? La réflexion serait trop amère, les derniers espoirs trop vite envolés!... Vivre, n'est-ce pas suffisant?

IV

Un romancier danois, mort jeune, Jacobsen, introduisit en Scandinavie le roman plastique, la méthode de Flaubert et des Parnassiens, en même temps que Georges Brandes y faisait connaître les systèmes positivistes et la critique expérimentale. Il mit trois ans à écrire, phrase par phrase, mot par mot, une œuvre qui rappelle étrangement *Madame Bovary* : *Maria Grubbe*. Maria Grubbe, à vrai dire, c'est en effet Emma Bovary; elle en a le tempérament ardent et maladif, l'âme révoltée, la sensualité passionnée, l'esprit fragile et impressionnable; comme elle, elle se livre à des hommes qui la méconnaissent et l'abandonnent; comme elle, elle erre de douleur en douleur, de misère en misère, tombe de déchéance en déchéance, et comme elle encore, désabusée du monde, écœurée de la vie, elle meurt tragiquement. Et comme l'œuvre de Flaubert, l'œuvre de Jacobsen renferme des pages exquises, de sentiment, d'éloquence discrète, d'ironie émue, des pages superbes, supérieurement écrites et pensées, frissonnantes de réalité. Aussi bien, comme Flaubert encore, Jacobsen a-t-il fait école. Arne Garborg, l'auteur douloureux des *Ames lasses*, est l'un de ses élèves; Herman Bang, dans *Au bord de la route*, en est un autre.

Arne Garborg est un ironiste; il l'est devenu, pour mieux dire, car il était né sentimental et connut les souffrances du cœur. Mais le cerveau finit par triompher, et, la clairvoyance sceptique ayant remplacé la tendresse, Garborg fit taire la passion pour n'écouter plus que sa pensée, pensée subtile et raisonneuse, pensée vivace et toujours en éveil. Pessimiste et psychologue, l'écrivain norvégien a des affinités pénétrantes avec Amiel;

comme Amiel, en même temps qu'il pense, il se regarde penser. Il voit sa raison surchargée d'une foule d'idées qu'on lui imposa et qu'il n'a pas choisies, idées sur la morale et sur la société, idées sur les hommes et sur Dieu, idées qui l'écrasent. Il ne désirait certes pas ce lourd héritage, lui, fils dégénéré d'une race antique et fatiguée, dont les épaules sont faibles, les énergies chancelantes. Cette pensée qui, tout d'abord, faisait sa joie, l'aidait à triompher d'un cœur trop sensible, bientôt il s'en défie. Il a trop lu, trop observé, trop réfléchi. Sa personnalité, émiettée à toutes les influences qui passent et l'entraînent dans le tourbillon où se perdent en fumée les ambitions, les désirs, tous les efforts humains, échappe à l'étreinte dont il veut désespérément la saisir. Et quelle opinion suivre, de toutes les opinions erronées et contradictoires qui viennent frapper son oreille, quel guide choisir, quelle morale pratiquer? La morale religieuse, austère et vigoureuse, simple et droite et tranquille, sans hardiesses dangereuses ni espoirs démesurés, la morale qui s'appuie sur la foi, la morale des paysans, inspiratrice des grandes vertus qui font les grandes nations? Les *Étudians paysans* nous apprennent que leur vertu n'est faite que de sottise et d'ignorance, leur certitude que de bestiale intolérance, leur simplicité que de dédain brutal pour ce qui fait le charme et la douceur, toute la grâce de la vie. Faut-il donc vivre comme ceux qui entourent la jeune fille de *Chez Maman*, vivre en famille dans le respect de ce qui paraît respectable, dans la scrupuleuse observance des préceptes sans éclat, mais méritoires, qui chassent le trouble de l'âme, qui assurent le bien-être et la quiétude de l'existence? Mais cette vertu bourgeoise, elle est la pire, sans héroïsme ni enthousiasme, étroite et monotone, triviale, laide; elle n'enseigne que l'indifférence et un cruel égoïsme. — Que faire?

Le psychologue ne s'irrite pas. Arne Garborg n'a jamais connu la colère; il n'a jamais eu, dans aucune page de ses livres, un cri de révolte ou de fureur contre toutes les ignominies qu'il découvre, qu'il décrit, qu'il analyse avec une impitoyable âpreté. De parti pris, avec une résolution inébranlable, il contient, il fait taire les élans de son cœur. Il raille... Hélas! sa raillerie s'évanouit dans un sanglot. Son cerveau est las et son cœur est meurtri; sa raison est en déroute comme l'est aussi l'amour qui l'avait un moment enflammé pour l'humanité triste. Et il écrit les *Ames lasses* et *Paix*. Je ne crois pas que, depuis Amiel, on soit tombé aussi avant dans le désespoir intellectuel. Toute la lassitude que ressent, sur le point de mourir, ce siècle prodigieux qui gaspilla tant de vies et brisa tant d'idoles, est condensée dans ces pages brûlantes. Toute cette maladie intense et singulière, cette mala-

die moderne de l'impuissance et du rêve illimité, qui semblait guérie vers 1840 et qui, sous des formes nouvelles, réapparaît aujourd'hui, y est notée jour par jour, analysée dans toutes ses phases, dans toutes ses manifestations.

Comme Stendhal, comme Flaubert, comme tant d'autres moins illustres, Arne Garborg subit les conséquences de l'abus qu'il a fait de cet esprit d'analyse. Ayant trop souffert de la vie, il tente de s'enfuir dans le rêve. Son éducation, le milieu qui l'entoure, brisent les ailes de son imagination. Alors il pousse un grand cri d'angoisse et d'anxiété suprêmes ! Il implore la pitié de cet absolu qui règne dans la nuit inconnue, très loin du monde, très loin des hommes, et qu'on soupçonne, mais que nul ne peut connaître.

Les sociétés sont fondées sur des conventions tacites, passées entre ceux qui les fondèrent et ont intérêt à les faire durer ; la vérité morale n'est qu'une vérité obtenue par l'expérience, sans racines dans les profondeurs de la nature humaine, dans les sentimens généreux et forts que nous devrions suivre et que nous laissons proscrire. Il ne faut plus vouloir, car nous sommes dupes ; il ne faut plus penser, car nous ne connaissons rien ; il faut nous laisser entraîner par le courant irrésistible vers le but inconnu, engourdis dans une quiétude humiliante, peut-être, mais certes délicieuse, le seul repos qu'il nous soit donné de goûter. Aussi, mangeons, buvons, faisons l'amour, sans tant épiloguer, sans chercher ni le pourquoi ni le comment. — Telle est la thèse qu'Arne Garborg développe dans *les Hommes* et qu'il a posée, condensée dans une courte nouvelle intitulée : *Jeunesse*, qui répond à bien des questions.

Ane Malene est un petit animal vicieux et gourmand, plein de grâce et de fraîcheur, sans idées dans sa jolie tête, sans passions ergoteuses dans son cœur. Elle ne suit d'autre loi que celle de ses désirs, que la loi de nature, elle n'écoute que ses instincts. Dès l'enfance, elle manifeste clairement ce qu'elle sera, plus grande, une force poussée du sol, dominant tout ce qui l'entoure. « De préférence, elle allait se fourrer avec les garçons, qui ne s'en plaignaient pas, car elle les amusait toujours. Bientôt elle les gouverna. Peu à peu, la bande, à cause d'elle, fut prise de mélancolie (1). » Ignorante avec conviction, paresseuse avec système, elle ensorcelle pourtant le maître d'école et le pasteur. Sitôt confirmée, à la fin d'une orgie, elle boit à ses fiançailles avec un rude bûcheron, son camarade, qui l'adore, qu'elle a rendu fou, qu'elle battait autrefois, qu'elle fait pleurer encore aujourd'hui, qu'elle désespérera plus tard : Per Tjœrrend. A peine fiancée, elle le trompe. « Il y avait tant de jeunes gens avec lesquels elle pouvait s'amuser,

(1) Traduction de Jean de Mélhy.

et, pensait-elle, d'autant plus agréablement que tous savaient que ce serait Per qui l'épouserait. » Déjà femme ? Oui, et pleinement; je vous l'ai dit : un joli animal vicieux.

Elle trompe le pauvre diable avec un « jeune monsieur, aux belles moustaches et au sourire aimable. » Coquette, elle lui plaît, et bien qu'il soit nigaud, rougissant et timide, sans trop d'amour, mais par orgueil et curiosité, dominée aussi par la poussée d'un sang chaud, elle lui appartient, elle se donne toute. Bah ! Qu'est-ce que cet incident dans l'éternelle fornication des choses? Elle n'en est guère troublée, Ane Malene, mais le « jeune monsieur » aux belles moustaches, aux belles manières, imbu d'honnêtes principes, mais Jens Carlstad ? « Il était fiancé, il avait des principes et... bref, il était fiancé. Et il aimait Jenny, il la respectait. C'était une femme supérieure, distinguée, pâle, sentimentale; bonne éducation, du piano, de l'allemand, du français et de l'anglais, le sentiment de la poésie et de la nature, en un mot, telle que devrait être la femme qu'il épouserait. Ane Malene, la pauvre petite, n'était que fraîcheur et santé, — pourtant, il ne savait pourquoi, elle l'égayait, le rendait heureux de vivre... Et Jens Carlstad se sentait très immoralement heureux ! »

Dans ce désarroi de toute ses habitudes sentimentales et intellectuelles, il se traite de misérable. Mais bien vite : « Non ! il n'était pas un misérable ! Il ne l'avait pas séduite. C'était arrivé inopinément, comme un accident, comme un ouragan, elle était si délicieuse ! trop, trop, mille fois trop délicieuse. Et il oubliait ses principes, il oubliait tout, et ne voyait qu'elle, charmante, ensorceleuse, toute femme, avec un sourire si voluptueusement criminel aux lèvres... Il la voyait à travers un brouillard, une ivresse. Il ne savait pas l'amour si puissant. Personne ne le sait. Ils parlent tous d'un amour intellectuel et moral et d'un amour sensuel et immoral. Malédiction de Satan ! Mais personne n'entend rien à l'amour, car l'amour n'est ni moral ni immoral, l'amour est plus fort que la mort ! » Il est fou, fou de passion et de jalousie. Quand le reprennent ses velléités de vertu, sa maîtresse le bat. Il rompt avec Jenny qui lui envoya, l'innocente ! pour le maintenir dans la bonne route, le *Gant* de Björnson. Et il revient toujours à son vice, à l'amoureuse qui boit son sang, tue sa conscience, l'enivre d'une volupté mortelle. Et il trouve mille bonnes raisons, il échafaude mille théories pour se justifier, dans l'épouvante de l'abîme qui vient de s'ouvrir sous ses pas et où il se sent tomber. « Peut-être Ane Malene n'était-elle point coupable, puisqu'elle manquait de conscience ? Saint Paul n'a-t-il point établi que c'est la loi qui rend l'homme coupable ? Et les Livres Saints ne disent-ils point que l'amour efface tous les péchés ?... Que lui importait

la morale? Avait-il aidé à faire les dix commandemens de Dieu? Les avait-il seulement contresignés? Non, il n'était pas un misérable! C'est une bêtise que de se laisser torturer par une mauvaise conscience parce qu'on a fait une fois une chose dont on a eu envie. Pourquoi se priver de faire ce qui plaît et faire toujours ce qui nous ennuie et nous assomme? Qu'est-ce donc que la conscience? L'opinion publique en nous-mêmes, la sainte terreur devant les « on-dit », la morale, vieil héritage démodé, cet instinct de troupeau inné, incarné en nous, qui nous fait distinguer un bien et un mal!... Pourquoi n'aimerait-il pas Ane Malene?... On n'est jeune qu'une pauvre petite fois, et l'on ne profiterait pas de ces cinq ou six courtes années? Mais il vaudrait mieux naître avec des cheveux gris, et déjà goutteux! »

Jens Carlstad, le beau jeune homme aux rigides principes, est devenu un garnement et, comme il le désirait, un libre penseur! La femme l'a affranchi. Il est revenu à la saine et vraie morale, la morale de la terre, la morale des inconsciens et des simples, la morale des êtres que nous méprisons et qui valent mieux que nous. Foin de tous les fatras religieux et philosophiques! foin de l'ennuyeuse et tyrannique pensée! Aimons, vivons, donnons-nous de toutes choses notre contentement. Et ne sacrifions rien à un idéal que nous ignorons, qui n'est qu'un rêve sans doute, et qui nous aveugle sur notre véritable bien. Jens Carlstad épouse quatre-vingt mille couronnes; Ane Malene, après avoir un brin pleuré, se console et se marie avec Per Tjœrrend. Ceux-là, du moins, ne se plaindront pas!

V

La Kathinka de Bang répugne à cette cynique et insouciante philosophie, philosophie d'âmes simples, ou revenues, à force de lassitude, à la simplicité primitive. On a trop surchargé l'amour, dit Arne Garborg, on l'a rendu impraticable. Ceux qui aiment vraiment, comme on doit aimer, aiment naturellement avec leur corps, avec leurs sens. Ils savent que l'amour est d'essence animale, et que l'esprit ne s'y doit mêler que juste ce qu'il faut pour en faire un amour humain. L'amour est d'essence idéale, au contraire, dit Bang, il est fait pour les natures rares; on ne le saurait placer trop haut. C'est pourquoi il est si noble et fait tant souffrir, car ceux qui s'élèvent au-dessus de la vulgarité de la matière; qui veulent la passion, mais proscrivent, volontairement ou non, la vie, la reproduction des êtres, dont la passion n'est que l'aveugle instrument; ceux qui placent le désir sur ce trône d'ivoire, dont il n'eût jamais dû descendre et, prosternés dans une pure adora-

tion croiraient commettre un sacrilège en le profanant, ceux-là, le monde est trop petit pour leur rêve, il faut qu'ils en sortent, qu'ils meurent après avoir souffert.

Kathinka, donc, l'ineffable amante, est de ceux-là. Elle a épousé, sans trop le connaître et parce que le mariage est une des nécessités fatales de la vie en société, un employé de chemin de fer, Baï, ni plus intelligent ni plus sot qu'un autre, ni pire ni meilleur, un homme quelconque, comme vous et moi nous en avons rencontré des milliers sur notre chemin. Ils vivent isolés, dans une maisonnette solitaire, au bord de la route par où passe la vie tout entière, la vie triviale, la vie hâtive et fiévreuse, la vie brutalement indifférente. Le sifflet aigu des locomotives, la basse continue des wagons sur les rails accompagnent le récit, sont le thème continu sur qui l'idylle mélancolique brode ses discrètes et plaintives mélodies. Un jour, dans cette existence calme et close où végètent, dans la monotonie des habitudes, ces deux êtres si peu faits l'un pour l'autre, mais qui s'en vont, comme deux forçats liés par la même chaîne, vers un but inévitable, arrive l'Inconnu, celui qui ouvrira l'horizon illimité de la passion. Haüs a voyagé, il a vécu peut-être, mais son cœur est vierge encore. Il vient dans la petite ville comme régisseur d'un château voisin. Comment entra-t-il dans l'intimité des époux ? Qu'importe? que valent les menus événemens de la vie pour qu'on s'en occupe, pour qu'on les rapporte et qu'on les analyse ?

Donc, il est reçu dans la maison au toit de briques du chef de gare, et l'amour naît, bientôt, entre l'épousée et lui. Ce n'est d'abord qu'une inconsciente similitude de goûts et de désirs; leurs natures sont semblables, au fond de leurs entrailles se cache le même germe, puissant et doux, de large tendresse. Mais rien, dans leurs calmes attitudes, dans leurs gestes tranquilles, qui laisse soupçonner l'héroïsme passionnel dont leurs cœurs sont tout pleins. Elle est une campagnarde du Nord, d'humeur paisible et rêveuse, petite, blonde et pâle. Les ardeurs qui dorment en elle sont contenues, éteintes par les idées bourgeoises d'honnêteté vulgaire et de morale courante. Elle est mariée, mais elle est restée vierge d'esprit, soupçonnant à peine ce que peut être le délire amoureux et ces étreintes haletantes où l'on trouve un bonheur dont on voudrait mourir; l'éducation, le continuel spectacle de vertus placidement pratiquées, l'habitude de la pensée assoupie et de la conscience quiète, la discipline sociale, en un mot, la discipline qu'imposent et les mœurs qu'on subit et tous ceux qui vous entourent, tout cela éloigne d'elle le désir de l'adultère. Elle n'aime pas son mari, sent confusément peut-être qu'elle ne l'aime pas; mais elle ne se doute pas qu'il est un

mal nécessaire qu'elle n'a accepté qu'à force d'accoutumance. Elle ne s'en apercevra que plus tard, quand un nouveau sentiment aura envahi son cœur. Mais même alors, même amoureuse, ouverte au désir et mûre pour la souffrance, elle ne traversera pas cette crise morale, cette fureur de jouissance et de curiosité morbide, cette révolte surhumaine contre les hommes et contre Dieu qui, un soir d'automne, à l'heure voluptueuse du crépuscule, jettent, au bord d'un étang endormi dans la splendeur des bois, Emma Bovary dans les bras tentateurs de Rodolphe. — Vertu? non. Habitude inconsciente de la vie étroite et monotone qu'on lui apprit à vivre.

Haus est ce qu'elle est, bourgeois façonné par l'éducation et l'hérédité. Et comme ils ont les mêmes goûts, qu'ils se plaisent aux mêmes joies, peu bruyantes, mais profondes, — joies d'âmes innocentes et comme enveloppées de brume, — ils commencent une intimité tacitement acceptée, mais purement amicale, ce semble : « Lorsque Haus eut fini sa besogne, les deux hommes, Baï et lui, entrèrent au petit salon, pour y prendre le café. L'air était tiède et les plantes des fenêtres parfumaient la pièce. « Oui, c'est vrai, dit Haus en se frottant les mains, chez Mme Baï on est très bien! » La volupté d'être ensemble ne fleurissait que quand Haus était là. A ces heures, il régnait entre elle et lui une sérénité tranquille et sans paroles. Ils ne se disaient rien, en effet, mais il faisait si bien partie essentielle de toutes les petites choses de tous les jours qu'on le sentait dès qu'il était là, et qu'on savait qu'il était là. Il arriva un train, Baï quitta la chambre. Mais l'heureuse impression n'avait pas disparu; elle ne changeait pas, qu'il restât avec eux ou qu'il les laissât seuls. Ils parlèrent peu, bientôt se turent. Elle était debout devant la fenêtre, riant de son mari qui courait sous la pluie. Puis le silence retomba, discret et chaud, les enveloppant d'une langueur mystérieuse qui les oppressait, ils ne savaient pourquoi. » L'amour fleurit dans ce silence, dans cette langueur mystérieuse, dans cette intimité impalpable et voilée. Une angoisse inconnue s'abat sur leurs cœurs, ils souffrent sans se le dire. Le livre ne se raconte pas; il n'est qu'une suite d'impressions... Et un jour, quand ils sentent que cette réserve où ils se tiennent est décidément au-dessus de leurs forces, ils se séparent, sans clameurs et sans larmes, tacitement, d'un commun accord, après un seul jour de bonheur, où ils ont senti vibrer leurs âmes à l'unisson, et qu'ils ont eu peur de cette harmonie soudaine. La scène est capitale, mais aussi simplement émouvante que le livre tout entier. Accompagnés de Baï, ils sont allés dans une ville de la côte, fêter la Saint-Jean. Et, le soir venu, Baï les entraîne dans le cimetière où, paraît-il, se réunissent les couples,

à la nuit tombante, qui viennent s'aimer dans les cyprès et mêler aux regrets des morts les baisers des vivans. « Kathinka avait pris le bras de Haus, pendant que son mari courait les buissons, comme un chasseur. La nuit avait toute la splendeur des nuits d'été du Nord. A travers les arbres, ils voyaient la vaste plaine et la mer. Le crépuscule s'étendait comme un voile sur les eaux immobiles et rêveuses et le silence était profond, comme si la nature fût morte, dans l'air où flottait l'haleine des tombeaux. Ils marchaient doucement. Kathinka s'arrêta pour lire des inscriptions qui luisaient vaguement dans l'obscurité. Elle les lut tout bas : « Aimée et regrettée » — « Aimée jusqu'à la mort » — « L'amour est l'accomplissement de la loi. » Elle voulut pénétrer dans un enclos, pour déchiffrer les noms, elle écarta les branches; alors on entendit un bruit dans l'arbre. — Ce sont deux hommes, dit tranquillement Haus. — Ah! j'ai eu peur! — dit-elle en mettant les mains sur ses seins qui palpitaient. Elle reprit sa route, près de lui, le cœur battant toujours. Et ils ne parlèrent plus. Ils entendaient toujours aller et venir dans les bosquets; à chaque bruit, Kathinka sursautait : — Mon amie! mon amie! — disait Haus, comme à un enfant. Et la main de Kathinka tressaillit sous la sienne... Baï était debout, au bout de l'allée : — Qui vive! — s'écria-t-il. Il était indigné et, au sortir du cimetière, il prit Haus par le bras et à l'écart : — C'est un scandale, fit-il, que de telles choses existent! On profane le lieu saint! Riœr m'avait prévenu, mais je n'y pouvais croire. Sacrebleu! ne pas avoir de respect pour le Jardin des morts! Le diable m'emporte! on ne peut seulement s'asseoir sur un banc!

« Haus se sentit la tentation soudaine, irrésistible, de le gifler. »

Ils voyagent toute la nuit, pour rentrer au logis. Et le lendemain ils se voient pour la dernière fois : « Ils descendirent de voiture, à demi morts de fatigue. — Voulez-vous déjeuner avec nous? dit le chef de gare dans un bâillement; ils étaient debout sur l'escalier, doré par le matin.

— Merci, dit Haus, il faut que je rentre.

— Comme il vous plaira, répondit l'autre, en bâillant encore. Et il ouvrit la porte de son bureau, les laissa seuls. La bonne était déjà dans la cuisine, avec ses paniers. Kathinka était appuyée au chambranle de la porte, la tête légèrement inclinée sur l'épaule. Ils se taisaient : — Merci pour hier! murmura-t-elle doucement, en hâte, en lui tendant la main. — Ce n'est pas moi qu'il faut remercier! — Ce fut comme une explosion. Il prit la main, la baisa deux, trois fois, frénétiquement, avec des lèvres haletantes. Puis il monta en voiture et disparut.

— Que diable est-il devenu? dit Baï, à la fenêtre.

— Il est parti, répondit-elle, en crispant ses mains à la porte. Et elle rentra, à son tour... Elle fit deux tours à travers la pièce, les yeux perdus, puis elle tomba assise près de la fenêtre ouverte. Le jour était venu, les alouettes montaient sur la plaine, l'air était plein de chansons, de parfums, de lumière; le soleil estival rayonnait dans le ciel infini. »

Ils ne se revoient jamais, jamais plus. Ils se sont compris sans se rien dire; ils veulent rester sans péché et mourir. Oh! oui, mourir. A cette immense douleur, il n'est qu'un remède, infini comme elle. Pour de telles âmes, le monde est trop petit, le monde qui ne connaît que les réalités grossières et les ignominies de la chair. Et pendant qu'il s'en est allé bien loin, bien loin, elle ne sait où, car il ne veut même plus écrire, Kathinka souffre et se meurt. Tout est parti, l'amour envolé, et les jours, les jours, les jours se succèdent, toujours semblables et toujours mornes. Nul ne connaît ses souffrances; elle a des amis, et cependant elle est seule. Toutes les bassesses mesquines, toute la sottise des existences étroites, tous les vices secrets qui se cachent dans l'ombre somnolente des petites villes, l'environnent; et dans ce coin ignoré du monde, fidèle image de l'immense univers, au bruit léger que font, en tombant dans le vaste silence des siècles, les menus incidens de la vie; au milieu de ces êtres vagues, sans nom ni caractère, qui végètent dans une paix matérielle et inconsciente, triomphans d'égoïsme et de cruelle indifférence, et dont quelqu'un, peut-être, dans une autre maison de la bourgade, exhale une douleur ignorée aussi, pleure en secret, dans l'ombre, face à face avec la destinée qui n'entend pas, Kathinka agonise d'amour, solitaire et résignée. Résignée! N'est-ce pas en effet le sort commun, que le sien? Il n'y a rien dans la vie. Des hommes viennent, travaillent pour manger; des femmes viennent, pour planter des générations dans la terre, l'aurore de la délivrance ne luira pour eux que quand les uns et les autres ne pourront plus la voir, quand ils seront étendus immobiles, les yeux clos, le nez en l'air, à tout jamais. Et voilà la fin des choses et la dernière raison du monde.

Pourtant, elle a une révolte, une révolte furieuse contre cette divinité sans oreilles et sans cœur, accroupie sur l'humanité; elle s'emporte dans une aspiration farouche vers des réalités qu'elle ignore, mais qu'elle espère et dont elle rêve, où peuvent fleurir enfin les puissances infinies qu'étouffe en nous la navrante misère de la vie. Elle est revenue dans sa ville natale, elle visite le cimetière où dorment ses parens. « Elle s'assit sur le petit banc, sous les deux arbres; elle regarda longtemps la pierre morte, les lettres mortes, et se dit qu'à présent tout était perdu, même la maison de sa jeunesse. Subitement elle se demanda : « Ceux qui sont là se

sont-ils aimés? ou ont-ils vécu comme les autres, seulement comme les autres? Ma mère n'est pas morte lorsque mon père est mort, et lui, sans doute, eût survécu à sa femme. Et cependant ils ont été heureux, et moi, moi, je meurs d'avoir aimé, moi la fille de ces deux êtres qui ont pu vivre étrangers l'un à l'autre! » Kathinka posa sa tête contre l'arbre funèbre et se sentit envahie par une tristesse immense, qu'elle n'avait jamais ressentie, jamais. » C'est la solitude sans espoir, la solitude infinie! Mais à quoi bon pousser cette importune clameur? Vienne la mort, la mort libératrice! Elle vient, un glacial matin d'hiver. La plaintive amoureuse est partie vers la patrie ineffable où se possèdent infiniment ceux que la terre effraya. Elle disparaît comme elle apparut; au bord de l'existence, au bord de la route inconnue où passe la vie tout entière, la vie triviale, la vie hâtive et fiévreuse, la vie indifférente, emportée vers son plaisir, vers son rêve, vers le néant.

« Le premier train s'arrêta, le mécanicien sauta sur le quai.

« — Alors vous n'avez pas assez dormi? dit-il au jeune employé. Et chez Baï, comment ça va-t-il?

« — Elle est morte, répondit l'employé, en grelottant sous la bise.

« Le mécanicien dit : — Sacrebleu! — Il regarda un moment la maison, tout y était comme d'habitude. Alors, tranquillement, il remonta sur sa machine, et la brume floconneuse cacha le convoi qui s'enfonça dans la plaine. »

...Elle a aimé, elle a souffert, elle a pleuré; bientôt il n'y aura plus trace d'elle. L'oubli se fait, profond, sur la tombe où l'herbe pousse; Haus envoie de Copenhague une couronne qui n'arrive qu'après l'enterrement, et l'amie qui la porte à la défunte ne se doute pas qu'elle porte le symbole de l'existence et de l'amour. Tout n'est que roses fanées. Baï se remarie, Haus se mariera un jour, sans doute. Et la délaissée restera toute seule, toute seule, bercée par le bruit des wagons qui passent, dans le vaste monde rempli de frissons, de rayons, de parfums! Sa mélancolique histoire, ainsi racontée par le poète, est, comme on l'a dit, « d'une discrétion qui sent son gentilhomme; » elle a le charme exquis et simple qu'ont, aux jours diaphanes d'automne, les fleurs d'arrière-saison, à l'odeur ineffable; elle est inoubliable, c'est la vie même. Et la vie désolée, la vie infiniment vide, infiniment blême, infiniment morne, qui naît et s'évanouit dans un doux et navrant sanglot; la vie plus sombre que la mort, qui est le néant des rêves, des désirs et des espoirs, qui est rien!

VI

Dernier venu d'une race d'élite, mais épuisée, trop supérieurement affinée pour respirer au grand air de tout le monde; rê-

vant d'une terre idéale où l'on ne souffrirait plus, Bang est né avec un cœur douloureux. Artiste scrupuleux et fort, il ne connut jamais l'heureuse impassibilité de Jonas Lie, la savoureuse ironie de Garborg. Quand il ouvrit les yeux sur son âme, il eut peur; quand il ouvrit les yeux sur le monde, il fut épouvanté. Partout il vit l'amour, raison suprême de l'Univers, ou banni par la société ou vaincu par le destin. Aristocrate, il dédaigna d'incriminer la société; philosophe, il remonta plus haut, à la source des choses que Schopenhauer avait déclarée empoisonnée. Brandes disait : « Le malheur des sociétés est bâti par la multitude imbécile, mais toute-puissante », et Ibsen : « L'homme le plus fort est celui qui vit isolé. » Björnson, esprit multiple, oreille ouverte à toutes les grandes paroles, ne prenait pas le temps de conclure, et Lie, épris d'idéal et de beauté suprême, espérait encore. Bang n'espère plus. Le mal souverain, c'est la vie; le plus grand péché de l'homme est d'être né. « Des souvenirs, dit-il dans *Sous le joug*, de plus en plus forts dominèrent mon âme, à mesure que je voyais la vie étroite se dépensant journellement en de mesquines batailles. Et je me dis alors : Proscrivons la vie! ne mettons plus au monde des milliers et des millions de misérables qui, comme un long attelage, sont poussés par les jours gris, toujours plus gris, vers le tombeau! » Et cependant il marche, il monte au Calvaire éternel, attendant le néant, le sommeil, le repos! Car, que sert de se révolter! Lucifer est en proie à l'angoisse de son impuissance, et, pourtant, c'était le plus beau des anges! « A Prague, dit-il encore, on pava la rue que j'habitais. Elle était escarpée, et des chevaux, tristes dupes! traînaient des moellons jusqu'en haut. Du matin au soir, j'entendais les cris des charretiers et les coups de fouet sur le dos des pauvres bêtes. Et ça ne cessait pas. Toujours, toujours les voitures grimpaient la montée, mais voici une chose que je ne pouvais comprendre : pourquoi les charretiers fouettaient ces misérables créatures? car elles n'avançaient pas plus vite, et, les coups, elles ne les sentaient pas, j'en suis sûr. Parfois, j'allais au seuil de ma porte et leur tendais un peu de pain : elles ne le prenaient pas. Mais elles montaient encore un peu, vers le sommet, sous le joug. Un jour, à l'heure de midi, un cheval s'abattit sur la place. L'attelage s'arrêta, les charretiers jurèrent. Puis, on alla chercher, on enchaîna une autre victime, — et l'on continua le travail! »

MAURICE BIGEON.

L'ÉDUCATION EN ANGLETERRE

ÉDUCATION PHYSIQUE ET MORALE

I

Exposer le mode anglais d'éducation physique et morale, dans la famille et à l'école, le comparer au mode français, montrer en quoi ces deux modes diffèrent dans les principes et par les effets, enfin rechercher si nous n'avons pas à tirer quelque enseignement de l'expérience anglaise : tel est l'objet qu'on se propose ici.

Prenons l'Anglais au berceau et suivons-le jusqu'au moment où il se jette dans la lutte pour la vie. De l'enfance à l'adolescence, il traverse deux petits mondes, complets en eux-mêmes : la famille et l'école, dont l'influence est presque toujours décisive. La société anglaise comprend, entre autres, mais au premier rang, deux élites très différentes : celle des *self-made men* et celle des *University-men*, l'une qui s'est faite seule à la dure école de la vie, l'autre qui est le produit d'institutions très anciennes et très puissantes. Sur toutes deux l'on retrouve la marque originale de la famille.

Le domaine où la famille anglaise s'épanouit, c'est le *home*. Le *home* est à elle, tout à elle : il est sacré, il est inviolable à tous les étrangers. Sont étrangers tous ceux du dehors, tous ceux qui ne s'asseyent point autour du foyer. Chaque *home*, à la ville comme à la campagne, est matériellement indépendant du

voisin. Chaque famille a sa maison, son foyer, son toit, sa communication directe avec le dehors ; elle est chez elle maîtresse absolue ; nul étranger sur la tête ou sous les pieds. Point de ces grandes casernes divisées en cellules (1), de ces appartemens étroits qui étiolent et restreignent les familles. Elle a toute la place qu'il faut pour s'étendre et s'ébattre à l'aise.

Le *home* a une poésie intime et profonde qu'un Anglais se croit seul capable de sentir et d'exprimer : « C'est le lieu de paix, l'asile qui protège non seulement contre toute injure, mais contre toute terreur, doute et division. Si le foyer n'est point tout cela, ce n'est point le *home;* si les anxiétés de la vie extérieure y pénètrent, si l'un des époux permet au monde inconnu ou hostile, sans sérieux et sans amour, de franchir le seuil, ce n'est plus le *home;* ce n'est plus qu'un morceau du monde extérieur que l'on a couvert d'un toit et éclairé au dedans. Si, au contraire, le foyer est un lieu sacré, un temple gardé par les dieux domestiques, où nul n'est admis qui ne puisse être accueilli avec amour, alors c'est bien le *home;* il en mérite le nom et rayonne de sa gloire (2). »

Le chef de famille, époux et père, règne en souverain absolu sur le *home*. Un Américain a remarqué, non sans quelque étonnement, que, en Angleterre, l'homme est toujours considéré par la femme comme lui étant supérieur. « L'Angleterre est le paradis des hommes, s'écrie-t-il... La volonté du chef de famille est reconnue comme la loi du ménage, et personne ne songe à la contester (3). » Le chef de famille a créé le *home;* il entretient le ménage ; responsable devant la société et la loi, ayant la peine et la responsabilité, il reçoit en retour obéissance et respect. Père, il tient à se faire respecter d'abord, avant que d'être aimé (4); vous ne retrouveriez pas en lui le père-camarade que nous,

(1) Sauf quelques exceptions très spéciales : à Londres, dans certains quartiers où la population est flottante.

(2) *John Ruskin, his life and teaching*, by Marshall Mather. London, 1890, p. 84.

(3) R. G. White. *England without and within*. Boston, 1881, p. 207.

(4) « Vos fils, disais-je à un Français de mes amis, en usent librement avec vous. Ils ne semblent nullement impressionnés par l'autorité paternelle. — Comment, me répondit-il, attendre d'eux du respect et de la considération, quand nous leur avons appris nous-mêmes à mépriser les croyances et les institutions de nos pères?... Le sentiment du respect n'a pas été développé dans leurs âmes. » (P. G. Hamerton, *Français et Anglais*. Paris, 1891. T. I, p. 65.)

Voici le pendant anglais : C..., père de plusieurs enfans, dont l'aîné a dix ans, pratique peu sa religion, mais il est persuadé que la religion est un élément nécessaire de l'éducation. Il recommence d'aller à l'église à mesure que ses enfans grandissent, parce qu'il juge indispensable de donner l'exemple. C... jouait au tennis le dimanche dans son jardin ; il y a renoncé, parce qu'on enseigne à ses enfans que le dimanche est consacré au repos du Seigneur. Il a pris pour règle : « Respecter, si l'on veut être respecté. »

Français, connaissons tous, au moins de vue. Il n'est pas rare que le jeune Anglais, en s'adressant à son père, se serve du mot « Sir » comme le serviteur parlant au maître. Au respect que le père sait inspirer s'ajoute le prestige du pouvoir qu'il tient de la loi : il peut disposer à son gré de ses biens. Le patrimoine foncier de toute famille anglaise, ancienne ou nouvelle, est regardé comme un petit État et s'appelle même ainsi : *estate* (1). Dans cet État, le père est souverain absolu comme dans le *home*. Il exerce une sorte de « magistrature testamentaire » (2). Il ne se croit point obligé de se priver pour ses enfans pendant sa vie, ni d'amasser afin de leur laisser à sa mort. Tout au plus, est-il lié par la tradition qui l'invite, et quelquefois par la loi qui l'oblige, à transmettre à l'aîné un domaine intact ou un patrimoine. En France, l'autorité du père sur la personne de l'enfant, vieux reste de la *patria potestas*, est presque sans bornes, et le pouvoir de disposer des biens par testament, limité ; en Angleterre le pouvoir du père sur la personne est limité (il ne peut faire enfermer son enfant, et n'a plus sur lui d'autorité d'aucune sorte, après 21 ans) ; mais sa faculté de tester ne souffre aucune restriction (3).

Pour la femme anglaise, les devoirs de l'épouse passent avant ceux de la mère ; chez la Française l'amour maternel prime tout, l'attachement au mari ne vient qu'ensuite. L'Anglaise est épouse plus qu'elle n'est mère ; la Française est mère plus qu'elle n'est épouse. L'Anglaise, en général, courageuse, patiente, d'ailleurs sans grand souci du lendemain, sans peur de l'inconnu que l'avenir ou les pays lointains recèlent, est une épouse résignée, passive plutôt. Elle suit son mari n'importe où ; elle partage cette énergie physique et cette fermeté morale dont il est presque toujours pourvu. En France, la femme, épouse ou mère, préoccupée surtout de bien-être matériel, luxe éclatant ou confort paisible, ambitieuse de briller ou avide de sécurité bourgeoise, ne demande plus guère « aux hommes de grandes choses, des entreprises hardies,

(1) Montalembert, *De l'avenir de la politique de l'Angleterre*. Paris, 6e édition, p. 120.

(2) « La famille anglaise a gardé jusqu'à nos jours le caractère d'une monarchie absolue... Le père n'est pas en présence..., comme en France, de ces parasites légaux qu'on appelle des héritiers inévitables. Il exerce avec une pleine liberté ce que j'appellerais volontiers la magistrature testamentaire... A tout prendre, je ne connais aucun personnage du monde moderne qui, plus que le chef de famille anglais, rappelle l'autorité et le prestige de l'antique *pater familias* romain. C'est un monarque respecté dans son royaume, presque un monarque de droit divin. Comparé à lui, le Français fait penser au président élu d'un parlement raisonneur. L'Anglais ne rencontre chez lui ni opposition, ni résistance. Ses volontés sont indiscutées. Ses fils les respectent ; sa femme s'y associe. » É. Boutmy, *l'État et l'individu en Angleterre. Annales de l'École des sciences politiques*, 15 octobre 1887, p. 497-500.

(3) Sauf, bien entendu, le cas de majorat ou de substitution.

des travaux héroïques, comme une Chevreuse, une Longueville, ou une Princesse Palatine (1). » L'Anglaise est une mère aimante, mais calme. Elle remplit consciencieusement son devoir. Dans toutes les classes, sauf dans l'aristocratie, elle nourrit elle-même ses enfans (2). Elle veille sur eux et les dirige, mais son influence ne se traduit guère autrement que par une saine règle de vie établie et maintenue : rien qui ressemble à une sensibilité outrée ou à une tendresse passionnée.

Le jeune Anglais apprend de bonne heure, dès l'enfance, à connaître par lui-même les dangers du monde extérieur, les difficultés de la vie, le caractère des hommes, tout cela par expérience directe, à ses dépens; le jeune Français est entouré par sa mère de soins incessans, préservé des moindres périls, des plus légers heurts (3). Tandis que le jeune Anglais s'endurcit, s'aguerrit, le jeune Français reste neuf, frêle, timide, ou, s'il se risque, il manque au moment décisif de sang-froid, de coup d'œil. Sa mère était anxieuse de lui adoucir le présent, tandis que son père peinait pour assurer son avenir. Sans doute les mères françaises sont capables d'héroïsme dans les temps de crise, mais elles sont pusillanimes dans le train ordinaire de la vie. Que de carrières brisées, que d'entreprises anéanties, que d'initiatives paralysées par des mères qui « ne veulent pas se séparer de leurs fils » ! Lequel d'entre nous n'en pourrait citer vingt exemples? Milne-Edwards, de passage à Oxford, il y a une vingtaine d'années, se promenait en compagnie d'un des chefs du parti whig et d'un professeur de géologie, célèbre pour sa science et sa franchise un peu rude (4).

(1) E. Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 366.

(2) On sait qu'en France, dans la bourgeoisie riche, aisée ou même modeste, la mère abandonne, trop souvent à une nourrice le soin de nourrir son enfant.

Un médecin de quartier, établi à Londres dans un district central, habité par la classe moyenne, me dit : « Dans les familles que je soigne, toutes les mères nourrissent elles-mêmes. » — Un grand médecin de Londres dont la clientèle est exclusivement aristocratique écrit : « Dans les classes élevées, les mères ne nourrissent pas; elles disent toutes que les conditions de leur existence et les devoirs sociaux les en empêchent. »

La *nurse* n'est donc qu'exceptionnellement une nourrice; en général elle fait office de bonne ou de gouvernante. La *nursery* est la chambre des enfans.

(3) Deux mères de famille françaises passent l'été à la campagne, en France, avec leurs enfans âgés de cinq à dix ans. L'une, Mme A., Parisienne, a épousé un Parisien et habite Paris. L'autre, Mme B., a épousé un Français depuis longtemps fixé en Angleterre. Mme B., qui a habité l'Angleterre depuis qu'elle est mariée, a subi l'influence du milieu; elle élève ses enfans à l'anglaise. Toutes deux, pendant leur séjour à la campagne, envoient leurs enfans à l'école primaire du village voisin. Le fils de Mme B., qui a dix ans, fait 4 kilomètres tout seul sur les routes, comme un homme, pour se rendre à l'école, sans que sa mère soit le moins du monde émue; Mme A., la Parisienne, fait conduire par la main ses fils, qui ont 10 et 11 ans, à l'école du village distante de 300 mètres.

(4) C'est l'homme politique qui m'a conté l'anecdote.

Au cours de l'entretien, Milne-Edwards s'avise de demander : « Comment se fait-il que vos jeunes gens, élevés à faire un peu de latin et de grec, et à dépenser beaucoup de temps au cricket et au *boating*, deviennent tout simplement des hommes de premier ordre, de grands hommes d'Etat, des Palmerston, des Gladstone? » Et le géologue de repartir d'un ton bourru : *But they have got english mothers...*, c'est qu'ils ont des mères anglaises. » Les mères françaises, par leur amour trop tendre, exposent leurs fils à des mécomptes, à des dangers cent fois pires; leur tendresse énerve, affaiblit.

« Les enfans sont l'âme de la famille française, nous vivons avec eux, pour eux, en eux (1). » Tout est subordonné à l'enfant : le repos des parens, l'ordre dans la maison, le travail du père, jusqu'à la coquetterie de la mère. Il est le point où convergent toutes les pensées, toutes les inquiétudes, toutes les espérances. Il vit avec ses parens, est admis à table dès qu'il est d'âge à se tenir assis; volontiers on impose ses grâces, ses caprices, ses sourires et ses pleurs aux invités, s'ils ne sont point tout à fait des étrangers. Il fait les délices du père, qui s'en amuse, sa journée finie, et la gloire de la mère, qui le pare, le frise, le pomponne. Trop souvent, il découvre de bonne heure cette toute-puissance : il en use et il en abuse. Il est tantôt le jouet, tantôt le tyran de ses parens. Leur gros souci est d'écarter de lui la plus mince épreuve, de détourner le moindre danger, de ne point l'abandonner à ses seules forces. Prévoir, ne rien livrer au hasard, à la nature et, quand l'enfant est d'âge à distinguer le bien et le mal, le surveiller pour prévenir ses moindres fautes comme on a prévenu ses moindres faux pas, quand il apprenait à marcher : concerté ou non, tel est le mode commun. Et c'est merveille que l'enfant, ainsi préparé à la vie, ne soit pas tout à fait égoïste, irresponsable et lâche.

Les enfans sont nombreux, d'ordinaire, dans les familles anglaises : ils se suivent de près et forment un petit bataillon qu'il est nécessaire de discipliner de bonne heure. L'enfant passe les premières années de sa vie dans la *nursery ;* c'est son domaine, il n'y règne pas en maître absolu, il s'y installe en citoyen libre, sous l'œil vigilant de la mère ou de la *nurse :* « Dans la *nursery*, les trois élémens importans sont la mère, la *nurse* et l'air... Plus les choses y seront simples et même grossières, mieux cela vaudra; pas de dentelles aux berceaux; lits aussi durs, nourriture aussi simple, parquet et murailles aussi propres que possible. » Rus-

(1) O. Gréard. *L'éducation morale et physique*. *Revue Bleue*, 20 juillet 1889.

kin donnait ainsi, en évoquant les souvenirs de son enfance et les soins d'une mère exemplaire, la définition de la *nursery* modèle. Toutes se rapprochent plus ou moins de ce type : au premier étage de la maison, une grande pièce bien éclairée, bien aérée, très propre, tout unie, où l'on dort, où l'on mange, où l'on peut s'ébattre à l'aise sans danger de briser des objets précieux, de troubler le travail de papa ou d'assourdir maman souffrante. La toilette se fait autour du tub et de la baignoire où tous prennent le bain quotidien à l'eau froide qui tonifie et endurcit. Les vêtemens sont amples, souples, simplifiés ; ils sont destinés, non à la parade, mais à garantir du froid, du vent, de la pluie, tout en laissant les mouvemens libres. L'enfant peut jouer sans crainte de froisser un beau ruban ou de déchirer une précieuse guipure. Les enfans mangent ensemble à part ; les heures sont régulières et le régime frugal. On les mène jouer tous les jours presque par tous les temps de longues heures en plein air, dans les parcs que toute grande ville possède, en pleine campagne si l'on vit hors des villes, et les bambins ont toute liberté de s'ébattre. Ils apprennent de bonne heure, par expérience directe et personnelle, à leurs dépens, ce qu'il en coûte d'être maladroit, imprudent (1).

A ce régime, l'enfant reste enfant longtemps, aussi longtemps qu'il faut, naïf et rose ; il l'est sincèrement, naturellement. Mais l'enfant porte déjà l'homme en puissance. Ce n'est point le petit homme précoce de six ou sept ans que l'on rencontre dans nos rues et nos promenades.

Ce système d'éducation, l'Anglais se l'est formé peu à peu, et aujourd'hui il y croit et il y tient ; qu'il soit appliqué dans la *nursery*, dans la famille, dans la maison ou au dehors, dès que le *baby* peut marcher ou commence à comprendre, il est entièrement fondé sur la confiance. On donne à l'enfant confiance en lui-même en le livrant de bonne heure à ses seules forces, s'il est valide ; on fait naître le sentiment de la responsabilité en lui laissant — une fois prévenu — le choix entre le bien et le mal, sauf pour lui, s'il fait mal, à supporter la peine de sa faute ou les conséquences de son acte. Mais sa faute, comme sa faiblesse, n'est jamais présumée ; on ne le surveille pas pour l'empêcher de tomber ; on ne l'épie pas pour le prendre en faute. On lui inspire l'horreur du mensonge ; on le croit toujours sur parole jusqu'à preuve qu'il a menti. Il devient énergique et franc, *self-*

(1) « Dans la *nursery*, comme dans le monde, la seule discipline salutaire, c'est l'expérience des conséquences bonnes ou mauvaises, agréables ou pénibles, qui découlent naturellement de nos actes. » Herbert Spencer, *Éducation*. Éd. Alcan, 31.

reliant et *reliable;* il est confiant en soi et digne de confiance; il est habitué à ne compter que sur soi-même, et l'on peut compter sur lui.

Sauf exception dans les grandes familles et dans les familles riches, et pour les aînés seulement, le père considère qu'il ne doit à ses fils que le vivre et l'instruction (1) jusqu'à 16 ou 17 ans (à moins qu'ils n'aient choisi une profession libérale où le stage est toujours long), après quoi c'est à eux à se tirer d'affaire. Comme le fils sait, en outre, qu'il ne doit point compter sur l'héritage, dont le père entame souvent le capital et qu'en tout cas il est libre de répartir à sa guise, la nécessité l'éperonne rudement. Ainsi toute la vie de l'Anglais se passe à apprendre ou à enseigner la *self-help* : aide-toi. Dès la *nursery*, le jeune Anglais est préparé à l'action : tout est, pour lui, principe d'activité (2).

II

Cette éducation virile donnée dans la famille, l'enfant continue de la recevoir à l'école (3). Quand il arrive à l'école, il y retrouve des règles qu'il connaît ; l'atmosphère est presque identique, mais c'est l'éducation complète de lui-même qui commence alors : éducation physique, morale, intellectuelle. On n'a point fait deux parts, l'une pour l'éducation, l'autre pour l'instruction, de façon que celle-ci puisse dévorer la part de l'autre. Éducation et instruction sont si bien mêlées et confondues qu'on ne les distingue point dans la langue anglaise, et qu'un seul mot suffit à exprimer l'ensemble : éducation. Qu'il s'agisse du physique, du moral ou

(1) Quelquefois même, mais très rarement, le père exige que son fils lui rembourse ses frais d'éducation.

(2) Ce genre d'éducation n'est pas sans avoir une influence sur la famille même. L'individualisme fortifié affaiblit l'esprit de famille fatalement. D'abord la famille telle que nous l'entendons, avec son attirail de cousins, d'oncles et de tantes, ne se rencontre guère chez nos voisins. La famille y existe à peine au delà des limites du *home* paternel : « A quoi bon des cousins, disent les Anglais, ce sont des amis gênans. Les vrais amis sont ceux qu'on peut choisir. » On trouve même des frères qui, sans être brouillés, vivent étrangers les uns aux autres et ne s'écrivent jamais. J'ai connu une famille dont le chef habitait Londres : un des fils dirigeait une exploitation agricole à une heure de Londres; on ne le voyait jamais. Un autre était éleveur au Natal; il écrivait une fois par an à sa mère. De loin en loin leurs sœurs, restées à Londres, parlaient des absens, mais sans jamais exprimer le regret qu'ils donnassent si rarement de leurs nouvelles.

(3) C'est des *public schools* surtout qu'il s'agit ici; c'est à elles surtout que nous emprunterons nos exemples, parce que c'est là que dès longtemps furent élevés les enfans des classes dirigeantes et qu'est né le système tutorial qui est la base de l'éducation anglaise à l'école.

de l'intelligence, c'est toujours même discipline, mêmes principes, car tout se tient et il serait monstrueux de supposer que l'école pût, en distinguant les deux élémens et en donnant la préférence à l'un sur l'autre, produire un homme qui serait instruit et ne serait pas élevé. Cela, une cervelle anglaise, qu'elle soit d'un homme du monde ou d'un homme du métier, ne peut pas plus le concevoir qu'une bouche anglaise l'exprimer (1).

Dans la vie de l'enfant, le physique se développe et le moral s'éveille avant l'intelligence : l'éducation doit suivre la marche de la vie.

« Il faut être un bon animal, c'est la première condition du succès dans la vie ; et d'être une nation de bons animaux est la première condition de la prospérité nationale. » En posant il y a trente ans cet axiome dans son traité de l'éducation, Herbert Spencer exprimait l'opinion de la majorité de ses concitoyens, parmi ceux qui pensent ; mais il n'avait pas encore le peuple avec lui. Et, après avoir déclaré que « la conservation de la santé est un de nos *devoirs*, que tout préjudice porté volontairement à la santé est un *péché physique*, » il pouvait ajouter alors : « Peu de gens paraissent comprendre qu'il existe une chose dans le monde qu'on pourrait appeler la *moralité physique*. » Mais il a été entendu. Le peuple anglais est aujourd'hui pénétré de cette vérité, et nul ne pratique plus assidûment le respect du corps, dont le commencement est la propreté et dont l'hygiène est le code. L'exemple a été donné par les classes supérieures de la société et suivi par toutes les autres à mesure qu'augmentaient leur instruction et leur bien-être. L'hygiène et même la propreté exigent, surtout sous un climat ennemi, de l'intelligence et de l'argent (2).

Les poètes et les médecins, les philosophes et les hygiénistes

(1) Nous ne parlerons pas ici de l'éducation intellectuelle. Il n'est ni dans notre plan, ni de notre compétence d'exposer et de critiquer les méthodes pédagogiques anglaises. Nous avons fort peu à leur emprunter d'ailleurs, si ce n'est, dans les programmes, la mesure. Nous nous en tiendrons à ce qui concerne l'éducation physique et morale où réside la véritable originalité du système anglais.

(2) Chaque maison anglaise, même modeste, si elle date de moins de vingt ou trente ans, contient une salle de bains. Dans les quartiers ouvriers de toutes les villes industrielles, on trouve des bains publics qui sont des modèles. Partout les water-closets sont tenus parfaitement propres et lavés à grande eau ; et cela même dans les hôtelleries des plus petites villes de province. Dans les vingt dernières années, les municipalités de toutes les villes de quelque importance ont travaillé à élever des bibliothèques et des bains publics et gratuits ; les unes et les autres sont, de l'avis général, des institutions de première nécessité.

« Depuis 1870, la mortalité s'est abaissée, en Angleterre, de 22,52 pour 1000 habitans (1861 à 1870), à 18,8 en 1887, 17,8 en 1888, 17,9 en 1889, ce qui représente un gain d'environ 4 p. 1000 ; si la France avait adopté les mêmes mesures que l'Angle-

sont d'accord pour prêcher le respect du corps, pour recommander qu'on le soumette à l'exercice régulier, à l'entraînement progressif. Tous ont pour mobile : suivre la nature; et pour idéal : faire la nation forte en la constituant d'individus vigoureux : « La vigueur et l'esprit d'entreprise d'une nation, dit un médecin (1), dépendent de la santé et de l'entraînement physique de ses jeunes hommes pendant leur croissance et leur développement. Il n'est donc pas de question plus importante pour un pays que celle de l'éducation et de la santé de ses enfans des deux sexes. Cela est vrai pour toutes les classes, mais surtout pour les enfans qui sont élevés dans nos écoles de premier ordre et qui deviendront les chefs de la nation dans les diverses manifestations de son activité. »

Un poète, et des plus délicats, des plus intellectuels qui soient, tient le même langage : « Le corps doit être fait, en sa jeunesse, aussi beau et parfait qu'il peut l'être, quelles que soient les pensées d'avenir (2). »

Que nous voilà loin du système qui a formé toutes les générations de la bourgeoisie française en ce siècle, dans toutes nos écoles libres ou d'État, laïques ou ecclésiastiques, et dont on a pu dire : « Son principe secret, c'est qu'on doit accorder le moins possible aux exigences du corps si l'on veut développer l'esprit et que l'esprit profite de tout ce que perd la matière, — ce principe singulier, qui a son origine lointaine dans la doctrine mystique de la délivrance de l'âme par l'émaciation du corps... (3) » Les hommes de vingt-cinq à trente ans, élevés dans nos lycées de Paris, se souviennent encore du temps où les maîtres les plus distingués de notre Université employaient les sarcasmes ou l'intimidation pour décourager ceux de leurs élèves qui étaient soupçonnés d'avoir trop de goût pour la gymnastique, l'escrime ou l'équitation.

terre, elle économiserait aujourd'hui la vie de 150000 personnes chaque année. » L. Mangin. *Élémens d'hygiène*. Paris, 1892.

Toutes les écoles anglaises sont pourvues de salles de bains où les enfans font chaque matin leur toilette; à cela comparez les lavabos de nos lycées, même des plus récens, qui débitent par de minces robinets de maigres filets d'eau, et nos mœurs scolaires qui supposent qu'un bain par mois est suffisant. Je ne parle pas de nos grandes villes, ni, à plus forte raison, des petites, où les établissemens de bains sont rares et peu fréquentés; de nos maisons, où un cabinet de bains est un luxe. Enfin il n'y a pas d'apparence que le peuple français réclame bientôt des municipalités l'établissement de bains publics et gratuits.

(1) Clement Dukes. *Health at school*. Londres 1887, p. 5. — M. Cl. Dukes a été longtemps attaché à l'école de Rugby.

(2) J. Ruskin, *Time and tide*. Cité par Marshall Mather, p. 104.

(3) Ém. Montégut : *Mœurs des écoles dans la Grande-Bretagne;* voyez la *Revue* du 15 juillet 1858.

En Angleterre, les exercices du corps sont en honneur, au même titre que la propreté et l'hygiène ; l'enfant à l'école, l'homme adulte dans ses momens de loisir , s'adonnent aux jeux de plein air; ils y consacrent beaucoup de temps, d'énergie. Il leur faut aussi beaucoup d'espace. Sur toute la surface du pays, vous trouvez de vastes champs réservés aux jeux de *cricket*, de *football*, de *tennis*, de *la crosse;* des bateaux sur les rivières pour les courses à l'aviron, des yachts dans les ports pour les longues croisières; des bicyclettes, en nombre infini, parcourant toutes les routes. Tout cela représente un capital considérable, un patient entraînement, des efforts de longue haleine; c'est le produit de toute une révolution lentement accomplie dans les mœurs de ce peuple qui, il y a une cinquantaine d'années, était, au dire de tous les témoins, épais, bestial, adonné, du haut en bas de l'échelle sociale, aux excès de table ou de cabaret. Le mouvement est parti des *public schools* et des Universités, de l'aristocratie, en un mot; il a gagné, de proche en proche, la petite classe moyenne vers 1860, au moment où l'Angleterre, effrayée de l'attitude de la France, crut le moment venu de se préparer à la guerre, et où surgirent, sur le sol britannique, ces corps de volontaires qui se sont perpétués. La mode de l'athlétisme est aujourd'hui devenue générale; tout le monde est converti. Tout Anglais veut se faire des muscles; il redoute l'obésité comme une humiliation; et la combat comme un fléau.

Aux jeux, aux exercices de plein air, l'Anglais applique cette persévérante ténacité qu'il met en tout : il a porté l'entraînement à son point de perfection; non pas seulement l'entraînement en vue d'un effort extraordinaire et momentané, comme la *University boat-race,* mais l'entraînement de tous les jours, de toute la vie. Il est parvenu de la sorte à modifier certains caractères du type physique, à refaire des tempéramens (1) par les mêmes moyens qu'il a employés pour créer le cheval de pur sang, la race Durham, ou pour transformer en quelques années les champs de céréales en pâturages. Il faut maintenant aller jusque dans les provinces reculées pour trouver encore quelque rare échantillon de l'An-

(1) Ruskin, dans la phrase citée plus haut, dit : « Le corps doit être *fait...* »

Les jeux athlétiques « ne sont pas pour l'Anglais une simple diversion au travail de l'intelligence ni un complément obligé d'une éducation libérale, ils sont une impérieuse nécessité. Ces plantes hâtives, un peu grêles dans leur jeunesse, ont besoin de respirer à l'air libre, d'essuyer le vent et la pluie. Le soleil chaud du midi ne les a pas mûries; leur sève, en apparence si abondante, est trop aqueuse; l'atmosphère d'une serre les étiolerait. »

Oxford, par le P. F. Prat, S. J. dans les *Études religieuses,* revue mensuelle des Pères de la compagnie de Jésus. Mai 1892, p. 92.

glais surnourri, joufflu, obèse, apoplectique, que nous montrent les caricatures du temps de George III. L'Anglais d'aujourd'hui est tout en muscles. Les exercices physiques ont détruit, chez tous ceux qui les pratiquent, le penchant aux excès de nourriture ou de boisson (1).

Les jeux nationaux anglais, — qui sont des jeux de plein air et exigent une grande dépense d'énergie physique, — sont d'excellens moyens d'éliminer les toxiques accumulés dans l'organisme par la vie sédentaire et d'oxyder rapidement le sang appauvri par l'atmosphère viciée des villes. Ce sont aussi d'excellentes écoles de sang-froid et de discipline (2) : tous ces jeux sont des jeux de discipline, et c'est pourquoi les Anglais les ont choisis et y tiennent si fort. Outre qu'ils forment la décision, le coup d'œil, l'esprit d'initiative, ils exigent le respect d'une règle invariable, minutieusement établie, et l'obéissance au chef, au « capitaine ». L'obéissance librement consentie, mais observée sans faiblesse ni murmure, le respect de l'autorité confiée au plus fort, au plus adroit, au plus expérimenté, au plus digne, en un mot : voilà des qualités qui, gagnées à l'école par l'enfant, accompagnent l'homme fait dans la vie (3). L'influence morale exercée par les jeux ainsi pra-

(1) Voici comment Ruskin raconte ses débuts au collège de Christ-Church, à Oxford :

« Il y a trente ans, — vers 1837, — novice alors et très inexpérimenté, j'assistai à à mon premier souper de collège. Au haut bout de la table était assis un grand seigneur admirablement doué et de grand avenir, mort depuis de paralysie. Nous avions au milieu de nous, non pas des seaux, mais des coupes aussi vastes que des seaux, et nous nous servions nous-mêmes avec des louches. C'était le début obligatoire de la vie de collège. Je choisis du punch en place de claret, de façon à pouvoir, sans être vu, le verser dans mon gilet au lieu de l'avaler. Je tins jusqu'à la fin et j'aidai à emporter quatre camarades, la tête la première, en bas de l'escalier, puis au logis; et l'un d'eux était le fils d'un directeur de collège. » Marshall Mather, p. 17.

Ces mœurs ont complètement disparu des Universités anglaises depuis les progrès de l'athlétisme; elles sont au contraire plus florissantes que jamais dans les Universités allemandes, où les étudians ont en horreur les exercices, même la marche, et deviennent obèses à vingt-cinq ans.

(2) « Après sept années passées en Angleterre, j'ai acquis la conviction que les jeux sont, pour les Anglais, un moyen très efficace de tremper leur caractère... J'attribue à l'habitude du cricket, prise dès l'enfance, accrue durant la jeunesse avec une persévérance toute britannique, cette puissance de possession de soi-même que nous pouvons, sans nous décrier, envier aux Anglais... » *France*, par le R. P. du Lac. Paris, 1888, pp. 185-187.

(3) Les Anglais gardent toute la vie ce goût réfléchi pour les exercices physiques; on connaît le délassement préféré de M. Gladstone dans sa verte vieillesse.

« M. Fawcett, après sa cécité, a continué à monter à cheval et à patiner, et on a vu Anthony Trollope, vieilli et alourdi par l'âge, se passionner encore pour la chasse au renard. Les Anglais aiment à se rappeler que lord Palmerston se rendait à cheval aux courses d'Epsom, jusqu'à la fin de sa vie. On avait quelque peine à le hisser sur son cheval, mais, une fois en selle, il oubliait la vieillesse et ne manquait jamais d'arriver. » Hamerton. I. 2, 3.

tiqués est indéniable : elle est reconnue, proclamée par tous les éducateurs anglais sans exception (1). Prenez deux écoles dans la même ville, à Manchester par exemple, toutes deux écoles d'externes s'adressant à la même clientèle. L'une, située dans l'intérieur de la ville, n'a point de champ de cricket ou de foot-ball; l'autre, située hors de la ville, possède tout l'espace nécessaire. Le « ton » est bien meilleur dans la seconde, où l'on joue, que dans la première, où l'on ne peut pas jouer : le fait même que les enfans s'associent, s'organisent, se disciplinent par les jeux et pour les jeux, relève singulièrement le niveau moral, la tenue d'une école.

Nous avons eu, en France, l'amour des jeux de plein air; il paraît même, à certains symptômes rassurans, nous être revenu. Mais il faut en prendre le goût réfléchi : c'est toute une éducation à refaire, si nous voulons tirer des jeux de plein air le merveilleux parti qu'en ont su tirer nos voisins. Il semble même, à les entendre, — et ce sont de bons juges, — que les dispositions ne nous manquent pas pour réussir : « Dans leur première enfance, dit un Anglais, les petits Français ont l'art de savoir s'amuser. C'est un délice de suivre leurs mouvemens dans les jardins publics de Paris, ou bien au bord de la mer. Un bébé français, qui commence à peine à courir et à gambader, est un spectacle incomparable, qui remplit les pères et mères anglais d'admiration et de désespoir (2). » Mais, bien vite, les parens se mettent en travers des jeux : ils craignent que, dans leurs évolutions trop libres et leurs ébats trop joyeux, les enfans ne s'égratignent un peu ou ne fripent leurs beaux vêtemens (3). Le moyen d'inaugurer des jeux, qui ne vont jamais sans quelques risques, quand les mères tremblent au moindre bond de leurs jeunes faons! Les éducateurs français le savent trop bien : ils redoutent les effets des craintes maternelles, les reproches, les scènes, et ils s'abstiennent prudemment (4). « Je n'ai jamais remarqué, a dit un Anglais, que les jeunes Français fussent naturellement timides (sauf dans la con-

(1) Parlant de Charles Kingsley, l'auteur de *Westward-Ho!* et de son « Christianisme musculaire », Émile Montégut dit :

« Ses vrais héros sont tous musculeux et honnêtes, et ils sont honnêtes parce qu'ils sont musculeux. Il pense... que l'éducation physique est la base véritable de l'éducation morale, et que tout ce qui fortifie le corps, fortifie en même temps l'esprit. »

(2) *The Times*. Leading article, 23 avril 1892.

(3) Il n'y a pas longtemps encore que l'on défendait aux enfans de jouer sur les pelouses des jardins publics, des parcs, comme au lycée Michelet; les promenades publiques sont, en France, parées, comme trop souvent les enfans sont habillés pour la montre.

(4) La terreur des mères françaises pénètre jusqu'au régiment; elle paralyse même

versation); ce sont leurs parens et leurs maîtres qui sont timides pour eux (1). » Le R. P. du Lac, recteur de Saint Mary's College, à Cantorbéry (2), décrivant aux jeunes Français, ses élèves, toutes les beautés, tous les avantages du cricket, mais aussi les dangers, les accidens, ajoute : « C'est de la nécessité de veiller attentivement pour éviter la boule ou pour la recevoir à propos, c'est de l'énergie dont il faut faire preuve contre le danger, que naît la force de caractère... — Alors pourquoi défendre le cricket? — Précisément à cause de ce danger; les parens seraient trop inquiets (3). »

Pour que le jeu porte tous ses fruits, il faut savoir jouer; pour que l'exercice physique soit bienfaisant, il faut qu'il soit réglé : discipline et entraînement sont affaire d'expérience; mais pour gagner de l'expérience, il faut de la persévérance, de la ténacité; il faut vouloir. Laissons la nature se développer à l'aise; nos collégiens, nos jeunes gens rapprendront à vouloir, ils rapprendront la discipline librement consentie et l'effort prolongé sans danger de surmenage. Mais ils ont à rapprendre tout cela (4).

III

Assouplir, fortifier, endurcir l'animal : voilà pour l'éducation physique. Dans cet animal vigoureux, mettre un caractère bien trempé, une âme simple et forte, franche, loyale et indépendante :

des officiers de cavalerie. J'ai vu, pendant mon volontariat, un capitaine instructeur qui n'osait pas faire galoper nos précieuses personnes à travers champs, de peur des chutes et des « réclamations des familles » !

(1) Hamerton, II, 42.

(2) On sait que cette maison d'éducation, ouverte en Angleterre après les décrets par les Jésuites français pour leurs élèves français, a été fermée récemment.

(3) *France*, p. 189.

(4) Le R. P. du Lac raconte une excursion en bateau qu'il fit avec ses élèves de Cantorbéry. Il y avait deux bateaux; les élèves ramaient. On arriva au port de Sandwich. La marée baissait : une corde qui traversait le port au ras de l'eau attrape le pilote du premier bateau et le précipite par-dessus bord : « Naturellement tout le monde criait à la fois, de sorte que l'expérience du premier bateau ne put même profiter au second, et notre pilote, pris de même, fut aussi jeté à l'eau. Bonne leçon qui apprend à se taire et à obéir. » Des Anglais de l'âge des élèves du P. du Lac n'auraient plus eu besoin d'une pareille leçon; ils ne se la seraient certainement pas fait donner.

Un amateur assiste à un match de football entre les élèves du lycée Hoche, à Trianon; il se trouve qu'il a une grande expérience de l'Angleterre et de la France; il a « passé, dans l'enseignement public, deux ans en France et trois ans en Angleterre » : « Si j'osais exprimer un vœu pour eux (les élèves du lycée Hoche), écrit-il, ce serait celui de voir, dans les parties, un peu moins de discussions et un peu plus de discipline. Les capitaines manquent un peu d'autorité sur leurs hommes. » Lettre au *Journal des Débats*, 15 avril 1891.

voilà le rôle de l'éducation morale, telle qu'on la comprend en Angleterre. L'éducation physique et l'éducation morale sont étroitement liées; l'une ne saurait marcher sans l'autre; elles s'entr'aident, se soutiennent et, une fois lancées dans la bonne voie, elles vont de pair; chaque pas de l'une invite l'autre à avancer d'autant. Toute l'éducation pourrait alors se résumer d'un trait : créer une personnalité; pétrir l'enfant amorphe, sans consistance, pour modeler l'homme, de corps bien équilibré, de volonté droite. Les deux principaux agens de cette transformation sont l'exercice physique, pratiqué comme on sait, et le système tutorial qui continue et achève, à l'école d'abord, plus tard à l'Université, l'éducation du caractère commencée dans la famille.

A douze ans, l'enfant arrive à l'école; il est déjà par la vie du *home* un peu aguerri au choc du prochain; il va prendre le contact d'un plus grand nombre de petits hommes. Les voilà trente environ, qui sont pour cinq ou six ans, jusqu'au départ de l'école, fils adoptifs d'un même père, leur *tuteur*, qui les loge sous son toit, les nourrit à sa table, dirige leurs esprits et pénètre leurs âmes.

La vie était, au début du siècle, singulièrement grossière et brutale dans les grandes écoles anglaises : abandonnés à eux-mêmes, confondus sans distinction de force ni d'âge, pour les jeux et la vie matérielle, les enfans étaient heurtés et roulés pêle-mêle à l'aventure comme des galets sur une plage (1).

C'étaient généralement les plus brutaux, les plus grossiers qui dominaient alors : on pratiquait sans restriction le *fagging*, l'esclavage domestique; il était admis que de cirer les bottines, de faire le ménage, d'être aux ordres et aux caprices d'un grand garçon de dix-huit ans, quand on n'en a que douze, cela façonne le caractère et élève l'âme. Les abus du *fagging* ont été réprimés; il existe encore aujourd'hui, mais dans des limites qui le rendent acceptable.

La réforme décisive fut accomplie par le docteur Thomas Arnold à Rugby. Il devint *headmaster* de Rugby en 1828 et, de cette époque, date une ère nouvelle dans l'éducation anglaise. Arnold se proposait, avant tout, de faire des *christian gentlemen*, des chrétiens et des hommes bien élevés. Il y réussit par des moyens très simples qui tous se ramènent à l'action personnelle. Clergyman à l'esprit sérieux, austère même, il inspirait d'abord et toujours un respect mêlé de crainte; mais l'entière simplicité, la franchise de son langage et de ses manières, la confiance toute

(1) Voyez le rapport de la commission d'enquête de 1862, principalement ce qui concerne Westminster; voyez aussi l'ouvrage bien connu de Demogeot et Montucci.

paternelle qu'il manifestait aux enfans, ne tardaient pas à faire naître en leurs cœurs la confiance et le dévouement. C'était l'homme qui agissait sur l'enfant, et non pas seulement le maître sur l'élève. D'un tempérament énergique et viril, d'un caractère indépendant, ouvert et gai, Arnold suivait avec autant d'intérêt les jeux dans la campagne que les travaux de l'école, et il savait apprécier chez un enfant toutes les qualités, même les moins intellectuelles. Il faisait lui-même le sermon du dimanche à la chapelle; il s'en servit comme d'un puissant instrument d'influence morale : il a laissé dans ses œuvres des modèles du genre. Avec cela, l'oreille tendue à tous les bruits, à toutes les controverses du dehors, à toutes les préoccupations du siècle; d'une activité d'esprit prodigieuse, écrivant des articles de revue, éditant Thucydide, publiant son *Histoire romaine* et dirigeant son école, il était la vie et répandait la vie. Il avait coutume de dire : « Plus mon esprit est actif, plus il s'exerce sur des points importans de politique et de morale, mieux cela vaut pour l'école. »

Tout dans ce système, si tant est que cela soit un système, tenait à l'homme; mais un chef ne peut suffire à tout; il lui faut des lieutenans : Arnold les chercha dans ses subordonnés, les maîtres assistans, dont le rôle jusqu'alors se bornait presque à enseigner et qu'il mit chacun à la tête d'une maison abritant un certain nombre d'enfans avec mission d'être leurs tuteurs (1).

Arnold était surtout en rapport avec les élèves les plus âgés de l'école, ceux de la sixième classe (*sixth form*). Après les avoir imprégnés de son esprit, pénétrés des traditions, il les institua *moniteurs*, avec mission de faire observer la discipline; il les investit d'une autorité réelle sur tous les élèves des classes inférieures. Ce n'est pas à dire qu'Arnold inventa les moniteurs, mais il transforma une vieille institution barbare en instrument de progrès; du monitorat il fit une école de la vie, où l'on apprit à se conduire en homme réfléchi, à être indépendant et respectueux de la règle, à posséder le sens de la responsabilité. Il ne souffrait pas d'ailleurs que des élèves irréductibles exerçassent une mauvaise influence; il priait simplement les parens de les retirer sans éclat.

Arnold accordait pleinement à ses pupilles sa confiance; il réclamait d'eux, en retour, la franchise la plus entière. Il a donné aux générations qu'il a élevées l'horreur du mensonge. Ce res-

(1) Jusqu'alors les internes étaient en pension dans des maisons choisies par l'autorité scolaire, et dans lesquelles des particuliers entreprenaient de les loger et de les nourrir, en prélevant un bénéfice. Ces établissemens (*Boarding Houses, Dame's Houses*) n'offraient que fort peu de garanties morales et la discipline y était défectueuse. Ce n'étaient pas des maisons d'éducation, mais des entreprises commerciales.

sort a été si puissant, ce simple moyen a été reconnu si merveilleusement efficace qu'il a été universellement adopté en Angleterre, et que partout, dans la famille et dans l'école, on s'applique à inculquer à l'enfant un respect scrupuleux et absolu de la vérité. La plus grosse faute que puisse commettre un écolier anglais est de dire un mensonge; la plus mortelle injure que l'on puisse faire à un Anglais est de le traiter de menteur.

Telles sont, pour l'éducation morale, les principales réformes opérées par Arnold. Elles se sont établies peu à peu, et le système d'éducation des *public schools* est aujourd'hui fondé sur ces deux principes élémentaires : 1° discerner les qualités de chaque enfant et en tirer parti; 2° faire appel à ses bons sentimens.

La *public school* est comme une réduction de l'édifice social anglais. Même ordonnance, mêmes procédés de gouvernement. D'une part un gouvernement décentralisé, ménageant ses interventions, agissant de loin et de haut, par son influence plutôt que par ses actes, représentant l'autorité plutôt que l'imposant : ce sont les moniteurs ou *præpostors*, véritables agens du *headmaster* ou du *tutor*, ayant fait l'apprentissage du commandement réfléchi par l'obéissance consentie dans les classes inférieures, parvenus peu à peu aux postes supérieurs, mais gardant toujours le contact des classes dirigées, leur apprenant, par les exemples et les conseils, à se conduire, tenant compte de l'opinion publique et respectant scrupuleusement l'indépendance de chacun, toutes les fois que l'intérêt général n'exige pas qu'elle lui soit sacrifiée; — en face des moniteurs qui gouvernent, la foule, composée d'individus chez qui l'on a cherché à développer le respect de soi-même et de la liberté d'autrui et, en même temps, le sentiment intime qu'une solidarité puissante doit unir et maintenir unies toutes les volontés dans un même effort et sous une même règle (1).

(1) Les brimades, l'abus de la force, s'ils sont moins fréquens qu'il y a soixante ans, n'ont pas disparu des écoles anglaises — ni des autres. Un auteur qui doit être bien informé répartit les moniteurs entre les catégories suivantes :

« 1° Ceux qui, usant de leur autorité simplement pour leur commodité, ne rendent aucun service et font indirectement beaucoup de mal;

2° Ceux qui, tout en essayant de faire bien, sont déraisonnables et tyranniques dans l'exercice de leur autorité;

3° Ceux qui n'ont d'autre titre au pouvoir que leur force brutale et sont la terreur des élèves moins forts qu'eux;

4° Enfin ceux dont la présence, grâce à leur élévation morale, est une garantie que l'immoralité, le désordre et les brimades seront réprimés, et qui sont pleins de sollicitude pour autrui. »

Le même auteur ajoute plus loin :

« Si le Dr Arnold pouvait voir maintenant ce qu'est devenu ce qu'il avait si heureusement organisé, il serait cruellement déçu; il aurait honte de son système qui,

Il est rarement question de punitions dans l'école anglaise. On fait appel, chez l'enfant, non pas à la crainte du châtiment, mais au sens de la responsabilité, au sentiment de l'honneur. Dans ces conditions les châtimens, s'ils deviennent nécessaires, ne peuvent être que la dernière ressource, un moyen énergique et désespéré. C'est ce qu'ils sont, en effet, depuis les réformes d'Arnold, partout où son esprit a pénétré. Au début du siècle, les verges, le fouet étaient le commencement et la fin de la sagesse pour un maître anglais : c'était le remède à tous les maux. Le maître avait toujours ses verges à la main, prêtes à agir. Le fouet est devenu l'*ultima ratio;* il n'est plus guère appliqué, là où il l'est encore, que pour un mensonge, une brimade, ou un fait d'immoralité. Reste l'expulsion, éclatante ou clandestine. Il est bien rare que la crainte de l'expulsion n'agisse pas vigoureusement, même sur les enfans rebelles, car il n'en est pas qui ne soient fiers d'appartenir à une grande école.

Pour les mauvais devoirs ou les leçons non sues, on les donne à refaire ou à rapprendre, sans enfermer l'enfant à l'heure des jeux, sans l'astreindre à autre chose qu'à trouver le temps de réparer celui qu'il a mal employé. Il y a quelques exceptions à cette règle, mais la règle est universelle, et la retenue est heureu-

au lieu de se perfectionner à mesure, est aujourd'hui moitié moins efficace que lorsqu'il nous l'a légué. » Cl. Dukes, *op. laud.*, pp. 167 et 170.

M. Cl. Dukes nous permettra de distinguer entre les écoles qui sont restées dans la tradition d'Arnold et celles où les ressorts se sont détendus et l'autorité morale des maîtres relâchée. Un système qui donne lieu à des manifestations du genre de celle que nous allons rapporter ne peut être jugé en bloc aussi sévèrement que fait M. Cl. Dukes. A la fin d'août 1892, mourait sur l'aiguille du Goûter (massif du Mont-Blanc), dans une tempête de neige, M. L. Nettleship, *fellow* de Balliol College, Oxford. C'était un lettré infiniment savant et un éducateur de premier ordre. Cette nouvelle produisit une vive impression en Angleterre, et les journaux furent remplis, pendant quelques jours, d'expressions de regrets fort touchantes. « Nettleship, dit l'auteur d'une lettre au *Times* (3 septembre), fut élevé à Uppingham (l'une des grandes *publics schools*), sous le Rev. E. Thring. Il a été probablement le savant le plus distingué qui soit sorti de cette école. Pendant deux ans, si je me souviens bien, il fut capitaine de l'école (c'est-à-dire moniteur en chef, en quelque sorte); il remplit ces difficiles fonctions avec un tact, une fermeté au-dessus de son âge, avec la plus parfaite modestie, sans un atome de fatuité. L'impression qu'il faisait sur nous par son intelligence n'était égale qu'à l'influence qu'il exerçait par son caractère; la franchise, la délicatesse, le courage étaient comme rendus plus faciles à pratiquer pour les élèves qui connaissaient Nettleship... Thring, Witts, Nettleship, *headmaster*, *housemaster*, *pupil*, — c'est un véritable privilège que d'avoir connu de pareils hommes et de les pleurer. »

Les Universités pratiquent aussi le système tutorial, en l'adaptant. Nettleship fut, à Oxford, un *tutor* modèle. Dans une autre lettre au *Times* (30 août 1892), un étudiant de Balliol, après avoir fait de Nettleship un fervent éloge :

« En parlant ainsi de l'un des maîtres (*dons*) de Balliol, je tiens à ajouter que, de mon temps du moins, le *rapprochement* (en français dans le texte) entre les étudians et tous les *dons* était complet et que, aujourd'hui encore, le tuteur que j'eus au collège est resté le meilleur ami que j'aie au monde. »

sement inconnue en Angleterre. La regrettable punition qui consiste à priver l'enfant, après le repas, du peu d'air qu'il peut respirer dans sa journée, parce qu'on n'a pas su l'intéresser à son travail et qu'il l'a fait sans goût, ou parce qu'il n'a pu rester immobile pendant trois heures d'étude, — la retenue reste et restera la honte des éducateurs français qui l'ont inventée et se croient obligés de la maintenir. Les retenues distribuées à la douzaine, pour les moindres peccadilles, et qui cloîtrent l'enfant pour un jour, c'est, de la part des éducateurs, le plus piteux aveu d'impuissance (1).

On a discuté à perte de vue, en Angleterre, depuis plus de vingt ans, sur les peines corporelles à l'école. Les uns ont dit : C'est indigne, infâme, barbare. Les autres : C'est nécessaire, commode, et c'est admis (2). Et cependant l'on fouette toujours. Je ne crois pas que la question mérite une grande dépense d'argumens philosophiques (3).

Pour ce qui est de la dignité de celui qui reçoit le fouet, elle ne nous paraît atteinte que si l'opinion commune la déclare telle; or tel n'est pas le cas en Angleterre, sauf exceptions. La dignité de celui qui applique les verges pourrait souffrir dans son prestige, n'était la tradition qui sauve tout. Et si les résultats sont bons, si le fouet appliqué une fois par mois à deux ou trois mauvais garnemens sur 5 à 600 élèves doit les délivrer tous des retenues stupides, nous ne nous en indignerons point. Nous constaterons seulement une fois de plus que les Anglais ont manqué de logique et fait preuve de bon sens.

(1) Une circulaire de notre ministre de l'instruction publique, datée de 1890, a décrété la discipline libérale :

« Le Conseil supérieur de l'instruction publique, disait le ministre, M. Bourgeois, dans son discours de clôture de la session de décembre 1891, a rendu la discipline plus souple, plus libérale... Il en a fait un moyen d'éducation, une école du caractère. » Comme s'il dépendait de quelques hommes réunis autour d'un tapis vert d'opérer une révolution morale! Le fait est que l'on a interdit aux maîtres répétiteurs et aux professeurs des petits lycées d'administrer directement des punitions. Ils les proposent au proviseur, qui doit les ratifier. « Il ne faut pas faire difficulté d'avouer que c'est là une mesure de défiance pénible pour ceux qui la subissent. » H. Marion, *l'Éducation dans l'Université*, p. 275.

Comme, d'ailleurs, un décret du 28 août 1891 menace de neuf peines échelonnées les maîtres répétiteurs, ceux-ci se trouvent dans une situation singulière : menacés d'un côté, désarmés de l'autre. L'administration paraît avoir toujours une somme égale de défiance à dépenser; cette défiance a seulement changé d'objet : au lieu d'être dirigée contre les élèves, elle vise les maîtres.

(2) Dukes, *loc. cit.*, p. 178, conseille l'usage des verges comme le meilleur moyen de punir certaines fautes, et Dukes est un hygiéniste à l'âme sensible; mais il réprouve l'usage du bâton en place de verges, le bâton est trop brutal et peut blesser l'enfant.

(3) Voyez de longues dissertations sur ce sujet dans Demogeot et Montucci.

La religion a sa place marquée dans toute école anglaise (1). Son domaine est établi, consacré et scrupuleusement respecté. Le mot d'Arnold est resté la devise des écoles anglaises : former des *christian gentlemen*. Les exercices pieux sont généralement réduits au strict nécessaire, mais pas toujours. Partout la Bible est étudiée et commentée avec soin, et les maîtres veillent à ce que leurs élèves ne sortent pas de leurs mains sans s'être familiarisés avec l'Écriture. Les divers examens que peuvent passer les enfans à la sortie de l'école, les examens d'entrée aux Universités, par exemple, comportent une épreuve sur l'instruction religieuse.

Grâce à sa longue possession d'état, aux privilèges, aux bénéfices de toutes sortes qu'elle a conservés, surtout aussi parce qu'elle est la religion des classes élevées, la religion anglicane a gardé la haute main sur les *public schools*. La plupart des hommes qui sont parvenus à l'épiscopat dans l'Église anglicane au cours de ce siècle avaient commencé par être maîtres assistans, puis *headmasters* dans quelqu'une des grandes écoles. Aujourd'hui même, en vertu d'une loi qui n'est pas écrite, mais qui a presque toujours été observée, les *headmasters* des principales écoles sont choisis parmi les membres ecclésiastiques de l'enseignement, quoique ceux-ci soient en minorité (2). On suppose sans doute que l'austérité du caractère religieux, le droit de parler au nom de la morale divine ajoutent encore à l'autorité que confèrent au *headmaster* ses hautes fonctions. Il y a cependant, depuis quelques années, une légère tendance à s'affranchir de cette tradition.

Tous ces clergymen appartiennent à l'Église établie, et l'on voit, de reste, quel puissant instrument d'influence la *Church of England* a entre les mains. Elle s'en sert : l'enseignement religieux est donné dans les formes habituelles de l'Église anglicane, et la tendance est plutôt favorable à la *High Church*, cette section de l'Église établie qui attache le plus d'importance aux formes extérieures du culte. D'autre part, les maîtres laïques n'osent pas se montrer, dans leur enseignement, aussi libéraux qu'ils seraient si le *headmaster* n'était pas, comme il est, un clergyman imbu des principes anglicans.

(1) Les écoles secondaires qui gardent la neutralité en matière de religion sont extrêmement rares, et ce sont des externats.

(2) En 1886, sur 607 maîtres enseignant dans 21 des principales écoles secondaires, 472 étaient des laïques, 135 des clergymen; et sur les 21 *headmasters* de ces écoles, 19 étaient des clergymen et 2 seulement des laïques.
(Cl. Dukes, *op. laud.*, p. 27-28.)

Sur un point, l'Église a perdu du terrain : on lui a enlevé un privilège exorbitant, dont elle jouissait avant les grandes enquêtes de 1862 et 1865. Ces enquêtes ont révélé que l'Église établie s'était presque partout emparée des écoles dotées, — *public schools* et *grammar schools*, — et qu'elle en excluait tous les dissidens, si bien qu'une fraction importante de la communauté était privée du bénéfice de fondations faites dans l'intérêt public. Les actes de 1868 et 1869, qui ont mis en pratique un certain nombre des recommandations faites par les commissaires de 1862 et 1865, contiennent une clause spéciale, *conscience clause*, en vertu de laquelle les écoles dotées sont ouvertes aux familles de tous les cultes, à moins que le fondateur n'ait prononcé une exclusion formelle.

Telle est à larges traits l'organisation des grandes écoles anglaises.

Sans doute, dira-t-on, il serait à désirer que tous les enfans de la petite bourgeoisie pussent, comme ceux des classes dirigeantes, passer par les mains d'un tuteur. Mais le système tutorial, qui seul admet et établit l'action morale, directe et constante, du maître sur l'élève, du tuteur sur le pupille, n'est applicable et, en fait, n'est appliqué que dans les écoles aristocratiques. Pareille éducation est un luxe qui n'est accessible qu'aux riches. Quelle est donc la portée d'un tel exemple pour notre démocratie? En France, nous tendons à faire participer à l'instruction secondaire tous les enfans de la petite bourgeoisie et les mieux doués parmi les enfans du peuple : en quoi pouvons-nous nous inspirer d'un système qui a pour effet, sinon pour but, de constituer une classe privilégiée? — L'objection est spécieuse; mais il est facile d'y répondre. Le système tutorial, avec son appareil traditionnel et coûteux, n'est en effet mis en pratique que dans les écoles à clientèle riche; mais l'esprit d'où il est né, l'esprit d'Arnold et de ses continuateurs, règne dans toutes les autres écoles anglaises : il les a toutes pénétrées. Il est vrai que l'internat à bon marché n'existe pour ainsi dire pas en Angleterre : les familles de condition modeste placent leurs enfans dans des externats. Le fils de la petite et moyenne bourgeoisie, à moins qu'il n'ait conquis une bourse lui ouvrant l'accès d'une grande école, reste donc le plus souvent sous l'influence directe de la famille. Mais, pendant le temps qu'il passe chaque jour à l'école, il est soumis à une discipline essentiellement comparable à celle des *public schools* et à des maîtres dont la préoccupation dominante est de faire des *hommes*.

IV

On voit dès maintenant ce que, en France, nous perdons, et l'on ne voit guère ce que nous gagnons à ne point donner tous nos soins, comme les Anglais, — à l'éducation physique et morale de la jeunesse. Notre système, car c'est un système rationnel, uniforme et inflexible — est condamné par l'expérience. Il a été dénoncé au cours du siècle par les plus nobles esprits et les plus divers. On connaît l'éloquente philippique de Laprade contre *l'Éducation Homicide;* on sait moins que Sylvestre de Sacy, un fin lettré, y ajouta des commentaires non moins vifs. Parmi ceux qui ont mené l'attaque il faut citer M. Lorrain (1), un ancien recteur; M. Émile Montégut (2); et, plus près de nous, un universitaire qui a quitté l'enseignement pour les affaires et qui observe du dehors en père de famille, en homme pratique et en philosophe : « Il n'existe dans nos établissemens publics ou privés, dit M. Edouard Maneuvrier (3), aucun système d'éducation morale, propre à former des citoyens. Au contraire, tout y paraît combiné en vue de détruire l'initiative, l'énergie et la moralité du vouloir... »

Mais, de tous les témoignages, le dernier en date n'est pas le moins grave : M. Taine, dans les admirables études parues ici même et où il donnait le résultat d'une longue et minutieuse enquête sur l'école dans la France moderne, aboutissait à des conclusions qu'on nous saura gré de rappeler : « Pour recevoir l'instruction secondaire, plus de la moitié de la jeunesse française subit l'internat, ecclésiastique ou laïque, l'internat sous une discipline de caserne ou de couvent. » Or, « il faut que le jeune homme, prenant en main la conduite de sa propre vie, sache vouloir par lui-même et persévérer dans sa volonté. Mais une faculté ne se développe que par l'exercice, et justement l'internat français est l'engin le plus efficace pour empêcher celle-ci de s'exercer. L'effet principal et final est *la disconvenance croissante de l'école et de la vie.* Cet équipement indispensable, cette acquisition plus importante que toutes les autres, cette solidité du bon sens, de la volonté et des nerfs, nos écoles ne le lui procurent pas; bien loin de le

(1) *Mémoire sur l'Université d'Oxford,* par M. Lorrain, ancien recteur, lu à l'Académie des sciences morales et politiques, les 22 et 29 juin 1850.

(2) *Écrivains modernes de l'Angleterre,* p. 243 et 244.

(3) *L'éducation de la bourgeoisie sous la République,* par Édouard Maneuvrier. Paris, 1888.

L'article de Sacy sur le livre de Laprade est reproduit en partie dans cet ouvrage, à la page 62.

qualifier, elles le disqualifient pour sa condition prochaine et définitive (1). »

La France a maintes fois changé de constitution politique en ce siècle; mais, à travers toutes les vicissitudes, sous les gouvernemens les plus divers, le régime fondé par Bonaparte a subsisté, le mode d'éducation est resté le même. Il y a vingt ans, la France a voulu se ressaisir et instaurer la liberté avec la république; elle pense avoir réussi; la liberté, elle croit la posséder. Comment prépare-t-elle les générations nouvelles à en user? Comment ceux qui sont nés depuis 1870 font-ils l'apprentissage de la liberté? Si la monarchie parlementaire de Juillet n'a pas eu le courage, si la République de 1848 n'a pas eu le temps, si le second Empire n'a pu avoir la volonté de répudier le dangereux héritage de Napoléon, la troisième République, qui a le temps et qui devrait avoir le courage et la volonté, a-t-elle entrepris ce que personne n'a pu, voulu ou osé faire avant elle? A-t-elle compris le péril qu'elle court à élever les citoyens pour la liberté précisément par les mêmes moyens qui furent combinés en vue de perpétuer le règne de la volonté despotique d'un seul sur une nation ployée et soumise? M. Taine a démontré ce que l'on soupçonnait bien, à savoir que les préfets et les proviseurs de la République ont aujourd'hui une conception de leur rôle qui diffère fort peu de celle qu'ils devraient avoir si nous vivions encore sous le sabre de Napoléon. Dans nos lycées, même discipline militaire, même entassement de molécules humaines numérotées que l'énorme meule, tournant dans toute la France sous le coup de pédale du ministre, broie et réduit en poussière d'humanité.

Bon nombre de nos maîtres voient le mal, mais ils sont impuissans à le guérir : tout effort trop personnel, toute entreprise originale est contrecarrée par le règlement, va à l'encontre d'une circulaire; toute tentative d'un seul vers le mieux est comme la condamnation de tous les autres qui vivent satisfaits au jour le jour. Comment soulever cette masse pesante? Comment donner la vie et la souplesse à une machine faite de matière inerte et qui ne marche que sous l'impulsion d'un moteur extérieur à elle-même?

« Le lycée, écrivait naguère un jeune maître de l'Université (2), doit être l'école du caractère plus que de l'intelligence. Le but de l'enseignement, c'est l'éducation morale par l'instruction... Au souffle de notre enseignement doivent éclore des sentimens généreux, battre des cœurs, grandir des âmes, pousser des

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 juin et 1er juillet 1892.
(2) Ch. H. Boudhors. *Revue Bleue*. 19 septembre 1891.

hommes. » Il est, sans doute, impossible de mieux penser ni de mieux dire; mais comment remplir ce vaste programme avec les moyens dont le professeur dispose? Le professeur est en contact intermittent avec tous ses élèves à la fois pendant quelques heures par semaine, au cours d'une année scolaire de neuf mois : et c'est tout pour toute la vie. Il en est ainsi dans chaque classe et pour chaque maître pendant toute la durée du séjour de l'enfant au lycée. L'enfant passe de mains en mains, sans qu'aucune puisse devenir vraiment une main amie. « L'éducation morale par l'enseignement », c'est une belle et noble idée, mais suffit-il de l'avoir exprimée? De quel côté penchera l'âme faible, inexpérimentée et versatile de l'enfant? du côté de la parole ou du côté de l'action? Qui fera le plus d'impression sur lui, l'enseignement du maître donné solennellement du haut de la chaire, à tous en commun, sans intimité vraie, sans réelle pénétration de l'homme par l'homme, ou les exemples qu'il aura sous les yeux à tout moment de la vie, dans la cour, au dortoir, à l'étude, au réfectoire, et les amitiés qu'il liera un peu au hasard des rencontres? Peut-il y avoir influence morale bienfaisante, éducation du caractère de la part de ceux qui ont charge de l'enfance, s'il y a divorce entre le professeur qui enseigne et le maître qui surveille, si l'autorité prise sur l'enfant par celui dont il reçoit les leçons et révère la science ne sert point hors de la salle de classe à faire écouter de la même bouche les conseils qui doivent être la règle de vie; bref, si celui qui débrouille les intelligences n'est aussi celui qui a mission de former les caractères? C'est au fond une seule et même tâche qui doit être confiée aux mêmes mains, si l'on veut qu'elle soit accomplie tout entière.

Mais dans nos internats encombrés, comment réaliser pareil programme? Et d'autre part, comment admettre que l'on puisse sans danger et sans injustice, en changeant les conditions de l'internat au prix d'un surcroît de frais, réduire le nombre de ceux qui ont accès à l'instruction secondaire? Car la question de l'internat est double; elle est morale et sociale. — Ne touchez pas à l'internat, dit-on, ce sont les plus méritans que vous léserez; vous fermerez la porte à cette solide réserve de la France qu'est la petite bourgeoisie. — Nous ne proposons rien de semblable; nous reconnaissons volontiers que l'internat ne saurait disparaître, mais nous soutenons qu'il doit être amendé, et que tous les efforts doivent tendre d'abord à mettre fin à l'encombrement qui exclut toute action morale. Et nous souhaitons surtout que les parens français reconnaissent que l'internat dans le lycée-caserne est le pire des pis aller, et qu'ils n'y recourent qu'à la dernière extré-

mité. Ils en viendront là, quand ils auront compris, ce qu'ils ont trop longtemps méconnu, l'importance capitale de l'éducation du caractère, et quand ils se seront mis eux-mêmes à la tâche. Cette tâche est d'autant plus difficile qu'elle est nouvelle, au moins par la valeur et par le tour qu'il lui faut donner.

Il y a là pour la bourgeoisie française une question de salut social et un intérêt vital pour toute la nation. Au risque de perdre en chemin quelques intellectuels qui ne viendront pas s'ajouter à la liste déjà trop longue des hommes de talent, sacrifions tout à la nécessité de former des caractères fermes et droits dans des corps sains (1). L'éducation doit être réformée dans la famille d'abord : il faut qu'à la sollicitude inquiète qui trouble et qui amollit succède le laisser faire qui aguerrit; il faut que la confiance franche et éclairée remplace la surveillance préventive et sournoise. — Il faut aussi que toute la nation se pénètre de l'idée que la liberté ne se décrète ni ne s'improvise, mais qu'elle s'acquiert et s'apprend lentement par l'expérience et l'éducation. C'est toute une évolution qui doit s'accomplir dans l'opinion publique et par elle.

MAX LECLERC.

(1) Voici comment un penseur d'une grande clairvoyance a défini le caractère et les effets de l'éducation anglaise (nous le citons le dernier, parce que c'est lui qui a dit le plus en moins de mots et parce qu'il me semble avoir résumé avec une vigueur singulière tous les argumens que nous avons tenté de faire valoir) : « La force de l'éducation anglo-saxonne consiste à faire de l'homme un splendide sauvage... capable de supporter, de soutenir et de promouvoir toute civilisation. Ce sauvage reçoit un développement corporel parfaitement entendu. » On lui conserve « le besoin sincère des vérités palpables et puissantes, l'honnêteté fondamentale, comprise et voulue, la disposition vitale à se suffire à lui-même, et à utiliser plus qu'à économiser les choses... La formation qu'il acquiert ainsi ne l'adapte pas étroitement à une profession, mais elle lui assure un tempérament physique et moral à l'aide duquel il se rend facilement maître des moyens de toute entreprise. » Il possède une « aptitude radicale à bien se servir de lui-même. » « Ainsi est faite par la simplicité de son éducation, cette splendide nature si maîtresse de la civilisation et si peu atteinte par elle. » Abbé Henri de Tourville, *la Science sociale*, décembre 1893, p. 155.

LA SOCIÉTÉ

DES

ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

Depuis 1875, quelques érudits se sont groupés, pour publier nos textes littéraires du moyen âge, français et provençaux. Ils sont une trentaine, soutenus par une clientèle de trois ou quatre cents lettrés. Voilà, semble-t-il, un fait minuscule, vraiment négligeable dans la vie d'une nation. Voulez-vous en mesurer la portée? demandez-vous s'il aurait pu se produire au XVIIe siècle. La vitalité de cette humble petite société et de ses semblables suppose le développement tout moderne de l'esprit historique et critique, où réside l'originalité la plus sûre de notre temps; et, s'il est vrai que « l'histoire, non pas curieuse mais théorique, de l'esprit humain n'est possible que par l'étude immédiate des monumens et par les recherches spéciales des philologues, » ces déchiffreurs de parchemins sont les ouvriers nécessaires d'une grande tâche. A vrai dire, nous admirons plus communément, — et non sans raison, — l'architecte que l'ouvrier qui extrait les blocs de la carrière, et plus volontiers l'*Histoire du Peuple d'Israël* que le *Corpus inscriptionum Semiticarum*. Pourtant, il peut être utile parfois de visiter les chantiers où se fait le gros œuvre de la science, de mesurer ce qu'il s'y dépense de labeur, de désintéressement, de foi. Il est juste et bon de s'arrêter à un groupe de ces travailleurs, associés comme les fourmis et les abeilles, d'examiner quelle œuvre naît de leur effort modeste, multiple et continu. C'est pourquoi je voudrais dire, selon mes forces, le but de la *Société des Anciens Textes français*, ses méthodes, son œuvre, ses lacunes : cela, dans un esprit de parfaite indépendance critique, mais aussi de sympathie non dissimulée, ardente et réfléchie.

I

Quelle est la force qui l'a suscitée? Est-ce la curiosité? est-ce une variété de l'insignifiante maladie des bibliophiles? le goût des livres, pourvu qu'ils soient rares; la passion des textes, pourvu qu'ils soient ignorés?

Ou bien, est-ce enthousiasme sentimental pour le moyen âge? Est-ce une survivance du romantisme? le paradoxe des scolastiques et des féodaux qui se réfugient vers ce lointain passé par dégoût et par inintelligence du présent? l'engoûment béat de ces critiques qui déplorent la Renaissance et qui ne sauraient parler de la *Chanson de Roland* sans la comparer à l'*Iliade*, ni du *Mystère de la Passion* sans dauber sur la tragédie classique?

Serait-ce piété filiale? le culte des pensées de nos ancêtres, enfantines et risibles, vénérées pourtant?

Ou bien encore, serait-ce une mode d'importation germanique? une sorte d'émulation patriotique? le regret de voir nos antiquités nationales restaurées par des étrangers, par des Allemands surtout?

Certes, ce sont bien là, pour une petite part, les fermens de la Société des Anciens Textes : si l'on analysait les sentimens qui ont attiré vers elle tel ou tel de ses membres, on y retrouverait ces divers points de vue dont, à vrai dire, presque aucun n'est tout à fait illégitime. Parmi ses membres actuels, nous connaissons de purs bibliophiles, et l'on ne saurait nier que le goût du curieux et du rare n'ait parfois pu rendre à la science quelques services menus et accidentels. Nous connaissons aussi, dans le nombre, des admirateurs exclusifs du moyen âge, et il est bon qu'il s'en trouve quelques-uns, car rien de grand ne s'accomplit sans amour, voire sans un peu de fanatisme. Nous connaissons encore des érudits que hante la légende du maître d'école vainqueur de Sadowa, et sans doute il était humiliant que les Allemands fussent à peu près les seuls à exhumer, sous nos yeux indifférens, les antiques monumens de la langue et de la pensée françaises : ainsi, dans les bourgades de la Macédoine et de l'Asie Mineure, les indigènes voient des hommes venus de l'Occident fouiller le sol pour en extraire des statues mutilées et déchiffrer, sur des pierres encastrées dans les murs des chaumières, des signes obscurs; ils les regardent sans comprendre, sans même s'étonner : ces statues, ce sont pourtant les anciens dieux du pays; ces inscriptions, ce sont les lois des ancêtres.

Cependant, ni les purs bibliophiles, ni les dévots du moyen âge, ni les philologues germanisans que la *Société* a embrigadés.

ne l'ont suscitée ni ne la guident. Si tant d'hommes consacrent leur effort, et quelques-uns leur vie, à restituer les monumens écrits du moyen âge français, ce n'est ni curiosité frivole, ni superstition littéraire, ni patriotisme d'érudits ; d'aussi médiocres causes n'eussent engendré que des effets mesquins.

Mais l'esprit qui les inspire est le même qui entraîne notre siècle, d'un effort égal de recherche passionnée, aussi bien vers les époques les plus ternes que vers les plus brillantes, vers le byzantinisme comme vers l'âge de Périclès, vers les formes d'art les plus frustes comme vers les plus accomplies, vers les mythes sauvages comme vers les plus nobles cosmogonies, vers les chansons de moujiks, vers la pâle littérature syriaque ou la répugnante littérature mogole aussi ardemment que vers Gœthe ou Pindare. Et ce n'est pas lassitude de blasés, curieux d'exotisme, avides de s'évader hors du cercle classique où nous tournons depuis la Renaissance; ce n'est pas davantage la folie de l'érudition pour l'érudition. Mais c'est la croyance raisonnée que le but dernier, — qui est la science de l'esprit humain, — ne sera pas atteint par la seule introspection psychologique, mais par la recherche historique; et que les formes rudimentaires ou dégénérées de l'humanité peuvent être significatives à l'égal des plus harmonieusement belles. C'est la persuasion que les œuvres littéraires d'une époque quelconque et celles-là même qui répugnent à notre goût, importent également, non parce qu'elles sont belles, mais parce qu'elles sont. Elles sont des faits historiques, les plus complexes de tous, mais aussi les plus caractéristiques; et comme elles sont les matériaux nécessaires de l'histoire de l'homme, il les faut connaître intégralement, non pas en beaux esprits, mais en historiens. Il ne suffit pas de les considérer sous la catégorie du beau, car elles ne valent pas seulement selon qu'elles nous plaisent ou nous déplaisent. Il ne s'agit pas, en les étudiant, de rechercher notre jouissance égoïste et immédiate; de nous livrer à ce jeu, inoffensif et permis sans doute, mais vain, qui mesure les œuvres des âges les plus divers à la toise commune de nos préférences littéraires; qui les juge, soit au gré de nos impressions du jour, mobiles et ondoyantes, soit, plus ambitieusement, au nom de lois esthétiques universelles, par nous décrétées : car, c'est toujours, en dernière analyse, notre goût individuel qui les juge, dont la science n'a que faire. Il ne s'agit pas de s'en tenir à cette critique de rhéteurs ou de rhétoriciens, fruit de notre éducation trop formaliste, héritage des humanistes de la Renaissance, qui se borne à blâmer ce qui diffère de nous, à louer ce qui nous ressemble; qui, si elle était conséquente, n'étudierait jamais que les mêmes chefs-d'œuvre : point de vue excellent dans l'éducation des enfans;

mauvais ailleurs. Il s'agit non pas de rapporter les choses à nous, mais nous à elles; de nous soumettre, en toute humilité et passionnément, aux faits; de poursuivre, par la connaissance érudite de toutes les manifestations de la vie, la pleine intelligence du passé, de nous faire successivement les citoyens de toutes les patries, les fidèles de tous les cultes, les fervens de toutes les hérésies; non pas pour jouir passivement de ces métempsycoses, non pas pour nous abîmer tout entiers dans cette contemplation, dupes de nos sensations, comme cette statue animée de Condillac qui, respirant une rose, devenait elle-même odeur de rose; mais il faut que notre âme, tour à tour antique, païenne, scolastique ou mystique, reste l'âme moderne, critique, maîtresse de sa raison, qui sait et qui comprend. Alors, pour peu qu'on se soit jamais plié à cette discipline d'esprit, on reconnaît l'étroitesse de ses anciens jugemens, portés au nom du bon goût classique; on éprouve la vérité de cette parole de Pascal : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on s'aperçoit qu'il y a plus d'hommes originaux »; on s'aperçoit aussi qu'il y a moins d'époques laides et basses que ne l'avait supposé notre ignorant dédain; on convient que l'œuvre belle n'est pas celle qui nous plaît, mais celle qui exprime parfaitement les manières de penser et de sentir des hommes qui l'ont créée; on avoue que l'intelligence historique des choses donne seule le droit d'admirer et de blâmer, et que jouir c'est comprendre. « Les érudits se rendent souvent ridicules, dit Renan, en attribuant une valeur absolue aux littératures qu'ils cultivent : il serait trop pénible d'avoir consacré sa vie à déchiffrer un texte difficile, sans qu'il fût admirable. D'un autre côté, les esprits superficiels se pâment en voyant des hommes sérieux s'amuser à traduire et à commenter des livres informes qui, à nos yeux, ne seraient qu'absurdes et ridicules. Les uns et les autres ont tort. Il ne faut pas dire : Cela est absurde, cela est magnifique; il faut dire : Cela est de l'esprit humain, donc cela a son prix. »

C'est en cet esprit que la *Société* s'est fondée. (Avions-nous tort de dire que cet esprit, s'il avait soufflé sur le XVIIe siècle, en eût changé la face?) — Elle s'applique à restaurer les monumens littéraires du moyen âge français et son dessein est légitime, car « cela est de l'esprit humain ».

Il faut donc publier nos anciens textes; mais, dans le nombre, que convient-il de publier? Tout. — Tout? dira-t-on; n'est-ce pas folie? Ne chancelons-nous pas déjà sous le faix des documens? Des livres, des livres encore! Faut-il que sévisse indéfiniment la manie de l'inédit, et n'a-t-on pas dit fort sagement que le véritable inédit, c'est ce qui est imprimé, et qu'on ne lit pas? Tout particulièrement, le moyen âge français n'est-il pas le siècle

d'or des rapsodies, de la cacographie, du fatras? De bons esprits ne rêvent-ils pas quelque grandiose incendie d'Omar, la venue de barbares qui réduiraient en cendres nos bibliothèques, afin que, de la flamme des paperasses, l'esprit moderne s'évade joyeux, purifié, affranchi?

Il faut tout publier pourtant, même ce qui nous paraît médiocre et plat. C'est un paradoxe, sans doute; mais c'est une vérité. Il importe que tout soit imprimé, mais il n'est pas nécessaire que tout soit lu. Les œuvres inutiles s'annulent d'elles-mêmes; elles retournent spontanément à leur néant et ne sont, à vrai dire, encombrantes qu'aussi longtemps qu'elles existent dans les manuscrits. Nul ne lit plus et, sans doute, nul ne lira plus jamais Pradon, l'abbé Boyer ni Campistron; pourtant, si Pradon était inédit, il serait bon de l'imprimer, car, inédit, il resterait mystérieux et gênant. D'ailleurs, les tragédies de Pradon sont utiles, puisqu'elles permettent de mesurer l'originalité de Racine; les œuvres médiocres sont précieuses, parce qu'elles indiquent la moyenne des goûts et de la culture aux époques diverses; elles forment l'arrière-plan nécessaire de la toile sur laquelle se détachent les œuvres supérieures. Ajoutez que, si l'on considère le moyen âge, il ne suffit pas qu'un auteur soit un sot prouvé pour que son œuvre soit négligeable : car, étant donné que la propriété littéraire était alors chose ignorée, que chaque thème lyrique, épique, romanesque était commun à tous, indéfiniment transmissible, il arrive qu'une légende admirable ne nous soit conservée que par un terne remanieur. Il est rare, à cette époque, qu'une œuvre vaille par elle seule : elle est souvent un anneau de plomb, grossier mais nécessaire, dans une chaîne d'or.

Mais voici la raison qui exige la publication intégrale de nos textes. Sans doute, l'avenir rejettera dans l'éternel oubli l'immense majorité de ces écrits; mais nous sommes, nous, inhabiles à faire ce départ, et le malheur veut qu'il ne soit possible que lorsque tout sera publié. Aussi longtemps que tant d'énormes manuscrits resteront devant nous, clos et mystérieux, ils nous solliciteront, comme s'il recélaient le mot de toutes les énigmes que nous cherchons à deviner; ils entraveront, pour tout esprit sincère, l'essor des inductions. Il convient de les publier, ne serait-ce que pour s'en débarrasser et pour qu'il soit possible à l'avenir d'en faire table rase. Voyez les hommes de la Renaissance lancés comme des limiers, selon le mot de l'un d'eux, à la chasse des manuscrits grecs et latins. Ils ne choisissaient pas dans leur butin et tout leur était bon. Le même Henri Estienne publiait indifféremment les Odes anacréontiques et Sextus Empiricus, Callimaque, Xénophon et Maxime de Tyr. Or, nous sommes,

à l'égard des monumens du moyen âge, comme les humanistes en présence de l'héritage antique. « Œuvre sainte! s'écrie Michelet; ceux qui y mirent les premiers la main furent saisis d'une émotion religieuse et d'une anxiété immense. Imprimeurs, correcteurs, éditeurs, ils ne dormaient plus. Ils demandaient à Dieu de réussir, et leur travail était mêlé de prières. Ils sentaient que ces lettres de plomb, viles et ternes, étaient la Jouvence du monde, le trésor d'immortalité. » — Certes, les savans éditeurs de la Société des Anciens Textes n'ont pas, comme ceux du XVI[e] siècle, pour les soutenir dans leur tâche, l'applaudissement universel, la complicité de tout un peuple; nos modestes érudits ne rêvent pas, comme Pétrarque, de voies triomphales; ils seraient trop déçus, s'ils enviaient l'enthousiasme qui accueillait Jean Lascaris à son retour d'Orient, lorsqu'il abordait en Italie avec sa cargaison de manuscrits grecs. La fleur pâle du moyen âge, dont ils s'efforcent de raviver le parfum, ne grise pas aussitôt, comme celle de la sagesse antique, ceux qui la respirent un moment. Mais, comme les hommes de la Renaissance, ils se sentent les ouvriers d'une tâche indéfinie et belle; ils savent que leur œuvre est la même que les humanistes poursuivaient; et, comme ils ont sur eux la supériorité du point de vue historique, ils la poursuivent avec une plus claire conscience du but.

Mais notre grand avantage sur les humanistes, c'est d'avoir hérité de leurs méthodes. Les principes de la critique verbale, les fins procédés de l'analyse linguistique, tous ces outils délicats et sûrs, si amusans à manier, ils ne les ont découverts que lentement, au prix d'infinis tâtonnemens. Nous les avons reçus de leurs mains, déjà parfaitement agencés, élégans et efficaces : d'où une inappréciable économie de temps, peut-être de siècles. Il y a vingt ans seulement que M. G. Paris appliquait, le premier, à un poème français du XI[e] siècle, à la *Vie de saint Alexis*, les mêmes règles qui ont servi à établir le texte de Platon et de Virgile; et déjà l'application des méthodes de la philologie classique à la publication de nos vieux auteurs est d'usage constant. C'est une règle stricte que la Société des Anciens Textes s'est imposée : elle n'admet que des éditions critiques, c'est-à-dire fondées sur l'emploi raisonné de tous les manuscrits conservés. Puisque nous avons le pouvoir de restituer nos anciens auteurs en leur primitive intégrité, à quoi bon ces éditions de fantaisie, ces textes établis par la divination et le caprice, qui ne donnent au critique littéraire, à l'historien des mœurs, aucune sécurité, qui l'exposent à la déconvenue comique de fonder une théorie sur un passage corrompu par un scribe? Qui donc voudrait étudier la philosophie de Pascal, tant qu'il n'aurait sous la main que l'édition

prudemment émondée de Port-Royal? Réunir tous les manuscrits discordans d'un même ouvrage; déterminer, par l'observation des fautes communes aux divers scribes, les rapports de dépendance qui groupent certains d'entre eux en familles; opposer ces familles; reconstituer, par la comparaison des leçons divergentes et selon des procédés presque mécaniques, le manuscrit original perdu; puis, quand on a retouvé cet archétype, rechercher, grâce à l'examen des rimes, de la mesure des vers et des traits linguistiques, en quelle province, à quelle date, l'œuvre a été composée; restituer aux idées le tour qu'elles avaient dans l'esprit de l'auteur, aux mots la forme dialectale qu'ils prenaient sur ses lèvres; établir le texte *ne varietur*, à peu près tel qu'il serait, si le vieil écrivain avait connu l'imprimerie et s'il avait, de sa main, corrigé ses épreuves : c'est une tâche possible, voire facile. Elle requiert moins encore des dons d'esprit supérieurs que des qualités morales, la patience, la probité de l'esprit. Il n'y aura rien à refaire, dans cinquante ans, à une édition critique bien faite, et celles de la *Société* le sont presque toutes.

Mais, dira-t-on, n'est-ce pas faire trop d'honneur à tel méchant poème chevaleresque, que de l'éditer avec le même scrupule que la *Vulgate* ou l'*Odyssée?* Voyez ces listes de variantes qui, dans l'édition d'*Aymeri de Narbonne*, s'accrochent à chaque vers, s'amoncellent au bas de chaque page : il a fallu des mois d'ingénieux labeur pour déterminer la valeur de chaque manuscrit, pour décider que cette leçon devait être admise dans le texte, cette autre rejetée à l'appareil critique. — C'est bien peu de chose, assurément, que ces menues variantes; mais, sans ce travail d'épuration critique, il serait impossible de donner un texte utilisable de la chanson d'*Aymeri de Narbonne*. — C'est peu de chose que la chanson d'*Aymeri* elle-même; c'est une branche débile du grand arbre des légendes narbonnaises, si puissamment ramifié : on ne pourrait pourtant la retrancher, sans appauvrir, du même coup, la souche. — C'est peu de chose que la geste narbonnaise elle-même dans l'ensemble des épopées du moyen âge; mais, sans elle, on se rendrait malaisément compte de l'évolution d'un vaste cycle épique. — C'est peu de chose que l'épopée dans l'ensemble des créations du moyen âge et c'est peu de chose que le moyen âge lui même dans l'histoire de l'esprit humain; mais l'histoire de l'esprit humain a besoin de cette page, et c'est assez pour légitimer les plus subtils classemens de manuscrits, les recherches les plus micrographiques.

Pour cette tâche complexe, il faut des hommes, et la Société des Anciens Textes français est fortement « bâtie en hommes ». Elle a su, sous les auspices de ces noms illustres, Paulin Paris,

Egger, Natalis de Wailly, grouper les vétérans de l'érudition nationale, Siméon Luce, H. Michelant, M. de Montaiglon; des savans comme MM. Longnon et Émile Picot; toute une pléiade d'excellens érudits, MM. Jacques Normand, Ulysse Robert, Bos, Demaison, Bonnardot, Lecoy de la Marche, Couraye du Parc, et au premier rang de ces hommes prêts à toutes les tâches nobles, ingrates et désintéressées, M. Gaston Raynaud; des professeurs de nos Facultés, MM. L. Constans et E. Langlois, et des romanistes étrangers, MM. Hermann Suchier, J. Ulrich, Kœlbing, H. Todd, miss Toulmin Smith; et encore des spécialistes qui ont voué tous leurs loisirs, avec amour, à une œuvre unique, MM. Maurice Roy, de Fréville de Lorme, le marquis de Queux de Saint-Hilaire, le baron James de Rothschild, dont la *Société* déplore la perte : car il ne fut pas seulement l'un de ses fondateurs et de ses Mécènes, mais l'un de ses plus experts ouvriers. Surtout, pour éviter l'éparpillement des forces, l'esprit de coterie ou de curiosité bibliographique, pour mettre toujours l'homme qu'il faut à la place qu'il faut, il fallait à la Société une discipline, des chefs, non officiels, mais universellement reconnus : elle a trouvé MM. Gaston Paris et Paul Meyer, et c'est assez dire. Quand on songe que ces études sont nées d'hier en France et que les Raynouard, les Fauriel, les Paulin Paris n'étaient que d'énergiques coureurs d'avant-garde ; qu'il y a trente ans encore la philologie française disposait d'une seule chaire au Collège de France, au même titre que l'assyriologie ou la sinologie, et qu'aujourd'hui elle est dignement enseignée dans nos Universités de Paris, de Lille, de Lyon, de Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier; qu'il y a trente ans, nos travaux d'érudition romane devaient demander asile à des recueils d'outre-Rhin et qu'aujourd'hui des revues florissantes, la *Romania,* la *Revue de philologie française et provençale,* la *Revue des langues romanes,* le *Moyen Age,* les *Annales du Midi,* d'autres encore, dirigent les recherches, répriment les écarts et le travail inutile, centralisent les résultats, on s'étonne, en vérité, du chemin parcouru; on doute si les vieilles sciences classiques possèdent en France une aussi robuste organisation; on se prend de reconnaissance pour les hommes qui ont suscité ces forces, et l'on admire en eux le noble instinct qui mène notre siècle. — Qu'ont-ils su faire produire à la Société des Anciens Textes français?

II

Je me figure la surprise — et, sans doute, la déconvenue — d'un lettré qui, sans être spécialiste, mais par simple curiosité sympathique, a porté son adhésion à la *Société*. Il attend des fa-

bliaux, de brillantes légendes sur les chevaliers du Graal, des chansons subtiles de troubadours; il attend, surtout, des introductions claires, qui l'orientent. — Voici qu'il reçoit les quatre volumes que la *Société* distribue annuellement; il les parcourt. C'est tantôt un triste roman, *Brun de la Montagne*, par exemple: est-ce un conte de fées ou une épopée? on dirait un récit de ma mère l'Oye rimé par Chapelain dans le mètre héroïque de *la Pucelle;* ou bien, c'est un recueil compact de *ballades moralizées* d'Eustache Deschamps, et la *Société* veut bien lui promettre qu'il en recevra cinq ou six volumes encore, parfaitement semblables au premier. Les introductions des éditeurs sont abstruses : ce ne sont que classemens de manuscrits, diagrammes, discussions de phonétique et de rythmique. Il se dégage souvent des textes un parfum de médiocrité littéraire, des introductions une impression d'ésotérisme érudit; ce qui le rebute surtout, c'est l'arbitraire et le désordre dans le choix des publications. Il referme, déçu, ces volumes, et quand les suivans lui parviennent, il les relègue, sans les couper, dans un coin de sa bibliothèque. — Les années se sont succédé, pourtant; chacune a porté au dépôt primitif sa modeste alluvion. Un jour, il s'avise de considérer d'ensemble la collection : non sans surprise, il voit ces volumes disparates se grouper ou s'opposer, se répartir en séries. Il observe que chaque genre littéraire du moyen âge s'y trouve plus ou moins exactement représenté, il constate que l'on ne se ferait pas une idée complète de la plupart d'entre eux, si l'on ignorait cette collection. Il s'aperçoit alors que la *Société* a su faire ce que nul savant isolé n'aurait pu tenter : supporter le délai, suivre un long dessein, obscur pour presque tous. Il comprend qu'elle est une image symbolique de la science : *patiens quia æterna.*

La collection s'ouvre par un album de planches exécutées par la photogravure. M. Gaston Paris y a réuni les plus anciens monumens de la langue française, du IXe au XIe siècle; il en a promis un commentaire philologique, dont il n'a donné jusqu'ici qu'un précieux spécimen. C'était faire œuvre pie que de sauver d'une destruction toujours possible ces vénérables feuillets de parchemin. Ces quelques fragmens sauvés comme par miracle, cette formule du serment de Strasbourg que Nithard a insérée, à titre de curiosité, dans sa chronique latine; — cette séquence de sainte Eulalie, que le menu peuple chantait à l'office, vers l'an 880 :

Buona pulcella fut Eulalia,
Bel avret corps, bellezour anima...

humbles vers, qui sont pourtant les prototypes du glorieux décasyllabe de Ronsard et de La Fontaine; — ce poème de la Passion;

— cette vie de Saint-Léger, transcrite à contre-cœur par un scribe peu habitué à gâcher ainsi le parchemin pour y noter les formes barbares du langage rustique et qui, sa corvée finie, écrivait joyeusement au bas de la page : *Finit, finit, finit! ludendo dicit!* — cette homélie sur Jonas, recueillie au pied de la chaire par quelque clerc de l'an mil, gribouillage hâtif, mi-français, mi-latin; voilà donc les premiers linéamens de la pensée et du langage français, les seuls vestiges des millions de paroles émises par des millions d'hommes.

Pourtant, ces fragmens épars, ces prières balbutiées, est-ce là tout ce qui survit de la pensée de plusieurs siècles? L'unique lueur qui éclaire le haut moyen âge est-elle vraiment celle qui vacille, si pâle, dans les chroniques et les pauvres poèmes latins des monastères? Tant de générations se sont-elles succédé, anonymes et muettes? Non, nous pouvons les rendre à la vie, à la voix, et cette voix est une des plus énergiques qui aient jamais retenti sur le sol de la patrie. Nous pouvons reconstituer les chants de poètes très archaïques et, par plusieurs de ses publications : *Raoul de Cambrai, le Couronnement de Louis, Aymeri de Narbonne*, la Société des Anciens Textes y aide puissamment.

En vérité, rien ne s'est plus heureusement transformé, — grâce aux travaux de l'érudition la plus spéciale, — que notre façon de considérer nos anciennes épopées. Quand on songe que l'édition princeps de la Chanson de Roland est de 1837, on admire la longue route si vite parcourue. Hier encore, tout notre effort se bornait à critiquer chaque chanson de geste, selon les procédés que La Harpe applique à la *Henriade*. Le poète avait-il satisfait aux « lois du poème épique »? Que fallait-il penser de « l'action, des mœurs, de la peinture des passions de l'amour »? N'avait-il pas fait du « merveilleux chrétien » un indiscret emploi? — Amas de rapsodies, concluaient les uns, jeu monotone et brutal de jongleurs! Et les autres s'extasiaient devant de petites beautés académiques, à grand'peine découvertes ; ou bien, en désespoir de cause : « Admirez, s'écriaient-ils, au nom du Patriotisme et de la Foi! »

Aujourd'hui, grâce aux travaux de MM. Gaston Paris et Léon Gautier, grâce au beau livre plus récent de M. Pio Rajna, nous savons que la plupart de nos chansons, sous la forme parvenue jusqu'à nous, ne sont que l'écho affaibli de poèmes primitifs disparus; qu'elles ont été rédigées à des époques basses, où déjà s'était perdu le sens de la création épique. Le jongleur à qui nous devons celle-ci n'était qu'un rimailleur, qu'importe? la chanson n'est pas sienne : des siècles y ont collaboré. La légende qu'il délaye en méchans vers n'est pas née de son humble cerveau, mais au xe ou au IXe siècle, du chaos sanglant

de la féodalité naissante, œuvre non d'amuseurs publics, mais de guerriers; — ou bien, elle a germé pendant les grandes luttes contre les Saxons ou lorsque frappait le bon marteau de Charles; — ou, plus anciennement encore, pour dire la gloire des Chilpéric et des Chlodoveg; — ou bien, elle plonge par ses racines jusqu'aux premiers temps de notre histoire, alors que, dans les *villas* des chefs francs, la harpe, aux festins, passait de main en main. Car il a existé une épopée mérovingienne, héritière de l'épopée germanique et dont nos chansons de geste ne sont que le dernier remaniement. Des Germains de Tacite à Théroulde et aux plus récens trouvères, nulle solution de continuité; mais une hérédité ininterrompue qui transmet les légendes, une force qui les adapte, les combine, les remanie, transforme Charles-Martel en Charlemagne, Chlodovinc en Floovent, Alberich en Obéron. Il en est de nos chansons de geste comme de ces vieilles cathédrales où les styles se superposent, roman, gothique, flamboyant: chaque génération lui a imposé sa pensée et sa forme. Dépouillons donc le diamant brut de sa monture de clinquant; brisons les cycles formés par des jongleurs tard venus; ne prenons pas garde à la misère de ces tirades monorimes; rejetons ces épisodes postiches. Voici que, sous le badigeon, reparaît la fresque primitive. Voici la chanson, telle qu'elle naquit au xe siècle, ou plus anciennement encore, aux jours où les guerriers se sentaient eux-mêmes personnages épiques et « croyaient entendre dans la bataille la chanson insultante ou glorieuse qu'on ferait sur eux », alors que

...les épopées
Tourbillonnaient dans l'air au vent de leurs épées.

Voyez ces œuvres composites, *Raoul de Cambrai*, *Aymeri*, *le Couronnement de Louis :* les jongleurs qui les ont rimées tardivement ne valaient ni plus ni moins que la plupart de leurs confrères. Il est manifeste que celui-ci ne comprend plus clairement les traditions dont il hérite; les données même de son sujet représentent un état de la féodalité devenu inintelligible à son époque. Cet autre résume, à son insu, les chants imaginés, au ixe siècle, par les combattans des guerres sarrasines et répétés par plusieurs lignées de rapsodes. Dans cette [autre chanson, le travail des siècles a entremêlé les fils de vingt traditions, si bien que la figure du même héros se compose de traits empruntés à trois ou quatre personnages divers : le faible empereur du *Couronnement*, c'est Louis le Débonnaire, et c'est aussi Louis d'Outremer et Lothaire; son défenseur, Guillaume, c'est Guillaume comte de Toulouse, et c'est aussi Guillaume Tête d'Étoupes, Guillaume Fièrebrace et Guillaume de Montreuil-sur-Mer. Cette courte épopée,

qui n'a que 2500 vers, on a pu la décomposer en cinq chansons primitivement distinctes et chacun de ces poèmes en représentait originairement deux ou trois autres, en sorte que l'œuvre actuelle est comme la substance de dix épopées perdues. Et, dans ces œuvres composites, les parties les plus archaïques sont aussi les plus belles : dans le *Couronnement de Louis*, c'est la scène de la cathédrale d'Aix où Guillaume tue de son poing redoutable l'usurpateur, prend sur l'autel la couronne de France, la place sur la tête de l'enfant royal, débile et prête pour la tonsure, et inaugure ainsi son rôle de protecteur exigeant des rois. — Dans *Raoul de Cambrai*, c'est l'épisode où la mère de Raoul le maudit : à peine a-t-elle prononcé les paroles fatales, elle s'en repent ; mais l'imprécation, une fois lancée, ne revient plus ; elle prend forme et vie, au sortir des lèvres maternelles, comme la malédiction proférée par Œdipe contre ses fils, comme l'Erinnys qui enveloppe de son filet les héros d'Eschyle ; elle devient une sorte de divinité vengeresse qui trouble la raison du fils impie, lui inspire la *desmesure*, le précipite de crime en crime, personnage vraiment tragique, jusqu'à la mort sans repentir. Dans *Aymeri de Narbonne*, c'est le récit que l'Aymerillot de la *Légende des siècles* a rendu célèbre. Telle fut la noblesse de la conception primitive qu'il a suffi à Victor Hugo de lire, non pas même le médiocre poème, alors inédit, de Bertrand de Bar-sur-Aube, mais un remaniement de ce remaniement, une méchante nouvelle romantique du *Musée des Familles*, pour revoir soudain

Charlemagne, debout sur ses grands étriers,

et pour chanter sa colère. Qui sait si les imprécations épiques de l'empereur ne retentissaient pas, plus puissantes encore, dans l'œuvre du trouvère à jamais inconnaissable qui, au IXe siècle, les imagina le premier ?

Grâce à ces chansons et par un travail critique qui n'est pas encore achevé, il sera possible de reconstituer la poésie héroïque du IXe au XIe siècle. Elle nous renseignera sur les hommes du haut moyen âge mieux que les chartes et les chroniques monacales. On pourra, par l'étude des élémens anciens du *Couronnement de Louis*, de *Raoul de Cambrai*, des *Aliscans*, de *Fierabras*, des *Loherains*, reconstruire une quinzaine de chansons de Roland, aussi puissantes. Déjà, en face de ces fragmens archaïques, nous éprouvons la vanité de nos procédés de critique coutumiers et le respect de la grande originalité populaire.

A vrai dire, cette période primitive de l'épopée française ne nous est accessible que par un travail de reconstitution paléontologique. A l'époque où remontent presque toutes les rédactions

conservées, l'épopée n'est plus qu'une *survivance;* les légendes anciennes n'y subsistent qu'à l'état de détritus et comme de la poussière d'astres. Les plus anciennes chansons de geste sont parentes de l'*Iliade*; les plus récentes, de *la Pucelle*. L'intérêt y décroît avec l'ancienneté. Dès le XIIe siècle est accompli le premier période de l'évolution qui devait transformer l'épopée en poème chevaleresque, puis en roman de cape et d'épée, jusqu'au jour où elle finirait par s'encanailler dans la *Bibliothèque bleue*.

Pourtant, la décadence ne fut pas soudaine. Quand, dans une belle chanson publiée par la Société des Anciens Textes, Aiol, presque enfant, beau, fier, pauvre, entre dans Orléans, couvert d'armes enfumées et rouillées, et qu'il traverse, sans daigner y prendre garde, ridicule et superbe, la foule des vilains qui le raillent, on sent que le jongleur du XIIIe siècle n'est pas un fils trop dégénéré des aèdes de la période vraiment épique.

Mais ces hautes inspirations se font rares. Voici l'époque du roman chevaleresque, largement représentée dans la collection de la *Société* par *Élie de Saint-Gille*, par la *Mort Aymeri*, par *Daurel et Beton*, curieuse imitation provençale des chansons en langue d'oïl.

L'épopée n'est plus qu'amusement. Autour du noyau archaïque s'organise un tissu d'imaginations courtoises, fantastiques, aventureuses. La cotte de mailles des vieilles épopées se couvre d'emblèmes galans. Vous plaît-il de savoir comment se poursuit la chanson d'*Aymeri*, commencée par la scène grandiose de la colère de Charlemagne? Quand il eut pris la ville, Aymerillot se mit à chercher femme. Il s'éprit, sans l'avoir jamais vue, de la belle Hermengarde, sœur du roi des Lombards, qui l'aimait, elle aussi, de loin, sur le seul renom de sa vaillance. Il s'en va donc vers elle, en riche arroi, au travers d'aventures dignes du Prince Charmant. Quand il dresse ses tentes devant Pavie, sa suite est si somptueuse et si terrible que le roi se croit attaqué et fait fermer les portes. Il se rassure pourtant et invite les chevaliers à sa table. Ils refusent : ne sont-ils pas assez riches pour payer leurs dépenses? Piqué au jeu, le roi défend à tous marchands et taverniers de rien vendre aux Français, sinon au poids de l'or. Ils achètent pourtant sans compter toutes les denrées qu'on leur apporte, jusqu'à épuiser la ville. Le roi interdit alors qu'on leur vende le bois dont ils ont besoin pour leur cuisine. Mais ils achètent toutes les noix et tous les hanaps de Pavie, les entassent, y mettent le feu, et la flamme monte si haut qu'elle risque d'incendier la ville. Le roi s'avoue vaincu, donne sa sœur au héros magnifique, — et c'est ainsi que la noble geste se prolonge par des incidens de conte de fées.

Pareillement, *Élie de Saint-Gille*, la *Mort Aymeri,* vingt autres chansons varient les mêmes thèmes, amalgament les mêmes

ingrédiens romanesques. Des chevaliers sont tombés entre les mains de païens qui les entraînent dans quelque ville fabuleuse, les jettent dans une horrible prison. Mais une princesse sarrasine s'éprend de l'un d'eux et leur porte secours. Elle reparaît toujours la même, amoureuse et compatissante, plus blanche que neige en février et que fleur d'épine, les yeux vairs comme ceux du faucon, assise dans une salle qui sent l'hysope, le *garingal*, l'encens et où résonnent des orgues merveilleuses. Elle est plus ou moins magicienne, soit qu'elle éteigne le feu grégeois en y versant du lait de chamelle et du vinaigre, soit qu'elle possède une ceinture ou des herbes qui rendent les blessés plus sains que prune de prunier, soit qu'elle précipite sur les ennemis des fantômes, des ours, des lions, des géans qui portent des moines noirs sur leur dos. Le poète varie à son gré les périls des captifs : le courage de la princesse les surmonte successivement, jusqu'au jour où les païens sont finalement déconfits, et tout se termine par le baptême et le mariage de l'héroïne. Dans la *Mort Aymeri*, c'est toute une armée de pucelles sarrasines qui se fait ainsi baptiser. Dans l'épopée française, on le sait, ce sont des trouvères récens qui ont dressé aux héros des généalogies, et les parens y naissent communément après leurs enfans : il en résulte cette conséquence curieuse, qu'à la souche de toutes les grandes familles épiques de France, se trouvent des mères sarrasines : Orable, Galiene, Maugalie, Anseline, Mirabel, Floripas, Rosamonde.

Ces poèmes ne sont pourtant point méprisables. Ils n'ont d'autre objet que l'amusement, mais l'amusement d'une génération brillante. L'esprit chevaleresque du XIIIe siècle s'y exprime excellemment. Il ne faut pas oublier que c'est le plus souvent sous cette forme rajeunie que nos chansons de geste ont passé nos frontières et ravi l'Europe féodale. « L'abbé Robert a traduit du français, et le roi Haakon, fils du roi Haakon, a fait faire ce livre en norrain pour votre divertissement... » C'est ce qu'on lit dans une *saga* norvégienne, publiée par la Société des Anciens Textes. Si le roi Haakon V se faisait ainsi traduire, vers 1240, notre *Élie de Saint-Gille*, si un poème néerlandais, un roman italien en *ottava rima*, des romances espagnoles renouvellent la matière d'*Aiol*, si les *minnesinger* chantent par toute l'Allemagne Roland et Guillaume d'Orange, ce n'est pas la puissance des vieilles épopées qui les a charmés. Sous leur forme première, elles eussent été malaisément transportables. Mais elles se répandent, quand elles sont devenues chevaleresques, élégantes ; à toute époque, ce qui, dans notre littérature, a séduit les étrangers, c'est d'abord la courtoisie et la politesse françaises.

A ce besoin d'amusement, à ce goût de la merveille romanesque

et galante, les traditions nationales ne suffisent bientôt plus. Le XIIe et le XIIIe siècle empruntent, de toutes mains, des sujets nouveaux : légendes bretonnes, légendes gréco-romaines.

Le cycle breton est celui que la Société des Anciens Textes a le plus négligé jusqu'ici et celui, sans doute, qu'elle aurait dû le moins négliger. Elle n'en a publié que le seul roman de *Merlin :* c'est l'histoire de l'institution de la Table Ronde, qui sert de transition entre la légende de Joseph d'Arimathie, à qui le Seigneur confia le saint Graal, et le roman de *Perceval*, qui raconte comment ce chevalier, ayant trouvé le vase mystérieux, mit fin aux merveilles de Bretagne. Beaucoup d'autres œuvres du même cycle, encore manuscrites ou mal éditées, auraient mérité la sollicitude de la *Société* bien mieux que tant de textes, d'une insignifiance évidente, qu'elle n'a publiés que parce qu'ils permettaient aux éditeurs de manifester leur acribie philologique. Si l'on doit regretter que plusieurs des plus importantes publications des dix dernières années aient été faites en dehors de la *Société*, — je cite, en passant, les poésies de Rutebeuf, le *Roman de Renart*, le *Dialogue de Grégoire le Pape*, — il est surtout déplorable qu'elle ait comme abandonné à des étrangers la « matière de Bretagne » ; il est déplorable que ces deux excellens poètes français, Chrétien de Troyes, Marie de France, aient été publiés, d'ailleurs fort bien, par des Allemands. Il n'est présentement aucun genre littéraire du moyen âge qui appelle plus de recherches que le cycle breton. Les études récentes de M. G. Paris dans l'*Histoire littéraire de la France,* de M. Alfred Nutt en son livre sur le *Saint Graal,* de M. H. Zimmer sur Nennius, posent les questions plus souvent qu'elles ne les résolvent : questions plus obscures et plus enchevêtrées que les forêts où s'égarent les chevaliers errans, et dont les solutions entrevues s'évanouissent soudain, comme la lance sanglante ou le Graal, qui passent un instant dans les airs devant les yeux de Perceval, puis disparaissent. Par quelle série de transmissions des détritus de fables ethnogéniques et de légendes épiques relatives aux luttes des anciens Bretons du Ve siècle contre les envahisseurs germains se sont-elles transformées en ces contes français d'un idéalisme si maniéré, « si vains et si plaisans »? Comment l'obscur héros Arthur, endormi dans l'île d'Avallon, et dont les Bretons espéraient le retour glorieux, est-il devenu le roi galant cher à nos poètes? Ces légendes sont-elles armoricaines ou galloises? Faut-il admettre qu'elles aient passé d'Angleterre en France par l'intermédiaire de conteurs anglo-normands? Quelle est, dans les romans de la Table Ronde, la part de la tradition celtique et celle de l'invention française? Est-il vrai que notre littérature soit redevable au génie celtique de ce sentimentalisme charmant, de ce tour

d'imagination aventureuse et fantastique? ou bien, au contraire, nos vieux romanciers ont-ils été des mystificateurs de génie, qui ont recouvert d'un coloris breton tout superficiel des imaginations purement françaises? Quel est le rapport de nos poèmes à leurs nombreux remaniemens allemands, néerlandais, norrois, et quelle fut, sur les diverses littératures enropéennes, l'influence de ces romans dont la vogue devait durer jusqu'à la Renaissance, avec les *Amadis?* Ce sont des problèmes, encore à peine posés, que seul saura résoudre un savant également instruit des antiquités celtiques et romanes : il ne semble pas que ce savant soit encore venu.

Tandis que la matière de Bretagne est fort négligée par la *Société,* le Cycle antique, au contraire, est représenté dans notre collection par un de ses plus significatifs poèmes : *le Roman de Thèbes.* Comme Dictys et Darès, témoins prétendus de la guerre de Troie, comme Virgile et comme Lucain, Stace courut aussi cette fortune d'être déguisé en jongleur du XIIe siècle. Ce remaniement courtois de la *Thébaïde* permet de constater une fois de plus la parfaite impuissance du moyen âge à concevoir autre chose que lui-même, sa foi enfantine à l'immutabilité des choses. Il est curieux de retrouver, affublée de hauberts, la lignée sanglante des Labdacides, de voir Étéocle soupirer pour la belle Salemandre selon les règles des codes d'amour, Ismène broder une manche de soie, qu'en l'honneur d'elle son ami portera dans les combats. Il est plaisant de s'arrêter à tant de contresens, mi-naïfs, mi-puérils : Œdipus, après avoir tué Laïus dans une partie de *plomée,* découvre le mot de la « devinaille » que lui a proposée « un diable hideux et grand nommé Spin » ; Ismène, à la nouvelle que son amant a péri, fonde une abbaye où la suivront cent pucelles de grand parage. Voici Adrastus, qui brûle « à feu grégeois » des bourgeois dans un château fort, et voici l'archevêque Amphiaraüs, monté sur un char où sont représentés les Sept Arts, Dialectique, Grammaire, Astronomie portant l'astrolabe... Il est facile d'en plaisanter, tout comme des Grecs de Mme Dacier, voire de Racine ; mais, après avoir joui de ces anachronismes et de notre supériorité critique, il faut reconnaître que, si ce remaniement de la Thébaïde est un roman archéologique tout à fait piètre, il est un excellent roman de mœurs. Tydéus, duc de Calydone, le connétable Méléagrès n'ont rien d'antique : mais ils n'en avaient cure, contens d'exprimer parfaitement les pensées et les sentimens des barons féodaux.

N'importe : on se résigne mal à ce travestissement. On déplore que les hommes du XIIIe siècle aient eu le don de façonner ainsi toutes choses à leur image, de jeter le même manteau de cour, brillant et banal, sur les modèles les plus divers, chansons de

geste primitives, contes bretons, poèmes antiques. Les légendes nationales étaient trop héroïques pour eux, les légendes celtiques trop subtiles, les légendes antiques trop différentes. On se console encore de ce qu'ils aient défiguré Virgile et Stace, dont nous pouvons lire les œuvres originales; mais, à les voir transposer ainsi la *Thébaïde* et l'*Enéide*, on se prend à songer qu'ils ont pareillement affadi, mutilé, gâché les vieilles légendes épiques et les contes bretons : et cela est plus déplorable, car nous ne connaissons ces légendes et ces contes que par leurs travestissemens. Aussi peut-on se demander si le genre qui convenait le mieux au XIIIe siècle ne serait pas le roman d'aventure, dont la *Société* a publié de curieux spécimens : *Guillaume de Palerne, Jehan et Blonde, la Manekine, Brun de la Montagne*. Puisque ces poètes ne se proposaient que d'amuser, puisqu'ils ne voulaient et ne pouvaient peindre qu'eux-mêmes, leur courtoisie, leur esprit chevaleresque; puisqu'ils rimaient pour les tournois et les « chambres des dames », pour la comtesse Marie de Champagne, pour Jeanne de Flandre, pour Yolande de Hainaut, à quoi bon s'embarrasser de traditions antiques ou bretonnes, de toutes ces vieilles légendes incomprises? Mieux leur valait la nouvelle byzantine, le tissu léger du conte populaire, l'histoire anodine de la fille aux mains coupées, les énigmes spirituelles de *Jehan et Blonde*, ou, comme dans *Brun* et *Guillaume de Palerne*, l'intrigue de féerie. Quand les héros se nomment Jehan et Blonde, Guillaume et Melior, on suit avec plaisir le récit de leurs amours aventureuses; on écoute avec charme leurs fines discussions sentimentales ; mais on s'irrite, quand ces couples d'amoureux transis, tous semblables, s'appellen, Achille et Briséis, Charlemagne et Galiene, Tristan et Yseult.

La courtoisie du XIIe et du XIIIe siècle, cette conception chevaleresque et galante de la vie, trouve son expression souveraine dans la poésie lyrique. De multiples genres aimables s'organisentt dont un beau livre de M. Alfred Jeanroy a récemment décrit la germination : chanson d'amour, salut d'amour, lai, pastourelle, débat, jeu parti; les manoirs féodaux retentissent vraiment du son des vielles. Cette gracieuse floraison lyrique est représentée dans la collection des *Anciens Textes* par la reproduction phototypique d'un manuscrit précieux : le Chansonnier de Saint-Germain-des-Prés. Il faut se réjouir que la *Société* ait entrepris cette publication de luxe, si l'on doit y voir une preuve de sa prospérité matérielle. Les paléographes et les philologues y trouveront leur profit. Pourtant, il est une question que la transcription diplomatique de ce manuscrit n'aidera pas suffisamment à résoudre. Nous sommes déjà bien renseignés, en gros, sur l'ensemble de notre poésie lyrique courtoise; nous savons déjà à peu près

tout ce que peuvent nous enseigner, dans leur désordre, ces manuscrits. Nous avons appris à estimer à leur valeur, qui est réelle, ces subtiles théories empruntées aux troubadours : l'amour est une force qui réside dans la libre volonté de l'homme et l'attire vers ce qui est bon et beau; il recèle un pouvoir ennoblissant, accomplit le chevalier, développe les nobles germes des vertus qui sont en lui; nous savons apprécier ce culte de la *dame*, qui n'est pas exaltation conventionnelle de la femme, mais qui s'adresse à celle-là seule que, librement, on a reconnue bonne et loyale. De même, nous connaissons déjà suffisamment les défauts de nos poètes, leur monotonie, leur fadeur : l'amour n'est plus une passion, mais un art, et trop souvent un jeu; art formaliste, soumis aux préceptes des codes d'amour, jeu savant, réglé par l'étiquette mondaine. Nous savons aussi les mérites de cet idéal sentimental, vraiment supérieur à l'épicurisme des élégiaques latins, au sensualisme galant de nos poètes érotiques du XVIII[e] siècle, qui a pu, hors de son pays natal, la Provence, susciter notre école lyrique de Conon de Béthune à Thibaut de Champagne et à Adam de la Halle, l'école des *minnesinger*, l'école italienne avec Pétrarque, pour se prolonger jusque dans notre Pléiade et dans les sonnets de Shakespeare. Ces vues d'ensemble sont d'ores et déjà suffisamment claires; mais un problème demeure indécis. L'opinion courante sur nos anciens chansonniers est que tous se ressemblent parfaitement et qu'ils n'ont fait que ressasser avec indifférence les mêmes lieux communs empruntés aux Provençaux. Elle se résume en cette boutade d'un critique spirituel : « Le style, a dit Buffon, c'est l'homme même: prenez dix trouvères lyriques, vous ne trouverez pas dix hommes, mais un seul trouvère. » En sorte que les 152 poètes dont les noms nous sont parvenus, si différens par la naissance, rois de Jérusalem, de Chypre, de Sicile, de Navarre, comtes de Champagne, ducs de Bretagne ou bourgeois d'Arras, hauts barons et pauvres ménestrels errans, n'auraient fait, pendant un siècle et demi, que rimer la même chanson. Or cette impression de monotonie et de banalité provient de causes multiples, mais dont la plus évidente est assurément le désordre même des manuscrits, trop servilement respecté dans nos éditions. Ils sont des recueils factices, qui ont accueilli pêle-mêle des pièces excellentes et les pires rapsodies; ils donnent confusément les pièces des poètes les plus divers, et l'œuvre d'un même trouvère, éparse dans dix recueils, n'est nulle part réunie. Presque toutes nos éditions respectent pieusement cette confusion. Ouvrez le recueil de Maetzner : voici une chanson de Gautier de Dargies; tournez la page : en voici une de Gace Brulé, une troisième du vidame de Chartres, une quatrième de Pierre de

Molaines; puis, une de Conon de Béthune, une du duc de Brabant; poursuivez votre lecture : vous rencontrerez aussitôt Hugues de Berzé, Maurice de Craon, Jacques de Cison, le comte de Soissons. Vous n'avez lu que dix chansons : elles sont de dix poètes différens. En vérité, quelle est l'école lyrique qui, si l'on apprenait ainsi à la connaître, ne produirait pas une insurmontable impression de monotonie? Supposez que nous ne puissions connaître la Pléiade que par une anthologie, qui nous donnerait, à la file, des poèmes de Rémy Belleau, de Ronsard, de Ponthus de Thyard; qui confondrait Délie, Cassandre, Olive, Marie, Francine, Méline, ne diriez-vous pas que ces poètes sont tous identiques? Ils ne se ressemblent pas, pourtant, sinon par l'air de famille général qui, à une époque quelconque, réunit les poètes d'une même école lyrique. De même, pour nos trouvères. Ce qui importe aujourd'hui, c'est moins de reproduire diplomatiquement des manuscrits, que d'extraire de tous les manuscrits conservés les chansons de chaque poète, de les réunir et d'en donner l'édition critique. Lorsque ce travail sera terminé, on pourra renvoyer aux seuls philologues et aux seuls historiens de la musique un très grand nombre de chansons médiocres. Mais on discernera quelques écoles : groupe champenois, groupe artésien; et, dans l'intérieur même de ces écoles, quelques figures individuelles de vrais poètes.

La Société courtoise du XIIIe siècle, férue de ces théories sentimentales et que charment romans de la Table Ronde et chansons d'amour, n'est point tout adonnée au *siècle,* pourtant. La religion l'enveloppe et la domine; les clercs riment pour elle plus de vers que les jongleurs; on lisait au XIIIe siècle moins de romans que de Vies de saints, mérovingiens, celtiques, orientaux. Les diverses formes de cette littérature religieuse — sauf la poésie lyrique — sont représentées dans notre collection : la poésie narrative par des traductions de récits évangéliques et par des légendes hagiographiques; la littérature didactique, par un curieux volume d'*exemples* à l'usage des prédicateurs; la dramaturgie chrétienne, par d'amples recueils de mystères et de miracles.

La poésie cléricale narrative n'a qu'une importance médiocre. Elle n'est qu'une annexe de la littérature latine. Comme il ne s'agit d'ordinaire que de traductions, dont les originaux nous sont parvenus, elle n'intéresse guère que les seuls linguistes. C'est le cas, sans doute, de la *Vie de saint Thomas de Cantorbéry,* publiée par la *Société,* fragment d'une mise en vers exacte et froide du *Quadrilogus.* Pourtant, ces traductions ne sont pas tout à fait négligeables, si l'on songe qu'elles ont agi, plus puissamment que les originaux, sur les imaginations laïques. N'est-il pas curieux que la *Société* ait pu imprimer jusqu'à trois traductions rimées du

seul *Évangile de Nicodème,* composées sensiblement à la même époque et destinées à des cercles chevaleresques? N'est-il pas curieux que ce récit apocryphe de la Passion, né dans quelque communauté gnostique d'Orient et qui pénétra le moyen âge aussi profondément que les livres canoniques, ait suscité, par l'épisode de Joseph d'Arimathie, les fictions du saint Graal, qui devaient ravir le monde féodal?

Mais il est rare que ces poèmes soient de passives traductions. L'inconscience historique du moyen âge est telle que les hagiographes prennent naïvement avec les Vies des Saints les mêmes libertés que les trouvères avec la légende d'Œdipe. Le traducteur fait souvent œuvre de poète et de créateur. Par là, son poème peut intéresser quelque peu l'histoire littéraire, et beaucoup l'histoire des croyances. Une des publications de la *Société,* la *Vie de saint Gilles,* nous en fournira un exemple frappant.

Guillaume de Berneville, qui rima cette biographie, ne songe qu'à « translater », d'un cœur pieux et sincère, une vie latine du xe siècle. Il ne veut qu'exalter « le bon baron saint Gilles », afin que celui-ci, par son intercession précieuse, lui en « rende le guerredon ». Pourtant, avec quelle innocente hardiesse il orne son modèle, l'égaye, l'embellit! Son héros ne lui apparaît pas dans le lointain des temps, fixé en quelque pose hiératique, mais tout près de lui, semblable à lui, bien que meilleur. Il entend les causeries du jeune saint avec ses chevaliers, les rapporte vivement, et ce sont celles d'un *bachelier* du xiie siècle. Il le suit sur la nef qui le porte d'Athènes à Marseille et dont il peut décrire la cargaison : draps d'Alexandrie, *palies* de Russie, cannelle, sinople, azur et vert de Grèce. Il voit, de ses yeux, son ermitage, tapissé d'herbes ; tout auprès fleurissent des églantiers ; une cressonnière s'épand à l'entour. Il dénombre ses miracles, tels que les rapporte la *Vie* latine, non sans supprimer ceux qui le choquent, les histoires d'un démoniaque délivré, d'une sécheresse conjurée, du prince de Nîmes ressuscité ; et de même, il imagine, avec force détails, les circonstances de plusieurs autres, à peine indiqués dans l'original.

Quel chagrin pour Guillaume de Berneville s'il avait pu savoir qu'un jour son pieux poème deviendrait une pierre de scandale! qu'un savant devait venir, qui s'amuserait à démonter la vieille Vie latine pièce à pièce, à décomposer la légende en ses élémens primitifs! Eh quoi! dirait le bon chanoine, les miracles de saint Gilles ne sont pas plus assurés que les prouesses de Perceval, et le prud'homme qui les a jadis racontés en latin peut être comparé à ces jongleurs qui chantent de Roland et de Gauvain? Quoi! il n'est pas sûr qu'un ange ait apporté, sur l'autel où saint Gilles

disait sa messe, une charte céleste, qui faisait rémission à Charlemagne d'un honteux péché? Même la biche qui vécut dans l'ermitage du saint et lui donna son lait, sa « tendre nourrice » qui, blessée, se réfugiait à ses pieds, ne serait qu'un animal fabuleux, et, pareillement, le buffle de saint Calais, le lièvre de saint Martin, le sanglier de saint Émilien? Le « grand ami et serf de Notre-Seigneur » serait un inconnu, dont nul ne peut rien savoir, sauf ceci : « Gilles était, sans doute, un Provençal qui obtint, en 673, du roi visigoth Wamba, la concession de la vallée flavienne, y bâtit un monastère et l'offrit au pape en 685 »? et tout le reste n'est que légende? — Ces affirmations singulières ne troubleraient pas notre trouvère dans sa foi sereine ; il n'y verrait que maléfices de l'Ennemi. Et notre supériorité sur lui est de le comprendre, lui qui ne nous comprendrait pas. Notre avantage, ce n'est pas tant de suivre avec joie la fine discussion où M. Gaston Paris débrouille les fils de ces traditions ; c'est de retirer, de cette dissection rationaliste elle-même, une intelligence plus sympathique des légendes miraculeuses. Après que ces œuvres étranges ont été pour nous objet d'analyse, nous suivons avec plus de charme saint Gilles dans sa vie érémitique, Owen vers le purgatoire mystérieux de saint Patrice, saint Brandan sur la mer fortunée, à la recherche du pays d'éternelle jeunesse ; nous contemplons avec plus de respect la colline de la Wartbourg dont sainte Élisabeth descend les sentiers, tenant de ses deux mains son tablier où les roses fleurissent. Car, à travers le fatras des lieux communs hagiographiques, la critique nous permet de discerner enfin et d'atteindre le spontané, le travail poétique et puissant de l'imagination populaire.

La littérature religieuse didactique est représentée dans notre collection par les *Contes moralizés* du franciscain anglais Nicole Bozon. C'est une collection d'*exemples*, c'est-à-dire d'apologues, de fabliaux, d'historiettes scientifiques, de bons mots, d'anecdotes historiques, destinés à illustrer les sermons. La prédication du XIIIe et du XIVe siècle, surtout la prédication franciscaine, aux allures populaires, fut assurément une chose charmante. On voit s'y développer cette faune et cette flore poétiques, venues de l'Apocalypse et de Pline, qui ont fourni à l'architecture sacrée tant de motifs de décoration semi-hiératiques, semi-fantaisistes. « Interroge, dit le livre de Job, les animaux de la terre et les oiseaux du ciel, et ils t'instruiront ; parle à la terre et elle te répondra et les poissons de la mer t'enseigneront. » C'est pourquoi le prédicateur exploite les *bestiaires*, les *volucraires* et les *lapidaires ;* il rapporte les propriétés symboliques du chrysoprase, de la perle, de l'*adamas,* de la mandragore, du jais, de l'hysope ; il connaît la *signifiance* de l'antilope, de l'unicorne, de la sirène, du lévrier, du fau-

con. Il dit comment le cerf, charmé par le son des flûtes, se laisse approcher et tuer par les archers : tels, les hommes qui se plaisent au siècle et ne prennent pas garde aux *engins* du démon. Il raconte comment « un poisson de la mer, qui est appelé conque, vient chaque matin au rivage quand la rosée descend, déclôt son écaille pour recevoir cette douceur, puis se referme, et cette rosée nourrit la gemme nommée marguerite : ainsi devrions-nous chaque matin ouvrir les écailles de notre cœur et recevoir la parole de Dieu, comme une rosée qui forme la gemme de bonne vie. » Il sait aussi des contes à rire, le *Vilain Mire*, la *Chienne qui pleure*, ou l'histoire de la femme obstinée qui tombe à l'eau, et que son mari fait rechercher à la source de la rivière : car, par esprit de contradiction, elle a dû remonter le courant. Il sait encore de belles légendes pieuses, celle de l'Ange et de l'Ermite, illustrée par *Zadig*, celle de Satan veneur, qui chasse les âmes avec sept chiens; et celle du moine qui, s'étant attardé une heure dans la forêt pour écouter un oiseau, ne reconnaît plus, quand il y rentre, les êtres de son couvent : un siècle s'est écoulé, tandis que l'oiseau chantait... Ainsi, ce recueil de *Contes moralizés* n'intéresse pas seulement l'histoire de la chaire, mais aussi celle de la symbolique sacrée et celle de la migration des contes populaires.

Enfin, pour ce qui concerne la forme la plus originale de notre poésie religieuse, la *Société* a consacré au théâtre les six volumes du *Mystère du Vieil Testament* et du *Mystère de saint Bernard de Menthon*, les sept volumes des *Miracles de Nostre Dame*. Elle s'est arrêtée ici avec une complaisance peut-être excessive : il y a vraiment surabondance. Des publications nouvelles de mystères pourront révéler çà et là aux linguistes quelque expression rare ou pittoresque, à l'archéologue quelque détail curieux de mœurs provinciales ; elles n'apprendront plus grand'chose à l'historien de la littérature. Un mystère en vaut un autre ; qui en connaît deux ou trois les connaît tous. Certes, les commencemens de notre vieux théâtre appellent encore bien des recherches passionnantes et l'on doit souhaiter l'achèvement des études de M. Léon Gautier sur les *tropes*. Certes, rien de plus grandiose que la conception première de la dramaturgie chrétienne. Quand la foule des humbles se pressait aux antiques drames, à peine dégagés de leur gangue liturgique ; quand elle entendait les prophètes du Christ, évoqués tour à tour, Isaïe, Balaam, Virgile, la Sibylle libyque, la Sibylle érythrée, annoncer la venue du Sauveur; quand les Vierges sages, tremblantes d'une terreur mystique, guettaient, leurs lampes à la main, le passage de l'Époux; quand les saintes femmes s'avançaient vers le tombeau et que l'ange, assis sur la pierre resplendissante, s'écriait : « Il est ressuscité ! » — on peut douter si de

plus puissantes émotions théâtrales ont jamais été ressenties. Les plus antiques mystères, si frustes qu'on les suppose, furent assurément beaux ; mais ils ont disparu sans retour, et nous ne possédons, pour juger du genre, que les pièces, trop souvent grotesques, du xve siècle. Ce n'est pas que nous reprochions aux poètes leur technique rudimentaire, leur soumission naïve à leurs sujets pieux, leur manque d'initiative créatrice. Au contraire, ce qui pouvait faire la grandeur de ces drames, c'était une paraphrase très sincère des textes bibliques, la simplicité grave et digne des humbles qui jouaient Jésus ou Marie, le don de représenter vivement et familièrement les scènes sacrées, de faire parler, pour un peuple de vilains, un Christ populaire. C'est cette simplicité et cette sincérité même que nous admirons dans les beaux Noëls des paysans. Par malheur, les mystères du xve siècle, — les seuls conservés, — ne sont pas des œuvres populaires et ne sont pas non plus des œuvres d'art. Ils furent, pour la plupart, composés en de petites villes, à l'occasion de fêtes régionales, pour quelque confrérie de bourgeois ; ils sont l'œuvre de demi-lettrés, grands poètes de bourgade, chanoines, basochiens ou boutiquiers, capables de rimer, vaille que vaille, de plats octosyllabes ; de là, cette vulgarité, cet abus du comique, ce travestissement ridicule — et parfois involontaire — des personnages divins. Que ces représentations burlesques aient suffi à l'édification, et surtout à l'ébaudissement, d'un public de pauvres d'esprit, étonnamment grossiers, soit ; mais, le plus souvent, l'histoire littéraire n'a point à en connaître.

En considérant les mystères et les miracles, nous avons quitté le xiiie siècle et pénétré dans l'âge suivant ; pour la période qui s'ouvre à l'avènement des Valois, l'œuvre de la *Société* est aussi considérable et plus méritoire encore. Les deux derniers siècles du moyen âge, comme ils sont les plus douloureux de notre vie nationale, sont aussi les plus tristes de notre histoire littéraire ; la langue même traverse alors une crise vraiment pathologique. C'est, en poésie, le règne de l'allégorisme : le *Roman de la Rose* prolonge à l'infini sa détestable influence. Comparez ces deux poèmes, publiés par la *Société* : *le Dit de la Panthère* et *l'Amant rendu cordelier à l'observance d'Amour*. L'un date des premières années du xive siècle, l'autre de l'extrême fin du xve : ne les croirait-on pas tous deux du même auteur? Elle foisonne, elle pullule, la postérité de Nature et de Génius. C'est toujours le même songe allégorique, qui, pendant deux siècles, ne cesse de ravir des centaines de poètes vers des temples d'amour ou des vergers d'amour, où ils engagent avec Dangier, Male-Bouche, Faux-Semblant, Faux-Rapport, des dialogues subtilement puérils. A vrai dire, nous jugeons peut-être mal de cette période qui reste la

moins débrouillée de toutes. Presque tous les romanistes, en effet, plus curieux des origines, arrêtent leurs études à l'avènement des Valois, et, sauf de très honorables exceptions, le xve siècle n'a guère attiré que des curieux, amateurs de plaquettes gothiques. D'autre part, comme les textes du xve siècle sont plus faciles à lire, sans préparation spéciale, que ceux du xiie, c'est par eux que la plupart des lettrés font connaissance avec le moyen âge : ils sont aussitôt déçus, et s'en tiennent là. Ce sont assurément ces lectures, vite abandonnées, d'œuvres du xve siècle, qui ont valu à toute la littérature du moyen âge sa réputation si bien établie de tristesse et de médiocrité.

Cependant, l'époque de Froissart et de Commynes, de Charles d'Orléans et de Jean Le Maire de Belges ne saurait demeurer, sur notre sol littéraire, une sorte de *terra incognita*. Il faut louer la *Société* d'avoir entrepris de publier l'œuvre touffue d'Eustache Deschamps et de Christine de Pisan. Quelle est la signification de ces 171 rondeaux d'Eustache Deschamps, de ces 89 virelais, de ces 14 lais, de ces 28 complaintes ou traités divers, de ces 17 épîtres, de ces 1175 ballades? Nul ne l'a dit encore; mais ces publications seront précieuses quand on se posera cette question : Le xive et le xve siècle sont-ils un âge de décomposition ou de fermentation féconde? un couchant ou une aube? Elles serviront grandement à celui qui écrira quelque jour ce livre nécessaire : une *Introduction à l'histoire de la Renaissance française*.

Par un singulier contraste, le même temps qui vit se développer la pédantesque école bourguignonne et ses poèmes à forme fixe, aux rimes puérilement savantes, rimes batelées, brisées, enchaînées, couronnées, senées, fratrisées, vit aussi fleurir un aimable renouveau de poésie populaire. Considérez ces deux recueils contemporains, publiés par la *Société* : d'une part, les *Rondeaux et autres poésies du XVe siècle*, amusettes compliquées et quintessenciées de grands seigneurs; d'autre part, les *Chansons du XVe siècle*, simples chants de vilains. « Dans ce xve siècle, dit M. G. Paris, où fleurit l'*art et science de rhétorique*, qui s'ouvre avec Alain Chartier et se termine avec Guillaume Cretin, où règnent sans partage la fatigante allégorie et la lourde imitation du latin, une veine de poésie toute neuve, abondante, fraîche et savoureuse, vient à sourdre dans quelques provinces et à gazouiller doucement. C'est le vrai courant français qui s'échappe par une fissure. Les *grandes eaux* poétiques de ce temps-là sont, depuis longtemps, taries; mais le léger filet d'eau qui s'est échappé au temps de Jeanne d'Arc court toujours, et l'on a toujours plaisir à boire dans le creux de sa main quelques gouttes de son onde limpide, qui brille gaîment au soleil parmi les herbes et le gravier. »

Ce sont des bucoliques de vrais paysans, tantôt les vieux thèmes de l'aube, de la pastourelle, de la chanson de danse, qui survivent depuis le XIIe siècle, tantôt les plaintes de la mal-mariée ou de la fillette qui trouve bien lent à venir celui qu'elle attend :

Hélas ! mon joli temps se passe !
A qui dir'elle sa pensée
La fille qui n'a point d'ami ?...

Tantôt, c'est un galant qui dit son déconfort « sous une épine fleurie » ou « le long d'une saulaie » ; il prend à témoin le « rossignol du bois plaisant », la « nuitée d'avril » ou les fleurs des sentiers de France, fleurs de deuil, la sauge et le souci, ou fleurs de gaîté, romarin, muguet, marjolaine et giroflée ; il chante la longueur des journées sans amour :

Hélas ! comment passeray donc
Ce moys de may qui est si lonc ?...

Il dépeint très simplement son amie, « douce comme un agnelet, vermeillette comme une rose » ; il imagine pour elle des symboles gracieux :

Vecy la douce nuit de may,
La nuit bien courte trouverai.

Devers ma dame m'en iray,
Et lui porteray le may ;

Le may que je lui porteray
Ne sera point un esglantier,

Mais ce sera mon cœur entier
Que par amour lui donneray.

Puis ce sont des Oarystis, et des scènes mutines de jalousie vite apaisée, ou des motifs tristes et incomplets dont l'imprécision même fait le charme indicible. Et, tout auprès de ces chansons d'un sentimentalisme un peu mièvre, on entend aussi sonner le rire gaulois, dur aux jaloux et aux maris :

Lourdault ! lourdault ! lourdault ! garde que tu feras !...
Il fait bon fermer son huys
Quand la nuyt est venue !...

Voici encore des rondes enfantines, des chants mâles d'aventuriers et de routiers, et ces thèmes dramatiques si simples où se complaît la Muse paysanne :

— Gentils gallans de France
Qui en la guerre allez,
Je vous prie qu'il vous plaist
Mon amy saluer.
— Comment le saluroye
Quand point ne le connois ?

— Il est bon à connoistre :
Il est de blanc armé,
Il porte la croix blanche,
Les esperonz dorez,
Et au bout de sa lance,
Un fer d'argent doré.
— Ne plorez plus, la belle,
Car il est trespassé ;
Il est mort en Bretagne,
Les Bretons l'ont tué.
J'ai vu faire sa fosse
L'oréë d'un vert pré...

Mais, tandis que nous nous attardons à ce gentil recueil, combien d'œuvres encore, publiées par la *Société*, attendent d'être mentionnées ! C'est le *Débat des hérauts d'armes* où, devant Prudence, prise pour arbitre, un héraut, avec la courtoisie professionnelle, revendique la précellence de la France, dit sa *plaisance*, sa vaillance, sa richesse, et quelles raisons, aux jours les plus tristes de son histoire, un Français trouvait pour aimer la patrie ; — ce sont les *Deux rédactions en prose du roman des Sept Sages*, si importantes pour étudier l'exode de ce recueil oriental de contes plaisans ; — c'est la *Chronique du Mont Saint-Michel* qui, à vrai dire, eût mieux trouvé sa place parmi les publications de la *Société de l'Histoire de France*, de même que le *Saint voyage du seigneur d'Anglure à Jérusalem* ferait meilleure figure parmi celles de la *Société de l'Orient latin*. — C'est encore le court traité des *Quatre Ages de l'homme*, par Philippe de Novare. L'auteur n'est pas un moine qui compile, du fond de son couvent, des lieux communs de morale, mais un vieux chevalier qui a vécu dans le *siècle*, parmi les familles françaises d'outre-mer. Chancelier de Chypre, après avoir rédigé, en bon jurisconsulte, les Assises de Jérusalem, il enseigne en ce petit livre, avec une biendisance naturelle, les vertus de prud'homie, de débonnaireté, de largesse. Nul ne nous instruit mieux de la morale spéciale du XIII[e] siècle. C'est une noble forme de vie, « amesurée », sans nulle outrance, et que durent réaliser, en effet, les meilleurs parmi les contemporains de saint Louis, Joinville, Geoffroy de Sargines, Philippe de Beaumanoir. — On aimerait s'arrêter à toutes ces œuvres ; mais mieux vaut peut-être nous en taire que d'en parler trop brièvement...

III

A la fin de cette revue hâtive, qui n'en voit l'insuffisance ? Certes, il était bon de classer ainsi, par périodes et par genres, ces œuvres qui semblaient d'abord disparates et qui, si aisément, se groupent,

s'ordonnent, s'enchaînent. Pourtant, après ce dénombrement littéraire, après avoir ainsi fait défiler nos vieux auteurs comme des personnages de frise, il conviendrait de montrer que ce classement unilinéaire n'est pas le seul possible, que chacun des volumes de la *Société* pourrait entrer dans vingt autres combinaisons, aussi légitimes; que la plupart n'intéressent pas seulement le lettré, mais, tour à tour, le linguiste, l'historien des institutions et des mœurs, l'historien des traditions populaires, le rythmicien, l'hagiographe.

Par malheur, nul ne saurait présentement déterminer, en toute sûreté, l'importance, grande ou médiocre, de chacun de ces volumes sous chacun de ces aspects. Ces combinaisons, nul ne peut les définir d'avance, en marquer dès aujourd'hui le caractère. Il faut reconnaître les nécessités du temps où nous travaillons, et, pour l'étude du moyen âge, nous n'en sommes aujourd'hui qu'à la période de l'analyse.

C'en est fait du beau et vague syncrétisme de l'époque romantique. Les généralisations, souvent géniales, des Raynouard, des Quinet, des Michelet, sont provisoirement périmées. Nous leur devons la vue générale et incertaine des ensembles; notre tâche est de la contrôler par la vue distincte des parties. Il nous faut, pour préparer la synthèse future, faire tout le gros œuvre du défrichement, du dépouillement, de l'analyse minutieuse. Il y a cent ans, nos origines littéraires nous étaient aussi peu connues que la littérature du Thibet; dans cent ans, plus tôt peut-être, nous en posséderons la connaissance intégrale et synthétique; aujourd'hui, notre science est et doit être fragmentaire : c'est le règne nécessaire des paléographes.

Plusieurs s'en indignent. Ils en veulent aux médiévistes de s'adresser si rarement au grand public, de s'obstiner sur un labeur obscur, qui semble plus vain que l'oisiveté. Ils raillent ces analyses infinitésimales, ces procédés tudesques de critique, le goût des menus détails, ces monographies excellentes où l'on oublie seulement de mettre des idées.

Sans doute, il est impatientant d'attendre. Sans doute, le monde des idées générales est le seul qui vaille qu'on y vive. Mais encore faut-il que ce monde des idées ne soit pas peuplé de chimères. Il doit être une simple émanation du monde des faits, dont la connaissance intégrale est nécessaire. Cette vérité n'est-elle pas admise du plus humble étudiant, dans les laboratoires de chimie? Comment les faits humains, infiniment plus complexes que ceux de la nature physique, pourraient-ils se passer de vérifications aussi précises? On ne saurait pourtant continuer à disserter sur le moyen âge comme le moyen âge lui-même dissertait

sur Aristote. Il y a certes infiniment plus de talent dans une seule leçon de Villemain sur le moyen âge que dans tout l'énorme *Tableau de la philologie romane* qui se publie actuellement en Allemagne; mais la valeur des idées de Villemain serait décuplée, s'il avait pu manier ce puissant instrument de travail. Que reste-t-il de l'œuvre historique des siècles précédens? les ambitieuses études d'ensemble? non, mais les travaux d'analyse. Lequel a survécu, des savans du XVIIe siècle? Le P. Daniel? non; mais Du Cange.

Présentement, il nous faut exercer cette vertu : savoir attendre. Il faut, se sentant parfois soi-même capable de goût, de critique, de philosophie, se dévouer à des besognes matérielles dont ceux qui viendront tireront seuls des inductions philosophiques et critiques. La pensée fortifiante est qu'on travaille pour l'avenir, pour les points de vue où l'avenir se placera et où, peut-être, il ne se placera pas.

Qu'il me soit permis d'en rapporter ici un exemple admirable et touchant. La légende de Tristan et d'Yseult est une des plus nobles créations du génie celtique et, sans doute, le plus beau drame d'amour qui ait jamais charmé l'esprit des hommes. Empruntée par nos trouvères du XIIe siècle aux harpeurs gallois ou bretons, elle leur a inspiré des poèmes de tout point admirables; mais il ne nous en est parvenu que de misérables fragmens. En revanche, nous avons conservé un énorme roman de Tristan, en prose, où les antiques traditions ont été délayées. C'est un inextricable tissu d'événemens sans causes ni effets, où se succèdent, toutes semblables, les aventures sottement merveilleuses du Siège Périlleux, de la Cité Vermeille ou du Castel Félon; où Tristan et Palamède consacrent leur vie à se désarçonner l'un l'autre, sans motif appréciable; où les chevauchées des chevaliers errans sont si nombreuses et si puériles qu'elles dégoûteraient don Quichotte lui-même. Pourtant, dans ce monstrueux roman, survivent des détritus des anciens récits. Ces inintelligens remanieurs connaissaient l'œuvre, aujourd'hui mutilée ou perdue, de Béroul, de Thomas, de Chrétien de Troyes. Il importait donc d'extraire de ce fatras extravagant ces débris précieux; faute de quoi, toutes les recherches sur la vieille légende celtique demeureraient timides, hésitantes. Mais qui trouverait le courage nécessaire? Les manuscrits du roman sont si volumineux qu'il faudrait six mois à un scribe actif pour recopier l'un d'entre eux; imprimé, il remplirait deux mille pages du format de cette revue. Or, on en a conservé six manuscrits à Londres, un à Édimbourg, trois à Vienne, un à Genève, vingt-quatre à la Bibliothèque nationale; il convenait de les consulter presque tous, car la plupart rappor-

tent des récits différens. Un jeune érudit norvégien, M. Eilert Loeseth, élève de notre École des Hautes Études, s'est dévoué. Pendant trois années, chaque jour, il est revenu s'asseoir à la Bibliothèque nationale. Page à page, ligne à ligne, il a lu les vingt-quatre manuscrits; il les a colligés, analysés fidèlement; il a risqué d'y perdre la vue. Ce n'est pas pour nous qu'il travaillait, car nul ne saurait aujourd'hui exploiter son labeur comme il convient. Un jour, dans vingt-cinq ou cinquante ans, un critique viendra qui, mieux armé que nous, étudiera d'ensemble le cycle breton : il lui sera possible peut-être d'extraire de ce gros ouvrage un atome de vérité, utile à la science; et cette espérance a suffi. Quoi qu'il en advienne alors, ce livre apparaîtra aux savans de l'avenir comme un symbole respectable de l'érudition désintéressée de notre siècle.

Assurément, c'est chose pénible de travailler en un âge où il est malaisé de mesurer soi-même la valeur durable de ses efforts. Mais qu'y pouvons-nous? C'est là notre lot; seul l'avenir pourra faire dans la forêt les coupes sombres nécessaires; à chaque siècle suffit sa peine. D'ailleurs, ce désintéressement trouve sa récompense : le plus modeste ouvrier, en même temps qu'il se courbe sur sa tâche, peut goûter la joie supérieure de bâtir en son esprit le monument futur. Il peut rêver le temps où le médiéviste ne sera plus un pur philologue, mais tout ensemble un philosophe, un théologien, un historien des mœurs, un critique littéraire : le tout sans effort, grâce au lent travail accumulé. Il peut imaginer tout fleuri le beau jardin idéologique qu'il défriche ou ensemence aujourd'hui à la sueur de son front. C'est ce qui explique qu'on n'ait jamais étudié les littératures classiques avec plus d'enthousiasme qu'à la Renaissance : la Terre Promise ne fut jamais plus belle qu'entrevue au loin, des hauteurs du mont Nébo.

Il appartient à la Société des Anciens Textes d'abréger notre attente, de faire gagner à la science un temps inappréciable. Notre génération pourrait liquider en vingt ans l'œuvre qui menace de durer des siècles. Songez que le seul Mommsen a disposé, en soixante années, pour le bien de la science, d'un millier d'existences humaines. Ce qu'il a fait, la Société des Anciens Textes français, dirigée comme elle l'est aujourd'hui, mais plus largement organisée, pourrait le faire. Il faut souhaiter le développement puissant d'une entreprise qui sert bien la science et qui honore grandement la patrie.

JOSEPH BÉDIER.

REVUE LITTÉRAIRE

LA THÉORIE DU PARDON
DANS LE ROMAN CONTEMPORAIN

La Tourmente, de M. Paul Margueritte. Paris, 1893; Kolb. — *L'Intrus*, de M. Gabriel d'Annunzio. Paris, 1893; Calmann Lévy.

On conteste parfois l'influence du roman sur les mœurs. On ne la conteste pas sérieusement. C'est dans les œuvres d'imagination que s'essaient à naître et que prennent forme les idées; elles iront, par la suite, déterminant des séries de faits, modifiant les lois des peuples, inspirant la conduite des individus; elles feront leur chemin dans la société et dans les âmes. L'histoire de ces dernières années et les spectacles d'aujourd'hui apportent à l'appui de cette vérité les preuves les plus concluantes. Le socialisme a été une utopie de romanciers avant de devenir le programme d'un parti. Il s'est incarné dans les rêveries généreuses de George Sand et dans les déclamations de Balzac ; il a reparu sous une autre forme dans les écrits de nos romanciers réalistes, tantôt nuancé de sentimentalité, tantôt haineux et violent, comme dans le *Germinal* de M. Zola. De telles œuvres ont beau ne pas s'adresser directement à la foule et n'être que l'un des facteurs du mouvement qui entraîne les sociétés vers de nouvelles destinées, elles contribuent pour leur part à la direction générale des esprits : elles façonnent les intelligences et préparent le courant de l'opinion. — C'est de même sous l'effort de la prédication des écrivains, sous la poussée du théâtre et du roman, qu'a cédé l'ancienne législation du

mariage et que nous avons vu inscrire à nouveau le divorce dans notre code. — Et comment nier cette influence du roman sur la conduite de chacun de nous? Ce qu'il y a au fond de tout roman, s'il n'est pas seulement l'œuvre frivole d'un amuseur, c'est un cas de conscience débattu devant nous et résolu dans un certain sens; vienne le jour où nous nous trouvons nous-mêmes aux prises avec des circonstances analogues, à notre insu le souvenir du livre agira sur nous. Ces idées issues des livres parviennent jusqu'à ceux-là mêmes qui ne lisent pas : car elles sont partout répandues, flottantes autour de nous, et elles forment l'atmosphère morale d'une époque. C'est pourquoi ceux-là font preuve de beaucoup de légèreté d'esprit qui dédaignent de s'occuper des « modes littéraires », le prennent de haut avec les fictions, et restent inattentifs aux réponses qu'on y propose à quelques-unes de ces questions qui sont toujours pendantes, parce qu'elles sont de tous les temps et qu'elles se renouvellent sans cesse.

C'est de l'amour que traite le roman, de façon à peu près exclusive. On le lui reproche et on s'étonne qu'il revienne sans se lasser sur ce thème unique. Pourquoi? puisqu'il y a tant d'autres affaires dans la vie qui sont plus graves; et puisque tant d'hommes vivent, et vivent bien, sans avoir jamais connu de l'amour autre chose que le nom. Mais il faut ici dépasser les apparences et oublier si l'on peut le point de vue de l'esprit gaulois. Au regard du philosophe comme à celui du naturaliste, l'amour, cet amour qui entretient la vie à travers l'humanité, est la grande affaire pour les hommes. C'est de lui que tout dépend; nous lui devons la constitution de nos corps et l'énergie de nos âmes. Il est à la base de tous nos sentimens, et dans la manière dont nous le concevons toute notre vie morale est engagée. Il peut lui seul nous donner la plénitude du bonheur; mais c'est de lui que, les souffrances sont intolérables. De là viennent ces cris de douleur, de colère, de haine, qui n'emplissent les livres que parce qu'ils sont aussi bien le cri de l'humanité torturée par l'amour. Et de là vient que, depuis qu'il y a des romans et des ouvrages de théâtre, ils semblent n'avoir été inventés que pour étudier de mille manières le problème éternel de l'adultère.

La littérature de ces trente dernières années a été sévère pour la faute de la femme. Elle a travaillé avec application à la dépoétiser. Au développement des rêveries sentimentales elle a substitué l'étude des réalités triviales et basses. Elle a utilisé les données de la physiologie et de la médecine. Dans les grandes amoureuses divinisées par les poètes elle n'a vu que de tristes hystériques. Les femmes incomprises n'ont plus été pour elle que des curieuses. Elle a montré la vanité de tous les prétextes et l'inanité de toutes les excuses. « Il n'y a, dit M. Dumas, aucun enchaînement admissible entre vos douleurs, vos jalousies, vos déceptions, vos désespoirs, et le petit acte spasmodique qui constitue

l'adultère (1). » Tel est le sophisme qu'il s'agissait de dénoncer. Il semble qu'aujourd'hui et pour un temps la démonstration soit faite. Et nul ne songe à alléguer d'excuses en faveur de la femme coupable. Mais on recommence à invoquer pour elle le pardon.

C'est M. Dumas qui a donné le signal; et c'est, ici encore, son nom qu'il faut citer, puisque, aussi bien, dans tout ce qui touche aux rapports des sexes, il n'est guère de question qui ne l'ait inquiété, de difficulté qu'il n'ait aperçue, et de théorie qu'il n'ait pour le moins esquissée. Sous forme paradoxale et sans avoir l'air d'y tenir, il lance dans *Francillon* l'idée qu'il pourrait bien y avoir égalité entre l'homme et la femme dans l'adultère. Et parce qu'il se rend bien compte, comme moraliste, qu'il avance une énormité, et, comme auteur dramatique, qu'il fait violence à l'opinion du public, il se contente d'autoriser de l'exemple du fantaisiste Sire de Pontamafrel la thèse de la réciprocité. — Dans les dernières pages de *Crime d'Amour*, le héros de M. Bourget s'étonne de se trouver sans colère contre la maîtresse dont la trahison l'avait fait souffrir tant. — L'une des nouvelles de Guy de Maupassant, *Allouma* (2), se termine par cet aphorisme qui en résume la signification : « Avec les femmes il faut toujours pardonner... ou ignorer. » — Une nouvelle de M. Paul Margueritte, intitulée : *Après le divorce* (3), nous montre deux époux qui, après avoir demandé et obtenu le divorce, comprennent qu'ils n'ont pas cessé de s'aimer, songent à se reprendre, reculent devant cette solution inattendue. On emprunterait à des livres d'hier bien d'autres exemples encore et qui prouvent que cette théorie du pardon est, comme on dit, dans l'air.

Elle s'est développée en ces derniers temps sous l'influence des romans russes. C'est une des formes multiples de cet évangélisme qui nous est venu du Nord. Cet évangélisme russe ne serait-il pas d'ailleurs tout simplement une réapparition dans la littérature de notre vieux romantisme? Cela est probable; et cette migration des idées littéraires, grâce à une théorie récente, nous est connue. Elles prennent naissance sur un point du globe, puis elles commencent leur voyage sous d'autres cieux; elles se modifient suivant les milieux, se chargent de pensée, se transforment ou se déforment pour revenir à leur pays d'origine, les mêmes toujours et pourtant différentes. C'est ce qui est arrivé pour ce fonds romantique que nous n'avons pas reconnu d'abord et à qui nous avons fait si bon accueil grâce à son déguisement exotique. Quoi qu'il en soit, le point de vue auquel se plaçaient les écrivains s'est trouvé soudain changé. Tandis qu'ils n'avaient, trop longtemps, jeté sur l'humanité qu'un regard dur et hostile, ils se sont repris de sym-

(1) Préface de *la Dame aux Camélias*.
(2) Dans *la Main gauche*.
(3) Dans *le Cuirassier blanc*.

pathie pour les hommes, leurs frères, d'indulgence pour leurs fautes et d'apitoiement devant leurs misères. Ce besoin de tendresse a été partout ressenti. Les Italiens en ont été pénétrés comme les Français. Ç'a été une conquête de l'Europe par l'âme septentrionale... Et donc ce qui provoquait notre colère ou notre dégoût nous a semblé ne mériter que la pitié. Les laideurs morales sont d'ailleurs plus affligeantes que les autres, et le péché est la pire des épreuves qui ait été imposée à l'humanité; au lieu de haïr le coupable, nous nous sommes mis à le plaindre. Dans le roman de Dostoïewski, Raskolnikoff s'agenouille devant Sonia la fille publique. « Ce n'est pas devant toi, lui dit-il, que je m'agenouille, c'est devant la souffrance humaine. » Cette religion de la souffrance humaine est devenue le *credo* de presque tous les romanciers. Mais le moyen d'être plus sévère pour l'adultère que pour la prostitution ?

Voici à peu près en quels termes on pourrait présenter et sur quels argumens on étaierait cette théorie du pardon. On dirait :

« Cette femme est ta femme. Tu l'as épousée librement. Tu lui as promis, sans conditions et sans réserves, de l'aider et de la protéger. Or depuis le jour où elle t'a appartenu qu'est-il arrivé ? Elle ne savait rien de la vie; mais apparemment cette vie tu la connaissais et tu te jugeais capable de l'y diriger avec toi. Elle voulait être aimée, attendu que c'est le vœu de tout être vivant. Elle s'est aperçue bientôt que vous n'entendiez pas l'amour de la même façon. Tu avais eu des maîtresses avant le mariage, tu en as eu après. Sans doute on l'avait prévenue que la fidélité est rare chez les hommes. Mais elle t'aimait. Les raisonnemens ne tiennent pas contre l'amour. Dès qu'elle a connu ton infidélité, un grand effondrement s'est fait en elle, un renversement de toutes les notions ; elle a été en proie à une infinie détresse. Elle s'est trouvée tout d'un coup sans appui et sans guide. Cependant un de tes amis était là, qui épiait son heure... Ou peut-être n'as-tu pas été coupable. Tu n'as été que maladroit. Ce n'est guère moins grave. Ta femme s'attendait à trouver en toi un maître ; tu t'es fait son esclave. Tu t'es soumis à ses caprices. Tu l'as ornée de toute sorte de défauts. Tu as comme à plaisir multiplié les dangers autour d'elle... Dans les deux cas, n'es-tu pas en grande partie responsable de ce qui est arrivé ? Comment t'y prendras-tu pour la punir d'une faute qui est d'abord ta faute ?

« J'admets, ce qui n'est guère vraisemblable, que tu sois au-dessus de tout reproche. Tu as été fidèle autant que vigilant. Ta tendresse a été délicate et ferme. Cependant, en dépit de toi et peut-être en dépit d'elle-même, cette femme a failli. Mais ne sais-tu pas que la créature est faible ? En vérité il n'y aurait pas lieu de se plaindre si le mal n'était jamais commis que par les méchans. C'est la faute des honnêtes gens qui est un problème douloureux. Pour nous mener au bien nous n'avons

que notre volonté ; contre cette volonté toutes sortes de puissances se liguent qui nous induisent au péché. A de certaines heures, du fond obscur de nous-mêmes un être se lève dont nous ne soupçonnions pas l'existence et qu'ensuite nous avons peine à reconnaître. C'est lui qui a déjoué notre surveillance. Ç'a été une faiblesse d'un instant. Maintenant la coupable a honte d'elle-même, elle se repent et elle te supplie. Elle te demande, à toi qui es une créature d'instinct, de ne pas être impitoyable pour ces surprises des sens auxquelles nul ne peut assurer que lui-même ne soit pas exposé, à toi qui es une créature d'un jour de ne pas prononcer ce mot: Jamais. Que si au surplus cette femme n'était pas la tienne, sa faute t'apparaîtrait sous un aspect tout à fait différent. Ne peux-tu donc sortir de toi-même et t'élever au-dessus des mesquines considérations de l'amour-propre? N'oublieras-tu pas tes propres souffrances, ou plutôt n'y trouveras-tu pas un conseil de compatir à la souffrance d'autrui? Dieu seul peut condamner. Use du droit qui appartient à la créature : pardonne !

« D'ailleurs, ce pardon auquel on t'exhorte, ce n'est pas un demi-pardon, une absolution louche et honteuse. Pardonne absolument et sans arrière-pensée. Pardonne de tout ton cœur, comme tu voudrais qu'il te fût pardonné, suivant les mots que tu prononces dans l'oraison dominicale. Que le passé soit aboli. Que la vie recommence entre vous telle qu'autrefois. Ainsi tu auras accompli ton devoir. Tu auras véritablement relevé celle qui était déchue ; tu l'auras fait rentrer dans l'ordre, tu l'auras restituée dans son rôle d'épouse et de mère. Toi-même tu te seras haussé à un degré de vertu qui n'est si rare que parce que les hommes font rarement le bien. Tu te seras montré dans l'épreuve généreux, charitable et grand... »

Tel est le langage qu'on pourrait tenir afin d'évangéliser les maris trompés.

Or, ce zèle serait-il profitable ou ne serait-ce pas un zèle qui s'égare? Cette argumentation est-elle solide et résisterait-elle au contrôle des faits? Qu'adviendrait-il dans la vie réelle de deux créatures de chair et de sang, s'il leur prenait fantaisie de s'appliquer les bienfaits d'une pareille théorie? Le pardon, dans le drame de l'adultère, est-il possible? S'impose-t-il comme un devoir? Ou, sous les apparences du pardon, ce qui se cache ne serait-ce pas une des pires suggestions de la lâcheté? — C'est ce que se sont demandé presque à la même heure deux écrivains d'origines et de tendances très différentes. L'*Intrus* de M. Gabriel d'Annunzio, et ce roman de M. Paul Margueritte, *la Tourmente*, que nos lecteurs n'ont pas oublié, ce ne sont que deux « cas » d'un même problème, et ce n'est que le même sujet présenté sous d'autres aspects.

M. Gabriel d'Annunzio est célèbre en Italie. Il a trente ans. Il débuta

très jeune par un volume de poésies bientôt suivi d'autres recueils de prose et de vers. Le succès fut rapide. M. d'Annunzio nous confie lui-même avec une entière franchise quelles en furent pour lui les conséquences (1). « Tout le monde me recherchait, m'encensait, me divinisait. Les femmes surtout s'émurent. Et alors je connus un péril extrême. La louange m'enivra. Je me jetai dans la vie éperdument, avide de plaisirs, avec toute l'ardeur de ma jeunesse... Et je commis faute sur faute, je longeai mille précipices. Une sorte de démence aphrodisiaque s'était emparée de moi. Je publiai un petit livre de vers intitulé : *Intermezzo di Rime*, où je chantais en grands vers plastiques, d'une impeccable prosodie, toutes les voluptés de la chair, avec une impudeur que je n'avais rencontrée que chez les poètes les plus lascifs du XVIe et du XVIIe siècle. » Le scandale fut grand. Cependant l'homme faisait l'apprentissage de la douleur, l'écrivain en recevait les enseignemens. « Comme il était juste, je commençai à payer mes erreurs, mes désordres, mes excès ! Je commençai à souffrir avec la même intensité que j'avais mise à jouir. La douleur a fait de moi un homme nouveau. Les livres de Léon Tolstoï et de Dostoïewski concoururent à développer en moi ce nouveau sentiment. Et puisque maintenant mon art était mûr, je réussis tout de suite à exprimer mon nouveau concept de la vie dans un livre complet et organique. Ce livre est *l'Intrus* (2). » Ces indications sont d'un écrivain qui est un clairvoyant critique de soi-même. Ajoutez que M. d'Annunzio possède deux facultés qui ne sont pas incompatibles, mais qu'on n'a pas coutume de trouver réunies. Il a un très vif sentiment de l'extérieur. Il associe la nature au drame de ses personnages. Ses descriptions sont à la fois riches de couleur et toutes pénétrées d'émotion. D'autre part il a le goût de la vie intérieure. Il se regarde vivre et penser. Il est un intellectuel en même temps qu'un passionné. Et ici nous aimerions à lui voir citer parmi les maîtres dont il a profondément subi l'influence le nom de l'écrivain qui chez nous a renouvelé le roman de psychologie. Il n'est que juste de saluer en M. Paul Bourget un des esprits les plus vigoureux de ce temps et l'un des initiateurs dont l'action s'est le plus sûrement exercée sur les romanciers de l'étranger aussi bien que sur les nôtres. C'est lui qui leur a remis en main cet instrument de l'analyse dont lui-même avait usé avec tant de subtilité et de pénétration. M. d'Annunzio a profité, comme c'était son droit, de ses exemples et de ses leçons. Analyste et poète, mystique et sensuel, tel est cet écrivain d'une très séduisante et troublante originalité.

Pour ce qui est de M. Paul Margueritte, celui-là est au premier rang parmi nos jeunes romanciers d'aujourd'hui. Son talent est délicat et

(1) Voir dans la *Revue hebdomadaire* du 24 juin 1893 une lettre de M. G. d'Annunzio adressée à M. G. Hérelle et reproduite par M. Amédée Pigeon.
(2) Le titre italien est *l'Innocente*.

son goût est sûr. Enrégimenté d'abord, comme tous les écrivains de sa génération, dans l'école naturaliste, il ne s'y est pas attardé. Mais en quittant l'école, il a su en emporter ce que contenaient de meilleur les principes qu'on y enseignait. Il a le respect de l'observation exacte. Nullement romanesque, il se tient très près de la réalité. Ce qui le frappe surtout dans le train de la vie c'est ce qu'il y découvre d'incomplet et de médiocre. Il voit comme toutes nos aspirations sont contrariées et nos désirs trompés. Il excelle à traduire ces perpétuels malentendus dont nous sommes les victimes plus que les auteurs. De là vient la teinte de mélancolie répandue sur toute son œuvre. Elle n'est, cette œuvre, dans son ensemble, que l'histoire de nos renoncemens à un idéal inaccessible.

C'est avec le tour d'esprit qui leur est particulier que l'un et l'autre écrivain abordent la question qui nous occupe. Mais tous deux l'ont traitée avec une égale franchise. Ils ont poussé les choses à bout. Ils ont choisi le cas le plus grave, celui où la faute a eu des conséquences matérielles. Ils ont rejeté tout appareil mélodramatique. Point de grands cris et point de grands mots. Le mari offensé ne lève pas le bras sur sa femme, et ses cheveux ne blanchissent pas en une nuit. La vie n'est pas suspendue, mais elle continue, bourgeoise et simple, après la tragique révélation. De même ils ont écarté du débat tout élément étranger, intervention du scandale, souci de l'opinion du monde. Ils ont laissé en présence la coupable et son juge. Ils ont éloigné l'amant afin de ne pas détourner sur lui la colère du mari et de ne pas donner à l'offensé la satisfaction de la vengeance. Rien ne trouble l'intensité du drame. L'affaire se passe sans témoins, dans le secret des cœurs... Et, par des voies différentes, la conclusion à laquelle les deux œuvres aboutissent est en somme identique.

Le héros de *l'Intrus*, Tullio Hermil, nous est donné pour un homme profondément corrompu. Avide de plaisir il n'a demandé à la vie que de lui procurer la plus grande somme de jouissances possible. Son caprice est devenu sa loi unique. Comme il arrive, son esprit lui a fourni de subtiles théories par où il légitime son égoïsme. Convaincu qu'il est une nature exceptionnelle et une intelligence d'élite, il en conclut que tout lui est permis et qu'il est placé en dehors et au-dessus des conventions ordinaires de la morale. Cela le mène à des écarts de conduite tout à fait monstrueux. C'est de sang-froid et le plus sérieusement du monde qu'il propose à sa femme de se résigner au rôle de « sœur ». Et il trouve d'admirables sophismes pour faire valoir aux yeux de Juliane tout ce que ce rôle a de noble, d'agréable et d'avantageux. Lui pourtant promène sa curiosité à travers toute sorte d'expériences; de ces expériences chacune est pour lui une déchéance. Son dernier amour pour une courtisane de grande marque lui a fait connaître

« d'atroces agonies, des joies abjectes, des soumissions déshonorantes, toutes les misères, toutes les ignominies de la passion charnelle exaspérée par la jalousie. » C'est alors que, par un retour de fantaisie, il se sent repris de goût pour Juliane. On devine de quelle espèce peut être l'inclination qui le ramène vers la femme longtemps négligée. Lui-même d'ailleurs ne se fait à ce sujet aucune illusion. Afin de surprendre la sensibilité de la jeune femme, il l'a ramenée dans un domaine de campagne, la Badiola, qu'ils avaient habité dans les premiers temps de leur mariage : de tendres souvenirs, une atmosphère amollissante, les enchantemens de la nature lui prêteront leur complicité. Il se représente la scène et sous quelles influences cédera la jeune femme : « C'est après déjeuner. Un petit verre de chablis a suffi pour troubler Juliane qui ne boit presque pas de vin. L'après-midi se fait de plus en plus chaude ; l'odeur des roses, des glaïeuls, des lilas devient violente. Nous sommes seuls, envahis tous deux par un insurmontable tremblement intérieur... » Le plaisir qu'il espère est véritablement un plaisir coupable, et dont il s'efforce par l'imagination d'aiguiser encore la perversité. Car Juliane est souffrante et il se persuade que pour elle la volupté peut être dangereuse. Et il se souvient à propos que longtemps Juliane a été pour lui une sœur. « Afin de rendre plus âpre cette saveur d'inceste qui m'attirait en exaltant ma fantaisie scélérate, je tâchai de me représenter les instans où plus profond avait été en moi le « sentiment fraternel, » où plus sincère m'était apparue Juliane dans son rôle de sœur. » Telle est la comédie qu'il se joue à lui-même, et c'est ainsi qu'il ajoute à son plaisir le ragoût d'un libertinage conscient et réfléchi.

Au lendemain de cette volupté reconquise, il apprend que Juliane est enceinte ; elle s'est donnée à un certain Philippe Arborio ; un enfant naîtra de sa faute. Le désespoir de Tullio est tel qu'on le devine. Que faire pourtant ? Il ne peut s'attaquer à Philippe Arborio qui, atteint d'une maladie de la moelle, est aujourd'hui presque un mourant. Il songe au suicide ; mais l'attachement à la vie est le plus fort. Juliane d'ailleurs proteste qu'elle l'aime et qu'elle n'a jamais cessé de l'aimer. Tel est au surplus l'empire que la jeune femme a repris sur ses sens qu'il n'a pas le courage de renoncer à elle. Qu'est-ce donc qui les empêche d'être désormais heureux l'un par l'autre ? Et que serait-ce sinon la présence de cet enfant qui sera entre eux comme un remords et un reproche et comme le passé lui-même s'étant mis à vivre pour les humilier et pour empoisonner toutes leurs joies ? C'est donc contre cet enfant que va s'acharner la rage de Tullio. Il essaie de le faire périr dans les entrailles mêmes où s'élabore sa vie. L'enfant naît, il respire, il est bien portant. Mais un soir, Tullio, étant resté auprès de lui, ouvre une fenêtre, l'expose à un courant d'air glacé, appelle sur lui

la mort. C'est ce crime dont aujourd'hui Tullio s'accuse, et dont il écrit dans *l'Intrus* le récit et la confession, espérant que par là peut-être il arrivera à soulager sa conscience et à exorciser le fantôme.

On voit assez de quoi il s'agit dans cette histoire. Rien n'y est engagé qui ne vienne des sens. C'est la fièvre des sens qui a ramené Tullio à Juliane, elle qui a fait de lui un meurtrier. Guidé par le désir, Tullio est devenu l'amant de sa femme et il a repris en Juliane celle de ses maîtresses qui, après expérience et vérification faite, peut lui procurer le plus de plaisir. Il n'y a dans tout cela rien autre chose. Il n'y a ni une ombre de générosité, ni un atome de pardon.

Dans *la Tourmente,* il en va tout autrement. Ce dont il est question cette fois, c'est bien de l'effort tenté par deux êtres qui ne sont point vils pour s'élever au-dessus des conditions de l'humanité moyenne. Ce qu'on soumet ici à l'examen et à l'analyse, c'est la possibilité elle-même de l'abnégation dans un cas déterminé, et les chances qu'il y a de faire prédominer la partie élevée de l'être sur les sensations basses. Jacques Halluys n'est pas un débauché. Il a toujours évité de traiter sa femme, Thérèse, en maîtresse ; et s'il l'aime, ce n'est pas seulement par un entraînement physique, mais c'est aussi parce qu'il croit avoir deviné chez la jeune femme une véritable noblesse d'âme. En fait, il a la preuve qu'il avait deviné juste, dans le moment même où il apprend la trahison de Thérèse. Car c'est elle qui volontairement lui en fait l'aveu. Elle ne peut plus supporter le poids de la honte. Elle vient, moderne Princesse de Clèves, confesser non pas la crainte où elle est de faillir, mais son remords d'avoir failli. Elle vient vers celui qui est son allié naturel, afin qu'ils cherchent ensemble s'il n'y aurait pas un moyen d'échapper à l'abîme de misère où elle les a jetés tous les deux. Lui donc ne refuse pas l'aide qu'elle est venue lui demander. Il est touché par la générosité de son aveu comme par la sincérité de son repentir. Il espère dans la vertu de la souffrance. Leur commune douleur sera entre eux un lien nouveau. C'est un élan vers l'idéal, une ascension vers un héroïsme surhumain. Et il semble d'abord qu'ils soient récompensés de leur bonne volonté et que l'entier pardon leur ait rendu le bonheur.

Combien ce bonheur est fragile et le peu qu'il faudra pour en dissiper le mensonge, c'est ce que l'auteur a montré dans les dernières pages du livre ; ce sont ces pages qui donnent à l'étude toute sa portée morale. Car on s'imagine que l'apaisement peu à peu viendra, qu'on oubliera ; on n'oublie pas. Par momens on se fait cette illusion, qu'on a triomphé complètement de la rancune et de la jalousie ; c'est qu'alors l'intensité du désir ne nous laisse plus la liberté de réfléchir ; une fois de plus nous sommes tombés dans le piège que la nature tend à l'individu. Mais la possession satisfaite ne laisse après elle

que la tristesse. Alors l'image reparaît, l'odieuse image dont l'obsession se fait avec le temps plus invincible et la hantise plus cruelle. « Ce qu'elle éprouvait de mystérieusement doux, dans l'intimité la plus scellée, elle l'avait éprouvé avec un autre... Un autre l'avait connue dans toute sa faiblesse, dans sa misère de femme... » C'est cette image évoquée qui pour ainsi dire renouvelle le crime, le perpétue, nous en rend spectateurs et, comme en présence de la chose elle-même, éveille en nous l'instinct de destruction. Quoi qu'il puisse faire désormais, Jacques Halluys méprisera celle qui l'a trompé. Il se défie d'elle; cette défiance s'étend à tout le passé et elle l'inquiète dans l'avenir. Toutes les joies qu'il a dû jadis à Thérèse lui deviennent suspectes : il voudrait arracher ce qui d'elle est resté dans sa chair. A mesure que s'installe en lui la souffrance, elle s'accompagne d'un besoin de faire souffrir. Il torture maintenant Thérèse de ces questions qu'ils s'étaient entendus d'abord pour écarter. Il lui parle de la faute et de l'amant. L'a-t-elle aimé? Peut-être l'a-t-elle aimé plus qu'elle ne le dit et plus qu'elle ne le croit. Et peut-être qu'elle l'aime encore. Comment est-elle tombée? Comment, où, dans quelles circonstances a eu lieu la trahison? Il veut savoir. Mais plus il la méprise, plus il se sent lui-même devenir digne de mépris. « Sur la pente où ils roulaient il n'y avait rien au bas qu'abîme fangeux et ténèbres louches. Il avilissait Thérèse par ses soupçons, sa jalousie noire, qui scrutait le passé, viciait le meilleur de leurs anciennes joies; et quand il l'avait avilie par ses reproches, il l'avilissait en outre par son pardon; il l'avilissait encore plus par cet amour fait d'opprobres qui étreint un être méprisé. » — « Le plaisir que je ressens est affreux, reproche Jacques Halluys à sa compagne de misère, car il est fait d'avilissement et d'ignominie. Ah! quelle torture! quel homme as-tu fait de moi? » Tel est le dernier résultat de cet effort tenté imprudemment pour échapper à la nécessité. En voulant s'élever et s'ennoblir, ils n'ont fait tous deux que préparer leur déchéance. Ç'a été une dérision. C'est le démenti donné par les faits à de belles chimères. Jacques est enfin tombé, peu s'en faut, aussi bas que Tullio.

C'est que le pardon ne s'étend pas aux choses de la chair et qu'il ne saurait être question de lui tant que le lien charnel n'est pas rompu. La charité ne pénètre pas pour les illuminer dans les obscures régions de l'instinct. C'est l'esprit qui pardonne, qui s'humilie, qui se sacrifie; mais l'instinct ne connaît que la satisfaction de lui-même. Les sens ne pardonnent pas plus qu'ils n'oublient. C'est ici le domaine de la jalousie, de la violence et de la haine. Ce qu'il y a à la base de l'amour, c'est la lutte des sexes. M. Margueritte l'a justement noté dans le passage où il décrit l'attitude des deux amans au réveil qui suivit pour eux la reprise de possession : « Jacques retourna brusquement la tête, devinant que Thérèse éveillée le regardait depuis quelques secondes. Dans ce regard

à l'affût, il perçut une attention perspicace et rusée. Elle lui souriait, et son sourire, sans aller jusqu'à l'ironie, se nuançait d'une malice de triomphe. » Ç'a été entre eux un épisode de cette lutte du masculin et du féminin, qui ne semble s'apaiser par instans que pour reprendre ensuite avec plus d'âpreté. On n'a pas oublié comment Tolstoï, dans la *Sonate à Kreutzer*, a mis en relief cet élément de haine qui se dégage de la volupté elle-même, et qui met en présence comme deux ennemis ceux qui n'ont cherché dans l'amour que l'assouvissement de leur sensualité. C'est dès les premiers jours de la lune de miel que Posdnicheff a la révélation de l'erreur qui a été la sienne. A sa grande surprise, ce qu'il lit dans les yeux de sa femme, au lieu de la tendresse qu'il s'attendait à y trouver, c'est une expression haineuse. Cette hostilité sera désormais l'état normal des deux époux. Elle ira chaque jour en s'accentuant. Elle développera chez Posdnicheff une jalousie imprécise, sans objet et sans cause, et qui saisira pour éclater le premier prétexte. Elle aboutira au meurtre par une espèce de fatalité. Tel est d'après Tolstoï le sort réservé à tout mariage fondé comme celui-là uniquement sur le plaisir. Car il est dit dans l'Évangile « que celui qui regarde la femme avec volupté commet déjà l'adultère avec elle »; et ces mots ne se rapportent pas seulement à la femme d'autrui, mais notamment et surtout à notre femme... L'esprit chrétien ne s'y trompe pas. Et les écrivains russes n'ont eu garde d'appliquer jusqu'en ces matières leurs propres théories sur la pitié. Tolstoï tue Anna Karénine. L'évangélisme s'arrête au seuil de l'adultère.

Peut-être trouvera-t-on que ce refus du pardon à la femme coupable est pure cruauté; et que l'homme est mal venu à refuser à sa compagne ce pardon qu'il réclame pour lui-même. C'est qu'on a beau dire et faire appel aux idées chevaleresques, il n'y a pas d'égalité dans la faute. Ce n'est pas seulement notre vanité d'homme qui en décide et ce ne sont pas même les raisons tirées des conséquences sociales. Les intérêts engagés sont singulièrement plus graves. C'est la nature qui assigne à la faute de la femme une gravité exceptionnelle. Car elle ne connaît ni les aspirations de nos esprits ni les souffrances de nos cœurs, elle ignore les arrangemens sociaux et aussi bien le respect dû à la foi jurée. Elle ne connaît, pour elle, que l'avenir de l'espèce et la conservation du type. Elle impose la fidélité à celle à qui l'homme confie le dépôt de la race. Cette loi que nous n'avons pas faite est au fond de toutes nos discussions sur l'amour; elles s'égarent quand elles s'en écartent. C'est en vain que nous nous révoltons, que nous parlons de justice et de charité, et que nous tissons nos rêves immatériels et charmans. Derrière tous ces mirages, ce qu'on découvre c'est la nature attentive à son œuvre et qui ne se laisse pas détourner de ses fins.

Et donc, ce à quoi aboutissent les écrivains d'aujourd'hui, dans cette

étude nouvelle du problème de l'adultère, ce n'est pas à contredire, mais ce serait plutôt à confirmer et à compléter l'œuvre de leurs devanciers. Après que ceux-ci avaient montré la faute de la femme sans excuse, ils ajoutent qu'elle est sans pardon. Le commandant de Montaiglin, dans *Monsieur Alphonse*, relève par ces nobles paroles la femme qui lui a menti et qui l'a trompé : « Créature de Dieu, être vivant et pensant qui as failli, qui as souffert, qui te repens, qui aimes et qui implores, où veux-tu que je prenne le droit de te punir? » Mais c'est qu'il ne s'agit pas ici d'un mariage véritable. Celui qui parle est un ami et un père plutôt qu'un mari.

Que fera le mari de qui la femme a failli dans sa chair? Pour toute sorte de raisons et, si on y tient, par pitié, peut-être conservera-t-il à la femme coupable sa place au foyer. Ils vivront séparés sous le toit commun et dans l'association de leurs intérêts pareils. Ou peut-être l'amour sera-t-il le plus fort; et le lien charnel se renouera. Et alors que vaut cette union rétablie sur les ruines de la confiance et de l'estime? A peine est-elle tolérable à ceux qui, dépourvus de vie intérieure, se contentent du plaisir du moment. Pour les autres, pour ceux qui réfléchissent, qui analysent leurs sentimens et jusqu'à leurs sensations, cet amour qu'ils subissent, en proie au désir et à la jalousie, à la passion et au remords, est une atroce souffrance. Et il est une dégradation. Il se peut bien que ceux qui y cèdent, afin de se donner une excuse, parlent de pitié, de miséricorde et d'abnégation. En fait, toutes ces vertus n'ont ici rien à voir et il convient de les réserver pour des cas où elles s'appliquent plus justement. Mais il faut restituer son vrai nom à ce qu'on voudrait décorer du titre de « pardon ». On n'a pas le droit de transformer en un sublime effort de charité ce qui n'est que le vulgaire désir de la jouissance, — et le libertinage.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février.

M. Godefroy Cavaignac a récemment prononcé à Lyon un discours qui, par l'autorité justement attachée à sa parole autant que par les idées qu'il s'est plu à développer, a retenu l'attention publique. L'ancien ministre de la marine a été le fidèle interprète des aspirations unanimes du pays conservateur lorsque, dans un tableau éloquent de la situation actuelle, il a montré le besoin impérieux d'un gouvernement énergique, appuyé au Parlement sur une solide majorité. Le nouvel attentat anarchiste, l'explosion d'une bombe qui éclatait il y a quelques jours à l'hôtel Terminus, en faisant de nombreux blessés, montre qu'à cette question s'attache un intérêt de défense sociale.

La multiplicité des cabinets qui se sont succédé un peu au hasard depuis une vingtaine d'années, sans but et sans règle, dont la seule ambition semblait être d'avoir vécu, a beaucoup fait pour restaurer en France le goût du principe d'autorité. Naguère l'abus de l'autorité, l'organisation du silence, l'abdication systématique de la nation entre les mains d'un seul homme qui, après avoir assumé toutes les responsabilités, se trouva incapable d'en supporter le poids, développa, dans l'âme des générations précédentes, le désir d'un pouvoir que l'on ne devait jamais trouver trop mou, d'une vie publique qui ne semblerait jamais trop intense, d'un contrôle que l'on ne jugerait jamais assez minutieux. C'était le « gouvernement du pays par le pays », la panacée universelle.

On commence aujourd'hui à en revenir. Non qu'il s'agisse de préparer le despotisme ; vraiment, nul ne rêve de nous asservir, je pense ; mais la machine gouvernementale que nous avons fabriquée ne donne pas, telle du moins qu'elle fonctionne, les résultats que l'on s'en promettait. Il y faut introduire quelques perfectionnemens ; c'est le cours ordinaire des choses humaines de procéder par actions et réactions. Nous en avons vu, il y a cent ans, un exemple mémorable : au sortir de l'ancien régime, le peuple qui, politiquement, ne faisait rien, voulut

tout faire par lui-même ; il fit tout mal et, au bout de peu de temps, ne voulut plus rien faire ; ce fut pourquoi il acclama l'Empire, dont l'un des mérites, aux yeux de la nation, était de la débarrasser d'un sceptre qu'elle était lasse de porter. La constitution de 1875 n'est pas tombée dans les mêmes erreurs que celles de la première République. Elle organise un pouvoir exécutif suffisamment fort, en théorie, si l'on ne prend pas soin de l'énerver, de le désarmer dans la pratique.

C'est là en effet ce qui s'est produit. Comme le disait il y a quelque temps M. Sébline, le président du centre gauche du Sénat, « nous avons aujourd'hui deux constitutions, celle de 1875, qu'on peut lire dans les recueils de lois et qui est un décor, celle que l'usage nous a faite, qui n'est pas rédigée en articles et qui est la vraie. » D'après la première, le pouvoir exécutif est confié à des ministres qui sont responsables devant les Chambres et auxquels le personnel administratif est subordonné. D'après la seconde, le pouvoir exécutif est exercé dans les bureaux des ministères, à Paris, avec la coopération active des députés et des sénateurs, dans les bureaux des provinces avec le concours et sous les ordres des politiciens, élus ou non. Ce qu'est le ministre tous ses auxiliaires le sont comme lui. Tous sont à la merci d'un caprice de leur chef, qui est à la merci d'un caprice des députés, menés eux-mêmes à la baguette par cette fantasque et redoutable maîtresse qui s'appelle l'opinion publique.

M. Cavaignac a fort bien fait de signaler les inconvéniens d'un pareil état de choses, dont tout le monde se plaint et qui néanmoins persiste, et persiste par la faute même des députés. La Chambre nouvelle n'a encore tenu, depuis sa convocation, qu'une quarantaine de séances, dont quatorze ont été employées, soit à la vérification des pouvoirs, soit à la formation du bureau. Dans les vingt-six séances restantes, on a eu à examiner onze questions et treize interpellations, et deux de celles-ci ont duré plusieurs jours. C'est donc tout au plus quatre ou cinq séances que les représentans ont pu consacrer au travail législatif proprement dit. Il est vrai que le ministère actuel s'efforce de réagir, que le président du Conseil sait poser avec énergie la question de confiance et entend revendiquer la plénitude du rôle qui lui appartient de chef de cette majorité, à laquelle M. Cavaignac, qui en fait partie, donne de profitables conseils.

Il est un point toutefois du discours dont nous parlons sur lequel nous avons le regret d'être en désaccord avec l'honorable député de la Sarthe : c'est le projet de réforme qu'il préconise de notre système d'impôts. M. Cavaignac expose, et nous lui concédons volontiers ces prémisses, que, s'il est une idée juste, c'est que le superflu doit payer à l'État une plus large dîme que le nécessaire : « Si vous imposez, dit-il, à un petit revenu de 2000 francs un impôt de 2 pour 100 et si vous imposez à une fortune de 200000 francs de rente ce même sacrifice de

2 pour 100, vous faites peut-être une œuvre d'égalité apparente, mais vous ne faites certainement pas aux idées de justice sociale une part assez large. »

Voilà qui n'est pas contestable, et l'orateur en déduit qu'il serait sage à la France républicaine d'introduire « avec prudence, sans doute, et sans troubler dans son ordonnance le système général de nos impôts directs », ce principe de l'impôt progressif qui reçoit depuis plusieurs années son application dans des pays comme l'Angleterre, l'Allemagne ou la Suisse. Nous ne saurions partager à ce propos les espérances de ceux qui croient qu'effectuer cette réforme serait répondre de la meilleure façon aux déclarations utopiques des socialistes. Pour les socialistes, l'impôt personnel et progressif sur le revenu n'est qu'un instrument de transition en vue d'arriver à l'abolition de la propriété individuelle; quant à se flatter que l'établissement de cet impôt entraverait le développement du socialisme, on remarque au contraire qu'en Angleterre et en Allemagne surtout le socialisme fait des progrès immenses et qu'en Suisse, s'il a subi un temps d'arrêt aux dernières élections générales, il a si bien appliqué l'impôt sur le revenu que, dans certains districts, il le fait payer tout entier par un seul propriétaire.

Quelque hostile que l'on soit du reste au principe de la progressivité de l'impôt, chacun sait qu'à Paris l'impôt progressif sur les loyers ne soulève aucune protestation. On objecte que la progressivité de cette taxe n'est qu'apparente parce que les gens riches ou aisés consacrent à leur loyer une portion beaucoup moindre de leur revenu que les personnes d'une situation plus modeste. Ce n'est nullement exact, en ce qui concerne les bases de l'impôt parisien, qui frappe par exemple d'un droit de 6 fr. 50 pour 100 les loyers *réels* de 500 à 750 francs et d'un droit de 12 fr. 30 pour 100 les loyers *réels* supérieurs à 1 370 francs. Personne n'imagine que, dans le budget des individus logés pour 1 370 francs, le loyer représente seulement le dixième ou le huitième du revenu, tandis que les loyers de 700 francs absorberaient le cinquième ou même le quart du revenu des familles qui paient annuellement cette dernière somme.

L'impôt est donc bien réellement progressif et il l'est d'autant plus que les loyers inférieurs à 500 francs, dont le nombre est d'environ 100 000 sur 250 000 logemens que contient la capitale, sont absolument exonérés de toute taxe. Il suit de là qu'à Paris le possesseur d'un revenu de 2 000 francs, pour prendre les chiffres donnés par M. Cavaignac, ne paiera absolument rien comme impôt direct, et que le possesseur de 200 000 francs de rente, auquel on peut supposer un loyer réel de 25 000 francs paiera, de ce chef seulement, 2 460 francs d'impôt mobilier.

Non seulement la progressivité de l'impôt, *en elle-même*, n'a rien qui nous choque, mais, comme M. Cavaignac, nous la trouvons légi-

time. Seulement nous prétendons prouver qu'elle existe déjà dans notre système d'impôts, système que nous avouons trouver très supérieur, tout perfectible qu'il est encore, à celui de la plupart des nations du monde. Si l'on voulait du reste atteindre la progressivité idéale dans la répartition des charges publiques, il faudrait d'abord distinguer la *nature* des recettes privées que l'on frapperait, — feriez-vous payer un droit égal à tout possesseur de 10 000 francs de revenu, que ces 10 000 francs soient le fruit d'un pénible travail, sur lequel il faut épargner le pain de la vieillesse, ou simplement le produit de solides rentes? — Il faudrait aussi tenir compte des *charges de famille*, puisqu'un célibataire qui jouit de 10 000 francs de rente est à son aise, tandis qu'avec la même somme un ménage possesseur de cinq ou six enfans n'est guère fortuné.

Parmi nos impôts directs, il en est un certain nombre, sur les chevaux et voitures, les cercles, les billards privés, qui ne frappent que la richesse; on peut multiplier ce genre d'impôts somptuaires pour donner satisfaction aux aspirations démocratiques ou augmenter la quantité de ceux qui existent : — une taxe de 60 francs par voiture, à Paris, qui va s'abaissant jusqu'à 10 francs dans les communes rurales, n'est pas excessive; — on peut augmenter aussi les contributions indirectes ou les douanes qui frappent ces consommations de luxe que peuvent seuls se permettre les possesseurs d'un certain revenu, afin de dégrever d'autant les consommations populaires. Ce serait une autre forme encore de progressivité dans l'impôt; aucun esprit généreux ne la trouvera mauvaise.

Le point important c'est la *manière* dont l'État doit demander aux riches cette subvention progressive, que déjà il obtient sous vingt formes diverses et qu'il peut encore exiger sous plusieurs autres. Nous ne croyons pas que l'on puisse appliquer l'impôt progressif général sans troubler le système de nos contributions directes. On ne peut l'appliquer ni aux valeurs mobilières, ni même aux biens fonciers, puisque les propriétaires dont les immeubles seraient répartis en plusieurs localités échapperaient aux taxes grossissantes, qui surchargeraient les détenteurs de terres sises dans une seule commune. Pour décréter un impôt directement progressif, il faudrait d'abord établir l'impôt sur le revenu.

Or l'impôt sur le revenu, nous le repoussons de toutes nos forces, non pas comme inapplicable — au contraire, c'est, de tous les impôts, celui qui semble le plus facile à percevoir, le plus simple *en théorie*. Aussi est-ce l'impôt rudimentaire, celui des sociétés primitives; — c'était la « taille personnelle » sous l'ancien régime; — mais, *en pratique*, c'est le plus détestable mode de collecte, dans un temps où l'aisance est presque un délit aux yeux de certaines gens, où la richesse en tous cas est un crime. L'impôt sur le revenu serait cependant le plus aisé à

éluder pour les millionnaires, qui ont ou peuvent avoir des relations de banque au dehors; si bien que les grosses fortunes ne déclareraient que ce qu'elles voudraient, malgré toutes les inquisitions possibles, comme elles font d'ailleurs actuellement à l'étranger.

Il est d'autres moyens d'atteindre la matière imposable, tout en introduisant une dose plus grande d'équité dans les prétentions du fisc, comme se propose de le faire M. le ministre des finances par le projet de loi relatif aux droits de succession et aux ventes d'immeubles, qu'il vient de déposer sur le bureau de la Chambre. Lorsqu'il présidait, l'an dernier, la commission du budget, M. Burdeau eut occasion de faire remarquer, à l'encontre des partisans de l'impôt sur le revenu, que « pour toutes les réformes accomplies sous la République, on n'avait pris d'autre base que *les revenus*. C'est dans cette voie, disait-il, qu'il faut persévérer, en cherchant à saisir de plus en plus les signes exacts et tangibles de la richesse. »

C'est ce qu'il fait lui-même, aujourd'hui qu'il est chargé de la bourse publique. Sa proposition a un double but : déduire le passif dans la perception des droits de succession, dégrever de près de moitié les droits de mutation à titre onéreux qui frappent les immeubles ruraux. Pour compenser la moins-value de 90 millions environ qui en résultera pour le Trésor, le ministre propose une élévation du timbre des quittances pour les sommes importantes, et surtout une élévation des droits de succession, qui seraient désormais de 1,25 à 1,75 pour 100 en ligne directe, et deviendraient sensiblement plus forts en ligne collatérale. On demande à ces derniers un supplément de 40 à 50 millions tandis que les successions entre ascendans et descendans paieraient à l'État une trentaine de millions de plus qu'elles ne font aujourd'hui. Ce projet mérite d'être accueilli avec faveur, parce que l'impôt sur l'héritage, frappant les biens à leur passage d'une main dans une autre, est en somme l'un des moins lourds qu'il y ait, à la condition de ne pas dépasser une certaine quotité, au delà de laquelle il encouragerait trop évidemment la fraude.

S'il n'était oiseux de recommander une extrême prudence dans les remaniemens que l'on projette d'apporter au budget, nous conseillerions à nos représentans de méditer l'exemple de la Hollande, dont la situation financière s'est fort embrouillée depuis quelques années à la suite des expériences trop hâtives auxquelles s'est livré le gouvernement de la Haye.

Le cabinet de M. Tak van Portvliet, que ses ennemis accusent de ne pas se dégager des compromissions avec le socialisme d'État, avait, il faut l'avouer, pris à tâche de le satisfaire lorsque M. Pierson fit voter l'impôt actuel sur le capital, dont nous avons cet été entretenu nos lecteurs. Cet impôt a été appliqué pour la première fois au mois de mai dernier; il était évalué d'avance à la somme de 18 millions de francs

environ, et les amis du ministère déclaraient que l'on dépasserait le chiffre porté au budget. Or il s'en faut d'un cinquième — environ 3 600 000 francs — que la somme prévue ne soit atteinte. Le ministre avait pris en bloc la fortune du pays, et l'expérience montre qu'elle est beaucoup plus morcelée qu'on ne l'avait pensé, et que plusieurs qu'on croyait riches ne possèdent pas le minimum de 13 000 florins assujetti à l'impôt.

De même l'impôt sur les professions, établi à Amsterdam et à Rotterdam par les municipalités, a prouvé que les familles aisées formaient le très petit nombre, et qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de leur faire supporter toutes les charges. Ce sont là des leçons dont on fera bien de profiter aussi ailleurs qu'en Hollande. D'autres changemens que l'on a fait subir aux impôts directs et indirects ont, eux aussi, donné lieu à des mécomptes; si bien que le gouvernement, qui n'avait pas exactement calculé la portée que devait avoir sur son budget la réduction des droits d'accise, se trouve, tout compensé, en présence d'un déficit de 10 millions et demi.

Les députés de la seconde Chambre, qui se sont réunis à la Haye le 13 février, ont devant eux une situation assez difficile, d'autant que le ministre des finances, nullement découragé par son mauvais succès de cette année, entend poursuivre l'élaboration de ses réformes. Il veut opérer une réduction d'impôts en faveur des habitans de maisons d'un loyer modeste, réduction calculée d'après le nombre des enfans et qui, dans certains cas, pourrait s'élever jusqu'à 60 pour 100. Pour combler le déficit qui en résultera dans les caisses publiques, le gouvernement réclame une augmentation des droits de succession sur les héritages, qui seraient augmentés d'un dixième en ligne directe et d'un quart en ligne collatérale.

L'ensemble des mesures prises jusqu'ici ne semble malheureusement pas produire un bon résultat. Déjà, dans certaines villes ouvrières, des charges écrasantes pèsent sur les contribuables, dont le nombre est de plus en plus restreint. En Frise, beaucoup de propriétés sont tombées à vil prix. Chaque cité étant libre de choisir sa base d'impôts, les fortunes émigrent là où le revenu n'est pas frappé.

L'Allemagne, qui n'a pas diminué ses impôts, mais qui a augmenté ses dépenses, se trouve à son tour occupée à chercher les moyens de créer de nouvelles recettes. C'est à cette besogne rebutante que le Reichstag est demeuré attelé durant ces dernières semaines. On se rappelle qu'au mois de décembre M. de Caprivi avait emporté, non sans peine, malgré les agrariens, le vote des traités de commerce avec l'Espagne, la Serbie et la Roumanie. Son collègue et rival... de gloire, M. Miquel, qui était au mois de janvier sur la sellette pour la réforme fiscale, a été moins heureux. Le système dont il était l'auteur, quoique présenté avec adresse, a été positivement mis en déroute.

Les finances publiques de l'Allemagne reposèrent à l'origine sur cette base très simple : que les douanes et les impôts indirects constitueraient les recettes de l'empire, et que les impôts directs demeureraient la propriété des États particuliers. Seulement à ce principe on a fait depuis vingt-trois ans une double dérogation; si bien qu'aujourd'hui l'empire reçoit des États confédérés, à titre de « contributions matriculaires », une somme qui varie pour chacun d'eux au prorata de sa population, et qu'il donne de son côté à chacun des États, en vertu de la loi Franckenstein, vieille maintenant de quatorze ans, une « allocation » qu'il prélève sur les revenus impériaux.

Si bien que les États et l'empire sont en compte pour des versemens réciproques qu'ils se font annuellement, et dont les premiers se procurent le montant par l'impôt direct, et le second par les contributions indirectes. Cette singulière complication n'a pu avoir pour cause le déficit chronique et croissant des budgets d'empire, puisque, non seulement l'empire rendait aux États autant qu'il recevait d'eux, mais que même il était entendu qu'il devait leur donner davantage, ce qu'il a fait du reste jusqu'à ces dernières années. Les rôles aujourd'hui sont renversés; les contributions matriculaires monteront, d'après le projet de budget de 1894, à 500 millions environ; les États verseront plus qu'ils ne toucheront de la trésorerie impériale. Désireuse de leur continuer ses bienfaits, jusqu'à concurrence de 40 millions environ par an, cette trésorerie, représentée par le comte de Posadowski, sollicitait du Reichstag le vote desdits 40 millions que l'on eût extraits de la poche des contribuables allemands, en même temps que 60 autres millions, destinés à faire face aux dépenses prévues par la nouvelle loi militaire.

Pour se procurer cette somme globale de 100 millions de francs, M. Miquel, qui avait frappé à plusieurs portes et tâté beaucoup de terrains, — la bière, l'alcool, les annonces, les opérations de bourse, la taxe militaire, — tous naturellement aussi réfractaires que possible, avait fini par jeter son dévolu sur le tabac, le timbre et les vins. Le ministre des finances de Prusse a vainement fait observer au Parlement que la nécessité d'augmenter les recettes était reconnue par tout le monde, que les nouveaux traités de commerce causeraient une diminution de 35 millions dans le revenu des douanes; que, d'autre part, personne n'avait fait de contre-propositions pratiques et que tous les impôts dont on avait parlé paraissaient inopportuns. Vainement le ministre s'est attaché à réfuter la croyance que l'on pourrait, à l'aide d'économies, rétablir l'équilibre du budget. « Dans tous les grands États, a dit M. Miquel, les dépenses croissent plus rapidement que les recettes... »

Et la chose, à l'ouïr, parut claire en effet.

Cependant le Parlement a résisté ; les droits sur le tabac, le timbre

et le vin ont été finalement repoussés, — le dernier grâce surtout à l'intervention du Wurtemberg. — On fera, par courtoisie, enterrer le projet par la commission à laquelle il a été renvoyé, et les « contributions matriculaires », c'est-à-dire l'impôt direct levé par les soins des États, seront sans doute chargées, pour cette année du moins, de pourvoir au déficit.

Tandis que ces discussions financières se poursuivaient dans l'enceinte du Reichstag, l'Allemagne, émue et heureuse, assistait à la réconciliation officielle de l'empereur et du prince de Bismarck. L'échange de dépêches qui avait eu lieu, cet automne, entre Guillaume II et l'ancien chancelier pouvait faire présager quelque détente dans les rapports de ce sujet illustre avec son « maître », suivant l'expression qu'aimait à employer le vieil homme d'État, au temps où il commandait à l'Empire. La détente s'est produite tout entière ; on s'était salué de loin il y a quelques mois : il y a quelques jours on s'est embrassé. Le prince de Bismarck, mandé par l'empereur, a fait à Berlin une visite solennelle, triomphale même, et qu'avec une tristesse légèrement ironique on a pu appeler « le retour des cendres » du fondateur de l'unité germanique. Cette pompeuse accolade, ce séjour de quelques heures fait par Bismarck au palais royal, ces honneurs quasi souverains que Guillaume a pris soin de lui rendre jusqu'à la portière du wagon, où il l'a accompagné lorsque le prince a repris le chemin de Friedrichsruhe, l'enthousiasme des Berlinois, qui ont compris que la consigne, cette fois, était de s'abandonner aux élans de leur cœur et non pas de les comprimer, comme durant ces années précédentes, quand l'ex-chancelier traversait presque furtivement la capitale, tout cela doit-il avoir un lendemain ? M. de Bismarck recueillera-t-il, de ce déplacement, autre chose que le cadeau de la bouteille de vin extra-vieux qui a précédé son voyage et des quelques mètres de drap gris d'ordonnance qui l'ont suivi ? Ce n'est guère probable.

Le bénéfice sera tout entier pour l'empereur, qui, devant l'opinion, continuait, malgré les picoteries agressives de son ancien ministre, à avoir les torts de son côté. Maintenant, au contraire, ou M. de Bismarck se taira, ou, s'il persiste dans ses plaintes amères, le public le trouvera trop exigeant, trop inapaisable. Croire que le vieil homme de fer, — le fer aujourd'hui fût-il rouillé, comme disait l'autre jour de lui-même le châtelain de Friedrichsruhe, — soutiendra volontiers la politique de son successeur auprès des conservateurs prussiens, ce serait mal connaître l'humanité. Les âmes du patron de celle de Bismarck ne perdent le goût du pouvoir qu'avec la vie ; elles le regrettent jusqu'à leur dernier souffle si on les en prive, et ne pardonnent point à qui a osé le leur arracher.

Il est vraisemblable que, dans les questions douanières, où chacun défend un intérêt d'argent, la voix de l'ancien chancelier, même si elle

se faisait entendre, serait peu écoutée. On saura du reste à quoi s'en tenir dans quelques jours, puisque le délai pour la ratification du traité de commerce qui vient d'être enfin conclu avec la Russie expire le 20 mars et qu'il aura dû par conséquent avant cette date être discuté par le Reichstag; on peut considérer comme certain que la convention sera approuvée, avec ou sans l'intervention de l'empereur, qui a déclaré que « son rejet mettrait en péril la sécurité de l'Allemagne. »

Sans aller aussi loin que Guillaume II, on peut estimer que, non seulement le monde industriel a raison de se féliciter au delà du Rhin des résultats obtenus, mais que les cercles politiques doivent l'accueillir de leur côté avec faveur, puisqu'il ne sera pas sans influence sur les bonnes relations des deux empires. Quant à nous Français, nous ne serons pas les derniers à nous réjouir de cette heureuse issue du travail de négociateurs parmi lesquels notre pays compte des amis sincères, tels que M. A. Raffalovich, l'un des trois plénipotentiaires du tsar. Loin de regretter l'accord russo-allemand, la France en recueillera elle-même certains avantages, parce qu'elle profitera, en vertu de la clause de la nation la plus favorisée que lui assure sa convention de juillet 1893 avec la Russie, des nouveaux abaissemens de taxe consentis par cette dernière à l'Allemagne.

Au point de vue politique nous ne sommes, quoi qu'on ait pu dire et imprimer dans quelques capitales, nullement jaloux de cette entente commerciale. Notre affection pour l'empire russe et pour son chef n'a rien d'étroit ni d'égoïste. Ceux-là se trompent qui croient que, non contens d'être bien avec lui, nous souhaiterions aussi qu'il fût mal avec tout le monde, afin que notre appui lui fût plus précieux. Cela pourrait être si la France nourrissait des velléités belliqueuses; pacifique comme elle l'est, elle voit avec plaisir tout ce qui peut en Europe effacer jusqu'à l'ombre des difficultés futures.

L'Autriche, où la politique si évidente, si marquée depuis deux ans, du comte Kalnoky avait pour but de substituer Vienne à Berlin dans la direction de la Triple Alliance, éprouvera-t-elle là-dessus les mêmes sentimens que nous? Il est clair que le procédé de M. de Caprivi a pour but, en cherchant à reprendre avec Pétersbourg les relations de courtoise intimité qui ont uni pendant près d'un siècle les Romanow aux Hohenzollern, de replacer au second rang la monarchie austro-hongroise, contre laquelle subsistent, en Russie, des griefs mal éteints. D'ailleurs le cabinet de Vienne, quoiqu'il ait remporté dernièrement à Belgrade, par le renvoi du ministère radical et par l'arrivée aux affaires du parti libéral-progressiste, un succès qui ne paraît pas pouvoir être de très longue durée, a suffisamment de quoi s'occuper en faisant de la diplomatie à l'intérieur de ses propres frontières.

Entré en fonctions il y a trois mois, le ministère Windischgraetz, — prononcez : de Plener, disait-on malicieusement à ses débuts, — avait

été accueilli par une défiance mal déguisée de tous les partis, à l'exception de la gauche allemande. Il a réussi à vaincre certains scrupules du centre et des Polonais et à fortifier sa position. Son but est la lutte contre le fédéralisme et la démocratie, ou du moins contre ce qui lui paraît être l'excès de l'un et de l'autre. Il a trouvé dans l'héritage du comte Taaffe le projet de loi organisant le suffrage universel, qu'il a répudié, et le décret établissant l'état de siège à Prague, qu'il a maintenu, avec l'approbation du Reichsrath. Sur la question électorale le nouveau cabinet a déposé à son tour un projet, soumis en ce moment à l'examen d'une commission, par lequel les classes ouvrières seront appelées désormais à voter, mais où l'on prend soin, comme l'annonçait la déclaration ministérielle, de sauvegarder « la prépondérance politique de la bourgeoisie et du paysan », et, par le paysan, c'est l'aristocratie qu'il faut entendre.

Sur le terrain fédéraliste, à la « ligue des Slaves », par laquelle les jeunes Tchèques essaient de réunir en faisceau, pour augmenter leur influence, les millions de Slaves dispersés au nord et au sud de la monarchie, séparés par la région allemande et magyare ; à la ligue des Slaves le ministère a opposé, en Bohême, centre de l'agitation, le procès de l'*Omladina*, où étaient compris 77 accusés et où 160 témoins ont été entendus. Il est vrai que, parmi ces accusés, 45 n'avaient pas 20 ans et 13 étaient âgés de moins de 17 ans.

Les poursuites intentées contre cette société secrète, ou prétendue telle, qui paraît compter plus de gamins tapageurs que de révolutionnaires adultes, — effectivement, en langue slave, *omladina* signifie jeunesse, — ont emprunté quelque intérêt à l'assassinat d'un malheureux nommé Mrva, bossu comme Triboulet et auquel son infirmité avait valu le surnom de Rigoletto de Toscane. Ce conspirateur fantaisiste passait pour être au mieux avec la police de Prague ; l'un des leaders du parti jeune-tchèque, M. Hérold, l'avait accusé, à la tribune de la Chambre, de jouer le rôle de dénonciateur dans la société, et quelques jours après, deux omladinistes, pour punir sa trahison, lui enfonçaient leur poignard dans le cœur. Ce tragique événement fournit au ministère un argument suffisant pour convaincre les esprits hésitans de la nécessité du maintien des mesures dont la capitale de la Bohême était l'objet. Depuis lors, quoique les interminables audiences du procès de l'*Omladina* n'aient en somme révélé rien de bien grave, quoique la cour de justice suprême ait reconnu aux conseils municipaux, malgré le ministère, le droit de rédiger exclusivement dans la langue du pays les indications des noms de rues, — on se souvient que cette affaire des plaques indicatrices des rues a passionné l'opinion en Bohême et ne fut pas étrangère aux troubles de cet été, — il n'en demeure pas moins, et les dernières émeutes l'ont prouvé, que les élémens anarchistes cherchent à s'emparer, dans le royaume de saint Wenceslas, d'un mouvement qui

fut à l'origine exclusivement national. On a entendu les cris de : *Vive la sociale! vive l'anarchie!* ce qui, on doit en convenir, n'a rien de commun avec l'autonomie tchèque.

Nous savons que les chefs du parti, M. Engel notamment, se sont énergiquement défendus de toute relation avec les fauteurs de troubles et protestent à la fois de leur amour pour la patrie tchèque et de leur fidélité à la monarchie autrichienne. En France, où l'on suit avec sympathie les efforts légaux de la Bohême pour atteindre un but qui n'a rien en soi que de juste et de raisonnable, l'opinion ne saurait encourager les exagérations imprudentes dont le résultat ne saurait être que de retarder le succès de la cause qu'elles espèrent servir.

L'émancipation relative ne peut s'accomplir que par la voie d'un accord entre le souverain et ses sujets; tout ce qui transformerait les revendications des jeunes Tchèques en une campagne d'allure révolutionnaire les frapperait par avance de stérilité. Il est fâcheux d'autre part que les divisions qui se sont produites au sein du parti de la grande propriété foncière de la Diète ne cessent de s'accentuer; la minorité de ce parti, dirigée par les comtes Leonhardi et Kinski, se sépare définitivement de la majorité qui, sous la conduite du prince Charles Schwarzenberg, se confine dans un conservatisme, excessif peut-être à l'heure actuelle.

Il n'en est pas de même en Hongrie, où la majorité de la Chambre des magnats semble dès à présent acquise aux projets libéraux du ministère Weckerlé. Les lois ecclésiastiques, dont la discussion commencera le 19 à la Chambre, seront donc l'occasion d'un échec pour le parti clérical, malgré l'appui que les nationalités non magyares, — Roumains, Slvovaques, Serbes et Ruthènes, — prêteront sans doute aux catholiques intransigeans, parce qu'elles veulent voir dans l'organisation laïque des registres de l'état civil une atteinte déguisée à leur particularisme. Quelque respectables que puissent être les motifs mis en avant par ces divers opposans, la mise en vigueur des lois nouvelles constituera pour la Hongrie un acte de justice et de progrès, puisqu'il ne fait en somme qu'introduire dans cette portion de la monarchie un régime qui fonctionne déjà dans l'autre portion et en général dans toute l'Europe civilisée.

Un deuil nouveau vient de frapper la *Revue*, en la personne d'un de ses plus anciens et plus éminens collaborateurs, dont la perte sera ressentie par nos lecteurs comme elle l'a été dans le monde des lettres, où il était universellement estimé pour son caractère et pour son talent. M. Maxime Du Camp a succombé à Baden-Baden, où il passait chaque été et où la maladie cette fois l'avait retenu. Il est mort le jour même où il atteignait sa soixante-douzième année. Il était né à Paris le 8 février 1822. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, presque dans tous les genres,

Maxime Du Camp fut un homme d'action en même temps qu'un littérateur. Il aima posséder la vie sous ses aspects divers et son activité prit des formes multiples.

Après s'être tout d'abord occupé de peinture, il fit en Orient deux grands et longs voyages, le premier en 1844, au cours duquel il visita la Turquie, la Grèce et l'Algérie; le second en 1850, avec Gustave Flaubert, consacré à l'Égypte, à la Nubie, à la Palestine. Les récits qu'il en publia commencèrent sa réputation. Dans l'intervalle, en 1848, officier dans la garde mobile, blessé aux journées de Juin, il avait été décoré par le général Cavaignac. Douze ans plus tard, il se préparait à partir pour une insurrection hongroise que le traité de Villafranca empêcha d'éclater, et, déçu de ce côté, il s'engageait comme volontaire dans le bataillon des Mille, que commandait Garibaldi, dont il raconta la campagne légendaire. Voilà la part du soldat, de l'explorateur, du héros de roman, de roman d'aventures même, qui était en Maxime Du Camp, amoureux des grandes luttes, des choses périlleuses, cherchant une cause rare à qui se donner, une noble raison de vivre. L'homme de lettres qui était au fond de son âme vint la lui fournir. Il se fit l'historiographe de ce *Paris* contemporain, qui n'avait pas encore d'histoire. Il l'écouta vivre et nous dit comment il vivait. La *Revue* a eu la primeur de ces chapitres pleins de charmes, où le document discrètement introduit, après avoir été trituré et exprimé, n'enlevait rien à la saveur du style, piquant, alerte. C'étaient encore là des récits de voyage, à travers la structure intime, parmi les organes les plus ignorés, les moins décrits, de cette capitale si attachante dont M. Du Camp, après François Ier, avec nous tous, disait qu'elle « n'est pas une ville, mais un monde. » Les *Convulsions de Paris*, minutieuse et courageuse anatomie de la Commune, suivirent cette œuvre et valurent à son auteur le fauteuil de M. Saint-René Taillandier, à l'Académie française. Ce fut là qu'il vieillit, prenant part aux travaux d'une compagnie qu'il avait, comme tant d'autres, doucement raillée dans sa jeunesse. Avec les années, la tristesse était venue assombrir le front de Maxime Du Camp; tristesse nullement morose, mais riche de conseils dont nous avons ici reçu la confidence attachante, dans des articles pour ainsi dire testamentaires, que l'auteur réunissait l'an dernier en volume sous ce titre mélancolique : *Crépuscule, propos du soir.*

Vte G. d'Avenel.

Le Directeur-gérant,

F. Brunetière.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT VINGT ET UNIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXIIIe ANNÉE

JANVIER — FÉVRIER 1894

Livraison du 1er Janvier.

Livraison du 15 Janvier.

Livraison du 1er Février.

Livraison du 15 Février.

Paris — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 30877.

